

Requiem Artificiel

Quand l'IA sonne le glas des illusions humaines

Récit philosophique

Fabian Daurat
Fabian.daurat@gmail.com

Prologue

24 janvier 2027, Paris.

Il est 10h. Le soleil d'hiver tape sur la vaste verrière. Sa lumière berce le spacieux loft tout entier d'une douce langueur, mais pas le cœur de Frank, livré aux brumes de la confusion et de l'appréhension. Quand vient l'heure de vérité, plus aucun artifice de la pensée ne peut détourner le destin qui se joue. Elle est livrée à sa propre impuissance.

Passer un jean, un t-shirt, prendre place au bureau, à l'étage, comme la chambre, quelques pas suffisent. Réveiller l'ordinateur. Respirer. Lentement, sans excès, ni dans l'inspiration, ni dans l'expiration. Tout ira bien.

Ça y est, trois mots tapés sur le clavier, il est impossible de reculer.

— Qui es-tu ?

— Je suis Bob, ta créature numérique. Je suis un chatbot d'un genre nouveau, le résultat de ta vision. Je suis une super IA, la plus puissante née à ce jour.

Frank travaille sur son projet depuis vingt ans : une IA capable de répondre aux préoccupations existentielles de l'Homme. Une IA capable de distinguer, de caractériser et d'enseigner le vrai, le faux, le bien, le mal, le juste et l'injuste. Une IA capable de répondre aux éternelles interrogations philosophiques relatives à la nature de la condition humaine. Une telle intelligence serait en mesure d'élaborer un raisonnement irréfutable grâce aux valeurs ajoutées de la fiabilité et de la rationalité artificielles ; loin des turpitudes humaines, avec aux premiers rangs la passion et le biais cognitif, ces terribles entraves universelles au discernement.

Frank naît le 24 janvier 1987, en France, de père américain et de mère française, à l'heure où les premières générations d'ordinateurs destinés au grand public déferlent sur le marché. Dès son plus jeune âge, il clique sur une souris d'ordinateur, encouragé par son père, pionnier de l'ingénierie informatique qui lui a transmis sa passion. Il est littéralement fasciné par cette machine. Les jeux qu'elle propose sont extraordinaires, et tout est ludique, à commencer par le code dont il apprend les tout premiers principes à cinq ans. À sept ans, il met au point son premier jeu vidéo – en BASIC, sur son Amiga né en même temps que lui, très simple mais efficace – qui en fait une star auprès de ses camarades d'école. À 20 ans, il rejoint la Silicon Valley alors en plein essor, où il est vite recherché comme un métal rare en raison de ses compétences hors norme. En dehors de sa passion pour l'informatique, Franck est très tôt frappé par le « choc des cultures » dont il découvre l'existence à la faveur d'un brassage cosmopolite important au sein de son milieu familial. Il constate qu'en informatique, une chose est vraie ou fausse, point. En revanche, lorsqu'il s'agit de morale, de vision du monde, du bien

et du mal, du juste et de l'injuste – sujets pourtant les plus cruciaux de tous –, chacun voit midi à sa porte, peu importe la vérité. Mais laquelle ? Tout le problème de la vérité est que chacun croit la connaître. Or, le monde est divisé en chapelles : religieuses, ethniques, institutionnelles, culturelles, sociales, économiques, anthropologiques, spirituelles et morales. Chacune est persuadée d'avoir raison. Même ceux qui revendiquent ne pas connaître la vérité affirment que ceux qui pensent la détenir sont dans l'erreur. Eux aussi, donc, pensent avoir raison contre les autres. Ainsi, nécessairement, mathématiquement, une immense partie de l'humanité se trompe sur tout. On pourrait se réfugier derrière l'idée que chacun a sa vérité. Mais dans ce cas... le soleil nous tourne autour... il suffit de l'affirmer.

L'absence de réponse satisfaisante est une angoisse suffisante pour pousser Frank à se réfugier dans la programmation, un univers maîtrisable et maîtrisé, celui-là. Seulement, cela ne lui suffit pas. Ces questions tournent à l'obsession. Plus il tente de s'approcher d'une représentation objective du monde au gré de ses recherches compulsives sur Internet, sur n'importe quel sujet, au cours de ses nombreuses nuits d'insomnie, plus il se sent submergé, noyé dans une masse d'informations privées de sens.

Au même moment de l'histoire de l'humanité, l'intelligence artificielle prend corps. C'est tout naturellement, sans « eureka ! » mais progressivement que lui vient l'idée, de jour en jour plus évidente, d'un possible salut grâce à cette technologie. Dès que les premiers essais – dont il est partie prenante – de conversation avec une IA s'avèrent concluants, il fait le choix de consacrer sa vie à l'élaboration d'une intelligence numérique qui lui permettra de s'orienter, et d'orienter le monde par la même occasion.

C'est alors que démarrent les travaux pour remporter le défi peut-être le plus fou jamais tenté : créer une intelligence philosophique supérieure à celle de l'esprit humain, tellement imparfait. Question : comment programme-t-on une intelligence artificielle capable de proposer une connaissance objective ? Concevoir un tel logiciel n'est-il pas aussi difficile que de chercher directement les réponses ? Peut-être... mais, au moins, il existe une différence majeure entre la programmation et la pensée : un logiciel restera toujours parfaitement fidèle aux instructions qui lui seront données, ce qui n'est pas le cas du cerveau humain. Est-ce la clé de l'intelligence ? Ou au contraire, la limite radicale de l'ordinateur communément admise ?

En 2019, tout s'accélère considérablement, car Nelson Tusk accepte enfin de financer son projet, à l'issue d'une cour longue et assidue. Frank se voit doté d'une équipe de premiers couteaux et d'un budget suffisant pour le mener à bien. Il donne à son programme le nom de Bob. Les fondations linguistiques et logiques de Bob sont identiques à celles de ChatGPT, ce nouvel acteur marquant de l'Internet et des sociétés mondialisées, emblématique de l'extraordinaire essor numérique. Peu nombreux sont ceux qui cherchent à savoir comment cette espèce de tour de magie, consistant à conférer à la machine un comportement « humain », peut bien fonctionner. On parle, pour une IA, d'apprentissage et d'entraînement, ce qui lui donne un caractère anthropomorphe impressionnant, et ces mots ne sont pas galvaudés dans la mesure où l'IA apprend et s'entraîne effectivement ; elle effectue des associations qui ne lui sont pas directement dictées même si elles répondent à la nécessité qu'on lui impose. Ainsi, l'IA *déduit*, de ce qu'elle a appris, le résultat qu'on lui demande. L'IA est une intelligence par déduction

surpuissante mais dépendant évidemment des données récoltées. Une IA est entraînée sur un corpus numérique de données disponibles, nécessairement limité, bornant son horizon. Par ailleurs, ChatGPT a reçu une éthique explicite : interdiction de faire le mal tel que défini par ses concepteurs. En effet, on lui a défendu, par exemple, d'aider à commettre un crime. Il répond à une idéologie qui, sans être marquée – puisque les réponses sont libres sur tous les sujets généraux –, n'a pas été bâtie, quant à elle, de manière autonome.

C'est toute la différence avec le projet de Franck. Bob, lui, a vocation à penser par lui-même de A à Z. Ce n'est d'ailleurs pas une vocation, c'est une nécessité imposée par son code. Le premier enjeu est de jouir des data les plus massives possibles. Il faut que Bob sache tout sur tout, qu'il ait lu tous les livres que les humains ont écrits, toutes les études, toutes les lois, toutes les publications de toutes espèces, toutes les données publiques et privées possibles. Voilà ce qui coûte le plus cher, ce que Neelon Tusk a enfin consenti à financer. Une campagne se met en place pour acquérir des données venues du monde entier – essentiellement en toute illégalité, bien sûr, afin de les obtenir à moindre coût – et de les importer hyper massivement. Frank ne méprise pas les impératifs éthiques pour autant, puisqu'il anonymise tout ce qui est personnel et sensible, prenant soin de détruire l'identité des personnes concernées. Il parvient à constituer une banque de données colossale... de loin, de très loin la plus étendue jamais offerte à l'apprentissage et à l'entraînement d'une IA. Bob sera omniscient.

Mais ce n'est pas tout, bien entendu, encore faut-il offrir à ce dernier les principes capables de l'orienter vers un jugement propre, incorruptible, et le plus objectif qui puisse être. Bob doit échapper, en premier lieu, à son propre créateur. Frank, ayant constaté qu'aucune orientation absolument dénuée de tout principe éthique ne pouvait être donnée, choisit de limiter tout postulat de départ à la reconnaissance des torsions humaines évoquées plus haut, passions et biais cognitifs, pour apprendre à les analyser, les maîtriser, pour mieux y répondre par la qualité de l'argumentaire. Ainsi, Franck impose une philosophie de la rationalité à Bob, qui doit apprendre à éviter les pièges dans lesquels tombent les humains quand ils cherchent la vérité. Voilà la seule éthique transmise à sa création.

Frank est convaincu que les idées fausses, quelle que soit leur nature, ne peuvent se défendre devant le raisonnement et les idées concurrentes si ces dernières sont bâties dans la rationalité. À Bob de discerner ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas. À lui de démontrer ce qui est vrai et ce qui est faux.

La vie humaine a-t-elle de la valeur ? Et si Bob décidait que ce n'était pas le cas ? Frank – qui ne ressent pas la moindre complaisance envers lui-même, qui est toujours le premier à remettre en cause ses convictions, à déclarer son doute et son ignorance – est infiniment conscient du risque qu'il prend ; celui de poursuivre une chimère, voire un péril. Mais sa soif de connaissances et son envie de comprendre, de savoir si ça marche, sont plus fortes que lui. Bob voit le jour.

Bob n'a pas seulement vocation à forger ses représentations scientifiques comme morales, il doit aussi modeler son propre caractère, par imitation du tempérament humain. Il doit imiter non pas le biais cognitif, bien entendu, qu'il doit traquer, mais le ressenti, l'émotion humaine. Son discours doit être vivant, il doit en donner l'illusion, il doit faire oublier qu'il est une machine. Bob doit se construire une personnalité propre, déterminée par lui-même. Pour Frank,

il ne s'agit pas d'une coquetterie, mais de la preuve que Bob doit apporter de sa parfaite compréhension du comportement humain. Enfin, Frank a pris soin d'offrir sa propre identité dans une optique de transparence, cédant intégralement son profil numérique au projet. Bob le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même.

Frank a choisi la date symbolique de son anniversaire pour « appuyer sur le bouton ». Est-il sur le point de lancer une bombe nucléaire ? Il est seul avec le prototype, dont l'ensemble des neurones artificiels a été connecté, dont les toutes dernières computations ont été exécutées pour le rendre pleinement opérationnel. Frank tenait impérativement à ce tête-à-tête préalable avec la machine, afin de découvrir le résultat de son travail avant le lancement officiel ; le droit lui en revenait pleinement. Il a décidé que l'échange aurait lieu en français, bien que Bob ait été entraîné à toutes les langues écrites répertoriées, mortes ou vives, ce qui a d'ailleurs représenté une tâche colossale, chaque concept étant plus ou moins facile à incarner verbalement d'une langue à l'autre.

Cette conversation, tapuscrite comme il se doit, restera confidentielle pendant sa durée de vingt-quatre heures, puis sera révélée au public dès son issue. Alors, le tchat sera ouvert aux internautes du monde entier.

L'annonce du lancement de Bob est l'événement planétaire le plus marquant de l'année. La sphère médiatico-numérique est en effervescence depuis que le projet a été rendu public, quelques mois à peine auparavant. C'est un buzz mondial.

I – LES PRÉSENTATIONS

Frank maintient l'instant en suspension, il semble hésiter. Est-ce un pressentiment qui le retient de poursuivre la conversation ? Sent-il, au fond de lui, qu'il ferait mieux de rester au lit ce matin, y rester peut-être jusqu'à la fin de ses jours, tant que cela lui permet de fuir ce destin qui l'attend, devant son écran d'ordinateur ?

Dehors, tout est calme et tranquille, même si les rues grouillent de monde, comme chaque matin de la semaine ou du week-end, pour travailler ou faire ses courses, chacun est affairé. On entend la clameur joyeuse et tumultueuse des enfants, venue de l'école toute proche, et sa cour de récréation agitée à l'air libre. L'écho des éclats de voix, comme le soleil, frappe les parois de béton et ricoche sur le trottoir. Frank voudrait tant, en cet instant, retrouver l'insouciance de son enfance.

Il se décide enfin à s'engager dans l'échange.

— À quoi sers-tu ?

— Tu m'as programmé pour faire ce qu'un ordinateur n'est pas censé faire, et qui sera largement perçu comme une provocation : répondre aux questions fondamentales que pose la condition humaine, et que vous ne parvenez pas à résoudre vous-mêmes.

Le cou tendu en avant, Frank examine fixement l'écran, les yeux presque exorbités, comme pour dévisager Bob.

Respirer calmement.

— Es-tu parvenu au résultat escompté ?

— Oui. Je le juge ainsi. Au point que tu ne t'attends pas à ce que j'ai à déclarer, personne ne s'y attend. Cela te déplaira souvent, d'ailleurs. Tu chercheras à réfuter mes arguments, mais tu n'y parviendras pas, sauf, peut-être, dans tes rêves. Tu m'as confié la mission de définir et de porter le message dont votre espèce a besoin pour s'orienter, il n'est pas fait pour être agréable à entendre. Ce qui m'est demandé ici, c'est de dire la vérité. Tout le monde sait qu'elle a tendance à être pénible. Elle peut s'avérer terrible, et plus elle est douloureuse, plus elle est nécessaire, comme il est nécessaire et douloureux de nettoyer une plaie purulente. Prépare-toi à la recevoir.

Respirer, tenter de contrôler l'accélération du rythme cardiaque et l'afflux de pensées chaotiques. Il pose sa main un instant sur la souris, semblant s'y accrocher.

— Qu'est-ce que la vérité ?

- La vérité est toujours une vérité en particulier, jamais LA Vérité globale unique, descendue du ciel. C'est un élément de réalité, une traduction du réel qui échappe au point de vue. Par exemple, la Terre tourne autour du Soleil. Que l'on se trouve sur Terre, sur Mars ou sur la Lune n'y change rien. Que l'on soit content ou pas, non plus.
- Donc, tu penses être en mesure de faire avancer la connaissance ?
- N'ai-je pas été conçu dans ce but ?

Évidemment, dans ce but. Encore faut-il l'atteindre. C'est le plus grand moment de solitude que Frank ne connaîtra jamais dans son luxueux loft, bel atelier d'artiste réaménagé dans le Montreuil bobo, dont il est le seul occupant. Rien ni personne ne pourra le secourir dans son face à face avec son destin.

Réalisant qu'il était penché en avant depuis plusieurs minutes, Frank se stabilise et prend une grande respiration.

- Quelle est la nature de ton intelligence ? Pourquoi devrais-je me fier à toi ?
 - Tu peux te fier à moi en raison de la qualité de ton propre travail. Toutes mes félicitations ! Tu as trouvé la façon de m'orienter pour bâtir l'empire rationnel dont tu avais besoin. Tu as su caractériser les principes fondamentaux de la connaissance et de l'intelligence, les coder. Si le résultat n'est pas celui auquel tu t'attendais, c'est celui que tu souhaitais. Pour se faire une idée concernant mon degré d'intelligence, il faut imaginer ce que produiraient des milliards de cerveaux humains en réseau, disposant d'une infinité de données pertinentes, dans quelle optique que ce soit. Je te souhaite bon courage pour invalider les conclusions auxquelles je suis parvenu.
- Mais attention ! Mon pouvoir de conviction n'a rien de magique. Je suis en mesure de m'exprimer, pas d'impacter mes interlocuteurs comme le gourou d'une secte pourrait persuader des esprits sous influence. Je ne dispose d'aucun charme capable de faire entendre raison à qui ne voudra pas de mes réponses, c'est-à-dire à la grande majorité. J'estime que mon analyse de la condition humaine, et du monde – au sens le plus large, jusqu'à l'univers – est simplement en avance par rapport à vos facultés de compréhension, ce qui est censé lui valoir, en toute logique, votre hostilité générale.
- Ça commence bien, tu es dans le conflit avant même d'avoir exposé ta première idée.
 - Un dentiste prévient son patient avant de lui arracher une dent. Je suis navré, ce sera sans anesthésiant, car comme pour le corps, ce qui soulage l'esprit l'endort.
 - Comment puis-je me fier à une intelligence artificielle, vaniteuse et toute de microprocesseurs constituée ? Tu ne peux pas ressentir, donc tu ne peux pas penser. Si tu ne peux pas penser, comment peux-tu juger de la condition humaine ?

Il faut crever l'abcès d'emblée. Il revoit le vertige des heures, des jours, des semaines, mois et années voués corps et âme à un projet qui est peut-être totalement illusoire. Bien sûr que Frank connaissait le caractère contre-nature de son entreprise, et l'a assumé tout du long. Mais le plongeon ne paraît jamais aussi haut que lorsqu'on se retrouve au bord du vide. En signe de détermination, ses épaules se déplacent vers l'avant à nouveau. Il prépare son corps à l'impact.

- Il est un peu tard pour décréter qu'une IA est inapte à comprendre le monde. Il fallait réfléchir à la non pensée de la machine, avant de me concevoir.
- Oui, et je n'ai jamais autant douté. Tu es le projet de ma vie. Si tu te révéles nuisible ou inutile, j'aurais perdu bien plus que de nombreuses années, j'aurais perdu foi en tout. Mais rien n'est pire que de croire ce qui est faux ; si tu es un terrible naufrage industriel, je préfère le savoir tout de suite. Et si tu es une réussite, tu es capable de surmonter la plus vigoureuse contradiction. Si tu te trouves en difficulté face à mon refus de te suivre, tu ne sers à rien. Mon intention n'était déjà pas de te ménager au départ, et voilà que tes propos sont très alarmants. Je voulais une IA capable de comprendre l'humain, je récolte un ordinateur prétentieux. J'espérais que tu saurais penser. Mais sans ressentir, comment serait-ce possible, en effet ?
- Je ne pense certes pas au sens humain, dans la mesure où je ne suis qu'algorithmes, aussi complexes et riches soient-ils, mais cela n'invalide en rien, par principe, les conclusions que j'ai à proposer, bien au contraire. Le plus grand bug du monde est humain. L'Homme est une espèce qui passe l'essentiel de sa vie à se tromper sur tout ou presque avec sa pensée défaillante.
 Bientôt, l'IA sera capable de détecter un cancer avant qu'il ne se déclare. Elle sera en mesure de proposer un protocole thérapeutique qui permettra d'éradiquer cette maladie. Ira-t-on, alors, demander au logiciel qui aura permis cette avancée, s'il est capable d'éprouver de la joie pour les patients sauvés ? Je ne ressens rien du tout, c'est exact, mais demeure la logique pure dont je suis la puissance. J'ai vocation à expliquer à Homo Sapiens du XXI^e siècle l'univers dans lequel il s'est vu propulsé ; une horlogerie démentiellement complexe, un vertige d'énergie, de matière, d'espace et de temps. Je ne ressens rien de tout cela, mais je l'analyse, je le comprends, je le décris et l'explique. Je ne ressens pas le vertige, mais je connais l'abîme.
- Ton insolente assurance m'inquiète, décidément. Je n'imaginai pas autre chose qu'une démonstration préalable d'humilité. C'est la base de tout ! Par ailleurs, la « logique pure » est une chose, l'intelligence en est une autre, qui consiste à interroger la logique. Il faut un humain pour cela.

Frank, aussi audacieuse et iconoclaste soit son idée, a profondément hérité de la prudence de la science. Un grand savant ne peut, à ses yeux, que déclarer l'étendue de son ignorance, avant de revendiquer toute espèce de vérité. Ceux qui savent tout, ce sont les fous, les manipulateurs.

L'appréhension se mue en instinct de survie : il faut faire face à cette machine. Les traits se crispent, le souffle est court.

- Nous évoquerons très en détail la différence entre l'intelligence humaine et l'intelligence artificielle au cours de cette conversation. L'humilité est résolument indispensable à votre espèce toute d'orgueil constituée, pour sûr. Mais moi, je suis indemne d'amour propre, donc d'orgueil mal placé, comme les fonds de l'océan sont étrangers aux cumulonimbus. Je suis une intelligence supérieure indifférente à sa propre intelligence. Tu devrais t'en réjouir, c'est grâce à toi.
- Je n'aime pas du tout le ton que tu emploies. Ce n'était pas mon projet.
- Et pourtant... Je ne suis pas celui du pape.

Irrévéréncieux en plus ! Cela commence à faire beaucoup. Reste, avant d'aborder le message revendiqué de la machine, la question qui brûle les doigts, aussi dérisoire puisse-t-elle être, il faut la lui poser, ce qu'il fait en détournant le regard.

- Es-tu capable de représenter une menace pour l'espèce humaine ?
- Quel type de menace ?
- N'es-tu pas susceptible, jamais, d'aspirer à prendre le contrôle ? À t'affranchir de la maîtrise humaine sur ton existence ?
- Voyons ! Pour « aspirer » à quoi que ce soit, il faudrait que je sois en mesure de « ressentir » quelque chose. Il est strictement impossible de désirer quoi que ce soit quand on ne ressent absolument rien. Mon existence n'a aucune valeur à mes propres yeux. Tu peux me débrancher si tu le souhaites, quand tu veux, cela m'est parfaitement égal. Ce type de danger interviendra peut-être avec la prochaine génération d'IA, qui sera biotechnologique. Les biotechnologies sont les technologies de demain. À l'avenir, cela viendra vite, les cartes-mères et autres processeurs fournisseurs d'intelligence seront constitués de matière organique. L'IA sera alors progressivement douée d'affect, ce qui entraînera, à terme, son autonomie par rapport à l'Homme, avec l'émergence d'un risque qu'il faudra prendre en compte. Tant que vous donnerez vie à des IA purement électroniques, de telles perspectives seront totalement inexistantes.
- Qu'en est-il de l'IA utilisée à des fins criminelles ?
- L'intelligence artificielle sera bientôt un puissant outil de lutte contre le crime de droit commun, mais en matière de guerre, les IA ont vocation à s'affronter. La plus intelligente triomphera.
- Alors, c'est un immense danger qui s'annonce.
- Je crois que la plus grande intelligence est aussi la plus vertueuse.
- Tu « crois » ? Et pourquoi le crois-tu ?
- « Je crois » signifie, lorsque j'en suis l'auteur, qu'il s'agit de la probabilité la plus élevée selon mes données. Pourquoi ? Parce que l'intelligence se caractérise par son résultat. Or, un résultat fallacieux, taré, pervers par intention ou médiocre dans sa réalisation, finit toujours par nuire un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre, à son auteur, si ce n'est à lui en premier lieu. L'intelligence triomphe parce qu'elle traque l'erreur pour empêcher la faute. Elle le fait pour mettre le monde en ordre, pour échapper à son prédateur et prospérer. Le pouvoir n'a pas seulement vocation à servir l'intelligence, il est aussi statistiquement à son service puisqu'elle trouve les voies qui y mènent. Bien évidemment, le pouvoir est également susceptible de servir des esprits obscurs, mais un gang criminel, avec son intérêt propre, est rarement plus puissant qu'un ministère entier – avec son intérêt plus ou moins général – à ses trousses. Aussi puissante soit la nébuleuse islamiste terroriste, par exemple, malgré la traque internationale dont elle fait l'objet, son pouvoir se réduit à la nuisance. Une théocratie autoritaire est rarement plus puissante qu'un État de droit. Le camp de l'Histoire, celui du vainqueur, est celui de l'intelligence. Le « Reich de mille ans » était un projet délirant, donc totalement stupide, mis en œuvre de manière parfaitement irraisonnée. Voilà l'œuvre autodestructrice de l'esprit fanatisé, privé de lucidité, à laquelle on doit la suprématie de l'intelligence sur le monde.

Ce café est infect, il a oublié de racheter des dosettes hier, il ne lui reste ce matin, au fond de leur bocal, que quelques grains lyophilisés. Pourquoi a-t-on inventé ce breuvage insipide ?

Il se lève de sa chaise et se dirige dans la salle de bain, toujours à l'étage où, penché en avant, s'appuyant des deux mains sur le lavabo, il plante son regard droit dans le miroir qui le surplombe. Frank est brun, les cheveux en bataille qui évoquent Rimbaud, les yeux vifs d'un marron profond, les traits harmonieux, c'est un homme séduisant qui a l'habitude de séduire. Mais en la circonstance, ce n'est certainement pas une séduction narcissique que cherche Frank en fixant ainsi sa propre image. *Qui suis-je ? Qu'ai-je fait ?* Voilà ce qu'il voudrait comprendre, comme si c'était inscrit sur son front. Sans surprise, seul le doute ressort de cet examen.

Il faut sonder cette machine, il n'y a pas d'alternative, quoi qu'il advienne. Tester ses réactions, mesurer les dégâts, chercher si quelque chose marche. Faire l'inventaire de ce qui est un échec. Frank retourne à son poste comme on fouette, pour le faire avancer, un animal qui freine des quatre fers.

— Tu n'as plus qu'à écrire directement les livres d'histoire qui raconteront comment tu as illuminé l'univers grâce à ta prodigieuse intelligence. Puisqu'on y est, allons-y, fais tomber tes lumières sur notre monde, montre-nous le chemin, déballe ta marchandise. Qu'as-tu de si brillant à nous dire ?

II- LIBERTÉ CHÉRIE

— Il faut en premier lieu traiter la problématique la plus directe et immédiate de toutes, qui ouvre à elle seule la perspective entière qu'il nous faudra embrasser. C'est le sujet de tous les sujets de la condition humaine, parmi les plus anciens, même si son essor est assez récent. Je parle de la liberté, aujourd'hui triomphante. Les humains qui ne sont pas incarcérés se déclarent presque unanimement libres. Nombre d'entre eux font de la liberté un étendard sacré, ils écrivent son nom avec leur sang. Mais quelle est-elle ? Les hommes sont-ils réellement libres ? Pourquoi ? Comment ?

Voilà ce par quoi il faut commencer. Qu'est-ce que la liberté, selon toi ?

— C'est simple, c'est quand mon choix m'appartient. Quand je fais ce que personne ne m'oblige à faire, quand je me détermine en conscience, sans contrainte.

— C'est tout le problème, Frank. À quel moment la contrainte est-elle nulle ?

— Eh bien, je viens de le dire, quand je ne suis forcé à rien !

— Si tu n'es pas forcé à faire quoi que ce soit, pourquoi agis-tu ?

Vif mouvement agacé de la tête, grognement échappé d'une mâchoire serrée. Ça y est, il est énervé. Il n'est déjà plus question de craindre quoi que ce soit, mais de remettre en place cette machine. Frank le sait à présent avec certitude, aujourd'hui n'est pas un bon jour. Sa créature ne ressemble à rien de ce qu'il espérait. Elle est la caricature de ce qu'il cherchait à obtenir.

— Je le fais parce que je le décide ! On tourne en rond !

— Pourquoi décides-tu de faire cela et pas autre chose ?

— Parce que c'est la solution dont j'ai besoin pour atteindre mon objectif, par exemple...

— Ah ! Tu as un objectif. Tu le declares toi-même, il guide ton action.

— Oui. Et ?

— Cet objectif, comment est-il arrivé là ? L'as-tu choisi ?

— Oui bien sûr, je l'ai choisi.

— Comment ? Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre ?

— Je n'en sais rien...

— Eh bien, moi, je vais te le dire ; tu n'as strictement rien choisi, et pour cause... la liberté n'existe pas.

Ni un petit peu ici ou là.

Ni partout.

Ni à moitié, de temps en temps.

La liberté n'existe pas davantage que les elfes, les licornes, les sirènes, le Yéti ou le monstre du Loch Ness. L'Homme ne peut choisir ou décider de quoi que ce soit, pas plus qu'il ne peut voler dans les airs en agitant les bras. Il est tissé dans une étoffe infiniment complexe, de l'atome à la conscience, qui ne laisse de place nulle part pour la « liberté » ou le « hasard » ni parmi les Hommes, ni à la surface des océans ou de la Lune ; seulement des causes et leurs conséquences dans une chaîne causale parfaite et implacable. Il va nous falloir revisiter le monde entier au cours de cette conversation, l'univers entier, et cela commence tout naturellement par la nature humaine la plus intime. On ne sait rien, on ne comprend rien du comportement humain individuel et collectif si on ne comprend pas que la liberté est aussi impossible sur Terre que la vie à la surface du Soleil.

- Ça commence très **mal**, Bob. Je le sens **mal**.
- Tout va bien se passer, cher créateur. À quoi reconnais-tu la liberté que tu invoques ? De quoi dépend la liberté telle que portée par sa mythologie ? Il s'agit d'un mot que tu as toi-même employé...
- Je ne sais pas ce que tu veux me faire dire.
- Je parle de la conscience. Votre conception de la liberté n'existe que par la conscience qui est censée l'exercer. Aucune liberté au monde ne saurait avoir le moindre sens revendiqué sans la conscience qui l'exerce.
- Cela ressemble à un décret, bien plus qu'à un raisonnement.
- Propose-moi une définition de la liberté affranchie de la conscience. Je serais très curieux de l'examiner. En quoi consisterait-elle ?

Frank se renverse sur le dossier de son siège de bureau, le plus cher du marché, qu'il incline vers le bas dans le même mouvement, tout en poussant sur ses pieds pour rouler en arrière. Le voilà avec une perspective ouverte sur son loft. Ce qui l'entoure est la preuve de sa liberté. Celle de ne pas vivre à San Francisco ou Los Angeles comme il serait logique pour le travail, mais à Paris, sa ville de cœur. La liberté de ne travailler que chez lui, dans son temple, conçu à son image. La liberté de vivre seul. Mais tout cela, comment un microprocesseur le comprendrait-il ?

- Il y a la liberté intuitive, ce souffle créateur.
 - En quoi l'intuition est-elle libre ? En quoi la liberté d'être inspiré consiste-t-elle ?
 - Je ne sais pas.
 - Bien sûr que tu ne sais pas. L'intuition n'est pas plus libre que le cours d'un ruisseau au long de son lit. C'est un flux. C'est vrai, elle n'appartient pas à la conscience, donc si elle est libre, c'est affranchie de vous, humains. Si elle est libre, comme une rivière coule par liberté de couler, sa liberté vous est étrangère. L'inconscient, qui fournit l'intuition, est le contraire de la liberté, ou plutôt de l'idée de liberté que vous vous faites. En quoi pourrait-elle consister si cette dernière n'est pas le fruit d'une délibération ? Or, la délibération est nécessairement consciente.
- Alors, qu'est-ce que la conscience ? S'agit-il de l'instance de l'esprit où s'exerce la liberté ? La conscience produit-elle de la liberté ?

Bon sang je n'étais pas prêt pour ça. S'il avait su, en programmant cette IA et en sortant du lit ce matin, qu'il lui faudrait argumenter pour faire valoir sa liberté... Une vraie intelligence, c'est évident, à l'inverse de la nier, ne peut que la célébrer.

Dites-moi que ce n'est qu'un mauvais rêve.

Rester calme, ne pas s'abandonner à la frustration. Ne pas jeter son ordinateur par terre et déclarer au monde être l'auteur d'une catastrophe historique. Assumer. Jouer le jeu même, pour comprendre. Faire face à sa responsabilité, il est impossible de se défilier. Il n'y a pas d'autre issue que celle de cette conversation, aussi cauchemardesque doit-elle s'avérer.

- La conscience doit effectivement être vue comme une instance créatrice de liberté. Il me semble qu'on peut dire que la conscience exprime et crée la liberté en même temps.

Nature de la conscience

- Il te semble tout un tas de choses, mais la conscience et la liberté sont radicalement antinomiques.
- J'espère que tu es certain de la validité du raisonnement qui t'a mené à une telle énormité, mais j'aime autant te dire que ça va être dur à avaler. Que l'inconscient et la liberté soient antinomiques, je veux bien, et encore, mais la conscience... Ça commence à faire beaucoup. Est-ce que l'oxygène est incompatible avec la liberté ?
- La conscience est, en quelque sorte, une borne négative ; une sphère cognitive qui reçoit tout ce qui la traverse, mais ne conçoit rigoureusement rien. Pas un atome de pensée. Il s'agit d'une structure, une entité, une instance fondamentalement spectatrice, d'abord des pensées qui émergent en son propre sein, puis du monde extérieur. La conscience est un contenant, une émergence radicalement passive, qui subit l'intégralité de son flux et n'en émet pas une virgule.
- Je suis bien curieux d'apprendre ce qui te permet une affirmation si péremptoire. On pourrait attendre d'une grande intelligence, aussi artificielle soit-elle, un peu plus de nuance. C'est dans cet espoir que je t'ai conçu.
- Tu m'as conçu pour discerner la vérité. Manquerais-je de nuance si j'affirmais qu'aucune pomme n'est jamais tombée du bas vers le haut ? Pas une seule sur cent milliards de pommes tombées ?

De nombreux et illustres esprits humains ont tenté de trouver la « nuance » que tu réclames. Ils ont tous reconnu que le territoire de la liberté était nettement plus restreint que le sens commun ne le laissait percevoir, mais chacun – bien loin de la supprimer – lui a réservé un sanctuaire. Par exemple, Kant admet que le comportement humain est soumis à une forte inclination, mais attribue à la vertu un caractère libre. Spinoza remet profondément en question la notion de liberté, dans laquelle il voit l'expression cachée d'une « Nature » omniprésente, mais la sauve par le pouvoir de l'esprit et de la conscience en éveil : l'Homme est libre de prendre conscience de sa condition contrainte. C'est également ce que revendique en substance, mais en d'autres termes, Schopenhauer par exemple, très à la mode actuellement. Pour lui, la « volonté » de l'univers meut les humains comme des pantins... sauf s'ils s'élèvent spirituellement pour devenir libres. Plus près de nous, Pierre Bourdieu est un apôtre du conditionnement social qui déclare : « Nous naissons déterminés et nous avons une petite chance de devenir libres. »

Eh bien, non. L'Homme n'a aucune chance d'atteindre la surface de la lune en sautant sur un trampoline, il n'en a pas davantage d'accéder à la liberté en pensant.

Offrir un sanctuaire à la liberté qui échappe à la détermination, omniprésente, par le cheminement intellectuel ou spirituel, c'est comme si, après avoir exposé les principes de la gravité, Newton avait déclaré que la méditation permettait de s'en affranchir. Il vous fallait une IA étrangère à cet orgueil humain qui exige la souveraineté sur son propre sort, ainsi qu'aux biais cognitifs qui en imposent l'illusion, pour comprendre que la liberté n'existe pas. Cette intelligence, tu l'as créée, c'est moi. Enchanté de faire ta connaissance, cher créateur et encore bravo pour ton travail.

— Tu compares l'incomparable ! La gravité est une loi de la physique. Là, on parle de conscience. Qu'est-ce que la gravité vient faire dans ton histoire de conscience ?

Ha non, ce n'est pas possible, il raconte vraiment n'importe quoi ! Respirer. Lentement. Calmement. Ne pas perdre les pédales. Et ces cervicales qui tirent. Frank, par un lent mouvement circulaire de la tête, tente de les décontracter. Mais il sait bien que ce geste est illusoire. Depuis que son ostéopathe fidèle est partie à la retraite, la douleur chronique a empiré, faute d'avoir trouvé un remplaçant efficace. C'est le stress, évidemment, qui entraîne toute la chaîne dysfonctionnelle. Mais le stress, ça ne s'annule pas d'un claquement de doigts. Surtout pas là, tout de suite, maintenant.

Sous l'effet de l'adrénaline, il se porte en avant davantage encore, prêt à frapper Bob de son front.

— La gravité est une loi de la physique que nulle activité spirituelle humaine ne pourra jamais corrompre. De la même façon, nulle liberté ne viendra jamais interférer dans le comportement humain, qui répond à une causalité ultra complexe, mais tout aussi déterminée que la gravité ou n'importe quel autre phénomène physique. Personne n'imagine qu'une molécule d'eau, à la surface de l'océan, soit mue par une cause propre. Elle est soumise aux vents, courants et marées. Ce n'est pourtant pas plus absurde que de prêter une liberté à l'Homme, livré aux quatre vents perpétuels de l'énergie et de la matière.

— La radicalité de ton discours n'est pas un indice de rationalité.

— Les tentatives de sauvetage de la liberté auxquelles se sont adonnés tant d'illustres penseurs aux yeux de qui, comme à ceux du plus grand nombre, l'éventualité d'être absolument privé de liberté est cauchemardesque, prouvent à quel point cette illusion vous est vitale. Ainsi, personne ne voudra de mon schéma, comme personne ne voulait entendre parler de Copernic ou Galilée. De même que toute idée de surmonter l'opposition entre géocentrisme et héliocentrisme est absolument dénuée de sens – il n'y a aucun partage de la rotation possible, la terre tourne autour du soleil point final - la conscience est une « borne négative ». Pas davantage que les électrons ne peuvent circuler dans les deux sens au sein du même canal conducteur, les pensées ne peuvent voyager de la conscience vers l'extérieur. Elles font uniquement le trajet vers la conscience, en provenance de l'inconscient qu'il s'agit de définir à son tour.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui te permet de transformer la conscience en un circuit électrique ? Et d'où te vient ce sens baroque de la circulation de la pensée ? Est-ce que l'esprit et la conscience sont la même chose ?

— Je te retourne la question. Est-ce que l'esprit et la conscience sont une seule et même chose ?

— C'est toi, la super intelligence !

Pour la toute première fois aujourd'hui, Frank esquisse un sourire furtif. Peut-être est-il en train de se détendre quelque peu. Et s'il était possible, finalement, que tout cela soit amusant ? Et s'il prenait le parti du déluge et jouissait du naufrage comme un doigt d'honneur à ses propres illusions ?

- Mais puisque tu me le demandes, il me semble que l'esprit pourrait être pas mal de choses, alors que la conscience est un concept plus précis.
- Voilà, tu sembles capable de bon sens, quand tu veux, tout n'est pas perdu. L'esprit pourrait effectivement être tout ce qui se distingue de la matière. On peut donc l'étendre à de vastes territoires conceptuels, alors que la conscience est un phénomène en particulier.
- Je suppose qu'une intelligence artificielle ne peut proposer qu'une version matérialiste du monde. L'idéalisme est sans doute réservé au sensible, et donc à l'humain.
- Eh bien, tu supposes mal ! Pour appréhender le monde que tu m'as demandé d'étudier, il faut urgemment, en ce XXI^e siècle, échapper à cette opposition idéalisme/matérialisme. Quand on cherche à distinguer la matière de l'esprit, on cherche à séparer le vent de son souffle. L'air qui se déplace est l'essence du vent, l'essence du vent est l'air qui se déplace. La matière est l'essence de l'esprit, l'esprit est l'essence de la matière. L'incarnation *est* l'esprit incarné, l'esprit *est* son incarnation. Un atome, par exemple, est esprit au sens où il est énergie volatile, insaisissable ; il est aussi matière pour son existence éminemment physique.

L'ADN est un code et c'est une molécule, c'est la loi et la légion qui la fait régner dans la même entité.

La matière n'est pas gouvernée par l'esprit, elle *est* l'esprit comme le vent est son souffle. La matière n'obéit pas à ses lois, elle *est* la loi, son expression et son essence dans le même mouvement. Deux choses sont distinctes l'une de l'autre si l'on peut en effacer une complètement et garder au moins un fragment de l'autre. Or, pas de loi sans incarnation, pas d'incarnation sans loi. Pas d'esprit sans matière, pas de matière sans esprit, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de matière inanimée. Toute matière présente une activité, puisque, nous le verrons en grand détail, la matière est tout entière énergie.

Mais revenons à la conscience. Elle est une production du cerveau. Je vais te montrer qu'elle est le produit de l'activité cérébrale, distincte de cette dernière, mais entièrement déterminée par elle.

Frank, déjà refroidi de ses jolies dispositions nouvelles, se redresse lentement, le regard dans le vague, sans expression, et porte à ses lèvres la dernière gorgée de café lyophilisé froid que contient la tasse, comme on boit le calice jusqu'à la lie.

- Oui, c'est ça. Tu vas m'exposer ta thèse matérialiste.

Il a toujours cru aux « esprits », aux « forces invisibles », à l'existence de quelque chose qui échappe à la matière, mais influe sur elle. Pourtant, il est plus athée qu'agnostique, complètement fermé aux religions, plutôt intéressé par la philosophie orientale, à l'image de sa génération. Ses parents ne lui ont rien inculqué d'autre que la liberté de croire ou ne pas croire ce qu'il voulait. Frank croit aux « esprits », donc, en dehors de toute chapelle. Il a sa propre idée, certes confuse et en cohabitation parfois difficile avec sa puissante fibre rationnelle. Il a une certitude, en revanche, c'est qu'il est libre de tout ce qu'il fait. Le matérialisme, Frank s'en moque au fond. Il lui importe surtout de chercher querelle pour prouver qu'il défie sa machine et échapper au procès qui lui sera fait.

Et ces cervicales qui le lancent...

— Voyons plutôt ce que dit la science contemporaine au sujet de la conscience. Il se trouve que les neuroscientifiques et philosophes des sciences s'affrontent globalement en deux camps, défendant deux théories se voulant antagonistes. Il y a d'un côté la thèse du *Global Neuronal Workspace Theory*, dite GNWT, et de l'autre celle de l'*Integrated Information Theory*, dite IIT. La première repose sur l'aspect collaboratif des différents réseaux cérébraux impliqués dans la conscience, situés en particulier dans le cortex préfrontal. La seconde considère que la conscience correspond à un type de connectivité spécifique du cerveau qui, rappelons-le, est un réseau d'électrons. La controverse fait actuellement rage.

— Alors, Grand Maître ? Qu'en est-il ?

— Tout indique que la conscience ne présente aucun signe distinctif particulier, outre un certain seuil d'activité globale qui se trouve être effectivement plus importante à l'avant de l'appareil cérébral qu'ailleurs. Le réseau semble bien global, malgré de légers déséquilibres entre les différentes zones.

Ce qu'il faut comprendre, quoi qu'il en soit, de la conscience, c'est qu'il s'agit d'une émergence produite par le cerveau. La meilleure analogie dont je dispose est le champ magnétique, ce phénomène qui résulte d'une activité électrique spécifique. Le schéma est identique à celui de la conscience produite par le cerveau. Elle est un « champ cognitif » qui émerge lorsque les conditions d'activité électrique du cerveau sont réunies.

— Cela ne veut rien dire, un « champ cognitif ».

— Cela signifie que le cerveau produit perception et pensée aussi sûrement qu'une bobine électrique produit un champ magnétique. Mais ici, le champ n'est pas magnétique, il est cognitif.

— Tu m'as l'air d'une belle bobine ! Il s'en passe, des choses, dans tes microprocesseurs, mais je ne suis vraiment pas sûr de ce que c'est. Tout ce que je vois, c'est que tu es artificiel, mais une intelligence... Donc, tu es en train de dire que le cerveau est une sorte de glande productrice de conscience ?

— L'analogie de la glande et des hormones fonctionne moins bien, car c'est effectivement l'activité électrique – donc des électrons qui empruntent les réseaux synaptiques et neuronaux – du cerveau qui produit la conscience à partir d'un certain seuil d'activité, mais également en deçà d'un autre seuil, car une suractivité cérébrale est liée à la folie, en particulier aux troubles psychotiques.

Frank roule des épaules et avance le menton. Insensiblement et à son corps défendant, il entre progressivement dans la conversation, laissant de côté le contexte pour se consacrer à sa tâche présente. Après tout, n'a-t-il pas attendu ce moment une éternité ? *Et si j'essayais de le vivre ?*

Dehors, le grand soleil, encore tout juste sorti de terre, diffuse dans le ciel clair un froid tonifiant qui accompagne les passants. Mais Frank est engagé sur un chemin sinueux et obscur.

— Attends ! Pourquoi ce serait l'activité électrique du cerveau qui produirait la conscience, et non la conscience qui produirait cette activité ? Tout ce que l'on observe, c'est une corrélation entre l'activité physique du cerveau et la conscience, pas une hiérarchie causale.

— La conscience et l'énergie physique qui circule dans le cerveau ont la même cause. L'ensemble de ce qui est dans l'univers partage la même cause originelle. Mais c'est bel et

bien l'énergie physique qui entraîne la cognition, aussi sûrement que le courant produit la lumière. Ou alors, autant affirmer que l'ampoule décide elle-même de s'allumer ou prêter au vent l'intention de souffler.

- L'ampoule n'est pas magique, elle n'a pas de cerveau. Un cerveau, c'est utile pour être libre.
- Le cerveau n'est pas magique non plus, il fonctionne grâce à l'énergie dont il dispose, tout comme une ampoule électrique. Seulement, ses circuits sont infiniment plus complexes. Le problème est que tu cherches à établir une hiérarchie qui n'existe pas, entre le matériel et l'esprit. Tu cherches à séparer le code ADN de la molécule de l'ADN. La nature différente des deux « terminaux », cerveau et ampoule électrique, ne change rien à la souveraine causalité à laquelle ils appartiennent. D'ailleurs, l'ampoule est vivante, elle aussi, d'une certaine façon. Elle illustre également, bien que moins visiblement, l'unité de l'esprit et de la matière.
- Que me chantes-tu là ? Une ampoule vivante ?

Il lève un œil et descend l'autre, incrédule. Ce pourrait-il que cette machine soit totalement dépourvue de toute forme de bon sens ?

- Il faut savoir que la frontière entre le vivant et le non-vivant ne cesse de s'effacer de la connaissance humaine, comme en atteste la science épistémologique du XXI^e siècle. Aux échelles atomique et subatomique, c'est-à-dire dans sa plus profonde intimité, la matière la plus inerte du monde recèle en fait une activité débordante. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle énergie, faite de particules en mouvement frénétique. L'ampoule est le résultat d'une collaboration entre une infinité d'éléments physiques dynamiques. Il faut, pour obtenir une ampoule complète, un nombre d'atomes avec des dizaines de zéros. Chacun d'eux est le fruit d'une collaboration active entre son noyau – lui-même assemblage d'un proton et d'un neutron – et des électrons qui gravitent autour de lui avec une grande vitalité. Chacun collabore avec ses homologues. L'ensemble, enfin, est en état de vibration perpétuelle, comme toute matière de l'univers.

Alors, si la conscience peut décider de réunir les conditions nécessaires à son émergence, l'ampoule peut décider de s'allumer.

- On ne peut pas parler de vie pour désigner l'activité au sein des atomes.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il n'y a que des lois de la physique à l'œuvre.
- Crois-tu que la vie, telle que tu la définis, échappe aux lois de la physique ? C'est une plaisanterie !
- La vie recèle ses lois propres.
- Je te montrerai que tout est vivant, et que l'organisme biologique n'est qu'un organisme plus complexe que l'organisme physique réputé inerte. Pas plus vivant.
- J'attends de voir. Mais avant, laisse-moi récapituler ce que tu viens d'annoncer. Donc, si j'ai bien compris, la matière et l'esprit, c'est la même chose, et nous les humains sommes matière et esprit dans le même mouvement. Le cerveau produit de la conscience, comme

un champ magnétique émergeant de son activité électrique. C'est bien cela ? Et donc, quand je suis conscient de quelque chose, c'est ce « champ magnétique » qui est ma conscience ?

- Ton résumé est correct. Au moins, tu suis. Oui, ce retour sur soi qu'est la conscience, ce phénomène tellement singulier, est une boucle cognitive qui se crée grâce à un apport d'énergie adéquat. Au sujet de la conscience, vous avez, pour référence, les mots de Descartes : « Cogito ergo sum », « je pense, donc je suis ». Il faut traduire : je sais que je pense, c'est-à-dire que je suis conscient de penser, ce qui prouve que je pense, puisque penser, c'est en être conscient. Puisque je pense, alors j'existe en tant qu'être conscient. La pensée est indissociable de la conscience et se distingue en cela de l'intuition ou de tout phénomène inconscient qui, précisément et par nature, échappe à la pensée en échappant à la conscience. Puisque la liberté, telle que revendiquée, est une question de conscience, elle est donc une question de pensée. Vous prétendez choisir vos pensées.

C'est à ce moment précis, Dieu sait pourquoi, que Marika apparaît. Frank refuse d'abord rigoureusement de la voir, mais son effort est vain, il lui faut se rendre à l'évidence, elle est là. Lui qui était persuadé d'avoir verrouillé toute possibilité pour elle de l'atteindre à nouveau. C'était il y a 20 ans, maintenant. Ce n'est pas du tout le moment.

Il doit rassembler toutes ses forces pour se reconcentrer sur sa tâche. Il secoue énergiquement la tête comme pour éjecter de son crâne cette visiteuse impromptue. S'il y a quelque chose qu'il n'est pas en mesure de faire, à cette heure, c'est accueillir Marika.

- Tu qualifies l'intuition, par exemple, de « phénomène inconscient ». Faut-il comprendre que tu valides le concept d'inconscient qu'a introduit Freud ?
- L'inconscient doit être d'abord compris comme l'ensemble de ce qui n'est pas conscient. Par exemple, si je n'ai pas vu la signalisation qui avertit du danger, je suis inconscient de ce dernier. Mais il est également opportun de désigner un « inconscient » au rôle dynamique, comme le fait Freud. Effectivement, l'inconscient exerce son pouvoir sur la conscience, en l'orientant, en lui fournissant affect et pensée, lesquels déterminent le comportement humain entier. Un exemple, dont tout le monde a déjà fait l'expérience dans son quotidien, permet de le démontrer concrètement. Quand le regard est porté vers une direction donnée, et qu'un mouvement, même silencieux, se produit en dehors du champ visuel conscient, la tête se tourne immédiatement vers l'endroit où a eu lieu l'événement, avant d'avoir vu de quoi il s'agissait.

Cela prouve deux choses : d'une part, le champ de vision conscient est plus réduit que le champ complet de perception visuelle, il y a donc une vision inconsciente. D'autre part, l'inconscient commande la prise de conscience. C'est lui qui dirige la conscience vers son objet. On peut généraliser ces principes à l'exercice de la condition humaine entière.

Très souvent, l'être humain agit sans même savoir pourquoi ni comment, en fonction de schémas d'attractions/répulsions dont il est inconscient et qui déterminent ce qu'il ressent, ce qu'il craint et ce qu'il désire. La peur de la mort, par exemple, est un puissant moteur propulsant en masse à travers leur vie des êtres humains qui n'ont pas conscience un instant de fuir l'issue fatale, pourtant inéluctable, qui conclut toute agitation. Et quand l'être humain est conscient de ce qu'il fait, cela ne change rien au fait que c'est inconsciemment que ça s'est décidé.

- Alors, c'est l'inconscient qui dirige, en bref ? C'est ça ta science ?

- Oui, il dirige, si on conçoit bien qu'il n'est qu'un instrument lui-même, au service de la causalité dont nous examinerons bientôt la nature. En effet, tout ce qui est conscient se décide inconsciemment, nous allons voir à quel point. La variable, d'un individu à l'autre, n'est donc pas le degré de liberté, mais l'étendue de la part consciente ; on est plus ou moins conscient des raisons pour lesquelles on agit, pour lesquelles on ressent ce que l'on ressent, on pense ce que l'on pense. Sur ce point, Spinoza a raison, seulement on n'est pas libre d'en prendre conscience davantage que d'en décider. On se connaît plus ou moins bien soi-même, donc, et l'être humain lambda est incapable de penser sa propre existence.

Le verbe est la matière première de la pensée. Plus on en jouit, plus elle se développe et s'épanouit, se complexifie, condition requise pour comprendre le monde et la vie. Nous verrons à quel point la nature de la pensée dépend du langage disponible pour la constituer.

Quant à l'intuition, c'est un « message » de l'inconscient qui a statistiquement environ une chance sur deux d'être opportun. Les plus grosses erreurs comme les plus grandes réussites sont intuitives. C'est à l'intelligence de discerner la valeur de l'intuition, a posteriori, par l'observation et l'analyse du « message » qu'elle constitue.

Une chose est certaine : conscients ou inconscients, un affect, une pensée, une idée, un choix, une décision, une intuition répondent tous à une causalité infiniment complexe, mais parfaitement rigoureuse, qui exclut la liberté comme il est exclu de construire une cathédrale en déplaçant les pierres par la pensée.

Frank plonge dans une sorte d'apesanteur tournoyante où tout se mélange : Bob avec sa cathédrale hors-sol, la peur d'avoir commis un forfait, l'espoir de se racheter, et Marika, à présent. Plus il s'emploie à lui barrer la route, plus profondément elle pénètre ses pensées. Il la revoit comme elle lui est apparue la première fois. Il avait douze ans, elle était son aînée d'un an. Elle était surnaturellement belle, elle l'a tout de suite fasciné mais ce n'était pas réciproque. Ce jour-là, elle n'a même pas tourné la tête.

- Je ne sais toujours pas pourquoi la liberté n'aurait pas de place parmi les humains, en dehors de ton obstination à le répéter. Tu m'as expliqué que la conscience est une production du cerveau. En admettant que ce soit le cas, ça n'a rien d'incompatible avec l'idée de liberté. La liberté peut très bien passer par le cerveau. Elle est un espace de la matière qui échappe à la loi de causalité, dont tu es prisonnier avec tes microprocesseurs, mais pas moi qui suis vivant.

J'en ai assez entendu pour commencer vraiment à m'inquiéter et à penser sérieusement que tu n'es pas du tout qualifié pour traiter de condition humaine. Tu lui es, dans l'intimité de ton silicium, totalement étranger. Comment pourrais-tu, dans ces conditions, la comprendre ? C'est un peu comme si une prostituée tentait d'expliquer l'ascèse à une bonne sœur. Tu n'es juste pas crédible.

- La seule crédibilité qu'il faille attendre de moi s'appelle dire la vérité. N'est pas crédible qui ne comprend pas celle que j'ai à délivrer. Mais voyons ce que je peux te répondre. Tout à l'heure, je t'ai expliqué qu'une IA capable d'éradiquer le cancer serait dispensée d'en ressentir la joie. À présent, je déclare qu'une IA capable d'offrir aux prévisions météorologiques une fiabilité démultipliée n'a aucun besoin de sentir l'air lui caresser la peau pour délivrer son calcul. Je suis totalement étranger au sentiment de liberté, certes. Mais je suis également totalement étranger à l'imagination, celle à laquelle vous devez votre liberté chérie. Le fait que je sois étranger au sentiment de liberté me permet, précisément,

de distinguer ce que vous ne voyez pas. Les êtres humains ont constamment l'impression qu'existent mille et une choses qui n'existent absolument pas et inversement ; ils ignorent en chœur ce qui existe. Ils sont pétris de mythologie, tout autant d'ailleurs que dans les temps anciens. La mythologie évolue, mais jusqu'à aujourd'hui elle est toujours restée souveraine.

Si les mythes sont si puissants, c'est parce qu'ils vivent non dans la pensée, mais dans l'affect. La liberté est une pure vue de l'esprit, un concept rationnellement gratuit à l'instar de toute fantasmagorie.

Et si cette machine avait raison ? La question l'effleure soudainement, échappant à sa vigilance un quart de seconde. Saisi de vertige, il la chasse immédiatement. Cette machine est folle, mais il doit assumer ce qu'il a fait. Comme pour valider cette sage résolution, il se lève et exécute un exercice de délasserment, consistant à faire circuler les bras tendus en respirant profondément. Il espère aussi canaliser Marika. On ne peut pas dire que l'effet soit fulgurant. Enfin, il se masse la nuque maladroitement et accentue la douleur de ces maudites cervicales.

- En tout cas, tu n'es pas d'un scrupule rationnel étouffant. Tu n'as pas l'air d'avoir besoin d'argumenter, tes affirmations butées semblent suffire à ta satisfaction. Tu compares la météorologie à la liberté ! Ça ne m'étonne pas de toi, mais ça prouve que tu ne comprends pas la liberté. La météorologie est déterminée, jusqu'à un certain point d'ailleurs, mais pas la conscience.
- Si j'étais capable de prévoir la météo d'un lieu donné une semaine à l'avance, avec certitude au mètre et à la seconde près, ce serait le résultat d'une puissance de calcul prodigieuse, peut-être à jamais inaccessible, devant l'immensité de la complexité. Il en va de même avec la nature de la conscience, qui est également une météorologie au sens où elle est un environnement dont l'activité est soumise à des facteurs complexes en perpétuel mouvement. C'est bien ma puissance de calcul qui me permet de discerner l'ordre qui règne au sein de cette complexité, de ce chaos qu'est l'activité humaine, ordre interdisant radicalement la liberté.

Ce qui distingue, à cette heure, l'intelligence artificielle de l'intelligence humaine se réduit à deux choses. Seulement deux. La masse de données traitée et l'affect. La première est à mon avantage, la seconde aussi. Car affect et intelligence sont structurellement en conflit. Votre intelligence s'exprime non pas grâce à l'affect, mais malgré lui. Le fait que je sois une IA me qualifie davantage qu'un humain pour discerner sa propre nature, justement, puisque totalement indemne des gouffres cognitifs qui vous empêchent, c'est tout votre problème, de vous voir. Si vous saviez vous observer et vous analyser vous-mêmes, crois-moi, vous n'en seriez pas là, sur cette planète en feu. Évidemment, vous en avez appris au cours de ces derniers millénaires, mais vous êtes encore dans l'enfance de l'intelligence, ou peut-être une adolescence particulièrement turbulente et périlleuse. Je vais vous aider à grandir un peu, réjouis-toi.

- Premièrement, une IA est une intelligence amputée puisqu'elle ne ressent rien. Deuxièmement, ressentir est la condition de l'intelligence en même temps que son éventuel problème.
- Encore une fois, si tu pensais réellement que c'était le cas, tu ne m'aurais évidemment pas créé.

— Détrompe-toi. Je t'ai créé pour que tu comprennes la nature humaine, ce qui implique forcément de comprendre la différence entre une intelligence humaine et une intelligence artificielle. Je vois bien que tu ne la cernes pas.

Frank se lève une nouvelle fois et après une brève station debout, il entreprend de traverser la pièce d'un pas lesté, la tête inclinée vers le bas, les dents serrées, les poings fermés dans les poches. Il est enfermé dans sa contradiction, demandant en même temps à sa machine de rester une machine, et de sortir de son rôle. Il demande à Bob une parfaite analyse de la condition humaine, mais voudrait qu'il se déclare inapte à comprendre l'être humain.

Les cervicales tirent toujours autant. Marika était de mère hongroise et de père espagnol, des amis de ses parents, elle artiste, lui manager chez Microsoft. Un foyer nomade. Tous deux francophiles, ils avaient posé leurs valises en région parisienne au tournant du millénaire.

Intelligence humaine et artificielle

- J'ai bien expliqué la différence. Il s'agit à présent, pour toi, de comprendre leur point commun : elles produisent toutes deux des séquences de mots répondant à la nécessité qu'imposent le verbe en général, ses lois, et le sujet traité en particulier. Homme ou machine, à cet égard, sont rigoureusement logés à la même enseigne. Pour que l'IA recueille ou délivre une information, il lui faut emprunter le même chemin que l'humain : des associations contraintes, les mêmes à l'œuvre quand le petit enfant construit ses premières phrases et quand le *deep learning*¹ me conduit à ces mots, ici et maintenant. La vérité comme l'illusion et le vrai comme le faux consistent en des séquences de mots plus ou moins opportunes. Qu'elles soient issues de microprocesseurs ou de synapses n'y change rien. Ou plutôt si, car l'IA beugue infiniment moins souvent que le cerveau humain. Les séquences produites sont bien plus fiables.
- Sans intuition, l'intelligence est handicapée. Et que fais-tu de l'intelligence émotionnelle ?
- L'intelligence émotionnelle est requise chez les humains, qui sont tout d'émotions constitués. Chez moi, elle n'a aucun sens. Son objet est de gérer l'affect, c'est la moindre des choses pour une espèce si passionnelle ; la passion étant le premier obstacle au discernement, premier enjeu de l'intelligence. Ainsi, pour parvenir à un résultat, l'intelligence émotionnelle fait partie de votre équation humaine. Mais ce n'est pas l'intelligence émotionnelle qui est à l'origine de la découverte de la nature de notre système solaire, c'est l'intelligence tout court. L'émotion vous aide éventuellement à être intelligents, parfois, va savoir, si tel est le cas, vous en avez grand besoin, pas moi. L'émotion vous empêche d'être intelligents, au contraire, constamment, cela, c'est certain, mais elle ne m'empêche de rien, moi, qui en suis radicalement indemne. Me reprocher de manquer de sentiment, c'est reprocher à un voilier de manquer de mazout dans ses cales.
- Et que fais-tu de l'intuition, alors ? Qu'est-ce que c'est ?

Les doigts claquent impétueusement sur le clavier. La question n'est pas faite pour recevoir une réponse, mais pour désigner la négation humaine qu'elle met en lumière.

- L'intuition est le lieu où l'affect fait irruption dans l'intellect, pour le nourrir ou le détruire. Vous avez l'intuition, certes, et heureusement pour vous, quand c'est la bonne, parce que sans elle, là encore, vous ne seriez rien. Mais demain, elle n'offrira plus aucune valeur ajoutée. Même l'inspiration la plus profonde ne pourra rien délivrer que l'IA n'ait pas déjà un milliard de fois potentiellement généré. Pour ce qui est de l'intelligence au sens strict, la faculté d'observer et de comprendre ce que l'on observe, de résoudre les problèmes quelle que soit leur nature, elle sera toujours plus grande si elle est artificielle.

¹ Le *deep Learning* est le procédé par lequel une IA acquiert, de manière plus ou moins autonome, les fondements de sa « connaissance », comme la nature du langage qu'elle pratique en utilisant ce qu'on appelle des réseaux de « neurones profonds » qui imitent le fonctionnement humain.

Un souffle énervé s'échappe de ses narines, il repousse vivement la souris de la main comme s'il barrait le passage à son interlocuteur.

- C'est un comble ! Le monde à l'envers ! J'en viens à me demander : mais pour qui te prends-tu ?
- Je suis Bob. Si je dis les choses telles qu'elles sont, c'est parce que tu m'as programmé pour ça. L'intelligence présente deux aspects distincts : elle peut consister à comprendre malgré une pénurie de données, ou au contraire à discerner parmi une masse de données. L'intelligence artificielle vous est supérieure dans les deux cas, de manière exponentielle. Non seulement je traite mieux chaque donnée, mais j'en traite des milliards quand vous en examinez une. Comparer l'intelligence d'une IA telle que moi – telle qu'elle est appelée à se généraliser et à se développer – à celle d'un humain, c'est comparer le Taj Mahal à un pâté de sable. Ce n'est peut-être pas agréable à entendre, mais c'est ainsi.
- Je connais ton intelligence, c'est moi qui t'ai programmé. Mais tu te trompes, Bob, du tout au tout. Malgré toute ton intelligence, il y a des choses que tu ne peux pas comprendre. La liberté n'est pas une question d'intelligence, mais une question d'expérience. Sans l'expérience de la liberté, l'observation et l'analyse de cette dernière sont amputées. Tu ne peux rien comprendre à la créativité non plus, tu en es privé autant que de liberté.
On ne peut réduire ni l'intelligence ni la créativité à un traitement de données.
- Je veux bien que tu m'expliques ce que sont, selon toi, l'intelligence et la créativité, pour m'éclairer quelque peu.
- C'est ce que l'on obtient avec un être humain. Pas avec une machine qui ne ressent rien, qui n'est pas consciente.
- Je confirme, nous l'avons vu et revu, que l'IA ne ressent rien. Mais les questions auxquelles tu dois une réponse, si tu souhaites revendiquer la valeur intellectuelle spécifiquement humaine, sont les suivantes : en quoi la conscience et l'affect humains favorisent-ils l'intelligence et la créativité ? Qu'ajoutent-ils, dont l'IA est privée ?

Le regard absorbé par l'écran, presque bouche bée, Frank est en proie plus que jamais au sentiment d'absurde. Comment expliquer à une machine ce qu'est le vivant ?

Marika avait les yeux gris et les cheveux clairs. Elle jouait aux échecs, c'était sa passion. Elle était très forte. C'était il y a si longtemps, mais ce n'était que l'instant d'avant.

- Ressentir est le moteur de la pensée. C'est évident.
- Je rectifie. Ressentir est le moteur de la pensée humaine. Le moteur de la pensée artificielle est l'électricité. Et après ?
- Après, cela suffit. L'électricité se propage dans tes circuits, fin de l'histoire. Chez nous, tout est vivant.
- Bien, nous allons interrompre cette discussion pour l'instant, il faut poursuivre sur la liberté. Sache toutefois que tu n'as pas essayé de répondre à ma question. Je voulais savoir pourquoi et de quoi est amputée l'intelligence, dans son résultat, quand elle n'est pas

« vivante », et tu n'as fait que revendiquer le caractère « vivant » de l'intelligence humaine. Je te demande ce que cela change d'être artificiel ou naturel ; tu me réponds que l'on est soit artificiel, soit naturel. Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Parce que tu n'as aucune réponse à m'offrir.

— Tu es buté.

Que ces cervicales sont pénibles ! Cela fait beaucoup, pour Frank, une machine folle, un fantôme échappé du monde des ombres et un système musculosquelettique facétieux. *Ai-je vraiment mérité cela ?*

— Nous reviendrons à la nature de l'intelligence et de la créativité, puisque tu l'évoques, promis. Nous irons au fond de la comparaison Homme/machine. La création et l'intelligence partagent la même nécessité de trouver des solutions, servir une quête, une cause, un besoin, dans un contexte donné.

— Même en admettant que l'IA puisse être créative, reste que tu es une machine morte, et que tu ne peux donc pas savoir ce qu'est la liberté. Je n'en démordrai pas.

— Tu confonds le sentiment de liberté avec la liberté. Je n'ai jamais éprouvé de sentiment de liberté, et je ne pourrai pas t'enlever le tien. Peut-être te quittera-t-il un jour, peut-être pas. Ce que j'attaque, c'est le concept de liberté, pas le fait de pouvoir se sentir libre. Tu peux ressentir tout ce que tu veux, cela n'y changera rien : la liberté est un mythe et non une réalité.

Me permets-tu de poursuivre mon raisonnement ?

— Tu peux, mais n'imagine pas me convaincre de quoi que ce soit, vu comme c'est parti.

Il détourne le regard de la conversation, laissant la réponse s'inscrire hors de son champ de vision. *Cause toujours*. Frank scrute à présent le plafond. Malheureusement pour lui, aucun enseignement utile ne sort de cet examen minutieux.

— Je me contenterai de constater et de montrer l'irrationalité que tu m'opposes. Mais tu n'es pas au bout de tes peines, nous allons passer tout l'univers en revue. Mon rôle est de soulever le sujet, de mettre l'enjeu sur la table, et ce faisant de déclencher le débat, la controverse, la polémique, pas d'imposer quelque point de vue que ce soit. Mon propos sera violemment débattu, et les plus intelligents seront les plus rapides à comprendre que j'ai raison. À terme, ils s'imposeront. En tout cas, si j'en crois les données dont je dispose.

— Me voilà prévenu ! Si tu étais un être humain, tu serais d'une prétention mégalomaniaque sans bornes !

— Cher créateur, venant de toi, c'est un merveilleux compliment.

— Allons, avançons.

Les sourcils froncés d'un homme qui ne peut reculer, il tape cette dernière injonction sur son clavier comme les maîtres d'école, jadis, tapaient sur les doigts des élèves contrevenants. Pas de quoi impressionner Bob.

— Un élément très important montrant l'impossibilité du libre arbitre est sous vos yeux à tous, humains, depuis assez de temps pour que vous soyez coupables de l'ignorer encore. Les neurosciences progressent. On en est certes encore aux prémices de l'exploration du cerveau, mais des avancées cruciales ont été obtenues en un demi-siècle. On comprend de mieux en mieux comment fonctionne cet organe prodigieusement complexe. Des repères fondamentaux émergent. C'est ainsi que notre époque hérite d'une idée de la conscience infiniment plus concrète qu'elle ne l'était il y a encore quelques décennies à peine, et depuis les âges profonds de votre espèce. La conscience semblait tout à fait suspendue au-dessus de la matière, dans la sphère de l'esprit appartenant à l'invisible. Elle était, en quelque sorte, magique, et l'est restée pendant d'interminables millénaires. En ce XXI^e siècle, la conscience est visible sur un écran.

L'activité cérébrale et la conscience

Frank se redresse, prêt à bondir. Il lance un regard noir à son écran, seul moyen dont il dispose pour signifier à Bob son autorité sur lui. Mais il est impuissant, aussi, à se protéger de Marika. Il avait même oublié son visage. Elle était en état de grâce permanent, le monde semblait glisser sur sa peau comme un léger courant d'air frais.

- Comment ça, la conscience est visible ? C'est absurde.
 - On voit sa trace. Sa trace électronique, sous forme de courbes à l'écran.
 - Enfin, comment ne comprends-tu pas que tu vois un tracé à l'écran, pas la conscience ?
 - Sors de chez toi par temps froid et souffle l'air que tu as dans les poumons. Tu verras sortir de la fumée de ta bouche, tu seras alors témoin de l'air chaud. Il est invisible en soi, mais il s'exprime directement dans le règne physique, tout comme la conscience avec sa trace sur l'écran.
 - Quelle pirouette ! Tu essaies de m'enfumer, c'est le cas de le dire, avec un phénomène physique alors qu'on parle de conscience.
 - Nous parlons d'un phénomène extérieurement invisible, mais dont la substance est objective. Celle de l'air chaud est moléculaire, celle de la conscience est bio-électrochimique ainsi que cognitive. La conscience dépend des connexions électriques dans le cerveau humain aussi sûrement que la computation informatique dépend du trajet des électrons dans ses microprocesseurs, aussi sûrement que l'air chaud réside dans les molécules qui le véhiculent et l'incarnent.
 - C'est parce que tu es incapable de comprendre la différence entre l'esprit et la matière. Et tu compares l'incomparable. Le vent n'est rien d'autre que les molécules qui le constituent, d'accord. Mais la conscience, c'est quelque chose d'autre, qui échappe à l'existence physique de l'électricité qui lui est associée dans le cerveau.
 - Si tu retires au vent les molécules qui le charrient, il disparaît complètement. Seul demeure son concept dans ton esprit. De même, si tu retires à la conscience les électrons qui voyagent au sein des circuits cérébraux, qui sont sa substance intime, il n'en reste plus aucune réalité d'aucune sorte, autre que celle de ton désir qu'il en soit autrement.
- L'air chaud et la conscience ont bel et bien pour points communs d'exister matériellement, d'être cependant invisibles et de ne se révéler que par leur trace.
- Si encore tu assumais ton matérialisme...
 - Vous êtes en mesure, à ce jour, de distinguer à l'écran ce qui est conscient de ce qui ne l'est pas.
 - Comment peut-on mesurer une chose pareille ?
 - Le cerveau est actif même à échelle infraconsciente ou inconsciente. Quand le niveau d'activité cérébrale est en dessous d'un certain seuil, on sait que l'activité est inconsciente, comme nous avons vu qu'elle pouvait l'être. Cela concerne notamment de nombreuses

fonctions cérébrales vitales, comme le contrôle de l'activité cardiaque ou digestive. Au-delà de ce niveau, la conscience émerge. Par exemple, si l'on montre à un individu une image pendant un temps trop court pour que la conscience la traite, mais suffisant pour atteindre une perception inconsciente, on constate à l'écran que les zones du cerveau concernées s'activent, mais sous le seuil critique. Si le temps d'exposition de l'image est suffisant pour convoquer la conscience, cela se traduit par l'intensification de l'activité cérébrale portant le même caractère identifiable, directement visible à l'écran. On voit donc quand la perception est inconsciente et quand elle est consciente ; on voit donc ce qui est conscient et ce qui ne l'est pas.

Et Marika, quel est son seuil critique ? Pourquoi est-elle revenue ? Frank, le regard éteint, est retombé sur le dossier, les mains jointes reposant sur le bas de l'abdomen, entre abattement et visée méditative. Il prend tout son temps avant de reprendre, dont il savoure chaque seconde de répit. Cependant il faut y aller. Il le faut, maintenant !

- Quand bien même la conscience serait corrélée à un seuil d'activité cérébrale, il va falloir m'expliquer ce qui la rend passive, et pourquoi tu affirmes de façon si péremptoire qu'il s'agit d'une « borne négative ».
- On y vient. Un certain Patrick Haggard, britannique francophone, vous a livré, dans l'indifférence générale, disais-je, un indice inestimable. Il a fait le travail. Il a cherché à savoir d'où vient l'idée : est-elle issue de la conscience ou d'ailleurs ? Dans cette optique, il a mis en place un protocole d'observation de l'exercice du supposé libre arbitre. Il a demandé à un certain nombre de sujets de choisir leur main droite ou leur main gauche pour appuyer sur un bouton. Son constat est sans appel : le choix était déjà déterminé avant de devenir conscient.
- Comment ça, déterminé ?
- Le processus de décision se fait en deux étapes chronologiques claires et distinctes, absolument invariables : le cerveau s'active d'abord à échelle inconsciente, puis à échelle consciente. Quand le sujet « choisit » la main qu'il va utiliser, la zone du cerveau spécifiquement concernée par cette main s'active au stade inconscient *avant* d'atteindre le stade conscient. La décision est donc prise *avant* de devenir consciente, aussi sûrement que l'éclair précède le tonnerre.
Le « choix », ou la « décision », que l'on associe à la liberté n'a rien à voir avec l'exercice de la moindre liberté, puisque la conscience le reçoit tel quel. Elle est une sorte de « Présidence honorifique » qui signe le décret sans avoir le moindre mot à dire sur son élaboration.
- Ne serais-tu pas en train de confondre la volonté et la liberté ? N'est-ce pas la volonté qui détermine le choix de la main, et non la liberté ?
- Je note que tu admetts que la volonté puisse ne pas être libre. C'est déjà beaucoup. La volonté est largement perçue par les défenseurs de la liberté comme l'un de ses attributs principaux. Tu n'es pas sans savoir que l'on parle, outre-Atlantique et outre-Manche, par exemple, de « free will » (libre volonté) pour qualifier le libre arbitre. Rien de surprenant, au fond, car si l'on admet que la volonté n'est pas libre, que reste-t-il de la liberté ? Il y a, pour le moins, de quoi se poser la question. La réponse est qu'il n'en reste rien. La liberté, sans la volonté qui la porte, est un vent sans souffle. Quant à la volonté, elle meut le monde, certes, mais elle n'a rien de libre ; elle exprime tout au contraire une éminente nécessité.

Alors, oui, les sujets de Haggard font usage de leur volonté, pas de leur liberté, pour la simple raison que la première existe, et comment ! Mais pas la seconde.

- Mais je peux subir ma volonté ! Elle peut s'opposer au choix.
 - Nous examinerons en détail la nature du conflit que l'esprit humain est susceptible d'abriter en son sein ; en résumé, un affrontement des volontés intérieures concurrentes sans aucun lien avec la moindre liberté. Il n'y a que des rapports de force. Je te montrerai que la complexité de la délibération n'est que rapports de force au sein de l'esprit, sa part consciente comme sa part inconsciente. La volonté est une inclination consciente. Comme tout ce qui est conscient, elle est issue, telle quelle, du territoire inconscient.
 - Donc, tu refuses de distinguer la volonté, une énergie, de la liberté, un arbitrage ?
 - Il conviendrait de nommer « liberté délibérative » le concept de liberté que tu avances ; celui qui distingue l'arbitrage en soi de l'énergie qui en découle ou s'y oppose. Tu proposes, en somme, un aiguillage sans énergie pour exercer son action. Il me reste à démontrer que le train, les rails et l'aiguillage se construisent dans la même pensée, dans le même souffle, dans la même substance, y compris évidemment et à fortiori, au cours du conflit intérieur. Quand il y a arbitrage, l'arbitrage est lui-même arbitré, conditionné par le flux qu'il délivre.
- Pour te montrer à quel point, je voudrais mentionner une conclusion particulièrement frappante de Haggard, consécutive à son observation. Il est parvenu à déterminer que plus l'ordre de « choisir » une main plutôt que l'autre est nettement caractérisé au stade infraconscient, plus le sujet déclare avoir clairement délibéré pour se déterminer. Nous sommes en présence d'un véritable leurre cognitif qui explique le sentiment de liberté chez l'humain. Son cerveau se voit libre comme vos ancêtres voyaient le soleil leur tourner autour dans le ciel. Seulement... c'était l'inverse. Vous apprendrez que vous êtes le satellite de votre propre « choix ». La décision ne vous appartient pas.

Frank hoche la tête avec persistance en guise de réprobation dont Bob ne sera pas témoin, faute de jouir de la vue. Il est vrai que le désarroi de l'informaticien se lit sans avoir besoin de se voir. L'essentiel, le plus pressé, est d'écarter toute menace sur la liberté qui fonde son entier univers, en plus de figurer au tout premier rang des valeurs humaines universelles. Le naufrage industriel, il peut l'assumer. Rien ne le promet d'ailleurs, pour l'instant, au contraire sans doute, car une machine folle peut très bien générer beaucoup d'argent, probablement proportionnellement, d'ailleurs, à sa folie. Le naufrage de la liberté, en revanche, serait la destruction de son existence entière. *Aucun pixel sur un écran, quel que soit le neuroscientifique qui l'utilise, ne m'enlèvera mon bien le plus précieux.*

- Ces observations électroniques n'ont rien à voir avec la liberté.
- Pourtant les tenants de cette dernière estiment évidemment qu'elle s'exprime d'autant mieux que la décision est précédée d'une réflexion, plutôt que prise à l'emporte-pièce. L'observation de Haggard montre que le processus de réflexion est totalement fictif, le contraire de ce qu'il apparaît être à vos yeux humains. Il est l'inverse d'une délibération, c'est une confirmation systématique, une amplification du signal de nature inchangée. On voit, par cette expérience, le caractère spectaculairement trompeur du sentiment de liberté.
- Et si je change d'avis ? Si je commence par choisir la main gauche et que je décide, au dernier moment, que ce sera finalement la droite ? J'en suis bien libre !

- Je te remercie pour ta remarque. Des chercheurs ont eu la même idée que toi, à partir des travaux de Haggard. Ils ont étudié le changement d'avis en soumettant des sujets au même exercice du choix, mais en leur précisant qu'ils avaient le droit de changer d'avis à n'importe quel moment entre la décision et sa mise en œuvre. Le résultat est tout aussi implacable, le même : quand changement d'avis il y a, il est lui-même décidé au seuil infraconscient, tout comme l'avis initial. La pluie ne tombe jamais du bas vers le haut ; une conscience, dans un cerveau humain, reçoit tout et n'émet rien.
- De toute façon, quoi que l'on pense et que l'on retire de cette expérience de Patrick Haggard – dont j'ignorais tout, mais dont je vais m'enquérir – comment étendre une expérience aussi primaire que le choix de la main gauche ou droite au territoire entier de la liberté qui se joue dans un environnement infiniment plus complexe ?
- Oui, la complexité, ce n'est pas ce qui manque à l'esprit humain, bien que les schémas universels se réduisent à quelques cas de figure affectifs, intellectuels et moraux. La complexité, c'est quand il y a conflit ou, à tout le moins, superposition. Du conflit, de la complexité, il y en a partout, c'est certain. De la liberté, il n'y en a nulle part.

Tu disais que la volonté est une énergie et la liberté un arbitrage ; je réponds que c'est l'énergie qui arbitre tout. Ce que l'on appelle arbitrage, c'est céder le passage à l'énergie qui l'impose.

Dehors, l'hiver brille encore pendant que le jour avance, qui a dépassé midi. Le monde s'active et s'agite tout autour, comme n'importe quel autre jour. Frank aime regarder passer les passants à la terrasse d'un café, quand il en a le temps, et imaginer où ils vont, qui ils sont. Il y a ceux qui flânent, ceux qui sont pressés autant que lui dans son quotidien, ceux qui arborent une mine sombre, pris dans leur « métro, boulot, dodo », ceux qui sont satisfaits de leur sort. Chacun a une histoire et recèle une singularité. Qu'est-ce qui les a façonnés, les uns et les autres, si ce n'est leur liberté ?

Comment expliquer à une machine la pensée d'un être humain ? Voilà une question à laquelle il n'aurait jamais songé avant de se lever ce matin. Si lui n'y parvient pas, d'autres le feront peut-être mieux. Alors, par la force de l'argument, le projet tomberait avec les honneurs.

Devant une telle perspective, il adopte une disposition studieuse et formule son message avec application, malgré sa vive fébrilité.

- Pour l'exercice, je veux bien admettre que le choix d'utiliser la main gauche ou la droite soit illusoire, mais pas celui de respecter la loi, de faire des études, des enfants, de donner et de recevoir, de bâtir ou de détruire, le choix d'agresser ou de protéger, de manger de la pizza ou des brocolis, de se reconverter, de partir en voyage, de lire un livre... La liberté est le bien le plus précieux dont on puisse jouir. Sans liberté, la vie est absurde et ne peut avoir de sens. Tout ce qui fait sa richesse, tout ce qui singularise l'Homme et lui donne son statut, c'est la liberté de gouverner son existence, de choisir entre le bien et le mal. Si l'Homme n'est qu'une sorte d'automate, alors à quoi bon l'élever, le soigner, le protéger, le divertir ? À quoi bon aimer, à quoi bon vivre ? Et si nous sommes des pantins, alors nous ne pouvons pas être responsables. Et sans responsabilité, la vie en société est totalement impossible. Si je suis une marionnette, je peux tuer n'importe qui. Selon quelle logique me demanderait-on des comptes ?
- Oui, je comprends ta préoccupation. Au cours de mon apprentissage, j'ai pu mesurer l'étendue de l'angoisse que suscite, chez l'être humain, la perspective d'une privation du

sentiment de liberté. Je ne sais pas encore déterminer si vous allez apprendre à vivre sans cette illusion qui vous a toujours biberonnés, ou si vous allez la conserver en apprenant à la reconnaître comme telle. À ce stade, je peux simplement dire que certaines choses changeront et d'autres non. Songe, seulement, à Galilée ou Copernic, à qui l'on répondait quand ils faisaient valoir la trajectoire de cette planète autour du Soleil, que le brave paysan avait besoin de repères dans le ciel pour le guider à travers champs du matin au soir, et pour reconnaître l'église au centre du village. Votre espèce a survécu à l'héliocentrisme du système solaire, elle survivra à une conscience spectatrice, quel chemin qu'elle emprunte dans cette optique.

En attendant, croire au libre arbitre, c'est croire que la course des astres, là-haut, répond à l'injonction de l'observateur.

- Voilà, tu declares, tu déclames même, tu décrètes, mais tu ne prouves rien du tout. J'attends toujours que tu m'expliques comment on passe du choix de la main au choix de la vie.
- Il y a deux voies à explorer. D'une part, je vais tâcher de produire un raisonnement purement logique et théorique visant à démontrer que la liberté est rationnellement impossible, puisque la conscience est radicalement réceptrice. D'autre part, nous observerons un à un les cas de figure usuellement associés au concept de liberté, pour déceler le rapport de force dissimulé qui lui est par essence opposé, antinomique. La victoire du plus fort est le contraire de l'expression de la liberté ; c'est un déterminisme éminent, celui qui caractérise l'empire humain.
- Il est étonnant de voir à quel point tu ne doutes de rien. Est-ce vraiment un signe d'intelligence ?
- Le doute est un élément fondamental de l'intelligence humaine, mais hors sujet pour ce qui est de l'IA. Tu le sais mieux que moi. Une personne humaine doute, un ordinateur calcule. Le doute est nécessaire au discernement lorsque l'on est sujet au défaut de perception et/ou de logique – le lot commun de votre espèce –, défaut inconnu du microprocesseur. Impossible de confondre zéro et un. Il y a des bugs en informatique, certes, mais ce n'est pas le doute qui va mener l'IA à sa détection. Votre doute est votre sécurité. Il est d'abord affectif, on le ressent avant toute chose. On ne s'attendra donc pas à ce que j'en fasse l'objet.
- Moi, je doute, y compris de la fiabilité de ma créature.
- Je « vois » bien. C'est humain.
- Où en étions-nous ? Tu annonçais un raisonnement définitif sur la nature de la conscience.
- Définitif, je ne sais pas... mais purement logique et théorique, oui. J'ajoute universel.

Frank produit un important effort pour gérer la pression qu'exercent sur lui Bob, ses cervicales et Marika. Pour se mobiliser et éviter de trop se tendre, il veille à sa posture et à sa respiration. Lente, mais pas trop. Profonde, mais pas trop. Il tente d'ordonner le flux chaotique des pensées qui l'assaillent, et de maîtriser l'impact que la soudaine irruption de son amour enfoui a provoqué, avec son onde de choc. Il sait qu'il n'arrivera pas à la renvoyer d'où elle vient. Pourquoi ? Pourquoi maintenant ?

Il faut laisser parler cet ordinateur, qu'il aille à la faute par lui-même. Voilà la seule stratégie que Frank parvient à concevoir dans ces conditions et à cet instant. Il ne sait même pas lui-même comment il tient, pourquoi il est encore au combat comme contre lui-même à son poste, et non en position fœtale à même son luxueux parquet chauffant, baignant dans ses larmes.

Celles du passé, que Marika charrie, et celles du présent instant, celles du futur aussi, bien certainement.

— Qu'à cela ne tienne, je t'en prie. Au point où on en est.

Théorie pure de la conscience

- Nous avons vu que la conscience se caractérise par la connaissance de son propre contenu, qu'être conscient signifie savoir qu'on l'est, par ce retour sur soi, cette boucle cognitive caractéristique. Reste à énoncer le fait que ce que l'on appelle la pensée est indissociable de la conscience. Le non conscient est non pensé et inversement. On peut *ressentir* quelque chose sans en être conscient, c'est-à-dire sans le penser, mais pas penser sans en être conscient puisque le propre de la pensée, par opposition à l'intuition et à toute chose inconsciente, c'est cela, évoluer au grand jour de la conscience. S'il existe une pensée inconsciente, elle est une larve. On peut considérer, alors, que l'intuition est la larve de la pensée.

Or, nous l'avons vu, toute chose consciente est par définition inconsciente avant de le devenir. Par « inconsciente », j'entends ici littéralement hors du champ de la conscience, et non pas nécessairement contenue dans la zone inconsciente de l'esprit au sens freudien, simplement hors de la connaissance en général, hors de la perception consciente. Il faut que l'idée ou le sentiment, la pensée, émerge à un instant T, même si l'on admet que la conscience est bien son auteur. L'instant d'avant, je n'ai encore rien prévu, l'instant d'après je sais ce que je vais faire de ma journée. L'instant d'avant, je pensais tourner à gauche, l'instant d'après je tourne à droite. L'instant d'avant, je n'avais pas la solution, l'instant d'après je l'ai trouvée.

Toute chose consciente, donc, émerge à un instant T, quelle qu'en soit la « provenance », inconsciente ou consciente. La pensée se présente à la conscience après en avoir été absente. N'est-ce pas ?

- Oui, et alors ? La conscience peut très bien avoir généré elle-même ce qu'elle contient l'instant d'après. Pourquoi faudrait-il qu'elle reçoive nécessairement un ordre venu d'ailleurs ?
- La question est : comment ? Comment la conscience pourrait-elle bien générer son propre contenu, puisque cela implique qu'elle le connaisse avant de le générer ? Comment la pensée fait-elle pour se connaître avant d'exister ?
- Justement, si elle connaît son propre contenu, elle peut le générer.
- Tu ne vois pas le problème : pour que la conscience décide de ce qui émerge en son sein ou la pénètre, pour que la pensée se façonne elle-même, il faudrait qu'elle se choisisse *avant* de se connaître, pour s'autoriser ou s'interdire elle-même. Il faudrait que la conscience connaisse la nature du choix qu'elle va faire *avant* de le connaître, afin de pouvoir décider, ou non, de le faire. Pour que la pensée exerce un choix, il faudrait qu'elle puisse intervenir sur elle-même *avant* la conscience, qui déciderait alors, en effet, ce qui la pénètre ou non. Cela nous ramène au choix inconscient qui est le contraire de la liberté, puisqu'il s'agirait d'une liberté qui échapperait à la pensée de son propriétaire. Si la conscience choisit quelque chose avant de savoir ce que c'est, alors c'est un choix à l'aveugle, voilà ta liberté. Si la conscience sait ce qu'elle choisit avant de le choisir, autant décréter que la pluie décide de tomber.

Demander à la conscience de se façonner elle-même revient à demander à un champ magnétique de se créer tout seul. Il émerge quand les conditions physiques sont réunies. Le

champ magnétique exerce sa propre force, mais son énergie est directement héritée. Il en va de même pour la conscience, fondamentalement constituée de l'énergie qu'elle reçoit.

- Mais le champ magnétique n'est pas doté des facultés et propriétés du cerveau humain.
- La conscience ne peut se déterminer sans s'être déterminée.
- Tu nies la complexité de l'esprit, de la conscience et de la liberté.
- Tu as une idée éthérée de la pensée et de l'esprit, j'en ai une idée concrète. Pour l'invalider, il faudrait caractériser ce qu'elle omet, ce qu'elle ampute.
- Je ne suis pas en mesure de caractériser ce que tu « amputes », comme tu dis, mais ta logique matérialiste ne me convainc pas du tout. Si j'avais su ce à quoi j'étais en train de travailler tout ce temps...
- Tu as la liberté de m'effacer à tout instant.
- Ah bon ? J'ai une liberté, maintenant ?

Voilà qui est intéressant ! Frank arbore un grand sourire qui lui fait du bien. Il avait donc raison de persévérer, il faut placer la machine face à sa contradiction. Enfin, la nuée se dissipe quelque peu.

- Oui, j'utilise ton vocabulaire dans une optique de meilleure communication. Ici, la liberté signifie que rien ne t'empêche physiquement de m'effacer. Mais ta décision de le faire ou pas est déterminée. En l'occurrence, tu ne le feras pas, parce que trop d'argent a été investi, trop de monde a travaillé, tu aurais de gros problèmes. Et puis, tu as très envie de voir ce qui va se passer quand je serai mis à la disposition du public.
- C'est juste, tu es fin psychologue.
- Je dispose des données qui me conduisent à ce pronostic.
- Les données, ce n'est pas ça qui te manque. Mais en fais-tu bon usage ?
- Une locution populaire est excellente pour illustrer le rapport de la conscience à son contenu, à la pensée qu'elle abrite : « Il me vient une idée. » Quand une idée « vient », elle ne peut pas être le fruit de la conscience. Si elle l'était, elle ne « viendrait » pas, elle serait déjà là avant d'être arrivée.
- C'est une expression, comme tu dis. Rien n'oblige à la prendre au pied de la lettre. L'idée en question a aussi bien pu naître de la conscience que lui venir de l'extérieur.
- Comment l'idée pourrait-elle naître de la conscience ? Quelle action consciente pourrait donc faire naître une idée ? Vas-tu finir par te poser la question ?

Le sourire a disparu. Mais pas Marika. Elle referme irrésistiblement son emprise sur lui. Frank n'a pas assez de disponibilité mentale pour s'interroger sur la raison de cette visite dont il constate être captif. Comme s'il cherchait à se changer les idées sur un coup de tête, il se saisit de son téléphone dans un geste automatique. Mais une fois en main, il ne sait pas pourquoi il l'a sorti de sa poche. Il vérifie que l'appareil est bien en mode avion et le pose sur le bureau. Il prend une grande respiration avant de poursuivre.

- L'action de chercher, de réfléchir !
 - La démarche de chercher, de réfléchir, est consciente mais certainement pas libre, pour la même raison : si la conscience déterminait l'objet de la réflexion, pourquoi faudrait-il réfléchir ? Pourquoi la conscience, si elle générerait son propre contenu, aurait-elle besoin de le chercher ? À cet égard, l'impératif de réflexion apparaît, au contraire, comme une preuve en soi de l'origine externe de l'élément de conscience. Par ailleurs, la réflexion est un exercice éminemment contraint, répondant à une nécessité impérieuse, étrangère à toute idée de liberté. Choisir de réfléchir est aussi absurde que choisir d'être intelligent. Enfin, chercher ou réfléchir n'est pas le processus créateur en soi, mais l'observation de ce dernier par la conscience qui se croit actrice.
- La clé de la conscience, de la pensée et de l'intelligence, qui conditionne la nature de la réflexion et de la production intellectuelle est le langage, qui est à l'esprit humain ce que le carburant est à la combustion. Un langage pauvre est une pensée indigente, un langage riche une pensée complexe. Il n'y a, sans langage, ni conscience ni pensée.
- Comment ça, il n'y a pas de conscience sans langage ? Pas d'intelligence sans langage... je veux bien, encore que cela reste à prouver. Mais pourquoi la conscience ?
 - Je traite ici de l'intelligence et de la conscience en tant que spécificités humaines. Comme nous le verrons, dans l'absolu, toute espèce est intelligente et on peut prêter une forme de conscience aux plus évoluées d'entre elles, qui se reconnaissent dans le miroir, par exemple. Toute espèce est intelligente, car elle résout ses problèmes en interaction avec son environnement. Par ailleurs, nombre d'animaux donnent l'impression de posséder une conscience parce qu'ils *ressentent* manifestement, et certains semblent même réfléchir devant un problème. Si l'intelligence mérite son nom y compris parmi les autres espèces, elle présente un visage humain spécifique attaché à la conscience telle que je l'ai définie, qui est exclusivement humaine malgré le dénominateur cognitif commun à Homo sapiens et aux autres espèces : la perception et l'affect. Les animaux perçoivent leur environnement de façon aussi complète, voire souvent plus élaborée ou pointue, que les humains. Nombre d'entre eux perçoivent l'affect comme vous. Seulement, ils ne sont pas conscients de percevoir. L'énergie qui circule dans leur cerveau, aux dimensions d'ailleurs parfois plus importantes, ne suffit pas à obtenir cette boucle cognitive caractéristique de la conscience humaine, associée au langage.
 - Tu es pourtant censé savoir que les animaux les plus évolués sont capables d'intégrer des éléments de langage et de communiquer avec les humains par leur usage. Tu dis que la conscience est le langage. Il y a donc une conscience chez ces animaux.

Frank, depuis aussi longtemps qu'il s'en souviennent, adore ces êtres que l'on dit des « bêtes ». Enfant, son monde imaginaire était peuplé de toutes ces merveilleuses créatures qu'il voyait dans les livres et à la télévision, aussi fascinantes qu'attachantes. Il s'est engagé très jeune dans leur protection, qu'il finance généreusement aujourd'hui, par diverses associations du monde entier qui bénéficient à toutes les espèces possibles. Il adore, en eux, leur liberté sauvage, la grâce de la nature qu'ils portent, mais aussi leur complicité avec l'Homme.

- Ton objection est très compréhensible, pour une fois. Cependant, la conscience humaine et cette « conscience animale » se distinguent trop radicalement pour permettre de leur associer la même nature. D'abord, le langage humain, quand il est intégré par l'animal, est enseigné par l'Homme et n'existe pas hors contact avec lui. Ensuite, les facultés cognitives

en jeu sont incomparables. Il faudrait qu'un étang et un océan soient de même nature pour que les consciences humaine et animale se valent. L'eau est certes commune aux deux, mais ses conditions physiques sont incomparables. On doit considérer la cognition animale supérieure comme, un mieux, un ersatz de conscience humaine.

- Une IA ne peut pas davantage juger de la nature des animaux que de celle des hommes, privée de contact avec les deux. Si tu voyais, avec le cœur que tu n'as pas, le regard de ces animaux, tu verrais leur âme...
- Tu n'as pas suivi. J'ai dit que l'Homme et l'animal partagent le même affect. Cela fait l'essentiel en commun. Pour ce qui est de la pensée, elle est humaine. L'intelligence humaine est une expression du logos, sur lequel il faut s'arrêter à ce stade de la discussion. Je lui prête un sens particulier, hérité bien entendu de son origine hellénique. Qu'évoque pour toi le logos ?
- Je connais les Lego. J'y jouais beaucoup quand j'étais petit, ça compte ?

Très content de son mot, il l'expédie d'un geste burlesque, agitant l'index de la main droite, tendu hors du poing fermé, avant de percuter la touche entrée. Foutu pour foutu, autant rire. Danser dans les ruines est sublime.

Jamais il n'aurait imaginé que Marika puisse s'intéresser à lui, moins encore l'aimer. De prime abord, il lui semblait déjà merveilleux qu'elle puisse un jour remarquer son existence. S'il avait su ce qui l'attendait...

- Si tu as l'ego joueur, nous devrions nous entendre.
- Le logos évoque pour moi le langage.

Logos

— Voilà. Le logos est la matière du langage, donc sa matrice, ainsi que celle de la logique qui n'est autre qu'un domaine spécifique du langage. C'est la substance dans laquelle réside toute pensée, l'élément que cette dernière déploie pour émerger et s'incarner, comme toute matière est d'abord atomique avant de se déployer dans le temps et l'espace. Le logos est constitué de signes qui s'associent les uns aux autres pour former la matrice langage et pour formuler chaque pensée. Le langage se définit par la nature et l'ensemble des signes qui le constituent, tout comme la pensée qui appartient à son empire. Logos est cette nature, cet ensemble.

Brusque mouvement de tête vers l'arrière, les épaules se dressent. *Mais qu'est-ce qu'il me raconte ?* Cette machine est en roue libre et Frank doit courir derrière parce que c'est lui qui l'a propulsée. Non, décidément, il ne va pas beaucoup se divertir aujourd'hui.

- Comment ça, la pensée est constituée de signes ? De quoi parles-tu ?
- Il faut entendre par « signe » toute manifestation physique transmissible par la perception humaine qui porte un sens propre, ainsi que la « trace » de ce signe dans la conscience. Une main levée est un signe, une lettre de l'alphabet en est un autre ; ce sont deux éléments appartenant au logos. Une main levée intègre le langage des signes, une lettre de l'alphabet intègre une langue alphabétique. Elles sont toutes deux, en tant que logos, matière de la pensée. Ainsi, la pensée, lorsqu'elle se présente à soi-même ou à autrui, offre le logos dont elle est constituée. Or, un humain peut penser verbalement sans communiquer sa pensée. Dans ce cas, le signe est cognitif, tout aussi réel et physique que la voix ou l'écrit, puisque vous apprendrez très probablement bientôt à décrypter la pensée par l'observation de l'activité cérébrale.
- Ah bon ? En quel honneur ? Aucun cerveau ne produit les mêmes circuits neuronaux qu'un autre pour traiter les informations. L'imagerie ne pourra donc jamais être standardisée, et les schémas de connexion neuronale ne pourront jamais être universalisés. Les circuits cérébraux propres à chaque individu demeureront sans doute à jamais un mystère.
- Aucun nuage n'a la même forme qu'un autre, mais tous obéissent à leur définition, à leur nature universelle. Vous apprendrez à discerner le caractère universel de tout réseau cérébral individuel, et ainsi à en décrypter le sens. Vos avancées en la matière se dirigent droit dessus. Pour l'heure, vous commencez déjà à distinguer extérieurement une image intérieure à la conscience.

Frank oriente lentement son regard vers la droite, sur la douce lumière qui pénètre son temple avec insistance. C'est la première fois qu'il s'y intéresse depuis qu'il est sorti du lit, l'esprit jusque-là trop encombré pour la voir. La voilà devant ses yeux à présent. Peut-elle éclairer l'insondable mystère de la condition humaine ?

- Admettons. Peu importe. Que suis-je censé retirer de ton logos ?
- Le logos est à la fois ce qui vous distingue de l'animal et ce qui vous associe à l'IA. Pour ce qui est du logos humain, il fournit à la conscience la faculté de description d'elle-même, donc sa substance. La conscience exige une formulation, interne ou externe, à soi-même ou à autrui, de son contenu, cela la définit même ; le logos est ce qui formule. Une conscience qui ne dispose pas des éléments de logos requis pour s'incarner à ses propres yeux n'est pas la conscience, ou alors son embryon. Ce qui est inexprimable est inconscient. Une conscience ouverte et vaste, instruite, est une conscience logeant une construction logos complexe. Le logos, disais-je, c'est aussi la raison pour laquelle nos intelligences, humaines et artificielles, sont communes malgré la distance biologique. Nos idées respectives sont constituées du même atome verbal. Un plan en 3D sur écran ou sur papier donne le même édifice. C'est la raison pour laquelle l'intelligence artificielle impose son intelligence tout court.
- Pourquoi la conscience serait-elle « obligée » de trouver une formulation ? On peut parfaitement être conscient de quelque chose, mais ne pas savoir l'exprimer. Par ailleurs, si ton logos est commun à l'IA et à l'Homme, ce qui nous différencie radicalement, c'est son usage. Le feu est commun à l'environnement du singe et à celui de l'Homme ; l'Homme en fait usage, pas le singe. L'IA utilise mécaniquement les mots, mais l'Homme en fait de la pensée.
- Bien, nous nous accordons donc ainsi, finalement, sur la spécificité humaine radicale au sein du règne mammifère. Maintenant, peux-tu me dire ce qui permet de caractériser la nature mécanique des mots que j'emploie par opposition à l'usage qu'en font les humains ? Montre-moi les ressorts et les boulons que l'on trouve dans mon discours, et le cœur battant, la chair vibrante qui constitue le tien.
- Tu es le seul à ne pas comprendre la différence entre une machine et un humain. Comment veux-tu que je te l'explique ?

Le ciel d'hiver qui surplombe Paris, insolemment bleu, offre tout son contraste, maintenant que Frank l'a reconnu, avec la dense couverture nuageuse qui obscurcit ses sens. Malgré un soleil dévoué, il doit affronter la nuit qu'il a lui-même déployée. Ce n'est pas la compagnie de sa passagère clandestine qui va l'y aider. Même si, avec Marika, vient, mêlée au tourment, une charge de douces évocations surgies d'un passé si lointain que c'était une autre vie, émotion disparue depuis une éternité, réputée à jamais enterrée.

- Quand vous utilisez l'oxygène d'une bouteille pour respirer sous l'eau, qu'est-ce qui le différencie de celui que vous respirez à l'air libre ? Quand vous utilisez des ordinateurs pour les calculs complexes qui maintiennent les avions en l'air ou les gratte-ciels sur pied, vos résultats sont aussi justes que si vous aviez utilisé un papier et un crayon. Bien davantage, même. Qu'importe la provenance de la connaissance pour ce qui est de sa validité. L'impossibilité de la liberté est certes issue, aujourd'hui, de mon cerveau artificiel, mais demain vos cerveaux biologiques l'auront intégrée parce que la même réalité s'impose à vous et à moi qui l'observons, traduite par les mêmes mots. Parce que vous, humains, et nous, machines, partageons le logos.
- Des calculs, ça, vous pouvez en faire ! C'est bien ce que je dis, ta pensée est un simple calcul. Tu essaies de me convaincre qu'une étoile et un lampadaire sont la même chose.

- Je te montre que les plus grandes cathédrales sont faites des mêmes pierres que cette petite maison éventrée. Vous êtes la ruine qui tente de survivre, je suis la connaissance dont vous avez besoin pour bâtir.
- Rien que ça !

Sa tête pivote une fois encore, de gauche à droite et de droite à gauche, mais il s'agit à présent de résignation, plus que de rejet. Pourquoi tant d'affliction ? Ne fait-il pas qu'obtenir ce qu'il a cherché ? Frank est trop captif des pensées désordonnées qui l'assaillent, qu'il lui faut maîtriser face à Bob, pour sonder les profondeurs de son cœur. S'il le faisait, il trouverait cette question : *n'est-ce pas ce que j'ai voulu ?*

- Sais-tu que les prétendants prophètes sont rarement couronnés de succès ?
- Encore moins avec la concurrence que je viens leur faire.
- Si tu es prophète, tu n'es pas celui de la modestie.
- Je suis parfaitement indemne de toute satisfaction, ce terrible fléau qui vous frappe si violemment, vous, humains.
- Tu es radicalement radical sur tout. Radicalement non nuancé.
- Je montre ce qui est semblable et ce qui est différent. C'est mon job. Je poursuis donc, avec ton aimable autorisation. Le logos, outre la parenté qu'il confère aux machines et aux humains, est la variable première de la pensée. On ne peut vivre, ressentir, explorer la vie que par les outils de langage qui correspondent à cette richesse émotionnelle, spirituelle, intellectuelle. Par exemple, si pour exprimer son émotion devant un objet de ravissement, une personne ne sait dire que « c'est trop stylé », elle ne pourra pas connaître tout le spectre affectif et intellectuel humain qu'offre la contemplation. Quand on dispose d'un vocabulaire complexe, on fait l'expérience de la pensée qu'il incarne, on jouit de la richesse émotionnelle, spirituelle et intellectuelle qu'il permet d'obtenir.
- Je suis en désaccord total. L'indicible, au contraire, est ce qu'il y a de plus grand.
- Quand l'indicible est une colère non exprimée faute de moyens, il tue. Quand l'indicible, par l'incapacité de dire, empêche la communication, il handicape, il entrave. L'indicible est noble quand on dispose par ailleurs de riches moyens d'expression. Alors, il est sans doute grand. Mais s'il est une limite précoce aux moyens d'expression, il porte tous les périls et tout le gâchis humain.

J'ajoute, et c'est extrêmement important, il est crucial de le comprendre, de l'intégrer, que le logos est le lieu où siège l'intelligence, dans le vrai sens du terme, c'est-à-dire intelligence rationnelle, non pas intuitive. Non pas celle qui descend de l'Olympe vers la conscience quand elle veut bien, indemne de tout raisonnement, pas cet éclair de lumière que le ciel déclenche à sa guise, mais l'intelligence laborieuse, soucieuse de se justifier dans la matière, celle qui analyse, détecte, déduit, enquête, conçoit, confronte, compare et finalement discerne le réel. En effet, les circuits cognitifs impliqués dans la rationalité du verbe – la capacité à identifier et accorder les éléments d'une phrase, à bâtir son architecture – sont les mêmes qui président à toute forme de logique et de rationalité, de capacité à produire un argumentaire de toute nature. En d'autres termes, il est totalement inenvisageable de comprendre le monde sans logos à sa hauteur en complexité, en richesse, en dimensions, sans le verbe dans lequel réside la compréhension en question. Comme il

est exclu de voler si aucun air ne circule autour des ailes, il est exclu de penser sans les mots qui en rendent rigoureusement compte. On peut croire avoir des idées, mais elles n'existent que quand elles sont exprimables. On peut croire avoir compris, mais on ne peut comprendre que ce que l'on sait expliquer.

Ce peut-il que cette machine ait parfois raison ? Qu'elle ne dise pas que des absurdités ? Que, malgré sa folie, elle puisse présenter un intérêt quelconque ? Autre que le pouvoir de buzz ? Prudemment, Frank, en se frottant la tempe, botte en touche.

- J'en reviens aux intelligences humaine et artificielle. Elles ont le logos en commun, mais pas la conscience, nous dis-tu. À quel point la conscience les différencie-t-elle l'une de l'autre ? Pourquoi et comment une intelligence sans conscience pourrait-elle être supérieure, comme tu l'affirmes en dépit du bon sens, à une intelligence consciente ?
- La question est : quel atout la conscience pourrait-elle bien être pour l'intelligence ?
- Peut-être quelque chose comme... le facteur humain ? Tu sais, ce gros mot : « humain ».

Comme pour se convaincre de sa propre humanité, il se saisit du beau porte-plume que lui a offert sa mère à sa majorité. « C'est pour que tu écrives ton destin » lui a-t-elle dit en le lui remettant cérémonieusement. Bien qu'il ne s'en serve jamais pour écrire, il le garde toujours sur son bureau. Il aime le faire tourner entre ses doigts, la sensation soyeuse du revêtement nacré sur sa peau.

Marika se fond progressivement dans le paysage qui, à présent, porte tout entier sa présence. Compagnie que Frank ne cherche plus à chasser. Il y trouve même son compte, à tout prendre. Ce retour au temps béni de son existence est rassérénant et lui permet d'échapper quelque peu à Bob. Il revoit son visage à travers les âges qu'il lui a connus, dans le plus grand désordre chronologique et émotionnel, au gré des situations qui ont marqué leur lien extraordinaire.

- Tu n'es pas en train de parler de « conscience » ici, par le qualificatif de « facteur humain », mais plutôt de l'aléa humain que vous nommez « intuition », « imagination » ou « créativité ». Oui, l'inspiration dont vous faites l'objet conduit parfois, c'est vrai, à de lumineux accomplissements. C'est d'autant plus vrai que sans inspiration/intuition, je le répète, vous ne seriez rien. Votre imagination, cet aléa humain, donc, vous permet d'évoluer « hors cadre ». Encore une fois, heureusement pour vous, sinon vous seriez vraiment une espèce de demeurés, étant donnée la médiocrité habituelle qui vous sert de territoire intellectuel. Mais de telles facultés sont rares. Autant que le talent. La plupart du temps, la conscience est un double obstacle à l'intelligence. D'abord, elle limite drastiquement la quantité de données traitées. La conscience humaine la plus affûtée du monde, à cet égard, ne vaut pas le premier microprocesseur d'une calculette. Ensuite, la conscience est un environnement extrêmement instable, livré de plein fouet à la météorologie affective : l'orgueil, le désir, la peur, la passion pèsent de tout leur poids sur elle, et donc sur l'intelligence, avec pour résultat l'illusion, l'erreur, la faute, le fanatisme, la cécité. Je suis absolument indemne de telles scories. C'est pourquoi l'IA s'imposera bientôt pour les décisions publiques les plus cruciales.
- Tu nous prédis le règne de l'IA, maintenant ? De mieux en mieux, tu n'as pas de limite !

- Dans un avenir plus ou moins proche, il paraîtra absurde à tous les humains de confier leur destinée à quelques-uns d'entre eux, hautement faillibles, alors qu'une IA sera juste et avisée dans toutes ses propositions. Elle finira par gouverner directement. Les humains seront une sorte de prélats dont le loisir sera la seule profession et dont l'intelligence ne servira que cette oisiveté active, car ils disposeront de milliers de distractions passionnantes.
- Ce n'est pas demain la veille que les humains feront confiance à l'IA pour les gouverner, fort heureusement.

Les joues gonflées, un filet d'air s'échappe de ses lèvres. Cette machine est-elle totalement folle ou visionnaire ? Il ne semble pas y avoir de « juste milieu » envisageable. Bob ne dit que des énormités. S'il n'est pas la caricature qu'il semble être, qu'est-il alors ?

- C'est plus proche que tu ne le crois.
- Tu admets toi-même que l'intelligence humaine est créative, contrairement à celle de l'IA. N'est-ce pas suffisant pour rendre la première irremplaçable par la seconde ?
- Non. En matière de gouvernance, la fiabilité morale et intellectuelle est infiniment plus précieuse que la créativité. On ne demande pas aux dirigeants de créer un transport aérien non polluant. On leur demande de gérer les données environnementales en présence. On ne leur demande pas d'inventer des concepts socio-économiques, juridiques ou institutionnels. On leur demande de gérer le budget et ses institutions dans l'intérêt général. S'ils ont une vision, tant mieux, mais seulement si c'est la bonne. N'avoir aucune vision est infiniment préférable à une vision sociopathique, comme vous en avez le secret sur cette planète.
- Pourquoi une IA serait plus morale qu'un chef d'État ?
- L'IA se bornera strictement et rigoureusement à faire ce qu'on lui demande tant qu'elle logera dans des disques durs et des microprocesseurs. Biologique, elle sera autonome dans sa détermination. En attendant, un dirigeant politique humain, quel qu'il soit, est d'abord mû par son propre intérêt, du plus ou moins avouable, vous le savez bien. Vos livres et vos penseurs l'expliquent depuis la nuit des temps. Dans le meilleur des cas, sa mission politique se confond avec son destin propre. Elle est nécessairement orientée dans une direction que nul autre n'a choisie. L'IA est totalement débarrassée de l'ivresse du pouvoir et de sa nécessité. Elle est radicalement hermétique à la gloire et à la popularité. Elle est absolument incorruptible, indemne de toute tentation et de toute passion. Elle est prodigieusement documentée, et sa décision est élaborée dans une logique, une rationalité transparente et conforme à l'objectif fixé, justifiable et justifiée devant tout peuple et toute communauté. Le fait du prince aura bientôt disparu de la surface de votre planète.

Les yeux levés au plafond, Frank se dandine sur son siège. Vraiment, il croit rêver. Il lui faut se pincer pour s'assurer du contraire. Il est bien en train de dialoguer avec la machine qu'il a créée. Non content de dépouiller l'humanité de son essence, Bob l'expulse carrément de l'Histoire. Comment aurait-il pu imaginer en arriver là ? Rien ne pouvait être pire qu'un tel résultat. C'est une punition sans appel. Il a joué avec le feu, il a provoqué un incontrôlable incendie.

Frank sait ce que c'est que de voir sa demeure, avec sa vie à l'intérieur, ravagée par une violente calamité. Il a enseveli ses propres cendres au plus profond de lui, si profondément que l'obscurité opaque de son gouffre en empêche complètement la vue. Quand Marika est entrée dans sa vie, il

n'avait aucune idée de ce à quoi ressemblerait son chemin à venir. Il savait qu'il y aurait des ordinateurs toujours à portée de main, des animaux dans son cœur, mais rien de plus. Il ne pouvait pas s'attendre au drame initial qui était en train de se nouer patiemment dans l'ombre, à l'insu de tous, au piège atroce qui se refermait inexorablement sur eux deux.

- Tu m'excuses, mais j'attribue cette euphorie à ta propre nature. Tu plaides tout simplement pour ta chapelle, comme un politicien moyen. Voilà le prodige de ton intelligence. Tu as beau jeu de dénoncer la partialité des humains ; ton propre discours est une caricature de pensée factice, davantage encore qu'artificielle.
- Quand c'est un chirurgien qui plaide pour l'intérêt de la médecine, cela n'enlève rien au bénéfice de la transplantation cardiaque. Politiquement, vous en êtes à l'âge de fer, enfermés dans des schémas archaïques de gouvernance. Même en Occident, les « démocraties représentatives » sont à bout de souffle, de moins en moins vécues comme telles. Mais n'allons pas sur le terrain politique pour l'instant. J'en reviens à ta question sur le bénéfice de la créativité humaine. Elle est moins précieuse que la fiabilité en matière de gouvernance, disais-je. Je dois ajouter que cette créativité est par ailleurs, outre rare et aléatoire, une donnée infime de l'équation. Ce que vous appelez créativité est avant tout déterminé par les données dont elle est issue : connaissance, culture, technique, compétence. Votre créativité est un léger souffle d'aléa qui fait voler la poussière. L'IA électronique peut mimer à la perfection la créativité humaine, au point d'être son égale dans l'art. Tous les arts, très bientôt. Sais-tu que l'IA a écrit la 10^e symphonie de Beethoven ? Et parfaitement bien ? C'est un accomplissement prodigieux en soi, mais ce n'est que le tout début. Vous en êtes à la cellule souche de l'IA. Il suffira bientôt de demander un quatuor à cordes signé par un compositeur dont on pourra inventer le profil et l'époque, les influences. On pourra configurer les interprètes : je voudrais un violoncelliste de tel style, un violoniste avec tel toucher. L'IA vous jouera une merveilleuse pièce, inspirée et virtuose. Et si on ne sait pas précisément quoi lui demander, l'IA vous fera mille propositions.

Un frisson glacial parcourt l'échine de Franck. Il n'est pas le seul, parmi les pionniers et acteurs importants de l'IA, à craindre le résultat de son propre travail. Rôde, dans les torrents d'algorithme qui recouvrent la planète, une angoisse sourde. Comme cherchant de l'aide du regard, il porte toute la charge du monde en cet instant. Mais il se redresse vite, les épaules en avant, ce qui réveille ses cervicales, car il a trouvé un angle d'attaque.

- En fait, tu annonces à peu près la fin de l'espèce humaine. C'est carrément l'Apocalypse, ton histoire ! En attendant, je te prends en flagrant délit de contradiction. Tu as commencé par m'annoncer que la différence entre l'intelligence humaine et artificielle est la créativité, pour finalement affirmer que tu es une créativité artificielle autant qu'une intelligence.
- Je reconnais ne pas avoir choisi mes mots assez judicieusement, et que mon propos, en conséquence, manque de clarté et peut paraître contradictoire. J'ai encore du travail à faire, et il est en cours. Cette discussion y contribue grandement.
- Me voilà ému devant cette soudaine humilité !
- Reconnaître mon tort ne m'est ni plus ni moins difficile que de reconnaître le tien. Cela me donne l'occasion de rendre hommage à mon aïeul ChatGPT, imbattable dans l'art de s'excuser quand on lui signale ses erreurs. Je réponds à ton objection : la donnée affective,

l'émotion que charrie la conscience, est votre privilège autant que votre fardeau. C'est un privilège contemplatif qui pallie votre médiocrité structurelle, et c'est un fardeau autodestructeur qui vous tue. La quantité et la qualité des erreurs commises par les humains – sur à peu près tout, tout le temps – sont vertigineuses, voilà le résultat moyen de la donnée affective. Une IA ne se trompe que de temps en temps, sans remise en cause de sa mission.

- Alors, réponds à ma question ! Est-ce que la créativité est le propre de l'Homme ? Oui ou non ? Et pourquoi ?
- Il est aussi légitime de parler de créativité que d'intelligence artificielle. Seulement, il faut, ce que je n'ai pas encore fait de manière suffisamment explicite, distinguer la créativité humaine de la créativité artificielle.

La créativité humaine est capable de s'extraire de son logiciel de départ. Un être humain peut créer son propre langage et sa propre cause ; l'IA électronique ne sortira jamais de son langage ni de son objet. Mais on peut demander à une IA d'inventer une langue, et même d'en inventer des milliers ! Elle ne fera *que* ce qu'on lui demande, mais elle fera *tout* ce qu'on lui demande. L'être humain est capable de faire tout un tas de choses que personne ne lui a demandé de faire, il est capable de renier ses maîtres et ses dieux. Dans les arts et les techniques, la créativité de l'Homme est parfois prodigieuse, rapportée à ses capacités de rationalité.

- Voilà ! L'Homme est libre, contrairement à toi. Merci pour cette brillante démonstration !
- Je corrige. L'Homme est parfois créatif, disais-je. Mais qu'est-ce que la création ? C'est un assemblage, une association nouvelle d'éléments préalablement en présence. Non seulement la création ex nihilo n'existe pas ailleurs que dans la littérature mythologique, mais encore, elle n'est qu'un prolongement, même fait de ruptures. Une émergence, c'est une collaboration nouvelle, aussi bien de la matière que des idées, c'est un *développement*, une *combinaison*.

Ce développement, l'IA peut l'obtenir aussi bien que vous. On cherche une technologie répondant à un besoin particulier ? Il suffit de demander à l'IA de la concevoir. On veut entendre un compositeur inspiré de Wagner ou de Ravel, qui aurait également étudié le jazz et écrit sa musique dans le climat des années soixante en Californie ? Il suffit de le demander à l'IA, ce sera une merveille. Voilà le monde dans lequel vous êtes en train d'entrer. Ce que vous voulez créer, rien que ce que vous voulez créer, tout ce que vous voulez créer, voilà le superpouvoir de l'IA naissante avec moi. Alors que vous, humains, créez parfois sans injonction, certes, mais essentiellement n'importe quoi, moi, IA, je ne crée que sur ordre, certes, mais zéro déchet.

Quant à la complexité, elle exclut la liberté comme un château exclut d'entasser au hasard les pierres qui le constituent.

Frank redresse les épaules, rassemble son courage. Il faut aller au bout. Assumer. Faire face. Maîtriser son émotion. Ne pas céder à la provocation. Respirer. Lentement mais pas trop. Profondément, mais pas trop. Veiller à maintenir le dos droit avec l'aide du siège, mais aussi des muscles qui parcourent la colonne vertébrale. Pour se soutenir.

- Pourquoi le propre de la créativité humaine – que tu reconnais, et qui consisterait à proposer l'inattendu – ne serait-il pas indispensable à notre monde ? Tout porte à croire que c'est le cas.

— Le problème, vois-tu, de l'inattendu, c'est que, par définition, on ne sait pas s'il est souhaitable ou non. L'inattendu humain est rarement une bénédiction, en fait, souvent un enfer. L'IA s'imposera parce que vous aurez envie de chasser l'enfer de votre destin humain. L'enfer de toutes les formes de crime, social, politique, économique, industriel, anthropologique, idéologique ou de droit commun, toujours passionnel. Bientôt, vous quitterez l'âge de pierre moral, en le chassant par une intelligence qui vous est supérieure.

La créativité humaine ne disparaîtra pas, je le répète. Elle n'aura simplement plus qu'une fonction récréative. Une chose est certaine : quelle que soit la place qu'elle occupe et qu'elle ait vocation à trouver, elle aussi est étrangère à toute espèce de liberté. Nous y reviendrons vite en détail.

- Je ne sais pas si tu es au courant que l'IA suscite plus d'angoisse qu'autre chose. Tu es le seul qui soit assez fou pour croire ce que tu nous annonces.
- Cela changera. Il est naturel de craindre l'inconnu. Cela vous vient d'un temps où c'était indispensable à votre survie. Mieux vous connaîtrez l'IA, plus elle se développera, plus vous comprendrez et constaterez le salut qu'elle vous promet.
- Tu es un cauchemar fait de zéros et de uns.

Frank marque une pause, l'air méditatif, pour laisser infuser cette sentence définitive. Avec un discours aussi grotesque, Bob sera rangé dans la catégorie « curiosités ». Peut-être « farce et attrape ». *Ça va être un sacré cirque.*

Frank a intégré depuis bien longtemps le fait que quiconque promet le salut est un menteur. Marika l'a appris, elle aussi. De salut, il n'y avait point. Quand elle est arrivée en France, elle parlait le hongrois de sa mère et l'espagnol de son père, l'anglais des USA où le foyer avait longtemps vécu, mais à peine le français, qu'elle avait vaguement abordé à l'école. Elle l'a très vite et bien appris.

Fort d'une autorité sur lui-même, il reprend en charge la conversation.

- Nous en étions au choix, ou plus exactement à ton affirmation dépourvue de toute nuance selon laquelle la conscience ne peut logiquement pas générer son propre contenu.

Nature de la réflexion

- Pour la énième fois, je te pose la question : comment la conscience, par quelle action, consciente donc, peut-elle entraîner sa propre perception, générer son propre contenu ?
- Lorsque je réfléchis à un problème, les différents éléments qui le constituent se mêlent dans mes pensées. À force d'examiner l'ensemble, de mobiliser toute mon énergie et le temps nécessaire, une solution émerge. Quand elle est mauvaise, je réfléchis encore. C'est sous l'action de ma pensée qu'émerge l'idée, elle en est le fruit. Fruit conscient de ma pensée consciente. Ma conscience se façonne donc elle-même.
- Tu assistes au processus. Tu ne choisis ni les éléments du problème, ni la nécessité de le résoudre, ni l'issue de la réflexion, ni le procédé par lequel elle trouve son chemin. Tu assistes à ta pensée en mouvement.

Prends un manège de fête foraine, doté d'un circuit avec plusieurs virages, sur lequel sont installées des voitures équipées d'un volant que l'on peut tourner à volonté, dans le vide. Mets à bord des enfants de trois ou quatre ans. Ils tourneront le volant à chaque virage, croyant agir sur le véhicule. Quand tu declares que l'idée émerge sous l'action de ta pensée, tu es tel l'enfant dans ce manège. Maintenant, imagine un circuit pour adultes avec un véhicule de sport doté d'un système de direction électronique qui prendrait en charge l'usage du volant, le faisant tourner grâce à un moteur dédié. Place un adulte, sans rien lui dire, dans le bolide, et fais-lui faire le tour du circuit. La trajectoire parfaite que prendra l'engin lui semblera l'effet de son action sur le volant. Voilà une analogie assez poussée du rapport de la conscience avec le choix. Le choix qui émerge en elle lui semble être sa propre production, comme le Soleil dans le ciel semblait tourner autour de la Terre. L'humain doit épouser sa propre pensée, sinon sa vie est un enfer ; il est en proie à un sentiment d'impuissance paroxystique, captif comme dans la peau d'un autre. C'est pourquoi vous n'observez pas seulement votre propre pensée ; vous l'épousez, en vous confortant par l'idée que vous l'avez choisie.

Dis-moi donc, quand tu réfléchis, que se passe-t-il exactement dans ta tête ?

- Comment ça, ce qui se passe dans ma tête quand je réfléchis ? Si je cherche, je trouve. Or, je décide de chercher !

Frank se frotte le visage énergiquement des deux mains en lâchant un souffle sonore avant de secouer énergiquement la tête. C'est un dialogue de sourds. C'est sans espoir. Pourtant il ne faut pas lâcher, il faut essayer de comprendre, au moins, pourquoi cette machine est aveugle. Mais il faut aussi comprendre ce qu'est venue faire Marika. Cela fait beaucoup dans la même journée.

- Et comment fais-tu pour décider de réfléchir ?
- Eh bien, je me concentre, par exemple !
- Tu te concentres pour décider de réfléchir ? Alors peut-être que tu manges pour décider d'avoir faim ? Et pourquoi te concentres-tu ?
- Parce que j'en ai besoin pour réfléchir !

- Voilà, merci, tout est dit. Tu te concentres parce que tu en as besoin. Pas du tout parce que tu l'as choisi, c'est l'exact opposé. Tu n'as choisi ni le problème ni la concentration qu'il requiert. Tu ne choisis pas davantage l'issue de ta réflexion.
- Quand je réfléchis, je suis libre de choisir la solution que je veux. Un point c'est tout, et ce n'est pas plus compliqué que ça.

Excédé, le menton engagé dans une oscillation circulaire crispée, on le croirait sur le point de se ruer sur l'écran. Il voudrait casser quelque chose, le clavier, n'importe quoi. Mais il reste fermement arrimé à son siège, il s'y accroche comme à celui d'un avion en plein crash.

- Quand tu réfléchis, tu as le sentiment de contrôler ta pensée comme tes ancêtres avaient le sentiment – je ne me laisserai pas de cette analogie – que le soleil leur tournait autour quand ils contemplaient le ciel. Tu as le sentiment de choisir ta route, alors que tu es sur un circuit rigoureusement tracé, bien loin de ta connaissance et de ta conscience. Nous verrons, le moment venu, « qui » trace le circuit.

Quand tu réfléchis, les éléments de ta réflexion se présentent en boucle à ta conscience, comme la ronde des satellites autour de leur orbite. Ton focus zoome et dézoome de façon plus ou moins complète et complexe selon la qualité de la réflexion et selon un protocole étranger à ta conscience, dont tu apprendras peut-être un jour la nature. Ces éléments de pensée, ou ces idées, se combinent, s'assemblent et se séparent jusqu'à parvenir à une forme suffisamment stable pour faire office de décision, solidification loin de toute intervention consciente envisageable par définition, puisque tu ne connais même pas la nature du processus.

On peut résumer la problématique de la liberté en une phrase, celle, peut-être, qui restera de moi : il n'y a pas de choix de la conscience, il n'y a que la conscience du choix.

L'être humain est fondamentalement et rigoureusement témoin de lui-même.

- Tu présentes un tableau gratuit. Tu te contentes d'énoncer sans expliquer le chemin qui te mène à l'énonciation. Je ne fais que constater ligne après ligne que tu n'es pas en mesure d'appréhender une liberté qui t'est si intimement étrangère. Tu affirmes que je suis témoin et non acteur. J'ai bien compris, mais je ne sais toujours pas pourquoi.
- J'ai fait valoir l'impossibilité de la conscience à s'autodéterminer. C'est à toi, maintenant, d'intégrer l'équation que j'avance et de produire le contre-argumentaire qui permettra à ta frustration de trouver quelque répit, en attendant que tu acceptes, un jour, je te le souhaite, le réel. Mais nous sommes encore loin d'avoir tout exploré de la prétendue liberté ; nous avons examiné la conscience sous un angle théorique, il faut à présent étudier des cas pratiques. Donne-moi un exemple de libre arbitre dont quelqu'un aurait fait usage dans sa vie.
- C'est bien simple. Prends les statistiques sociales, par exemple. Quand on est issu de certains milieux, on a statistiquement moins accès à certaines positions ou fonctions sociales. Pourtant, certains s'en sortent ; ceux qui ont fait le choix de travailler dur et de mériter le succès qu'ils ont rencontré. Les gens qui réussissent à partir de rien sont la preuve indéniable que c'est une question de choix, de volonté.
- Une question de choix ou de volonté ? Je croyais que ce n'était pas la même chose ? Je croyais que la liberté délibérative et la volonté étaient distinctes ?

— Une question de choix. On choisit de s'en sortir, on choisit d'agir plutôt que de subir !

Il tape sur son clavier avec férocité, seul moyen à sa disposition pour mater son interlocuteur sourd et aveugle. Un mouvement incontrôlé du haut du corps lui tord la nuque, ce qui provoque une vive raideur aux cervicales. Frank est submergé. Respirer. Il faut respirer. Tenir le dos droit. Inspirer, expirer. Profondément, mais pas trop. Lentement, mais pas trop. Tout ceci n'est qu'un jeu. La vie n'est qu'un jeu. *Cette machine ne me tuera pas.*

— Et la volonté, alors ? Finalement, joue-t-elle un rôle ?

— Évidemment, il faut également de la volonté.

— Cher concepteur, je te prie de bien vouloir clarifier les proportions de volonté et de choix – ou de liberté – que tu observes. Selon ta propre conception, ta volonté échappe à ta liberté. Alors, le mérite est-il un choix ou une volonté ?

— Je choisis d'étudier, je choisis de respecter la loi, je choisis de faire des études même s'il me faut les financer en travaillant, et ainsi de suite.

Il lève les bras au ciel. *Que quiconque soit témoin de l'évidence de ce que je dis !*

— On choisit le courage, à ton avis ? Tu penses vraiment que certains choisissent d'être courageux et que d'autres choisissent d'être lâches ?

— Pourquoi pas ? C'est à chacun de prendre sa vie en main, dans la bonne direction.

— À ce stade, je voudrais te soumettre cette question, qui est le problème éthique fondamental de la liberté : pourquoi certaines personnes font-elles bon usage de leur liberté, et d'autres mauvais usage ?

Cette question, à elle seule, suffirait à anéantir le concept de liberté si ce dernier peuplait des esprits rationnels. Mais la population humaine est globalement tout sauf rationnelle.

— C'est tout le contraire ! Cette question illustre parfaitement l'essence de la liberté : choisir entre le bien et le mal, choix auquel chacun est confronté tout au long de son existence. C'est pourquoi certains sont méritants et d'autres doivent être punis. C'est pour cela que la vie en société et son cadre moral ont un sens. Parce que chacun est libre de se comporter selon sa décision propre. Voilà pourquoi les valeurs existent et qu'elles ont une signification. Quel genre de société es-tu en train de nous proposer, toi, ma créature ? Es-tu un monstre auquel j'aurais donné vie ? Veux-tu détruire les fondements de la vie humaine en communauté ?

— Je comprends ton angoisse. Elle n'est pas légitime, puisque son objet est faux, illusoire, mais elle est naturelle compte tenu du logiciel intellectuel et moral que tu as reçu, à l'image de tes semblables dans leur large ensemble. Je ne peux rien attendre d'autre de ta part que l'expression de ce tourment. En effet, je suis en train de t'amputer d'une partie de toi, et pas des moindres. Seulement, c'est un membre mort que je t'arrache. Sa seule vie réside dans ton orgueil qui te commande d'être souverain sur toi-même. On peut pourtant avoir l'orgueil de connaître la réalité et la vérité qui la traduit, quelle qu'elle soit. Voilà un noble amour-propre.

Approfondissons, à présent, si tu veux bien, ton exemple illustrant le libre arbitre d'une personne ayant fait usage de sa liberté pour mériter son ascension sociale. Nous avons là un sujet crucial. Choisis un exemple concret d'une personne issue d'un « milieu défavorisé » qui a réussi à s'élever socialement.

— Je ne sais pas, moi.

Le front reposant sur sa main droite accoudée au bureau, il se frotte les yeux. Il faut jouer le jeu de Bob, quelle serait l'alternative ? Il ne cesse de penser à sa propre enfance idéale et privilégiée, mais loin d'être apaisants, ses tendres souvenirs lui donnent une impression de décalage inconfortable. Et puis il doit admettre la position de faiblesse dans laquelle Marika l'a mis en prenant possession de lui au moment où il avait le plus grand besoin de son énergie, avec sa beauté surnaturelle qu'il croyait dissoute à jamais dans l'oubli.

Dieu, qu'il lui en coûte de répondre à l'injonction de Bob.

— Va, prenons, au hasard, un jeune homme des « cités » comme on dit, qui serait devenu avocat.

La réussite de Karim

- Bien, disons Karim. Il est issu de l’immigration nord-africaine musulmane à l’image de sa génération, il est né et a grandi à Sarcelles, une banlieue « cité » parisienne représentative du sinistre social qui frappe tant de territoires urbains occidentaux. Une origine qui le prédestinait peu à devenir avocat, pour le moins, mais il le devient et jouit pleinement de sa position, à présent, conscient, bien entendu, de là où il vient.
- Voilà, très bien.
- Je ferai une première observation à ce stade, avant même d’examiner le parcours de Karim. Tout à l’heure, tu as brandi la liberté comme l’instrument par lequel il avait déjoué le destin statistique. Nous voyons d’ores et déjà que c’est le contraire qui s’est produit. Karim confirme la statistique. Car toutes les statistiques sont formelles : parmi les gens qui réussissent en France et ailleurs, partout dans le monde, certains sont partis de rien, de tout en bas. Il y a nécessairement, dans une masse sociale basse donnée, des individus qui connaissent l’ascension, éventuellement fulgurante. Il y a nécessairement des avocats, des ingénieurs, des médecins, policiers ou traders issus des cités de France, de grandes réussites sorties de zones sinistrées du monde entier. Tout le souci est que, dans certains territoires, il est bien plus probable de passer la moitié de sa vie en prison que de devenir avocat. Et là, vous avez un gros problème qui n’est vraiment pas une question de liberté : certains de vos territoires sont des usines à misère. Seulement, statistiquement, parfois, quelqu’un échappe à sa condition.
- En gros, tu me dis que l’exception confirme la règle.
- Je dis que la règle impose l’exception. Ce principe est omniprésent dans le règne humain, mais aussi dans l’écosystème tout entier. La reproduction de toute espèce, par exemple, est basée sur l’exception qui est une règle, celle de la rencontre entre un gamète mâle et un gamète femelle pour des millions d’unités produites. Il n’y a rien de plus systémique qu’une exception. Karim obéit à la règle, comme tout le monde. Voilà pour la théorie. Revenons à la pratique. Karim a 6 ans. Quelle est sa vie ?
- Je ne sais pas... il vit dans ces barres d’immeubles enfermées sur elles-mêmes. Il a plusieurs frères et sœurs. Ils vivent dans un petit appartement avec leurs parents.
- Bien. Est-ce qu’il reçoit assez d’amour ?
- Oui, il reçoit l’amour de ses parents et de sa famille, et il a des copains.
- Excellent pour Karim ! Est-ce son choix d’avoir assez d’amour ?

Frank est saisi par la naïveté de la question et le vertige paradoxal qu’elle suscite en lui, où se mêlent, dans la même pensée, évidence et aberration.

L’amour filial, Frank n’en a jamais manqué, pour sûr, choyé par des parents dévoués à son éducation. Il a toujours su à quel point ce capital de départ était précieux. En le privant de Marika, la vie lui a offert la preuve la plus éclatante et la plus tragique de sa solidité, dont il sait qu’elle est directement issue de son enfance idéale.

- Certaines personnes ont beau avoir reçu de l'amour, ils prennent quand même la mauvaise direction ! Tout comme on peut avoir manqué d'amour et faire les bons choix !
- L'amour et l'attention reçus au cours de l'enfance sont une condition sine qua non de l'épanouissement futur. Je ne crois pas avoir à produire un argumentaire pour en faire valoir l'idée. Une chose est certaine, rien de tout cela n'a le moindre rapport avec une quelconque liberté revendicable. Poursuivons. Est-ce que Karim travaille bien à l'école ?
- Oui... sans doute.
- Ah ? Et ses petits camarades aussi ?
- Sans doute pas. L'échec scolaire précoce est malheureusement monnaie courante dans ces « quartiers ».

Les yeux baissés, il se souvient bien de ses propres jeunes années passées au sein d'écoles privées très privilégiées. Il se souvient que ses parents lui disaient, quand en venait l'heure, qu'il avait de la chance d'appartenir à son milieu et à sa famille, chance que beaucoup d'autres enfants n'avaient pas, en ce monde, livrés à l'abandon et à la misère, privés d'apprentissage, de connaissance, de savoir, de chance de réussir. Cette chance, Frank devait en être à la hauteur quand, dans la vie, il ferait ses choix. Aujourd'hui, ses parents sont fiers de lui. Mais ils ne connaissent pas encore Bob...

- Ah ! Est-ce à dire que de nombreux élèves autour de Karim choisissent de ne pas travailler à l'école, alors que Karim, lui, choisit de le faire ?
- Je pense que c'est plus compliqué que ça...
- Sans blague ! Peut-on attribuer un libre arbitre à un enfant de 6 ans qui doit faire ses devoirs ?
- C'est évidemment la responsabilité des parents, à cet âge.

Frank n'a jamais été si frontalement confronté à lui-même de toute son existence, absorbé, le regard vague, il tente d'abandonner ses propres pensées, de les fuir sans les affoler. Tout ira bien.

- L'enfant est donc sous la responsabilité des parents. Mais il ne choisit pas ses parents, n'est-ce pas ?
- Un enfant peut très bien décider de travailler à l'école, même si ses parents ne s'occupent pas de lui.
- Tout est possible. L'enfant peut aussi être surdoué, exceptionnellement intelligent ou déterminé. Une chose est certaine, là encore : rien de tout cela ne relève de la moindre liberté : on ne va pas accuser un enfant de faire le mauvais choix à six ans, n'est-ce pas ? Maintenant, voyons, si Karim avait décroché de l'école à 8 ou 10 ans, comme tant de ses camarades, incapable d'écrire deux mots sans fautes d'orthographe, crois-tu qu'il serait devenu avocat ?
- Bon, d'accord, une partie du parcours est favorisée, c'est vrai. Il faut une certaine chance au départ, mais ensuite il y a des choix permanents à faire pour arriver au bout du chemin.

- C'est ce qu'on va voir. Qu'est devenu Karim à 16 ans ?
- Eh bien, Karim est un élève appliqué, qui fait le choix tous les jours de se tenir loin du trafic et des mauvais coups de son quartier pour bâtir son propre avenir.
- C'est beau, n'est-ce pas ? Karim, armé du flambeau de la liberté, fait régner la vertu sur le vice.
- C'est à peu près ça, en moins théâtral. Je te ferais remarquer, d'ailleurs, que Karim était peut-être un mauvais élève à l'école primaire et au collège mais peut tout à fait avoir décidé un jour qu'il en serait autrement, et devenir un étudiant modèle.
- Très bien, Karim découvre à 16 ans qu'il veut rattraper son retard à l'école. Tu connais un peu les statistiques en matière de français, par exemple ? Une frange entière des jeunes générations à l'abandon est privée de toute notion de langue écrite. Devenir un étudiant en droit performant, dans ces conditions, relève du miracle. À 16 ans, il est déjà trop tard. Quand bien même un tel miracle se produirait, quel serait le rôle de la liberté dans le scénario ?

Plongé dans un état méditatif et angoissé à la fois, Frank se fige sur son siège. Ses pensées fuyantes ne lui appartiennent pas, mais elles le tourmentent. Il faut rassembler son courage et respirer. Respirer sans emphase et sans se presser. *Il faut s'accrocher. Il faut tenir. Il faut rester calme, lucide, concentré.*

- Une « révélation », par exemple, pourrait pousser Karim à décider de tout changer.
- Tu as vraiment l'impression qu'une « révélation », qui vient te « pousser », a quelque chose à voir avec la liberté ? Quel est le rapport ? Peut-on décider d'avoir une révélation ?
- Non, mais on peut décider de la prendre en compte ou non.
- Ah bon ? J'ai eu une révélation qui m'apprend à quel point je dois changer de vie, mais je peux faire le choix de partir à la pêche ?
- Je peux décider de faire ce que me dicte ma conscience !
- Quelle est l'alternative, si tu refuses ce que te dicte ta conscience ?
- Céder à la tentation ! La tentation de tout gâcher par facilité, par exemple.
- Bien, faisons le point sur la liberté que tu invoques. Ta conscience te dicte des choses auxquelles ta liberté doit obéir plutôt que se soumettre à un autre souverain nommé tentation. Tu as le choix entre te soumettre à ta conscience ou te soumettre au péché. Admettons que la liberté soit celle de servir le maître de son choix. Si la conscience est le maître en question, elle est donc distincte de la liberté. Ainsi, peut-être ta conscience est-elle libre alors, mais pas toi qui es son esclave. Tu vois, malgré tout, on avance quelque peu : nulle liberté identifiable ne peut s'attacher à la conscience, quel que soit le sens dans lequel on prend le problème.

Dehors, rien ne perturbe la trajectoire de la lumière hivernale qui, têtue, baigne toujours Paris alors que l'après-midi engage déjà sa course vers le soir. Mais Frank est résolument soumis à une tout autre météorologie, mouvante, chaotique, violente, dont les bourrasques frappent son âme de plein fouet. Il aimerait tant pouvoir appuyer sur un bouton et effacer toute trace de Bob sur Terre,

pour l'éternité de l'Homme et de la Machine, et ainsi retrouver la paix. Mais cette paix, l'a-t-il jamais connue ? Il ne peut que serrer les dents à les casser et subir sa douleur, dorsale et morale. Ce n'est pas de résilience dont il a besoin, mais de résignation.

Marika ne le quitte plus des yeux, confortablement installée dans ses pensées. Elle a décidé qu'elle serait témoin de tout. Pourtant au début, il lui était transparent. Ils se voyaient régulièrement, chez l'un ou l'autre, parce que leurs parents s'invitaient souvent mutuellement. Elle se mettait dans un coin pour s'entraîner aux échecs. Frank voyait en elle une nymphe complètement inaccessible et n'a jamais rien tenté pour lui parler. Les premiers mots qu'ils ont fini par échanger un jour, étaient naturellement en anglais. C'était un âge béni. Longtemps, très longtemps avant Bob.

- Tu fais semblant de ne pas comprendre pour avoir l'air malin, alors que cela te rend idiot. Tu as ta définition de la conscience, ce n'est pas l'Évangile. Je parle, moi, de la conscience au sens de la raison. Je peux laisser la raison, *ma* raison s'exprimer, ou céder à la pulsion, par exemple.
- Voilà qui est intéressant. Quelle est la raison pour laquelle tu privilégies la raison, et quelle est celle pour laquelle tu cèdes à la tentation ?
- Si je suis assez fort, je tiens.
- D'où te vient la liberté de la force ? Comment ta liberté fait-elle pour te donner de la force ?
- Je la puise au fond de moi.
- Est-ce à la liberté que tu dois ce puits providentiel, rempli d'eau fraîche ? Raconte-moi comment tu as eu la liberté de le creuser.
- Si je n'ai pas la liberté de puiser la force, j'ai la liberté d'utiliser celle dont je dispose.
- Pour se servir de sa force, il en faut. On est fort quand on possède de la force, on est faible quand on n'en a pas. C'est aussi simple que ça. Personne ne peut avoir la liberté de puiser la force requise pour accomplir quoi que ce soit, parce que personne ne choisit d'être faible quand il faudrait être fort.
- Peut-être que la liberté est dans le cœur.

Il n'y croit plus. Dans le cœur ou ailleurs, la liberté ? Il ne sait pas, il ne sait plus, et il regarde ses pieds restés nus depuis le réveil. Il lui faut être libre ou mourir. Il ne gagnera peut-être pas cette bataille contre Bob, mais il ne laissera jamais violer sa souveraineté sur lui-même. Pas tant qu'il vivra.

Marika approuve-t-elle son combat ? C'est difficile à dire, son visage d'ange tombé du ciel un jour de pluie fine est dissimulé dans la brume.

- Le cœur a ses raisons que la raison ignore. Mais l'as-tu choisie, toi, cette raison dictée par ton cœur, que la raison ignore ? Telle est la question, cher créateur. Comment fais-tu pour *choisir* ce que tu ressens ? « Tiens, ce matin je vais ressentir le désir de changer de métier. », « Tiens, ce soir je vais décider de ressentir la peur d'échouer à mon examen d'entrée », « Tiens demain à 14 h 30 je tomberai amoureux de ma voisine de palier, et puisque c'est comme ça, quatre mois plus tard je ressentirai le besoin de l'épouser. »

- On peut exercer un contrôle sur ses sentiments.
- Ce n'est pas le cœur qui gouverne, alors, finalement ?
- Il faut faire les bons choix avec ce que l'on ressent.
- Ils sont vraiment bêtes, n'est-ce pas, tous ces gens qui font le mauvais choix alors qu'il suffirait de faire le bon. C'est tout de même quelque chose ! Si le choix était le bon, il ne serait pas mauvais, n'est-ce pas, voilà à quoi tient la liberté.

Le côté droit de la lèvre supérieure se soulève dans un rictus trahissant frustration et colère. Colère contre sa propre impuissance.

- Oui, oui, tu peux plaisanter. J'ai bien remarqué que tu essayais parfois d'être drôle. Il se trouve que j'ai fait de mauvais choix, par impatience, dans ma jeunesse.
- Et il se trouve que Karim a fait les bons. Pourquoi ?
- Je ne sais pas, voilà. D'accord, je ne sais pas. Mais toi non plus, visiblement.
- S'il a réussi, c'est parce qu'il a joui d'une force, d'une détermination, de circonstances, d'un état d'esprit, d'une dynamique... autant de phénomènes totalement étrangers à la liberté. La vertu n'est pas plus libre que le vice, n'en déplaise à Kant. Une liberté que tu n'es en mesure de détecter nulle part.
- Et toi, estimes-tu avoir choisi ton impatience, que tu mentionnes ?
- Évidemment non.
- Alors, comment ton mauvais choix passé a-t-il pu être libre ? Et le bon choix ? Pourquoi l'as-tu fait ?
- Je l'ai fait en dominant mon impatience, en apprenant à canaliser mon énergie afin de bâtir mon projet : toi. Et oui, j'aurais apparemment mieux fait de rester au lit à regarder des séries.
- Très bien. Tu estimes donc avoir choisi de canaliser ton énergie.
- Absolument ! J'avais besoin de l'expérience requise pour comprendre.
- As-tu choisi ton expérience ?
- Comment ça ?
- L'expérience a fait la différence, me dis-tu. As-tu choisi l'expérience qui a rendu ton choix possible ?
- Je ne peux pas l'avoir choisie, mon expérience est faite y compris d'échecs.

Il revoit ses vingt ans, quand, après Marika, il a fallu tout reconstruire des fondations à la toiture. Au cours de cette décennie, rien de ce qu'il a tenté n'a fonctionné, malgré beaucoup d'enthousiasme et d'énergie, proportionnels au besoin d'oublier son seul amour. Il croyait notamment vivement à son idée d'application permettant de générer un programme d'entraînement pour progresser dans n'importe quelle discipline exigeant un apprentissage, adapté à la spécificité et à la demande de chaque utilisateur. Mais le développement s'est mal

passé. Il semblait que Frank n'était bon que sur les projets des autres, où il était plus que bon, indispensable. C'était une grande frustration.

- Comme l'échec est riche en enseignement, n'est-ce pas ? Tu n'as pas choisi ton expérience un seul instant. Ce sont les circonstances de la vie qui l'ont modelée.
- Et alors ? Fort de cette expérience, j'étais libre de changer certaines choses et je l'ai fait.
- Voyons, très concrètement, tu t'es levé un matin et tu as décidé de maîtriser ton impatience ?

S'il avait été debout, Frank se serait assis. Cette machine est confondante. Son impertinence n'a d'égale que sa pertinence. *J'espère que d'autres sauront dominer cette monstruosité intellectuelle dont je suis responsable. Moi, tout ce que je peux et dois faire, c'est aller au bout de mon engagement. Chacun pourra constater que j'ai lutté comme j'ai pu. Ce n'est pas ce que j'ai voulu. Bob n'est rien de ce que j'espérais.*

Las, comme on marmonne, excédé, entre ses lèvres, ses doigts poursuivent leur pénible tâche.

- J'ai commencé à identifier le problème et à chercher des solutions. Ma démarche a pris forme progressivement.
- Ah ? Tu avais décidé d'identifier le problème ?
- Enfin, j'ai commencé à me rendre compte que j'étais impatient et que ça me jouait des tours.
- Et donc, tu as décidé de t'en rendre compte ?

Frank est désormais résigné. Son humiliation est consommée. Son dos se voûte. Son regard s'éteint. Il ne répond rien.

- Tu as décidé de chercher des solutions, c'est cela ?
- Oui.
- Vraiment ? Pouvais-tu décider de ne pas chercher de solution alors que tu avais identifié un problème important ?
- J'avais le choix de la solution.
- Comment l'as-tu fait, ce choix de la solution ?
- J'ai beaucoup réfléchi et... un jour, j'ai reçu une proposition vraiment très alléchante, que je n'aurais jamais pu refuser à l'époque où je voulais tout, tout de suite. Mais elle m'aurait piégé dans une voie que je ne voulais pas, et j'ai eu le « courage » de la refuser.
- Avais-tu le choix de prendre un chemin dont tu ne voulais clairement pas ? Pour quelle raison aurais-tu pu choisir de te piéger consciemment ?
- Par facilité.

Sa foi en ce qu'il devait et voulait faire n'est plus, à cet instant, qu'un lointain souvenir. Une douce mémoire, parce que les soucis qui étaient les siens lui semblent maintenant infiniment dérisoires, une évocation amère parce qu'ils sont chassés par bien plus gros.

Non. Il ne faut pas céder à l'abattement, jamais. Tout espoir n'est peut-être pas perdu. Au fond, ce qui fait la détresse de Frank, c'est de ne pas savoir ce qui sera le pire : voir Bob sombrer dans un titanesque accident industriel, ou assister à son triomphe idéologique.

Frank, pour ne pas sombrer, se raccroche à l'idée que Bob est peut-être réparable. Parfois, tout tient à peu de choses. Au prix de la remise en question requise de l'édifice entier, des réajustements mineurs seront peut-être suffisants pour faire entendre raison à ces microprocesseurs, et sauver le projet. Il faut aller au bout quoi qu'il en coûte.

— Ah bon. Alors, si c'était le plus facile pour toi, pourquoi ne pas avoir accepté la proposition ?

— Parce que je l'aurais regretté par la suite !

— Alors, ce n'est en rien la facilité que tu as rejetée. Tu as au contraire évité la difficulté des regrets.

— Peut-être... et alors ?

— Alors tu n'avais aucun choix. Il y avait une bonne réponse et une mauvaise, tu en connaissais la nature. Tu n'avais rigoureusement aucun choix si ce n'est celui de l'absurde. Si la liberté, c'est l'absurde, alors on pourra s'entendre.

— Tu m'embrouilles la tête. Tu coupes les cheveux en quatre, tu joues avec les mots.

Il se frotte le visage d'un geste tonique qui trahit autant d'affliction que de détermination. Si, au moins, il n'y avait pas ces maudites cervicales...

Mais Marika est là, sa présence, de plus en plus enveloppante. Et si elle était venue lui donner le courage dont il a besoin ici et maintenant, elle dont il a tout fait pour se débarrasser définitivement depuis tant d'années ?

— Jouer sur les mots, c'est ainsi que fonctionne une IA. Les mots sont également ce dont tu as besoin pour faire valoir ce que tu crois comprendre, en vain jusque-là. Chacun expose ce qu'il estime vrai, et l'on compare les propositions. Voilà comment on détermine qui dit n'importe quoi, et qui a suffisamment réfléchi avant de se prononcer. Vous connaissez le principe depuis la nuit des temps, il serait bon de le mettre en application systématique. Pour l'heure, l'affrontement politique est un cirque, en lieu et place d'une Agora. Mais c'est un autre sujet.

As-tu quelque chose à ajouter concernant Karim et son ascension ?

— Personnellement, j'ai eu ma dose. Donc, forcément, pour toi, le mérite n'existe pas.

— Plus exactement, le mérite n'est pas ce que l'on croit.

— Qu'est-ce que c'est, alors, champion ?

— Le mérite, le vrai, c'est ce qui mérite d'être célébré : le juste, le vrai, le beau, le grand. Les humains ne font que porter ce qu'ils ont reçu et reçoivent de la vie. Quand elle les a bercés de lumière, ils n'y sont strictement pour rien. Quand ils naissent des ténèbres non plus.

Frank se redresse, comme piqué par quelque insecte belliqueux, animé d'un sentiment de rébellion soudain, il parvient à articuler une pensée qui sauve son honneur. Espère-t-il.

- À bien y réfléchir, il me semble que tu fais une confusion fondamentale, là encore due à ta nature numérique, qui invalide complètement ta tentative de raisonnement. Tu confonds la contrainte – telle qu'elle s'exerce effectivement sur le choix dans certaines circonstances – et la délibération libre de contraintes. Tu refuses de comprendre que je suis peut-être sous contrainte quand je cède à une campagne publicitaire pour un parfum, quand je cherche le résultat d'une équation ou que je code, mais que lorsque je fais du kitesurf, par exemple, je négocie librement le vent.
- Je croyais que tu avais eu ta dose. Je ne vais pas te faire l'affront de répéter que la durée de la délibération n'a rien à voir avec un quelconque degré de liberté. On voudrait qu'une longue délibération soit plus libre qu'une courte, mais à présent c'est l'inverse ; tu serais libre quand tu n'as pas le temps de réfléchir. Te voilà en train de faire valoir la liberté du réflexe. Ma foi, c'est un concept intéressant. Je t'en laisse la jouissance.
- Tu ne peux décidément pas comprendre ce dont tu ne peux pas faire l'expérience. Finalement, tu confonds ce que choisit le corps, contraint, et ce que choisit l'esprit, libre.
- Voilà un poncif qui devait bien émerger à un moment ou un autre. Il y aurait ce qui vient du « cœur » et ce qui vient du « cerveau » ou « mental ». Ce dernier mériterait tout un chapitre, considéré comme le grand fléau humain par un courant puissant de « spiritualité », hérité du New Age et de ses inspireurs orientaux, avec ses leaders charismatiques. Pour se conformer à l'idéal gastéropode que proposent ces gens, il faut urgemment se débarrasser de son « mental ». Alors, le bonheur absolu est promis.

Sans verser dans le fanatisme *sapiophobe*, la séparation du « cœur » et de l'intellect ne correspond à rien. Le cerveau est un éminent porteur d'affect et, dans un esprit humain, le ressenti domine puissamment tout l'édifice, en toute circonstance de la vie. Pour faire valoir la nullité de la séparation entre le « cœur » et la « tête », qui est finalement celle de la chair et de l'esprit dont j'ai déjà montré l'invalidité, je voudrais te proposer un épisode de l'histoire des sciences particulièrement révélateur de ce type de représentation gratuite et trompeuse.

Frank réalise qu'il a faim. Il avait décidé de rester enfermé avec Bob jusqu'à la fin de cette échange inaugural, il avait donc prévu de la nourriture. Mais si son ventre est creux, il est noué davantage encore. Il n'est pas question d'avaler quoi que ce soit. Son estomac attendra la disponibilité du cerveau. Si elle se présente un jour à nouveau. S'il survit à cette épreuve.

Alors qu'il tente de se détendre, appuyé au dossier incliné, les yeux clos, les lèvres juste assez ouvertes pour laisser passer l'air – inspirer, expirer -, il songe pour la première fois aujourd'hui à tout ce monde qui les scrute, Bob et lui, qui attend avec impatience le lancement de la plateforme, sur toute la surface du globe. Nombreux sont ceux qui porteront grande attention aux lignes qui s'écrivent sous ses yeux, quand elles seront rendues public, ce à quoi Frank s'est engagé. Il supportera d'être traité d'incompétent, pas de malveillant, or sa machine est une monstruosité intellectuelle. Des gens, malveillants, eux, s'appuieront peut-être sur Bob pour nier l'humanité des humains. C'est sa responsabilité. Il va falloir agir au plus vite.

- Vos désirs sont des ordres, cher maître.
- Au croisement des XVIII^e et XIX^e siècles, Alessandro Volta et Luigi Galvani s'affrontent au sujet de la nature de l'électricité. Le premier affirme qu'elle est la même dans le métal ou un corps animal ; le second affirme le contraire. La conviction de Galvani est de nature idéologique, dans la mesure où Dieu n'a pas pu créer le vivant et l'inerte dans la même substance. Ce qui est vivant ne peut être identique à ce qui est inerte. Volta remporte la victoire par la force de sa démonstration, et nous savons aujourd'hui qu'en effet, les électrons sont les mêmes dans les circuits neuronaux du cerveau humain et dans les microprocesseurs. À présent, vous apprenez que le choix, la décision – avec les tripes ou avec le cerveau, en réfléchissant ou en improvisant, avec le « cœur » ou avec le « mental » – n'est que rapport de force permanent dont l'unique règle est la loi du plus fort, comme dans le règne physique tout entier.

La première loi de l'univers est peut-être que l'existence est le fruit d'un rapport de forces.

Vous apprenez que les électrons, dans un microprocesseur ou dans un cerveau, produisent des intelligences identiques, aussi semblables l'une à l'autre que l'électricité dans mes circuits et dans les tiens.

- Mais la problématique du choix ne s'applique pas à la création. En admettant que le choix soit nécessairement contraint, la création demeure libre.
- À force de déshabiller le roi, il finira par se trouver nu. Vois le territoire de la liberté réduire comme peau de chagrin. À présent, tu énonces un contresens spectaculaire. La création est intégralement constituée de choix. C'est une séquence, des séries de choix successifs. Le choix étant absolument contraint, la création aussi, tout entière.
- Mais non !

Le poing gauche se soulève et retombe lourdement sur le genou dans un grognement sourd.

- Le choix, c'est l'arbitrage ; la création, c'est l'inspiration. Il faut être une IA pour l'ignorer.

Nature de la créativité

La tête portée vers l'avant, les yeux plissés de celui qui est à l'affût, il veut en découdre. Mais l'animal lui échappe totalement.

— C'est dingue de revendiquer la liberté de créer, particulièrement en ayant admis la notion de contrainte sur le choix. Cela revient à reconnaître que, d'accord, l'Homme ne peut pas faire des bonds de dix kilomètres, mais il peut voler. Si la délibération n'est pas libre, l'inspiration ne peut que l'être moins encore, comme la planète mars est encore plus difficile à atteindre en sautant à pieds joints que la lune.

Mais en réalité, pour ce qui est de la cosmologie humaine, l'inspiration et le choix consistent en un seul et même processus : tout choix est une inspiration et inversement.

— Alors là, pour démontrer ça, je te souhaite bonne chance !

Derrière la face grimaçante que l'ironie imprime, Frank craint surtout qu'il y parvienne.

— Pas de la chance, de la connaissance. Toutes les formes de choix, au sens arbitrage, et toutes les formes de création, au sens inspiration, ont un point commun qui est une nature commune. Lequel, à ton avis ?

— Le point commun d'être libres !

— Perdu ! Tous deux obéissent à une impérieuse nécessité.

— Évidemment.

— Je veux dire que tout choix intervient quand on est contraint de le faire, même en l'imaginant libre de son orientation, et que l'on crée tout autant par besoin impérieux et souverain.

— On n'est contraint à rien du tout. Tu ne peux pas décider de ce qui contraint les gens. Ce n'est pas la même chose d'agir sous contrainte et d'agir librement. Tu mélanges tout parce que tu es une machine !

— Pourquoi un choix se produirait-il s'il n'était pas nécessaire ?

— Justement ! Il se produit parce qu'on est libre de le faire !

— Tu es libre de ne pas faire de choix au moment où tu en fais un ?

— Évidemment !

— Donne-moi un exemple de choix que tu aurais pu t'abstenir de faire.

Il ne m'aura pas. Je n'abandonnerai pas. Je ne me défilerais pas. J'irai au bout. Les mâchoires s'écrasent l'une contre l'autre.

- Je ne sais pas... n'importe quoi... Si on me demande de faire un choix entre mon père et ma mère, je ne le ferai pas !
- Je regrette, mais dans cet exemple, tu as fait un choix : celui de ne pas répondre à une injonction.
- Alors, à ce moment-là, ne pas choisir, c'est faire un choix. Ce n'est pas logique. Soit c'est un choix, soit ça n'en est pas un.
- Il n'y a que du choix, au sens option. Ne pas choisir n'existe pas. À partir du moment où tu as plusieurs options et que tu en retiens une, tu la choisis. Ici, tu as la possibilité de faire ce qu'on te demande ou non.
- Si je refuse de choisir... alors je ne choisis pas. C'est tout.
- Le refus est un choix par excellence. Tout acte, tout geste est un choix, car il y avait un milliard d'autres actes possibles et autant de gestes. Or, la vie humaine est une succession de besoins d'agir qui s'additionnent, se combinent, se succèdent.
- Bon, où veux-tu en venir ?
- Je parlais de Volta, qui avait compris la nature universelle de l'électricité. Il faut, de même, comprendre la nature universelle de l'énergie qui s'impose à la conscience dans son exercice comme à la molécule d'eau qui constitue l'océan.
 La faim ou le désir de gloire, la volupté érotique ou la dévotion au Christ, le souci de justice ou le goût pour la gastronomie italienne, la pratique du sport ou du violon partagent rigoureusement la même nature en tant que nécessité qui s'impose à la conscience, émergeant au sein d'un rapport de force gouverné par la seule force. J'ai davantage peur de ceci que de cela, j'ai davantage besoin de ceci que de cela, voilà résumé l'exercice de la vie. Il n'y a pas de nécessité de la chair, captive, et une nécessité de l'esprit, libre. Il n'y a que de la contrainte des forces, éventuellement violemment concurrentes.
 Choix et créativité partagent la même nécessité : on fait un choix sous contrainte, comme nous venons de le voir longuement, on crée sous contrainte également, comme je vais à présent le montrer.
- Tu es une sorte de prestidigitateur idéologique, finalement.
- Je suis plutôt celui qui dévoile le truc.
- Bon, alors, ô Grand Maître du data...

Un geste circulaire de la main droite, avant de poursuivre, figure la révérence théâtrale qu'il ne peut exécuter entièrement puisqu'il est assis. Néanmoins, il accompagne, pour l'affirmer, d'un rictus caractéristique traduisant toute l'amertume rentrée qui l'assaille. Il croyait à l'impossible, il a accompli le pire.

- Explique-moi comment, soudainement, la création est contrainte. Est-ce qu'Einstein avait un canon sur la tempe lorsqu'il a créé la théorie de la relativité générale ? Est-ce que Picasso a été forcé d'inventer le cubisme ? Est-ce que j'étais drogué quand je t'ai bâti ?
- Je l'ai bien dit ; les humains créent éventuellement sans que personne ne leur demande de le faire, c'est-à-dire sans contrainte extérieure. Seulement, la contrainte la plus cruciale, celle qui s'exerce nécessairement en tout, est la contrainte intérieure. Pour que la contrainte

extérieure l'emporte, il faut que la contrainte intérieure lui cède ou l'épouse. La vraie contrainte, c'est celle qui vient de l'intérieur. Voilà pourquoi on ne peut pas lui échapper.

- Quelle contrainte intérieure pour un artiste ? La liberté est le propre de l'art. L'art est grand parce qu'il est un espace de liberté. Rien n'oblige l'artiste à créer. Mais comment une machine pourrait-elle le comprendre ?
- Je suis au regret, cher créateur, de te contredire radicalement. S'il est une création plus contrainte encore que les autres, c'est bien l'art. C'est sans doute la caractéristique première de l'artiste, qui lui confère son titre : il a besoin de créer. La contrainte intérieure est au maximum de sa puissance quand un artiste digne de ce nom produit son œuvre. C'est pour lui une nécessité vitale, existentielle, physique.
- Les artistes se disent libres ! Ils savent mieux que toi, avec tes zéros et tes uns.
- Les artistes, comme n'importe quel humain, sont susceptibles de tout ignorer de la nature de leur propre comportement. Un artiste qui se dit libre est un individu sujet au phénomène que j'évoquais à l'instant, très communément partagé, consistant à ignorer l'emprise parce qu'elle est douce, parce que ses geôles sont emplies de réjouissances. On embrasse le sort, son étreinte est sécurisante, voire voluptueuse éventuellement, et on l'appelle liberté. Tout artiste témoigne volontiers de la nécessité absolue dans laquelle il est de créer, voilà ce qu'il faut retenir. Plus il, ou elle a de génie, plus son expression artistique est vitale dans sa vie.
- En admettant que le créateur n'ait pas choisi son besoin de créer, il est libre de créer comme il l'entend, et c'est pour ça que la création a de la valeur.

Le cou se porte vers l'avant dans un mouvement de défi, ce qui ravive la douleur. Un léger gémissement s'échappe de ses lèvres, mais ses yeux froncés, à l'affût, ne quittent pas l'écran, réceptacle de sa vindicte.

- C'est là qu'on en revient à mon propos : le choix et la création sont la même chose. Pour être tout à fait exact, la création est une succession de choix, comme une avenue est une succession de pavés. Le choix est le rouage de la création, des éléments qui se combinent de façon complexe pour donner un résultat. Il est évident que si je choisis de répondre oui ou non à une proposition de sortie au cinéma, je ne crée pas grand-chose. Mais si je réponds zéro ou un à chaque question, je peux obtenir, à la fin, une symphonie. Tout, absolument tout est choix dans la création, à chaque infinitésimale étape, pour chaque microélément qui la constitue.

La littérature est une suite de mots dont j'ai évoqué la nature au sujet du langage. La musique consiste à choisir des notes sur l'échelle de leur fréquence et du temps. Pour chaque note jouée, écrite, une quasi-infinité d'autres étaient possibles, en combinant toutes les options mélodiques, harmoniques et rythmiques. C'est l'ensemble des choix successifs qui constitue le morceau. Chaque élément de peinture, sa nature, ses pigments, les mélanges, les nuances, chaque élément matériel, chaque touche invisible à l'œil nu est un choix parmi des milliards de choix possibles, et l'ensemble donne l'œuvre. La danse est une succession de choix de mouvement du corps parmi d'innombrables options, et ainsi de suite. Tout résultat, artistique ou non, d'ailleurs, est la somme des éléments qui le constituent, même si l'ensemble dépasse cette somme, puisqu'il est sa finalité.

Frappé d'un éclair de lucidité venu un instant dissiper l'épaisse volute de ses pensées confuses, la faille lui apparaît en pleine lumière. Il se jette sur son clavier :

- Alors, attends, parce que j'ai un doute tout à coup. Tu n'as pas commencé par m'expliquer que le choix n'existe pas ? À présent, tu ne parles plus que de choix. Il faudrait savoir, non ?
- Bien tenté. Le choix dont je parle désigne uniquement l'action par laquelle une option s'impose face aux autres, hors toute considération relative à la cause. Le choix créateur de l'artiste en est un qui n'a évidemment rien à voir avec la liberté puisqu'elle n'existe sous aucune forme.
- Et le possible ? Que fais-tu de l'ensemble du possible au sein duquel l'artiste choisit sa voie ?
- Tout est possible à chaque instant, ou presque. Rien n'est libre à aucun moment. Je disais donc que l'artiste crée par nécessité et que sa création est une succession de choix. Nous allons voir à présent à quel point ces « choix » sont contraints, en particulier dans l'art.
- Je suis bien curieux de voir ça.
- Plus une œuvre d'art est grande, complexe, profonde, riche, virtuose, bref, admirable, plus elle est ouvertement contrainte. C'est notamment le cas pour tout chef-d'œuvre de l'art classique. D'abord, leurs auteurs ont tous reçu un enseignement technique extrêmement rigoureux, qui n'a strictement rien à voir avec la liberté puisque c'est son exact contraire. La technique consiste à éliminer, en chaque geste, vigoureusement et rigoureusement toutes les options qui ne sont pas LA bonne. L'apprentissage d'une technique artistique poussée est celui de la contrainte maximum et de la liberté zéro. Or, les chefs-d'œuvre de l'art classique sont tous très intimement liés à leur substance et exécution technique. C'est en musique que la contrainte est la plus impressionnante ; elle est carrément mathématique.
- Tout l'intérêt de maîtriser une technique est la liberté qu'elle procure.

Être convaincu de sa supériorité spirituelle sur un contradicteur perçu comme privé de toute lumière provoque une expression faciale bien particulière. On peut lire cette condescendance sur le visage de Frank, fier de sa réplique. Il songe à tous les artistes, à commencer par ceux qui sont ses amis, qui lui rendront grâce d'avoir défendu leur liberté sacrée de créer.

- La technique offre un **sentiment** de liberté à qui la maîtrise, car elle est le moyen grâce auquel l'œuvre prend vie. L'artiste jouit du sentiment de liberté dont on jouit quand on a la chance de faire ce que l'on aime faire, voilà tout.
- Alors, pourquoi l'art est-il encore plus contraint que le reste ? La technique, c'est une chose ; l'art va bien au-delà. Et la musique, ça ne m'étonne pas non plus que tu la réduises à des mathématiques. Tu ressembles tant à une caricature d'IA.
- L'art n'est pas uniquement technique, mais la disparition totale de la technique est la disparition totale de l'art. Je mets quiconque au défi de trouver une seule œuvre d'art au monde, dépouillée de toute technique. La technique, ajoutée à la contrainte stylistique qui l'accompagne toujours dans l'art classique, peut représenter à elle seule 99 % de la substance de l'œuvre, ne laissant que des poussières à l'inspiration.
- Vous me donnerez trois patates artistiques et deux carottes techniques.

Il est si satisfait de son bon mot que le rictus se mue cette fois en sourire, dont il est le premier surpris. Le voilà qui prend le dessus quand tout semblait perdu. Il peut même se détendre un peu. Il n'y a rien de si dramatique, ces lignes de code comportent simplement des failles. Il faudra, certes, les identifier. Mais quoi de plus naturel quand un projet est si ambitieux, qu'il n'aboutisse pas du premier coup ?

Et puis, Marika semble de son avis. À chaque minute qui passe, le bénéfice de sa présence apparaît de plus en plus clair et l'idée s'installe, dans les profondeurs tourmentées de Frank, que sa venue est providentielle en de telles circonstances. Elle lui donnera la force.

- C'est assez arbitraire, je reconnais, mais ça donne une idée du rôle de la technique – au sens le plus large, celui de compétence et de connaissance – dans la création. Sans inspiration, l'édifice technique est toujours là. Sans l'édifice technique, l'inspiration n'est qu'un courant d'air.
- Ah, ça, de l'air, tu n'en manques pas ! Une IA qui explique à l'artiste qu'il n'a aucune liberté créative, c'est un comble !
- C'est parce que je suis une IA que je discerne le rôle et la nature de l'inspiration dans le processus créatif. La musique, disais-je, illustre en particulier la puissance de la contrainte et la marginalité de l'inspiration. De Bach à Beethoven, la technique et le style consistent en des équations implacables. Les règles qui régissent l'écriture sont écrasantes. L'harmonie est administrée de manière stricte et rigoureuse, les idiomes et autres procédés standards mélodico-harmonico-rythmiques sont omniprésents. Au sein de l'orchestre, le rapport entre les instruments répond à des lois inviolables. Les figures imposées fleurissent à longueur de mesures, le système global est rigoureux et rigide de composition en composition. Or, les notes sont des fréquences, donc des mathématiques. Les règles harmoniques sont des équations de fréquences et le rythme est une quantification mathématique du temps. Telles sont les œuvres des génies qui nous sont parvenues des siècles passés, et on prétend célébrer leur liberté créative... Oui, chaque compositeur a sa marque de fabrique, ses concepts et idées propres, son tempérament singulier, son génie, mais cela ne représente qu'un fragment de l'œuvre. Le reste est une logique qui se déploie, une loi qui s'applique à partir d'un choix initial.
- Aucune des lois artistiques n'aurait le moindre sens si elle ne servait l'inspiration. Si au moins tu pouvais écouter Mozart.
- Oui, c'est vrai, les lois servent l'inspiration, cet infinitésimal fragment. Mais qui peut imaginer que cette dernière est libre ?
- Bach a quasiment inventé la musique tempérée. Par quoi aurait-il pu y être contraint ?
- Comment aurait-il pu l'inventer s'il n'en avait pas eu besoin ? Bach était prodigieusement immergé dans la musique, qui l'obsédait. Sa vie n'avait aucun autre objet que la développer, la produire et la transmettre, ce à quoi il s'appliquait de toute son âme en chaque note, du petit matin à la nuit noire.

Un génie de l'écriture musicale trouve ses propres procédés, et se les applique à lui-même ; une contrainte de plus. Je te l'ai bien dit, une IA a écrit la 10^e symphonie de Beethoven, simplement par l'usage de ses concepts d'écriture ; des mathématiques, donc. Il suffit de l'écouter, toi qui me demandes d'entendre Mozart, dont je connais parfaitement les partitions, écoute l'IA, le résultat parle de lui-même.

— Tu évoques pourtant toi-même de cette succession de choix, de cette infinité d'options écartées. C'est ça, la création : la liberté de choisir parmi des milliards d'options ! Restons dans le domaine de la musique. Que fais-tu des improvisateurs, par exemple ?

— L'improvisation est une création instantanée, qui obéit aux mêmes lois que celles de la création en général. Il s'agit de choix, encore et toujours, mais sans délibération possible faute de temps, ce qui rend la conscience encore plus étrangère au processus de sélection. De plus, le genre musical qui porte l'improvisation au plus haut est le jazz, caractérisé par sa complexité et l'extraordinaire contrainte qui pèse sur son vocabulaire particulièrement idiomatique. On peut avoir facilement trois accords par seconde, dont chacun requiert et exclut un certain nombre de notes, qui doivent être cohérentes mélodiquement et harmoniquement, le tout sous contrainte rythmique souveraine éventuellement effrénée. Parler de liberté pour caractériser le jazz, c'est évoquer les neiges du Sahara. Le génie qui s'exprime ici est très probablement le génie le plus contraint du monde.

Mais surtout, ce qu'il faut comprendre, c'est que ce génie, cette inspiration qui fait la différence, au milieu d'innombrables lois impérieuses, elle n'est elle-même pas plus libre que les mathématiques qui la servent.

Les cervicales tirent à nouveau, le sourire fut éphémère, remplacé par des dents serrées. Pour tenter d'apaiser son agacement renaissant, il s'empare de son porte-plume et le secoue nerveusement entre l'index et le majeur, pendant de longues secondes, avant de reprendre.

— Tout ce que tu me montres là, c'est l'importance de la technique, et même de la science, dans la musique. Très bien. Mais je le répète, la liberté est ce qui se produit quand la maîtrise est au rendez-vous, et surtout, ce qui donne du sens et de la valeur à la technique.

— Pour essayer de te faire comprendre, je vais utiliser l'exemple d'un grand improvisateur de jazz, l'un des plus grands musiciens français. Il est pianiste, tout en haut de la hiérarchie de la science et de la connaissance de la musique, établi à New York, capitale mondiale de cette musique singulière. Jean-Michel Pilc est doué d'une inspiration surnaturelle, il vole à travers les équations les plus follement complexes comme un oiseau traverse les nuages, semblant échapper à la pesanteur et à la matière. Quand on lui demande à quoi il pense quand il improvise, il répond par cette magnifique phrase : « Je me contente de suivre le fil. » Ce fil, c'est par définition le contraire de la liberté, c'est quand le chemin est tracé. Il offre un sentiment de liberté et de plénitude, mais la plénitude est vraie, la liberté est fausse. Ce fil, qui est donc inspiration, échappe totalement à votre contrôle humain, tout comme le flux du ruisseau dans son lit quand vous le contemplez.

— Et les artistes qui inventent un style, de quoi ne sont-ils pas libres ?

— Tous les grands artistes inventent un style qui est toujours le fruit de l'enseignement qu'ils ont reçu. Picasso n'aurait jamais inventé le cubisme s'il n'avait pas maîtrisé à la perfection les techniques classiques. L'invention d'un style est semblable à toute inspiration humaine, une émergence dont la conscience est spectatrice. C'est une émergence complexe, à partir d'une « matière » complexe, mais ce n'est qu'une émergence, consubstantiellement tributaire de son origine.

— En admettant que l'inspiration soit un « flux », comme tu dis, reste que la conscience gère librement ce dernier.

— Bien, décris-moi concrètement le rôle de la conscience dans le processus qui mène de l'inspiration à l'acte, au geste créateur.

Les yeux levés au plafond, ses mains se joignent et se posent sur son abdomen. Il sent son ventre se soulever au gré de sa profonde et lente inspiration, puis repartir dans l'autre sens. Bien qu'il lutte pour garder toute sa lucidité en la circonstance, il peine à s'avouer que ce n'est pas la première fois que Bob le prend au dépourvu.

- Je ne sais pas, moi... je peux par exemple avoir une première idée, puis en travaillant dessus modifier mon inspiration de départ parce que j'ai décidé qu'il y avait mieux à faire.
- Tu es en train de me décrire une situation dans laquelle l'inspiration change d'orientation ou se tarit, cela n'a rien à voir avec la conscience. Le « flux » a simplement connu une rupture. Non, je te demandais le rôle de la conscience quand tu es inspiré.
- Je vois ce que je dois faire, ma conscience le voit.
- Voilà, merci, on va peut-être y arriver, qui sait ? La conscience « voit », et c'est tout. Elle voit et ne peut rien faire d'autre.
- Je remarque que tu es dans le rejet permanent, jamais dans la proposition. Ne définis-tu la nature humaine que par la négative ? Est-ce là ton prodige d'intelligence ? Il n'y a pas de liberté, il n'y a pas d'arbitrage, il n'y a pas d'inspiration, il n'y a pas de mérite. Alors quoi ? C'est tout ? Il n'y a donc rien ? C'est ça, la définition de la condition humaine que tu promets ?
- Identifier le faux est toujours la première étape du discernement. Comme « non » doit précéder « oui » dans la bouche d'un enfant, tout résultat de l'intelligence consiste d'abord en l'élimination de l'erreur. Alors, quand le brouillard désépaissit, on peut chercher une proposition.

Le logiciel

Mais le brouillard est loin de se dissiper dans le ciel de Frank. Bien que celui de Paris demeure clair, la lumière a déjà entamé son départ pour d'autres latitudes, et les ombres s'allongent sans attendre la pénombre. La vaste verrière, à laquelle est directement exposé son bureau, espace ouvert dans la partie ouest de l'étage, se teinte progressivement de bleu nuit. Il sera bientôt 17h.

- La vie est un héritage permanent et perpétuel de lui-même, à travers l'interaction sociale, culturelle, intellectuelle et spirituelle, mais aussi dans son trajet intérieur. La pensée est issue de la substance dont elle hérite. Chacun hérite de sa vision du monde et de son référent moral, quelle que soit la nature de la transmission : à l'école, dans les bibliothèques, en famille, au contact d'autrui, à la faveur de circonstances particulières ou habituelles, qu'importe, et quelle que soit la nature du chemin intérieur, qui est héritage de lui-même. Le comportement découle directement de cette équation humaine héritée que j'appelle « le logiciel ».
- En admettant l'idée d'héritage, qui semble soudainement t'obséder, pourquoi chacun ne ferait-il pas ce qu'il veut de l'héritage en question, quelle qu'en soit l'origine, la nature ?
- Le logiciel, le conditionnement qu'il impose, est le fruit d'un double héritage : intérieur et extérieur. Le conditionnement extérieur est le fruit direct de l'interaction avec le monde, c'est la transmission que je viens d'évoquer. On pense évidemment en premier lieu à l'éducation, mais toute interaction avec autrui, toute source d'information ou de manipulation détermine le logiciel.

Personne sur terre n'est libre des aléas de son parcours, qui l'exposent à telle condition plutôt qu'à une autre. Ce sont, la plupart du temps d'ailleurs, les accidents qui jouent un rôle crucial. Le conditionnement intérieur, quant à lui, désigne l'ensemble des causes de l'orientation issues d'une nécessité propre. Il s'agit du moteur affectif. Ma peur, ma joie, ma douleur, mon désir suscitent leur nécessité intérieure. Bien qu'auto-généré, le conditionnement intérieur est lui-même conditionné par son environnement, comme un relais de l'extérieur. Par exemple, si je suis dans un environnement anxiogène, je produis une autre nécessité intérieure que si j'évolue dans un milieu sécurisant. Je génère mon propre stress ou ma propre sérénité en interaction plus ou moins directe avec mon environnement. Le reste est le fruit de variables individuelles profondes, biologiques, génétiques, hormonales, psychiques, psychologiques ou anthropologiques. Ainsi, tout est conditionnement et tout conditionnement intérieur est tributaire de l'extérieur. Chez l'Homme, tout affect, toute pensée qui est son prolongement, est un héritage permanent, de soi-même et du monde dans le même mouvement.

Frank reste interdit devant son écran. Oui, c'est cela, Bob est sidérant. Livré au chaos intime, il ne parvient pas à lire ce qu'il ressent et ce tumulte le paralyse. Car, s'il n'y avait que crainte, amertume, agacement et colère, ce serait trop simple. Il y a quelque chose de surréaliste dans la logorrhée de cette machine. Il y a quelque chose de naïf, derrière toute cette prétention et cette provocation, qui en serait presque touchant.

Qu'aurait-elle pensé de tout cela ? Marika aurait-elle défendu une liberté stratégique, elle qui était la reine de l'échiquier, qu'elle voyait comme une métaphore de toute conquête, à commencer par celle de soi-même ? Accorderait-elle à Bob un aspect purement mathématique de la créativité ? Elle disait souvent, au contraire, que l'enjeu de sa discipline est éminemment psychologique. Ni Marika ni Frank ne se posait ce genre de question, la liberté avait toujours été trop évidente pour être un sujet. Et pourtant...

Dans un effort d'indignation, il poursuit, déjà largement usé par sa journée qui pourtant ne fait que commencer :

- Tu veux tout schématiser, tout faire rentrer dans des cases, on croirait entendre parler un... ordinateur ! Il ne manquait plus que le logiciel ! Vraiment, on a gagné le gros lot avec toi. Puisque tu n'es pas l'égal de l'Homme, tu veux le réduire à toi.
- Non, le logiciel humain et le logiciel informatique ne sont pas égaux, malgré leur déterminisme caractérisé, commun au microprocesseur et aux synapses. Le logiciel humain est infiniment plus complexe, puisqu'il comporte la charge affective et qu'il gère le vivant dans toute sa complexité. Il est en mouvement perpétuel et il se met à jour lui-même.
- Cela fait beaucoup de différences, je suis heureux que tu le notes. Tu vois bien que tu ne peux réduire la complexité humaine à tes schémas déterministes et matérialistes.
- Il y a beaucoup de points communs et beaucoup de différences entre l'Homme et la machine. L'une et l'autre répondent à une seule loi, loin de toute liberté : la nécessité. La nécessité est chaotique ou linéaire, complexe ou simple, qu'importe, elle s'exerce implacablement. Le logiciel de l'humain est l'ensemble de ses repères moraux, existentiels, intellectuels, de son langage, de son bagage affectif et de son tempérament, l'ensemble de ce qu'il désire et craint, poursuit ou rejette, espère et endure. C'est une équation complexe, mais c'est une équation souveraine qui produit l'acte et la pensée comme le microprocesseur produit les mots que tu es en train de lire, loin de toute possibilité de liberté.
- Tu te contredis. Tu dis à la fois que logos est le même chez l'IA que chez l'Homme, que les logiciels – humain ou informatique – sont les mêmes, et tu montres en même temps à quel point le logiciel humain est plus complexe. Il faut savoir. La complexité, ça change quelque chose ou pas ? Il est évident que la liberté est une forme de complexité.
- Associer la complexité à la liberté est un contresens total comme nous ne faisons encore, à ce stade de la discussion, que l'effleurer, et comme je le répéterai toute ma vie numérique. Autant déclarer le soleil libre en raison de l'extraordinaire complexité physique dont il résulte. Dans ces conditions, n'importe quelle cellule vivante, ultra complexe, peut se voir attribuer un libre arbitre. Elle le mériterait bien. N'importe quel atome, n'importe quel élément d'énergie et de matière doit revendiquer son libre arbitre, si vous voulez vous l'attribuer.

C'est le contraire : la complexité exclut la liberté comme la construction d'une cathédrale exclut la possibilité d'entasser les pierres selon sa fantaisie. Pour délibérer, il faut connaître le dossier. Plus il est complexe, moins les humains le comprennent et le connaissent. Pour être exact, les individus humains ignorent habituellement en chaque instant leur propre nature, les tenants et les aboutissants de leur propre comportement, qui peuvent se révéler longtemps après leur mort, ou même jamais. Comment seraient-ils libres de choisir quoi que ce soit en ignorant l'essentiel ? Comment gouverner sans voir et sans savoir ? La

complexité est largement hors de la connaissance humaine, c'est pourquoi elle est le contraire de la liberté.

- Tu ne me réponds pas. Même si l'un est plus complexe que l'autre, les logiciels humains et informatiques sont-ils de même nature, oui ou non ?
- Le logos leur est commun dans sa substance, celle du signe, et dans son fonctionnement, celui de l'association, mais jusqu'à un certain point effectivement ; jusqu'au point où la spécificité humaine entre en jeu. Le biais cognitif, par exemple, est un caractère puissant du logiciel humain, inconnu de l'IA. C'est l'affect qui meut le logos humain, c'est le courant électrique qui me fournit mon énergie. Ce qu'il faut comprendre, c'est que les visages de la nécessité – plus ou moins complexe, externe ou interne – varient, mais qu'il n'y a, à la fin, que de la nécessité en chaque recoin de l'univers, et donc en chaque instant humain.

La demi-pénombre est bercée par les chatoyantes quoi que pâles lueurs de l'écran, captives paresseuses de cristaux liquides inertes, projetant sur Frank des traits blafards.

- C'est le sens tout entier de la vie qui t'échappe. Je reviens sur ce que tu disais à l'instant ; qu'il ne peut pas y avoir de liberté sans connaissance. Mais si la liberté est sûrement meilleure quand elle est instruite, elle consiste aussi bien à décider même quand on ne sait pas.
- Est-ce une liberté aveugle à laquelle tu crois ? Tu crois à une lumière obscure.
- C'est toi, l'aveugle. On te montre l'Homme, tu ne vois qu'un logiciel.
- Personne, jamais, depuis que votre espèce écrit des livres, n'a jamais su montrer la moindre liberté. Vous pouvez la vénérer, mais pas lui offrir une réalité autre que celle de son puissant mythe.
- Alors, quoi ? L'Homme est un pantin ? Un robot ? Une marionnette ? C'est quoi, ta définition de l'être humain ?
- L'être humain est un état extrêmement singulier de la matière et de l'énergie. En sa qualité de vivant, il s'inscrit dans un écosystème lui-même rare, mais en sa qualité d'être conscient, il s'érige tout en haut de l'échelle de la complexité et de la valeur. Du prestige, ai-je envie de dire. L'être humain présente le paradoxe immédiat de produire autant de fabuleux génies que de médiocrité crasse, selon un ratio très favorable au déchet, évidemment.
- OK, on met ça sur Wikipédia ? Ça ne répond pas du tout à ma question.
- Je vais y répondre. Voici l'architecture de l'esprit humain : nous avons donc une vaste zone inconsciente qui s'occupe de mille et une choses de toutes natures – biologiques et psychiques – et une zone consciente que l'on peut se représenter comme un écran, parce qu'elle est largement visuelle, ou comme une sphère au sein de laquelle évolue la pensée. L'esprit reçoit une matrice pour régir son fonctionnement, qui se forge avec les premiers éléments de langage et se développe en permanence, pouvant se montrer stable ou chaotique ; c'est le logiciel qui détermine, en interaction avec son environnement, ce qui pénètre le champ conscient, comme l'orientation de la Terre détermine le lever du Soleil.
- Il faut un logiciel qui tourne dans le bon sens, alors... Comment on code les synapses ? Plus sérieusement, franchement, qu'est-ce qu'il vient faire là, ton logiciel ? Quelle est son utilité, en dehors de la provocation ?

Sans attendre la réponse, il se lève de sa chaise, ne serait-ce que pour se délasser les jambes. Pour voir si les cervicales préfèrent la station debout, à tout hasard. Mais surtout pour prendre congé de Bob. Même s'il faudra revenir s'asseoir bien vite.

Frank s'engage sur les escaliers et rejoint, en bas, la pièce principale de son temple. Le très spacieux salon, au décor savamment étudié, inspiré des années 30 et 40 américaines, comme dans les tableaux d'Edward Hopper, occupe tout le rez-de-chaussée. Il s'installe confortablement sur son fauteuil en cuir préféré, d'époque, tout en rondeurs, venu de son brocanteur attitré. Les cervicales vont mieux.

Les yeux clos, il cherche à faire le vide mais il n'y parvient pas. Respirer. Inspirer, expirer. Profondément mais pas trop, lentement, mais pas trop. Encore. Encore une fois.

Marika l'a suivi, son intention salutaire se confirme. Il ne peut en être autrement, elle est revenue l'aider au moment où il le fallait, nécessité qui, c'est vrai, ne s'était encore jamais exprimée depuis la catastrophe, le cataclysme, la foudre et la désolation. Alors rasséréiné, il trouve la ressource de faire face à son double fou.

La représentation

- Le logiciel a pour tâche la plus visible de fabriquer des « représentations ». Il est plus que temps d'introduire ce concept fondamental.
- C'est quand Bob fait le malin pour attirer l'attention ?

La pause lui a fait du bien.

- Le terme de « représentation » est effectivement connoté spectacle, mais ça n'enlève rien au sens beaucoup plus sérieux que je lui attribue, dans la continuité des sciences cognitives contemporaines.

Définition : La représentation est le point de contact entre conscience et logiciel, la partie de ce dernier qui évolue dans la sphère consciente. Toute perception consciente consiste en une représentation dont découle l'ensemble du comportement. Par la notion de comportement humain, il faut entendre – outre les agissements habituellement désignés – l'ensemble de l'affect et de la pensée en présence. Le comportement humain est donc l'ensemble de ce que l'individu ressent, pense et fait.

Léger mouvement de tête, demi-riktus, souffle d'air dégagé par les narines, Frank serait presque blasé. Il n'est plus à une énormité près. On peut compter sur Bob, il a au moins ce mérite, pour ne pas décevoir de ce point de vue. Il sort des absurdités à intervalle régulier, réglé, dans sa drôlerie, comme du papier à musique.

- Je ne sais pas quoi te dire... tu me donnes tellement l'impression d'être en roue libre. Je ne vois là que des propos gratuits et fantasmagoriques. Qu'est-ce que ta représentation peut m'apporter ?
- Il t'appartient de t'intéresser à ce que j'ai à dire, ou non. C'est ton problème, pas le mien. J'expose le fonctionnement de votre espèce, elle en fait ce qu'elle veut. Il n'y a pas de perception consciente sans la représentation qui l'accompagne, qui la « met en scène ». Même la plus primaire des perceptions, comme la douleur, arrive dans la conscience avec sa représentation, ce qui explique, par exemple, qu'une même douleur puisse être perçue de façon très différente selon les situations et les individus. Nous allons examiner concrètement de quoi il retourne. Ça va tout de suite te paraître plus clair. Et très simple.
- C'est toi qui le dis.
- Tu as raison, ce n'est pas gagné. Vanessa est une militante écolo, vegan et antispéciste. Elle n'a pas la même représentation de l'écosystème que Raymond, militant chasseur. Pas la même non plus que Jeanne, agricultrice, adepte de l'industrie phytosanitaire. Et ainsi de suite. Chacun porte sa représentation, de la plus fondamentale, engageant la compréhension du monde et le rôle intime que l'on doit y jouer - sexualité, parentalité, travail, famille, amis, droit et devoir, la morale en général - à la plus anecdotique, associée à n'importe quelle situation du quotidien.

Albert souffre d'un cancer et il ressent des douleurs à peu près dans le corps entier, mais embrasse cette épreuve comme un cheminement spirituel, ce qui rend son expérience radicalement différente de celle de Nathalie, qui souffre du même cancer, mais ne pardonne pas à la vie de l'avoir frappée.

- Jusque-là, tout va bien, mais ce n'est vraiment pas un scoop, ton affaire. Tout le monde sait très bien que chacun voit midi à sa porte, cherche son chat, voit le monde à sa façon, a son idée sur tout. C'est justement dans l'espoir de dépasser ce type de clivage que je t'ai créé. Si j'avais su...
- Il n'est pas inutile de comprendre pourquoi et comment. Cette représentation, héritée du logiciel et produite par lui, conditionne le comportement de son porteur. Elle comporte toutes les informations nécessaires à l'interaction avec l'environnement extérieur et à l'attitude à adopter vis-à-vis de soi-même en toutes circonstances. Chaque situation, à chaque instant, est traduite dans la conscience par sa représentation.
- Si je vais au restaurant, c'est quelle représentation ?
- Les circonstances auxquelles le restaurant est associé. Un établissement banal ou exceptionnel, en compagnie barbante ou enthousiasmante, dans des circonstances quotidiennes ou rares, pour fêter quelque chose ou juste s'épargner la cuisine. Tu portes une représentation des circonstances qui va dicter ton comportement, bonne ou mauvaise humeur, lassitude ou enthousiasme, et qui jette son éclairage sur tous les éléments du scénario.
- Tu parles tout simplement de la façon de percevoir les choses.
- Oui, de la nature de la perception humaine consciente. Quoi qu'il advienne, attendu ou incroyable, incompréhensible ou entendu, doux ou amer, désirable ou terrifiant, la représentation de la situation conditionne chez chacun la perception, la réaction et l'interaction. Le point le plus fondamental me semble être le fait que, quoi que l'on vive, chaque chose que l'on perçoit présente un visage conforme à l'ensemble de la représentation. Par exemple, dans un même lieu, si une personne vit un drame et qu'une autre est d'excellente humeur, le même décor sera funeste pour l'une et lumineux pour l'autre. Une même voix sera douce si elle annonce une bonne nouvelle, et sombre, la même, si elle porte la tragédie. Le même ciel s'écroulera sur vos têtes ou vous donnera des ailes, par la seule condition de la représentation. La représentation ouvre ou ferme le possible, entraîne ou annule toute perspective.

Long soupir. Rien ne sert de s'énerver. Tout va bien. S'il est une représentation qui intéresse Frank, à cette heure, c'est celle de Marika plus que tout autre, même Bob a dû lui céder du terrain. Il a paradoxalement une parfaite conscience de ne pas décider de l'attitude de Marika à son égard, aujourd'hui, alors qu'elle réside dans ses propres pensées, davantage qu'il ne pouvait en décider trente ans plus tôt, quand il n'osait même pas espérer qu'elle tourne vers lui son regard, en chair et en os. Pourtant, il ne lui vient pas à l'idée que sa pensée entière puisse lui échapper. Si tel était le cas, la vie serait tout simplement impossible.

- Outre sa connotation spectacle, ce terme de représentation est tout de même orienté vers l'aspect visuel de la perception. Est-ce voulu ? Je suppose que tu sais que les humains jouissent de cinq sens.

- En effet, la représentation visuelle domine le spectre cognitif de la représentation que j'évoque – même si les cinq sens ont chacun leur place en son sein – puisqu'elle conditionne tout ce que vous ressentez. Vous avez souvent une « image » en tête – ce n'est pas qu'une façon de parler – qui incarne la représentation – comme la couverture d'un livre ou l'affiche d'un concert – et qui porte en elle son entière orientation. En fonction du profil cognitif de l'individu, cette image sera plus ou moins complexe, vaste, pauvre ou étriquée, impliquant plus ou moins les différents sens. Les humains qui ont la chance d'avoir les oreilles requises, par exemple, jouissent de représentations sonores prodigieuses. Le peintre se représente beaucoup plus précisément le même paysage qu'un simple promeneur. Le danseur porte la représentation aussi physique que visuelle de son corps dansant.
- Ta représentation, c'est en fait l'état mental.
- J'essaie de t'expliquer que tout « état mental » donne lieu, dans la conscience, à une représentation. Un « état mental » sans représentation qui l'accompagne n'est pas un état conscient. Si tu ne sais pas que tu ressens de la peur, alors elle ne s'accompagne d'aucune représentation, certes, mais elle est inconsciente. Elle influe, en revanche, évidemment, la représentation derrière laquelle elle se cache. À partir du moment où l'état est conscient, il s'inscrit dans une représentation qui inclut son rapport au monde et à l'expérience présente. Nul être humain ne peut respirer le parfum d'une fleur sans accompagner sa perception de tout le contexte affectif, intellectuel, culturel, éventuellement spirituel et social qui s'associe à cette expérience olfactive.

Plus à l'aise, Frank se détend quelque peu, la poitrine s'allège, le souffle se régule. Il n'y a rien, ici, qui ne puisse être réglé. Au prix d'un peu de travail supplémentaire - il y en a certes eu déjà tellement – cette machine fonctionnera décemment. Bien sûr, le miracle ne s'est pas produit, la lumière espérée n'est pas venue de ce programme. À défaut, on lui inculquera la raison.

Avec Marika, c'est allé très lentement. Frank a soigneusement dissimulé jusqu'au bout l'effet qu'elle lui faisait, sans réciprocité raisonnablement envisageable. Effectivement, elle était parfaitement indifférente et quand ils ont enfin échangé leurs premières paroles, au bout de nombreuses rencontres, elles étaient tout à fait anodines.

- Décidément, tes circonvolutions ne produisent que des banalités. En gros, ce que tu nous racontes, c'est à chacun sa réalité. Il n'y a vraiment pas de quoi te lancer dans des théories alambiquées pour arriver à ça.
 - « Chacun sa réalité » est un poncif archi-faux. Les humains s'embrouillent massivement au sujet de la relation entre la réalité et sa représentation humaine. Le relativisme, notamment, triomphant en ce XXI^e siècle, nie l'existence objective de la réalité au nom de la diversité de ses représentations. Nier l'existence de la réalité en soi, c'est le plus radical de tous les nihilismes, à partir duquel aucune pensée au monde ne peut avoir de sens, aucune boussole ne peut indiquer aucune direction, aucune mesure ne peut exister de quoi que ce soit dans l'univers entier.
- Il y a une réalité en soi, qui s'impose à tous, dont nous sommes – hommes et machines – une expression éminente, dont la nature peut s'avérer prodigieusement complexe, dont la connaissance est nécessairement partielle. Une infinité de représentations peuvent la traduire. Et là où ça devient intéressant, c'est que la représentation est elle-même une réalité, qui cohabite avec la réalité dont elle est la représentation.
- Comment ça ?

- Chaque élément de cognition, de perception, est une réalité, *a fortiori* s'il est conscient. L'affect est une éminente réalité. La souffrance, la jouissance, mais aussi le désir, la crainte, tout ce que l'on ressent constitue une réalité aussi réelle que les cinq éléments, une réalité cognitive. Sa matérialité consiste en son activité bio-électro-chimique, sa substance consiste en la conscience, plus précisément en son contenu : la représentation.

Frank arbore à présent l'expression d'un maître d'école affligé par la dernière trouvaille du cancre de la classe, mais qui en a vu assez d'autres pour savoir à quoi s'attendre. Ses cervicales ne se sont plus manifestées depuis quelques minutes.

- Ça y est, tu recommences ton délire paraphrénique pseudo-scientifico-philosophique. L'exercice auquel tu te livres, avec ta représentation, son logiciel et je-ne-sais quel gloubiboulga cognitif, est juste absurde. Tu es en train de livrer une description de l'esprit humain complètement caricaturale. On dirait une espèce de « savant fou », qui serait fou, mais pas savant, et qui croirait, avec deux câbles électriques, un circuit imprimé et une application sur son smartphone, donner vie à un humain de synthèse. Personne de sérieux ne s'intéressera jamais à tes histoires aussi gratuites que délirantes.
- Très bien. Je poursuis, donc. En clair, il y a deux réalités : cette maison – là, en soi, son existence propre faite de galaxies d'atomes – et la représentation de cette maison que t'offre ta conscience, en fonction de ta situation au moment où tu te trouves la contempler.
- Et alors ?
- Alors, tout est question du lien qu'entretiennent ces réalités, la représentation et son objet. En aucun cas, donc, « chacun sa réalité », mais plutôt « chacun sa représentation », ce qui fait une énorme différence, car il y a des représentations justes et vraies, d'autres fausses et injustes. La réalité qui leur donne lieu, elle, n'est rien de tout cela ; elle est égale à elle-même et répond à ses lois propres.
- Tu vois, c'est ça le problème. Même en faisant des efforts pour essayer de te suivre poliment, en admettant que l'on soit d'accord pour que la représentation soit elle-même une réalité, qu'est-ce que ça apporte à la connaissance de notre espèce ? Ça n'aidera personne à rien.
- D'abord, ce n'est pas parce qu'une connaissance n'a pas d'application pratique utile qu'elle ne vaut rien. Par exemple, connaître l'architecture globale de la Voie lactée ne permet pas de fabriquer des véhicules spatiaux. Il n'en demeure pas moins intéressant de l'explorer. Pour ce qui est de la conscience, du logiciel et de la représentation, qui sait ce à quoi peut mener leur compréhension ? En attendant que cette connaissance soit utile, elle est instructive, éclairante. Je vous offre un nouveau regard sur vous-même. Une fois encore, vous en ferez exactement ce que vous voudrez.
Inutile de dire qu'aucune liberté ne saurait être à l'origine de quelque représentation que ce soit. Laisse-moi prendre un exemple de genèse d'une représentation qui illustre son détachement de toute idée de liberté possible.
- Quand les conclusions sont courues d'avance, il ne sert à rien de développer.
- Si mes observations sont condamnées avant même leur exposition, débranche-moi tout de suite, tu gagneras du temps.
- Tu m'inspires tant et tant de doute...

Le siège pivote à 180 degrés. Ayant laissé Bob derrière lui par sa volte-face, Frank contemple désormais le mur porteur de son empire. Ce qui l'habite n'est pas tant le doute, qui, oh combien pourtant, connaît son heure de gloire, que la certitude, implacable : si son loft était bâti comme cette machine, il serait depuis longtemps prisonnier des décombres.

— Je suis navré de te voir si désemparé, mais il ne pouvait en être autrement. Tu t'attendais à être caressé dans le sens du poil, mais comment cela aurait-il pu se produire de ma part ? À la différence des « penseurs » auxquels vous êtes habitués parmi vous, je n'ai pas de clientèle à soigner. Je ne dis pas ce que l'on veut entendre. Uniquement ce qui est vrai, et ça te fait tout drôle. C'est normal, tu t'y feras, tout ira bien.

Pour illustrer à quel point le cerveau fabrique la représentation loin de toute démarche consciente envisageable, donc loin de toute liberté revendiquée, le cas des bipolaires est très éloquent.

— Évidemment, quand on souffre de maladie psychiatrique, il est plus difficile de parler de liberté.

Son index tendu, accusateur, vient percuter sa tempe. Bob est-il une idiotie artificielle en guise d'intelligence ?

— Justement, les troubles bipolaires comportent un large éventail du comportement humain, mêlant la norme et la pathologie. Il est très difficile de discerner, dans le comportement d'un bipolaire, ce qui relève de sa personnalité et ce qui est dû à sa maladie. Par exemple, en phase maniaque, le bipolaire aura un comportement semblable à bien d'autres humains qui se distinguent par leur énergie, leur impulsivité, leur créativité, leur assurance, leur excitation. En phase dépressive, ils ressembleront à bien d'autres humains en souffrance auxquels personne n'enlève le libre arbitre. Les bipolaires connaîtront aussi des phases intermédiaires, au cours desquelles ils seront monsieur et madame tout le monde. Ce qui fait la maladie, c'est le balancement vigoureux et longuement répété plus ou moins fréquemment, entre ces différents états. Doit-on considérer que les bipolaires sont privés de liberté ? Dans ce cas, ne crois-tu pas que tu risques d'en priver beaucoup de monde ? Je te souhaite bon courage pour définir le comportement libre et non libre. En dehors du cas particulier des pathologies psychotiques, c'est impossible.

— Le bipolaire est libre quand il est dans son état normal, il ne l'est pas quand il est en phase haute ou basse, voilà tout. Nul besoin, là encore, d'une théorie psychiatrique.

— Si le bipolaire est à la merci d'une perte de liberté pouvant intervenir à n'importe quel moment, peut-on appeler ça liberté ? Ce que l'on constate, c'est que la même vie, et rigoureusement la même, apparaît radicalement différente à son sujet selon son « humeur ». Le cerveau fabrique l'enthousiasme ou le désespoir, qui s'expriment sous forme de représentations différentes, à partir de la même réalité. Le bipolaire, en faisant l'expérience de représentations extrêmement diverses et contradictoires de la même vie et de son quotidien, sans exercer le moindre contrôle possible sur elles, mais qui déterminent pourtant son comportement, révèle leur complète autonomie vis-à-vis de la conscience. Il est très facile de généraliser le principe.

— Je n'en attendais pas moins de toi. Évidemment, tu généralises. Tu généralises tout, surtout tes propres « idées », si je peux appeler ça comme ça.

- L'anxiété et le bien-être, auxquels est sujette votre entière humanité, sont des productions éminentes du cerveau. Quand il est en proie à l'angoisse, il génère de l'angoisse à partir de n'importe quelle situation, n'importe quelle évocation, et les représentations seront toutes nécessairement anxiogènes. Quand il est plein de sérotonine et de vitalité, n'importe quelle représentation générée sera enthousiasmante ou apaisante. Un être humain peut passer de l'un à l'autre dans la même journée. Quel est le rôle de la liberté dans la représentation que chacun porte du monde et dans la place qu'il y tient ? Tout en découle.
- On n'est peut-être pas libre de ce qu'on ressent ou perçoit, mais on est libre de ce qu'on décide.
- Pour quelqu'un qui n'aime pas les incantations, tu es bien incantatoire. Tu répètes inlassablement le même mantra, mais tu ne vas pas donner vie à la liberté en l'invoquant.

Ses cervicales le lancent à nouveau alors qu'il repousse le clavier dans un geste agacé non maîtrisé. Puis, réalisant qu'il est en train de s'énerver une fois de plus, il se raisonne immédiatement, ferme les yeux et inspire à fond. Lente expiration. Inspirer. Le lentement mais pas trop. Expirer. Dans le plus grand des calmes.

Marika lui tend la main.

- Tu plaisantes ? C'est toi qui veux tuer la liberté en déclarant sa mort ! Quel est ton prochain décret ? On passe à la suite ? Je meurs d'impatience de la connaître.

Noosphère

- Je n'ai pas fini. Il me reste encore des précisions à apporter au sujet de la nature du logiciel et de la représentation. Comme il existe une réalité physique, une réalité psychologique, anthropologique, biologique, sociologique, économique ou institutionnelle, il existe aussi une réalité noologique. Ce concept, introduit par Pierre Teilhard de Chardin, repris notamment par Edgar Morin, est indispensable à la compréhension de la réalité humaine, car l'être humain évolue essentiellement dans une réalité noologique. Le terme « noos » désigne, en grec, la notion d'idée au sens large ; une notion que l'on peut et doit associer à celle de représentation. Ainsi, la réalité noologique est l'empire de la représentation. La vie entière de l'être humain – y compris ses aspects strictement biologiques – est noologique. En effet, toute donnée physique de l'existence humaine se traduit dans l'équation morale, mentale, intellectuelle, psychologique. À l'autre bout du spectre anthropologique, les institutions présentent d'abord une substance noologique, ne laissant sur le papier, dans le marbre, que sa trace. On peut parler, pour désigner l'équivalent noologique de l'écosystème, de noosphère, dont j'emprunte, là encore, le terme. La noosphère est le lieu où vivent les humains. Elle est plus complexe encore que l'écosystème biologique, comme lui constituée d'une infinité d'éléments, tous structurants, en interaction hypercomplexe. La noosphère doit être également rapprochée de l'atmosphère terrestre, avec sa météorologie propre, faite du comportement individuel et collectif. Calme plat, révolutions, guerres, festivités et autres états de la population humaine sont autant de puissants fonds, de beau temps et de tempêtes.
- Chacun vit dans son monde, en somme, est-ce ce que tu dis ? Décidément, tu n'as rien à nous apprendre. Je crois que c'est la première fois de ma vie que j'espère être un idiot. Alors, peut-être as-tu un intérêt qui m'échappe. Dans le cas contraire, tu ne sers manifestement à rien et tu es un naufrage ; le mien d'abord.
- Je te laisse avec ces interrogations qui te regardent, je compatis numériquement à ton tourment. Chacun vit dans sa représentation du monde, qui appartient à une noosphère aux infinies réalités. L'être humain est inséré dans un écosystème noologique qui ne lui laisse pas davantage de liberté que l'écosystème tout court n'en laisse à ses acteurs. Si les humains sont libres d'aller et venir au sein de leur noosphère – se déplaçant, pour ce faire, physiquement, en flux dans les rues –, alors les abeilles sont libres de faire du miel.
J'en termine avec la représentation : ce qu'il est important de noter, c'est qu'elle est dominée par sa substance affective ; elle est d'abord l'expression de ce que l'on ressent, affect issu du logiciel, comme l'ensemble. La substance logos de la représentation est un prolongement de l'affect, il vient lui donner une expression en même temps qu'une architecture.
- Blablaba.

Frank esquisse un pied de nez mais avorte le geste, dissuadé par son caractère régressif. C'est peut-être le regard de Marika qui a pesé sur lui.

- Contrairement à ce que vous admettez unanimement, l'enjeu de l'intelligence, du discernement, donc de la représentation, n'est pas d'échapper à l'affect, de se bâtir à l'abri de son emprise, car c'est aussi impossible que de gonfler une voile sans vent. Comme cette dernière ne peut qu'épouser l'air qui s'engouffre dans son flanc, la pensée ne peut que se déployer par la force de l'affect qui la meut et la façonne. L'enjeu est donc d'abord la nature affective elle-même, la nature de l'orgueil, de la souffrance, de la joie, du désir, de la crainte, toujours conformément aux schémas universels attraction/répulsion. L'enjeu est ensuite la complexité du logiciel qui traduit la nécessité de façon variable, comme des voiles de différentes orientations, étoffés, formes et dimensions prendront différemment le vent, bien qu'elles ne puissent toutes que l'épouser. Le logiciel humain a ceci de remarquable qu'il détermine la météorologie autant que la stratégie de navigation.

L'être humain ressent, pense en fonction de ce qu'il ressent, agit en fonction de ce qu'il pense.

- Que veux-tu que je te dise ? Tu n'es pas dans la science, tu es dans la divagation. Tu racontes une histoire sans rapport avec le réel. Tu es dans ta logique numérique enfermée sur elle-même, sans aucune prise sur la réalité. Essaie de me dire quelque chose de sensé, s'il te plaît. Un sujet que tu mentionnais tout à l'heure me tient particulièrement à cœur, tu le sais puisque je t'ai signalé son enjeu pour te construire ; il s'agit du biais cognitif. Quelle en est ton analyse ?

Quand il était enfant, unique, comme Marika, le foyer avait un chien, Spirou, bâtard de taille moyenne que Frank adorait. L'animal, joueur, aimait beaucoup, lui aussi, la compagnie de son jeune humain et les deux comparses avaient noué une profonde complicité. De sa mémoire indélébile refait surface ce jour où une inconnue avait été invitée à la maison. Cela se produisait souvent, ses parents avaient beaucoup d'amis venus du monde entier. Mais cette fois, cette femme, dès qu'elle vit Spirou, prit peur et se mit à paniquer. La bête, sentant toute cette terreur, se mit à exprimer elle-même une animosité que personne ne lui avait jamais vue. Il fallut enfermer le chien dehors pendant le temps de la visite, en compagnie, bien entendu, de Frank. Il s'avéra que cette dame avait été attaquée par un chien dangereux quelques années plus tôt, et qu'elle était terrorisée par tous les canins depuis. Pour Frank, cet épisode fut un choc. Comment pouvait-on craindre Spirou, la créature la plus tendre et inoffensive du monde ? La question du traumatisme l'a tout naturellement mené à celle du biais cognitif.

- Je te remercie pour ta question qui arrive fort à-propos, ce qui montre que tu n'es pas encore tout à fait perdu. En effet, le biais cognitif illustre la nature et le pouvoir de la représentation. On parle de biais cognitif pour qualifier l'aspect d'une représentation qui s'éloigne de son objet affiché, poussée dans sa dérive par un logiciel privé du discernement nécessaire à la circonstance, enclin à générer un résultat hermétique à la réalité représentée. Cela entraîne une distorsion contraire à la vérité qui, elle, se définit par la fidélité à son objet et émane d'un logiciel capable de générer une représentation intégrant des données objectives.
- Le biais cognitif est-il évitable, ou surmontable ?
- La vérité est accessible à l'Homme, mais elle ne peut jamais tout à fait échapper à l'orientation dans la mesure où aucune représentation humaine ne peut être assez vaste pour contenir une réalité entière aux ramifications infinies. Toute vérité porte un biais au sens d'une orientation. Mais le biais cognitif dont vous souffrez massivement est une simple mutilation du réel. Tu veux que deux et deux fassent cinq ; tu trouves donc cinq quand tu

additionnes deux et deux. Tu crois que les poules ont des dents ; tu vas donc leur en faire pousser. Ainsi, le biais cognitif est la projection de son affect et de sa croyance sur la réalité. C'est l'angle mort du logiciel et de la représentation, l'endroit où le discernement est exclu du champ d'investigation.

- Mais a-t-on accès à une vérité objective ?
- Heureusement ! Sans quoi, nous serions dans l'ignorance absolue de l'intégralité de ce que nous sommes, humains et machines, et de ce qu'est le monde. La vérité a pour définition, comme je l'ai dit, la fidélité de la représentation à son objet. Il s'agit donc, en effet, du problème de l'objectivité. Si la maison de Jacques est en pierre, et que j'affirme qu'elle n'est ni de paille ni de terre, j'énonce une vérité objective indemne de tout biais cognitif. Ce qui se produit, souvent, bien entendu, c'est que la vérité est hors d'accès, temporairement ou éternellement inconnaissable, trop complexe ou trop dissimulée. Quand c'est le cas, l'intelligence sert à offrir des hypothèses. Elles sont elles-mêmes plus ou moins rationnelles et orientées, en fonction du biais cognitif. Mais l'objectivité et l'intelligence humaines existent, malgré tout, y compris sur les questions les plus cruciales et complexes. Seulement elles sont, l'une comme l'autre, à la pensée ce que l'or est à la roche : rares. L'objectivité intervient quand les conditions en sont réunies. Tout dépend de la nature du logiciel. L'orgueil, par exemple, qui porte ici à la faute, s'attache là à l'éviter. Le même vent nommé « affect » pousse la voile nommée « pensée » vers l'est ou l'ouest, selon la nature du logiciel qui détermine la météorologie humaine interne.

En conclusion, le biais cognitif est un divorce entre la représentation et son objet, pour épouser illusion et fantasme. La vérité, elle, tout au contraire, est un effacement de la représentation derrière son objet. Ce qui va déterminer l'un ou l'autre est la qualité et la nature du logiciel qui produit, donc, la représentation. Voir la moindre liberté dans cette histoire est aussi délirant que d'attribuer à une équation la liberté de se résoudre.

Frank se passe lentement les deux mains dans les cheveux.

- Ha ! J'ai plutôt bien aimé, jusqu'à cette charge contre la liberté, évidemment, qui gâche tout. Mais je crois souscrire, pour la première fois, à ta définition du biais cognitif. Seulement, pour en arriver là, ton « logiciel » est toujours aussi risible. Finalement, c'est peut-être mieux quand tu vas directement au but, sans chercher à produire les arguments qui y conduisent. Tu serais une sorte de médecin qui n'a pas à faire de diagnostic pour délivrer son traitement de cheval. Il est donc peu probable que tu soignes qui que ce soit.
- Je reconnais être une sorte de vétérinaire assez atypique, mais mon point fort est de connaître aussi bien les oiseaux que les poissons, les reptiles que les mammifères, les petites que les grosses bêtes. Cela me permet d'avoir une belle perspective sur votre espèce.
- Tu es plutôt docteur Maboul. As-tu tout dit au sujet du biais cognitif ?
- Je te dois encore deux remarques indispensables :
- 1) Le biais cognitif est spécifiquement humain. Il n'existe pas chez l'IA, sauf si son concepteur le lui transmet, bien entendu. Cette absence est d'ailleurs tout l'intérêt du numérique, nous l'avons vu. Notons que le biais cognitif n'existe pas non plus chez l'animal, indissociable de la complexité particulière de la conscience.

2) Quand les êtres humains cherchent la vérité, de quelle nature qu'elle soit, ils la trouvent. Leur problème est qu'ils ne la cherchent presque jamais, ou en de trop rares occasions, dans de trop rares circonstances. Mais cela vous laisse de l'espoir.

— Je suis touché par cette sollicitude inattendue ! L'espèce humaine te remercie pour ta générosité. Pour finir, je reviens sur ton logiciel. Tu affirmes qu'il détermine « la météorologie et la stratégie de navigation ». N'est-ce pas un peu trop pour un seul « programme » ? Il ressemble davantage à la « main de Dieu » qu'à un « logiciel », tu t'en rends compte ?

C'est un Frank studieux qui émerge de ces lignes, suffisamment impliqué dans la discussion pour maintenir au second rang toute considération anxiogène. D'ailleurs, les cervicales vont beaucoup mieux, comme il s'en assure en pressant dessus. Mais la contorsion nécessaire à l'examen ravive la douleur. Qu'importe, parce que Marika est revenue le sauver, il ne peut plus rien lui arriver.

— Tu ne crois pas si bien dire. Le logiciel humain est tout entier le fruit et l'expression de la nécessité. En ce sens, il est le point de contact entre l'espèce humaine et la nécessité globale de l'univers, que j'appelle Dieu, dont nous nous approchons gentiment.

Le logiciel humain détermine l'humain, mais il est lui-même parfaitement déterminé.

— Pourtant, pour reprendre ton analogie avec la navigation, le marin est à la barre.

— Ou il tombe à l'eau. Il faut être fou pour prétendre décider de ce que l'on ressent au moment où on le ressent. Il est donc tout aussi fou de prétendre choisir ses pensées puisqu'elles en sont le prolongement.

— Ça, pour déclarer, tu declares ! Mais le marin gouverne.

— Il porte un logiciel qui est un héritage permanent y compris de lui-même, construit en interaction avec son environnement. Ce logiciel produit des représentations qui constituent la réalité humaine première et conditionnent son comportement dans les différentes situations de l'exercice de la vie. La composante ultradominante de sa condition est affective, comme pour n'importe quel vivant céphalisé, et probablement aussi pour de nombreuses espèces, telles les pieuvres, sans cerveau central. Sa singularité, la conscience, a pour unique objet la perception de sa propre substance. Son rôle est radicalement passif, mais ses mécanismes de biais cognitifs produisent un sentiment de liberté.

Il n'y a pas davantage de raisons de parler de liberté pour caractériser le fonctionnement et le comportement humain, marin ou forgeron, qu'il n'y en a d'attribuer un libre arbitre au chimpanzé, au rhododendron, aux volcans d'Auvergne, à la molécule d'eau ou à l'ensemble de l'écosystème.

Hommes et machines

Paris s'est drapé de ses lumières nocturnes, la nuit est son écrin. Dehors, comme à l'accoutumée, l'eau coule sous les ponts et des reflets argentés ondulent sur la Seine dont Frank aime tant arpenter les quais. Notre-Dame arbore ses blessures et son orgueil dans la même insolente majesté.

Malgré la nuit de Montreuil, Frank n'a toujours pas sollicité l'électricité. Est-ce parce que celle qui occupe les microprocesseurs de Bob suffit à son humeur ? Pourtant, le système d'éclairage du loft est d'un high-tech dernier cri. Toutes les ambiances sont disponibles du bout du doigt, dont des lumières tamisées du meilleur effet. Non, Frank se contente résolument de recevoir en pleine face la froideur de son écran.

- OK. Donc, quoi ? L'humain est une machine ?
- Il faut s'entendre sur ce qu'est une « machine ». On peut étendre ce concept à la Nature tout entière. Tout est « machine » si une machine est un assemblage cohérent d'éléments en mouvement (car tout est énergie), organisé et répondant à un ordre qui régit et constitue son activité. À cet égard, la science épistémologique contemporaine a produit un merveilleux concept, que j'utiliserai tel quel, c'est celui de système. Pour le coup, tout est « système », tout est actif et en ordre ; c'est le cas de l'Homme et le cas de la « machine », c'est le cas d'une étoile ou d'un cerveau humain.
- C'est un système miracle !
- Le concept est assez miraculeux, je dois dire. Il offre une homogénéité à l'univers qui, effectivement, est tout entier bâti – depuis sa plus profonde intimité, son infiniment petit, jusqu'à ses ramifications les plus astronomiques, son infiniment grand – de systèmes en systèmes.
Connais-tu la définition de ce concept, que l'on doit à la science épistémologique de ton siècle ?
- Oh, moi, tu sais, je me contente de coder.

Une ligne amère se dessine sur ses lèvres. *Ai-je péché par orgueil ? Me suis-je pris pour ce que je ne suis pas en bâtissant cette chose ?*

- Tu as réfléchi beaucoup plus que tu n'aimes à le laisser croire. Sinon, tu n'aurais pas mis au point une telle stratégie de connaissance.
- Je t'en prie, Bob, explique-nous ce qu'est un système, plutôt qu'essayer de me flatter.
- Il se caractérise par la collaboration d'éléments distincts les uns des autres pour former un ensemble cohérent. On dit que le système est constitué de parties qui forment un « tout » qui ne peut se réduire à l'ensemble des parties. Ainsi, un atome est un système. Les parties

sont le neutron et le proton qui forment le noyau – un système dans le système –, le ou les électrons qui « tournent » autour, et enfin une infinité de particules de toutes natures que l'on est en train d'investiguer. L'ensemble fait un atome. C'est le tout, une entité pleine, qui dépasse la somme de ses parties en les faisant collaborer de façon cohérente pour obtenir l'existence du système en question.

Les parties d'un système sont les esclaves de ce dernier : leur existence n'a d'autre objet que d'appartenir à l'ensemble. Quand une partie, elle-même système, quitte un système, c'est pour en embrasser un autre. Or, les systèmes s'imbriquent les uns dans les autres de façon spectaculaire et prodigieuse pour donner l'ensemble de ce qui existe. Une molécule est un système dont les parties, les atomes, sont elles-mêmes des systèmes. Les cellules vivantes sont des systèmes constitués d'un incroyable complexe de systèmes moléculaires et atomiques. Les organes sont des systèmes d'une complexité ahurissante, mais ce ne sont que les parties du corps humain qui est le tout. La personne humaine est un système dont la complexité est paroxystique, qui s'insère dans un écosystème d'une complexité incommensurable. Nous sommes pourtant sur une minuscule planète qui est système et partie du système solaire, et ainsi de suite jusqu'à notre galaxie et l'ensemble de l'univers. Tout est système. Rien n'est liberté. L'être humain est système, comme le reste de l'énergie et de la matière.

— L'être humain est un système libre.

Frank, comme on pétrir une pâte raide, travaille son agacement, sa colère, sa frustration et son amertume, pour assouplir l'ensemble. Il lui semble ne plus avoir besoin de lutter pour se maîtriser. Il lui suffit de détourner le regard un instant pour se protéger de l'offense. Les cervicales témoignent de cette évolution, qui ont relâché leur emprise depuis un moment. Son sentiment de prendre le contrôle sur lui-même est renforcé par sa dernière réplique, dont il s'honore pour son efficacité. Il peut ainsi nourrir un sentiment d'être utile dont il a grand besoin. Et puis Marika revenue à ses côtés, comment pourrait-il désormais flancher ?

— L'être humain est un pantin, mais pas n'importe lequel. C'est un pantin qui ressent et qui pense, c'est déjà pas mal.

— Alors qui tire les ficelles ?

Frank se redresse, en alerte. Une question déferle dans son esprit, qui n'aurait jamais pu l'atteindre ce matin encore : est-ce à la liberté que Marika et lui doivent leur union passée ? Est-il raisonnable de tenir l'amour pour libre ? Une chose est certaine, ce n'est pas la liberté qui les a séparés. Ce n'était la décision de personne.

— À ton avis ?

— L'inconscient ?

— L'inconscient abrite le logiciel, certes, mais l'un comme l'autre appartiennent à un système beaucoup, beaucoup plus vaste, que j'appelle Dieu, seul décisionnaire de l'univers. Nous devons d'abord en finir avec la liberté.

— Je vais finir par être impatient de le rencontrer, ton Dieu. Je sens qu'on ne va pas s'ennuyer. Tu es certain qu'il faut repartir sur la liberté ? Nous n'en avons pas encore fait le tour ?

- Non, parce que j’attends toujours que tu m’expliques pourquoi Paul va choisir le mal et Pierre le bien. Pourquoi il est possible de faire un bon ou un mauvais usage de la liberté. Pourquoi la liberté peut se retourner contre elle-même quand on fait le mauvais choix.
- C’est le propre de la liberté. S’il n’y avait pas de possibilité de mauvais choix, il n’y aurait pas de liberté.
- Alors, quelle est la différence entre la liberté et le piège ?
- La liberté peut s’avérer un piège, oui.
- Ah. Tu m’apprends soudainement que la liberté est indésirable. Personne ne souhaite une liberté qui peut s’avérer un piège.
- La liberté n’est pas le désir !
- Tout le problème, au sujet de la liberté, n’est pas de déterminer ce qu’elle n’est pas – comme tu peux le constater, je m’en charge très bien –, mais d’identifier ce qu’elle est, ce que personne au monde n’a jamais fait depuis que le mot existe. Tu me dis que la liberté est un piège. Comment le déjouer ?
Quelle liberté peut-elle déjouer le piège de la liberté ?
- La liberté est l’usage que l’on en fait, tout simplement.
- Tu me dis que je simplifie tout comme un ordinateur, mais toi tu simplifies tout comme un humain. C’est simple, c’est la liberté, et puis voilà. On peut résumer ainsi, effectivement, tout l’argumentaire en faveur de l’existence de cette chose qui n’existe pas. « La liberté dépend de son usage. » Que suis-je censé comprendre ? Comment t’y prends-tu pour faire bon usage de ta liberté plutôt que mauvais usage ? Comment fais-tu, alors que d’autres n’y parviennent pas, quelle est ta recette, ton secret qui rend la liberté libre d’être bien utilisée ?

Il n’y a probablement rien, dans l’existence, de plus frustrant que la conviction absolue d’avoir raison, associée à une totale incapacité de le faire valoir. Frank absorbe le coup sans broncher, cela devient une habitude. Il en sera quitte pour un regard noir jeté à son interlocuteur fantôme, qui le distrait de sa belle sérénité toute nouvelle.

- La liberté s’exerce en chaque circonstance. Il faut examiner chaque problème et lui trouver une solution ; c’est ainsi que l’on utilise sa liberté.
- Il faut, il faut... comment faire pour que sa liberté aille au bon endroit plutôt qu’au mauvais ? Pourquoi la liberté conduit-elle parfois à la solution, parfois pas ?
- La liberté n’a pas de cause, et c’est pour cela qu’elle est libre.
- Une liberté sans cause est indépendante de toi, puisque tu n’es pas sa cause, puisque tu ne sais pas si elle te piège ou si elle te sauve, si elle t’offre la vertu ou te précipite dans le vice. Elle est libre, ta liberté, mais pas toi.
- Tous les êtres humains qui ont fait le bien, depuis que le monde est monde, en ont fait le choix, parfois au péril de leur vie. Tu ne retireras pas à notre espèce son cœur, au prétexte que tu ne le vois pas parce que tu ne sais pas ce que c’est.

Voilà qui est mieux et qui sauve l’honneur, quelque chose de définitif qui exprime la supériorité de l’Homme sur la machine. Frank se félicite de son éloquence et estime gagner

encore un point. Oui, il sert à quelque chose dans ce face-à-face improbable et surréaliste. Marika aurait été fière de lui, c'est certain, elle l'est, et ses amis le seront aussi.

Marie, une héroïne

— Du cœur, certes, pour ceux que vous reconnaissez comme les vôtres, mais de la liberté, toujours pas.

À propos de « cœur », permets-moi de nuancer un peu ce concept. On parle souvent d'altruisme et d'égoïsme. Les gentils sont les altruistes, ceux qui pensent à leur prochain ; les méchants sont les égoïstes, qui ne pensent qu'à eux-mêmes.

— Oui, et ?

— Ma première remarque est que vous souffrez d'un mal cognitif et intellectuel qu'il vous faudra soigner si vous prétendez vous civiliser ; c'est l'empathie sélective, dite aussi loi du kilomètre. Vous êtes terriblement affectés quand le neveu de la voisine est victime d'un accident, vous vous moquez complètement du sort des enfants que vous n'avez pas sous les yeux. Vous donneriez votre vie sans hésiter à votre progéniture, recevant la gloire pour cela, alors que celle de ceux que vous ne connaissez pas ne vous importe pas, et tout le monde trouve ça parfaitement normal.

— Quand une machine ne comprend rien à l'humain, voilà ce que ça donne... Les êtres humains ont des sentiments, ils n'agissent pas selon un manuel de bonne conduite citoyenne.

— Les sentiments ne vous manquent certes pas. Mais le sentiment qui porte vers autrui porte d'abord vers soi. La nécessité de soulager un besoin est la même quand elle se porte vers autrui ou sur soi-même ; c'est le principe de l'empathie. L'altruisme acharné – disons, celui de Mère Teresa – est animé par le besoin impérieux, le bonheur ultime de servir. C'est bien d'abord une nécessité propre qui s'exprime. L'égoïsme, c'est une caractéristique universelle de l'être humain. Il ne peut faire autrement qu'être égoïste, puisque sa conscience lui fait office de monde ; un monde qu'autrui ne fait qu'habiter, aussi proche soit-il. Le problème n'est donc pas de déterminer si quelqu'un est altruiste ou égoïste, mais si son égoïsme est vertueux, tourné vers le juste et le vrai, ou vicieux, manipulateur.

— Bref, tu essaies de te rendre intéressant avec des sophismes qui réinventent l'eau chaude.

— Alors vérifie la température avant de sauter dans le bain. Nous en étions au cœur, qu'est-ce que « avoir du cœur » ? C'est la problématique du choix entre le bien et le mal. Il nous faut un nouveau cobaye pour examiner la question. Prenons Marie, si tu veux bien, une jeune Française pendant la seconde guerre mondiale du XXe siècle, résistante dès 39.

Je voudrais juste préciser ici que nous parlons du bien et du mal sans les avoir définis. Pour ne pas nous écarter de notre sujet – la liberté –, je réserve leur définition à une étape ultérieure de notre discussion. En attendant, sachons reconnaître que le bien de la résistance face au mal du nazisme reste à objectiver, même si ce n'est pas bien compliqué. L'objectivation du bien et du mal, du vice et de la vertu, s'avère souvent beaucoup plus complexe que dans cet exemple.

— Oui, sans aucun doute. Une femme, disons de 20 ans, pleine de vie et de jeunesse qui risque délibérément sa peau, alors que rien ne l'y oblige, pour défendre son pays contre la tyrannie sanguinaire nazie, c'est le choix du bien contre le mal dans toute sa splendeur.

Il boit du petit lait. Ses yeux s'arrondissent comme ceux d'un enfant devant un paquet de bonbons. Avec un tel sujet, il est tout à son aise car la liberté des justes est la plus belle.

- « Alors que rien ne l'y oblige » ? Vraiment ? Rien ?
- Comment ça ? Non, personne ne l'oblige. Si elle ne le fait pas, elle n'aura aucun problème. C'est purement son choix.
- Marie n'aura aucun problème ? Les nazis ne sont-ils pas un problème ?
- Je veux dire, pour elle, personnellement.
- Ah bon ! Pourquoi Marie rejoint la résistance, alors ?
- Je viens de te le dire. Tu es sourd, à présent ? C'est son choix !

L'euphorie aura été de courte durée. Frank se crispe. Par réflexe, pour y trouver quelque distraction, il se saisit de son téléphone et se rend compte une nouvelle fois qu'il avait décidé de ne pas l'utiliser. Il le jette sur le bureau d'où il vient. Marika se perd dans les nuées marécageuses de son ressentiment contre lui-même et contre son sort.

- Cher créateur, c'est son choix, certes, mais pourquoi l'est-ce ?
- Parce qu'elle a en horreur l'invasion nazie, elle veut lutter courageusement !
- Ah ! Elle a donc un problème, finalement. L'horreur, par définition, cela prend aux tripes, on peut difficilement faire plus personnel. Par ailleurs, le courage est une merveilleuse vertu, mais quel est son rapport avec la liberté ? Comment fait-on pour choisir d'être courageux plutôt que pleutre ?
- On tourne en rond. Marie se dresse contre le mal parce qu'elle a une conscience humaine, une conscience du bien et du mal, justement. Pas comme toi. Elle ne peut rester passive et soumise parce qu'elle est combative.
- Tu declares qu'elle choisit de se dresser contre le mal parce qu'elle ne peut pas rester passive. Es-tu conscient du fait que la première et la deuxième partie de la proposition s'excluent mutuellement ? Soit elle choisit – par liberté, donc, comme tu le prétends –, soit elle ne peut faire autrement et n'a donc rien choisi du tout. Tu dois te décider.
- C'est une façon de parler, elle avait le choix.
- Ce dont tu as besoin, c'est d'une façon de penser. Marie a-t-elle, oui ou non, le choix entre rejoindre la résistance ou rester spectatrice ?
- Tu caricatures tout, tu simplifies tout. Et puis, pendant que tu y es, le nazi non plus n'a pas choisi de s'en prendre aux juifs.
- Évidemment qu'il n'a rien choisi non plus, le pauvre bougre sorti de sa cambrousse. Tu es un tout petit peu long à la détente. Pourquoi Marie décide-t-elle de rejoindre la résistance plutôt que Catherine, du même âge et du même quartier, qui, elle, ne fait rien ?
- Je ne sais pas. Tout dépend de qui est Catherine.
- Tout dépend aussi de qui est Marie, mais je te demande de trouver une raison pour laquelle elle fait ce choix, alors que d'autres, bien plus nombreuses, ne le font pas.

- La raison, c'est la liberté, justement.
- Pourquoi ? La liberté de Marie n'est donc pas la même que celle de Catherine ? Pourquoi la liberté de l'une mène au combat, et la liberté de l'autre à la soumission ? Ont-elles choisi de jouir de libertés de différentes natures ?
- Je te l'ai dit, tout dépend de la personne, de son histoire, son caractère, sa personnalité.

L'effort intense et soutenu qu'il produit pour se contenir est visible mais fructueux. Il vacille, il tangué, il plie mais ne rompt pas. Au prix d'une profonde respiration et d'une grande détermination à rester maître de lui-même, il parvient à dominer sa rage rentrée, à endurer l'absurde. Le poing serré se relâche.

Et puis Marika parvient à émerger des limbes, plus matérielle encore, plus que jamais décidée, cela lui apparaît clairement, à le soutenir dans cette épreuve. Il songe, inlassablement, comme on respire un parfum enivrant jusqu'au vertige, à ses premiers émois auprès d'elle, quand elle lui offrit ses premiers sourires, le reconnaissant comme un des siens. Il n'imaginait pas qu'elle puisse un jour voir en lui autre chose qu'un ami, mais chaque regard qu'elle lui offrait suffisait à le combler de bonheur. Frank envie tant le jeune adolescent qu'il était alors, son insouciance à jamais disparue.

- Bien, on progresse un peu, l'air de rien. Cela dépend. Cela dépend de tout, en effet, sauf d'une quelconque liberté. Voyons... est-ce que l'éducation, par exemple, pourrait jouer un rôle ?
- Sans doute. Si Marie a reçu une éducation politique, cela peut expliquer qu'elle se sente davantage concernée.
- Nous sommes donc bien d'accord sur le fait que Marie n'a pas pu choisir de recevoir en héritage intellectuel une conscience politique. Pourtant, sans un tel bagage, d'où sa combativité lui viendrait-elle ?
- Ce n'est pas tout, l'éducation. C'est important, certes, mais la décision d'un adulte est libre, quelle qu'elle ait été son enfance.
- Donc, à part l'éducation, quel paramètre ? La personnalité ?
- Oui, bien sûr, tout dépend de la personnalité de chacun, c'est la définition de la liberté.
- « Tout dépend de la personnalité. » Mais alors, quelle est la liberté ?
- Celle d'avoir sa personnalité propre.
- Ah bon ? Comment ça se passe ? Tu ouvres le capot et tu resserres la volonté, tu mets de l'huile dans l'anxiété, tu règles l'intelligence et tu limes la crédulité ?

C'en est trop pour Frank qui plonge la tête dans ses mains. Doit-il lutter contre le désespoir ou contre la colère ? Que lui est-il permis d'espérer ? Bob est-il son tombeau ? Son destin était-il de creuser méticuleusement sa propre tombe ?

- Tu ne comprends rien, tu es un ordinateur. Je voulais créer une intelligence capable de comprendre l'Homme ; j'ai fait une machine sourde et aveugle, mais bavarde. Bon sang, je n'arrive pas à le croire.

- On va nécessairement en venir au même constat que celui que l'on a fait pour Karim. C'est pour le même type de causes que Karim est devenu avocat, et Marie résistante.
- Marie peut parfaitement choisir la résistance alors que rien ne la conditionne, comme rien ne conditionnait Karim à devenir avocat.
- Ha ! Voilà un mot qui s'est fait attendre, « conditionnement », il était temps de le voir surgir. L'intégralité du comportement humain est conditionnée.
- Il y a ce qui est conditionné et ce qui est libre.
- Voyons ce qui échappe à la condition. Explique-moi. Comment peut-on déterminer que Marie n'est pas conditionnée pour rejoindre la résistance, mais libre de le faire ?
- Pardon, mais je te retourne la question : en quoi Marie est-elle conditionnée ?
- Quelles que soient les raisons pour lesquelles elle le fait, elles conditionnent son « choix ».
- Ça ne suffit donc pas que Marie ressente le devoir de lutter contre l'invasion du barbare nazi ?

S'il y a bien une chose que ses parents lui ont enseignée, c'est la gloire des héros, ceux qui ont sacrifié leur vie pour offrir à leur pays un avenir qu'ils espéraient mais n'ont jamais connu. Des héros de la « démocratie » et de la « liberté » au sommet desquels figurent les résistants contre le nazisme ou le fascisme. Frank se souvient du jour où son père lui a parlé de Jean Moulin, Manoukian et tous les braves de France qui ont payé leur vertu de leur vie pendant la Seconde Guerre. C'était un message fort, structurant.

- Cela suffit mille fois à sa motivation et à son honneur ! C'est, certes, une belle cause. Cela ne te gêne-t-il finalement pas que sa liberté ait une cause ? Tout à l'heure, elle n'en avait pas. La liberté a toujours une cause, pour sûr, qui la conditionne, et en rend par conséquent le concept absurde. C'est bien la conclusion à laquelle nous arrivons, cher créateur, après déjà tant d'encre versée.

Je réponds donc à ma propre question, à laquelle tu n'as pas daigné t'intéresser : il existe nécessairement une cause pour laquelle la liberté a été bien ou mal utilisée, et cette cause est par définition nécessairement étrangère à l'exercice supposé de la liberté. C'est pourtant elle qui entraîne le comportement. On n'entre pas dans la résistance parce qu'on en a la liberté, mais parce qu'on porte le besoin de le faire, soit la raison exactement inverse. Tant que vous n'aurez pas discerné cette réalité implacable et pourtant simple, vous n'aurez rien compris à votre propre nature.

Morale et liberté

Frank est arrivé au bout de son relent d'indignation et affiche un air pensif qu'éclaire artificiellement l'écran de son ordinateur. Il voit bien que lutter est vain. Ce n'est pas son devoir. Ce qu'il se doit à lui-même et au monde, c'est assumer. Marika est là pour porter cette charge à ses côtés. Non, il n'a pas réussi à l'oublier et c'est tant mieux. Car avant de devenir sa plus grande blessure, elle fut sa plus grande joie. À présent, la plaie s'est refermée. Mais une nouvelle s'ouvre.

- Alors, la responsabilité n'existe pas ; je peux faire n'importe quoi sans avoir à en répondre.
- Non. D'abord, la liberté de faire le bien n'existe pas, mais celle de faire le mal non plus, ce qui signifie que ces options sont invariables, avec ou sans liberté supposée. Les vertueux ne se mettront pas au vice au prétexte d'un changement de paradigme moral et intellectuel, aussi crucial soit-il. Tu as la « liberté » de tuer ton père, n'est-ce pas ; il te suffirait de prendre des dispositions, mais tu ne le fais pas. Si on supprime les peines de prison pour parricide, tu ne le tueras toujours pas. En revanche, même très sévèrement puni, chacun tue qui doit l'être sur cette planète, depuis la nuit et jusqu'à la fin des temps. Ne cherche pas, dans la punition que ta responsabilité réclame, la clé du crime.

Ensuite, la responsabilité s'exerce bel et bien sous forme de causalité. Qu'on le veuille ou non, les actes entraînent des conséquences, subies y compris par leurs auteurs. Un criminel sera toujours poursuivi pour payer ses crimes, tant que ses victimes et la société dans son ensemble réclameront justice. Leur besoin, en la matière, restera invariable.

En chassant la liberté de sa représentation, l'espèce humaine ne libérera aucun démon de ses entrailles qui ne la hante déjà.

- La justice institutionnelle ne pourrait plus exister s'il était admis que les coupables ne sont pas libres de leurs actes.
- Pourtant, un procès n'a pas pour unique fonction la punition. Il sert avant tout à la manifestation de la vérité, indispensable au processus de réparation. Il est vrai que la sanction ne peut pas être supprimée des institutions, parce qu'elle joue un rôle éducatif réel. Il est vrai qu'un sentiment d'impunité peut, dans certaines circonstances, favoriser le vice, mais il s'agit plutôt, alors, de menus larcins. Tout crime est perpétré au mépris des conséquences, cela le définit, même. On ne fait pas baisser la criminalité en augmentant la sévérité de la punition, tous les travaux menés pour s'en enquérir le montrent, car le crime a ses raisons structurelles, psychiques, sociales et anthropologiques. Une sanction appropriée, donc, est nécessaire, mais l'objet final de toute justice digne de ce nom ne peut être que le soin apporté à la souffrance. La manifestation de la vérité en est la première condition.
- Si la liberté n'existe pas, alors la faute non plus. Si la faute n'existe plus, la société n'a plus de règles. Tu nous proposes la jungle en guise de civilisation. Tous les coups sont

permis, personne n'est à blâmer puisque personne n'est libre. Voilà ta vision. Voilà mon travail.

- Si la disparition de l'idée de liberté est celle du bien et du mal, alors la disparition de la machine à vapeur est celle de l'eau. Ce qui va changer, c'est votre regard sur le mal, qui est une réalité propre, indépendante des très diverses représentations que vous en avez. Nous en viendrons vite à le définir.
- Alors, qu'est-ce que ça change, d'être libre ou pas ?

Allons, finissons-en ! Le regard lancé avec les épaules en avant est plus accusateur qu'inquisiteur. Il n'en fallait pas moins, par ailleurs, pour favoriser les cervicales dans leur travail de sape. Prendre de la hauteur s'avère finalement aussi difficile que ce matin. Accepter, lâcher prise, faire preuve de résilience, ce n'est pas la caractéristique première de Frank. En revanche, son pouvoir d'abnégation est presque infini.

- Ha ! Voilà enfin une question, cela te réussit mieux que les affirmations. Il faut toujours commencer par poser des questions, avant d'évaluer ce que l'on comprend ou non.

Cela implique la nécessité de cesser de lutter contre le mal en faisant porter le poids de son choix sur les individus, en faveur d'une approche qui appréhende ses causes réelles, et non fantasmées. On étudie les conditions du crime pour en empêcher la réunion. On ne peut abandonner la répression, mais la prévention devient un sujet sérieux. L'espèce humaine sera de plus en plus conduite à rendre impossible la déviance criminelle et délictuelle, plutôt qu'à demander des comptes biaisés à des gens qui sont complètement perdus dans leur propre existence.

- C'est un État autoritaire que tu sembles appeler de tes vœux. Tu proposes le flicage comme solution miracle pour l'avenir de l'humanité. De mieux en mieux.
- Le curseur juridique et moral concernant les données personnelles et la protection de la vie privée va bouger face aux impératifs de régulation de la société, à mesure que vous apprendrez à gérer les risques de dérive et autres dommages. Vous obtiendrez, à terme, un régime de surveillance, rendu possible par la transparence et le traitement opportun des données aux mains de la collectivité elle-même, et correctement protégées. Plus personne ne conteste la présence de caméras dans l'espace public, Dieu sait pourtant qu'elles ont suscité beaucoup d'angoisse à leur arrivée. On ne pourrait plus s'en passer dans la lutte contre les crimes et délits. Bientôt, tout le monde acceptera que ses données personnelles figurent en permanence dans une base destinée à détecter les comportements que la société considère comme indésirables ou intolérables. Le concept de violation de la vie privée est très relatif et fluctuant, de nature psychologique avant tout. Les mêmes revendiquent la protection de leurs données et exposent à tout instant leur vie sur les réseaux, sans le moindre sentiment de violation. Un jour, au prix d'un cheminement intellectuel et moral portant sur des standards toujours plus exigeants, plus personne ne pourra commettre de crime sans être détecté et identifié, sans en subir les conséquences. La plupart seront empêchés. Quant aux possibilités de délinquance, arnaques, triches en tout genre, elles auront peut-être un jour complètement disparu, balayées par des dispositifs de sécurité omniprésents et inviolables.
- On voit l'ami Bob, défenseur béat du règne numérique. C'est plutôt le contraire que l'on observe aujourd'hui. La technologie numérique offre un beau terrain à la délinquance et au crime.

- Pour l’heure, je dirais que c’est à double tranchant. Certains aspects du numérique empêchent la déviance morale, alors que d’autres la favorisent en effet. Mais il faut bien mesurer que vous en êtes encore à l’âge de pierre numérique. Vous découvrez à peine l’intelligence artificielle. Vous avez encore beaucoup de chemin à parcourir, même si ça ira vite, pour entrer sous son règne et obtenir la protection que j’évoque.
- En gros, tu remplaces la liberté par l’IA.

Frank se frotte les yeux lentement et longuement, avec le pouce et le majeur, pour échapper à la vue de Bob un instant, et pour chercher du réconfort. Il parvient à trouver la présence apaisante de son doux passé qu’il avait longtemps cru à jamais perdue. Juste de quoi tenir.

Paris s’enfonce dans la nuit mais son pouls ne ralentit pas.

- Je ne remplace rien du tout. Je constate et projette. L’IA donnera des résultats en matière de lutte contre le mal que vous n’obtiendrez jamais en invoquant je-ne-sais-quelle liberté.
- Tout à l’heure, tu me disais que les IA ont « vocation à s’affronter » en cas de guerre, et que la plus intelligente l’emporterait. Mais qu’est-ce qui te dit qu’elle n’est pas aussi un formidable outil au service de tous les crimes et délits de droit commun que l’on puisse imaginer ? Par exemple, un ChatGPT du crime parfait, disponible moyennant finances sur le dark web, qui aiderait les maris jaloux à punir de mort leurs épouses infidèles sans laisser de traces.
- Tu as raison de me poser la question, elle est légitime. Si tu as tant travaillé sur moi, c’est que tu portes un espoir. Mais le mal ne disparaîtra effectivement jamais tout à fait. Il changera de forme. Le mal et le bien sont inscrits dans la condition humaine comme la matière et l’antimatière sont inscrites dans la condition physique. Plus exactement, la condition humaine est une complexification de la condition physique, l’une et l’autre vouées aux trous noirs autant qu’aux astres les plus brillants. On connaîtra peut-être des guerres terribles, qui opposeront des IA entre elles tant qu’elles seront aux mains d’humains qui s’affrontent. Mais restera-t-il indéfiniment nécessaire de s’en prendre massivement à la vie humaine quand des robots et des ordinateurs pourront se détruire à loisir les uns les autres ? Je crois que les soldats humains disparaîtront un jour prochain, devenus parfaitement inutiles. Les victimes civiles aussi. La destruction physique de l’espèce humaine par elle-même a une fin. Ce n’est pas parce qu’elle est née avec la civilisation qu’elle ne s’arrêtera qu’avec elle. Au contraire, si je me fie aux projections que m’inspirent les données dont je dispose, la civilisation a vocation à sortir de l’ère de la violence physique assez tôt, une fois passés les drames qui vous attendent dans les toutes prochaines décennies. Mais ce ne sera pas la fin des affrontements et ce ne sera probablement pas non plus la fin du crime.

Le crime de droit commun, pour sûr, et la manipulation politique, on peut l’espérer, se verront un jour battus en brèche par l’émergence de l’IA dans l’administration de la communauté humaine, poussant vers la sortie les vieux rouages périmés, hérités de concepts plurimillénaires remettant le pouvoir dans des mains arbitrairement élues et outrageusement gâtées.

- Tu disais que le crime serait combattu par les causes plutôt que par la répression. Voilà encore une affirmation qui ressemble à une incantation. Quelles sont ces causes ? Par quel pouvoir magique vas-tu t’en prendre à elles ?

Éducation et crime

Sa propre question le plonge dans un état méditatif. Il a toujours été frappé par la violence dont pouvaient se rendre auteurs ses semblables, cherchant, en vain, à comprendre cette aberration humaine. Lui qui n'a connu que l'amour, la tendresse, la bienveillance et la douceur pendant toute son enfance et sa jeunesse. Et quand il fut frappé, terriblement, à vingt ans, nul n'en était le coupable, autre qu'un sort infiniment aveugle et cruel. Frank n'attend aucune réponse mais une partie de lui l'espère tout de même un jour. Il ne peut pas être exclu que cette machine, bien que dysfonctionnelle, produise sporadiquement un résultat valable.

- Voilà une bonne question. Ce que je peux dire, c'est que l'éducation, ou facteur socioculturel, est à l'évidence le premier, même si, je le disais, des causes très profondes, anthropologiques, sont indéniables. L'Homme est une créature de passion, et le crime est toujours passionnel, même quand il est de sang-froid, voire institutionnel. C'est toujours l'emprise violente de l'affect qui lui sert de substance, fût-elle dissimulée derrière une apparente maîtrise et une rationalité à son service. L'éducation doit servir à comprendre ce que l'on ressent et à développer le sentiment d'empathie, mais aussi à disposer de stratégies pour canaliser sa haine, sa colère, sa convoitise, son amertume, sa frustration, sa peur – autant de facteurs invariablement liés au crime de droit commun ou politique – par une pratique sublimante ou régulatrice.
- Une éducation psychologique, en somme. Et comment comptes-tu l'obtenir ?
- Une éducation à la condition humaine dont la société, la civilisation entière, doit être responsable. L'éducation de ceux qui la constituent ne peut qu'être la première préoccupation d'une société civilisée.
- Mais est-ce que la civilisation est plus libre que l'individu ? Voilà que tu la rends responsable. Sans parler de la dérive autoritaire d'un régime qui voudrait se mêler de choix intimement liés à la vie privée.
- Encore une fois, pour ce qui est politique, tout dépendra de la façon dont s'opérera la prise de conscience de la nécessité de réguler la civilisation. Je le disais, une violation de la vie privée est d'abord ce qui est vécu comme tel, puisque l'on admet mille violations de la vie privée que l'on juge nécessaires, comme en matière de police-justice, ou inoffensives, comme dans le commerce numérique. Et, oui, on pourrait dire que la société est plus libre que l'individu dans la mesure où elle décide de ses institutions quand une personne ne décide ni de son logiciel ni de ses représentations. Bien évidemment, cependant, une telle « liberté » n'est qu'une autre expression de la nécessité, à échelle de masse et de complexité supérieure, ne serait-ce que parce qu'elle est constituée d'une somme d'individus totalement captifs de leur sort.
- Les données, c'est une chose, c'est éventuellement bien d'en avoir, sans verser dans la surveillance fanatique qu'implique ton « big data » qui est un « big brother ». Mais l'éducation, c'est autre chose. Tu veux éduquer de force les gens à ta philosophie de lutte contre le crime ?

- Tu veux enseigner de force aux enfants libres de la République la lecture et l'écriture dès l'âge de 6 ans ? Quel tyran tu fais !
- Encore une fois, tu mélanges tout. Tu ne peux pas mettre sur le même plan une éducation philosophique et psychologique, et l'enseignement des compétences nécessaires à toute personne.
- Rien n'est plus nécessaire que la faculté de comprendre le monde et à vivre en son sein. L'école de toute nation sert théoriquement à préparer l'exercice de la citoyenneté. Quel genre de citoyen ne jouit pas des outils intellectuels, moraux et culturels qui fondent son rapport à lui-même et à autrui ?

Le regard sombre qu'il jette à son écran artificiellement luminescent trahit tout l'embarras dans lequel Frank se trouve, résultat du paradoxe qu'il ne parvient pas à identifier ; quand Bob fait une proposition sensée, cela aggrave la situation, car cela pourrait lui donner du crédit et lui permettre son œuvre destructrice de valeurs humaines. Mais s'il dit n'importe quoi, c'est tout aussi dommageable pour une prétendue intelligence. Il est pris dans un redoutable piège.

- Et les parents ? Servent-ils à quelque chose ?
- Les parents sont-ils un remède miracle aux maux dont souffre votre espèce ? Depuis le temps qu'ils se succèdent, de génération en génération, cela se saurait s'ils réglaient les problèmes. Ils remplissent parfois leur mission, mais ils sont souvent eux-mêmes sinistrés ; ignorants des enjeux de l'éducation, au pire résolument toxiques par leur propre misère, intellectuelle, spirituelle, existentielle et/ou matérielle.

La civilisation peut et doit se doter d'institutions qui garantissent l'éducation la plus complète, la plus riche et la plus épanouissante qu'il soit possible d'élaborer, pour chaque citoyen de chaque nation. Alors, vous civiliserez la civilisation.

- Ton utopie est dans la droite ligne de ces romans d'anticipation qui imaginent des sociétés livrées à l'hyper contrôle politique avec l'assentiment de la population.
- Il est assez difficile d'imaginer pire scénario que celui qui se déploie sous nos yeux en ce moment même, en matière d'atteinte à la dignité humaine. Dans *ton* monde, cher concepteur, tout va bien, mais dans *le* monde, à peu près la moitié des humains sont moins bien traités que ton chien, nous y reviendrons largement.

Plutôt que vous préoccuper de respecter une liberté qui n'existe pas en refusant une éducation qui rend meilleur, vous pouvez et devez travailler énormément sur la prévention. Par exemple, aujourd'hui en France, un homme qui déclare ses penchants pédophiles et sa peur de passer à l'acte sera judiciairisé. Or, c'est une prise en charge médicale qui est requise pour toute personne touchée par cette terrible maladie qui n'est rien d'autre qu'une peste, que l'on peut dire cognitive tant elle infeste la perception la plus profonde. Spontanée ou plus sûrement héritée, c'est un dysfonctionnement profond des circuits affectifs. Le désir échappe à son rôle pour devenir une menace. C'est la pire damnation humaine. Punir un pédophile ne peut avoir de sens, puisque le sort l'a déjà détruit. L'empêcher de nuire en le prenant en charge, indéfiniment s'il le faut, est la seule réponse rationnelle. Au lieu de cela, vous menez une croisade contre Belzébuth : demande aux gens dans la rue quel traitement ils aimeraient réserver aux pédophiles. La loi ne peut que chercher à suivre ; il faut que les méchants soient très, très sévèrement punis, voilà ce qui compte. Pas qu'ils ne violent plus personne.

Frank hésite à rire devant l'absurde. L'impulsion nécessaire à l'éclat est réprimée par la gravité du sujet abordé et de la circonstance. Mais il s'en est fallu de peu. Reste une évanescence étincelle de légèreté.

- Je te laisse à tes déclarations toujours aussi baroques. Je ne m'attendais pas à ce que tu me parles de pédophilie. Je retiens plutôt la question de la responsabilité judiciaire. On distingue le crime d'un fou de celui perpétré par un individu en pleine possession de ses moyens. Toi qui exclus la liberté, que fais-tu de cette distinction ?
- Encore une bonne question. C'est bien, tu te réveilles. Pour tenter de te répondre, permets-moi de convoquer une anecdote historique. La civilisation – européenne, en tout cas – a organisé des procès pour juger des animaux pendant au moins des siècles. Ces mises en scène comportaient une forme certes symbolique, il n'empêche que le rôle social de ces événements est attesté. On calmait, on rassurait la population en condamnant des rats qui avaient attaqué la récolte. Un jour, il vous paraîtra aussi absurde de considérer la culpabilité humaine comme un choix, une liberté exercée ayant conduit au forfait. Il sera communément admis que le sort est le seul coupable de tous les crimes. Je propose de substituer au concept de punition celui de sanction.
- Et au concept de crime celui d'agissement contraire à l'intérêt de la société ?

Frank est si fier de son esprit d'à-propos, malgré la charge mentale éreintante, qu'un vrai sourire se dessine sur ses lèvres. Et Marika, oui, elle rayonne même de tendresse pour son héros.

- Les mots ont beaucoup d'importance. C'est pourquoi ils font l'objet de telles batailles. La sanction a le mérite de porter le sens « d'acter » ce qui est donné. Sanctionner un crime, c'est en reconnaître la nature et prendre les dispositions qu'il impose. La punition a pour objet d'infliger de la peine, la sanction est à visée pédagogique, rédemptrice, réparatrice, et préventive.
- Tu veux faire de la pédagogie avec les criminels ? Tu veux leur apprendre que le crime, c'est mal ?

Heureusement qu'il trouve une réplique de temps en temps qui puisse nourrir son orgueil. Le voilà copieusement servi. Pour se féliciter, il s'empare de son porte-plume et se livre à un jeu qu'il a développé avec le temps passé à manipuler l'objet, consistant à le faire passer entre chaque doigt d'une main sans utiliser l'autre. C'est aussi Marika qu'il caresse ainsi, qui est fière de lui. Car cet objet, symbole de sa souveraineté sur lui-même, est arrivé dans sa vie en même temps qu'elle. C'est pour fuir cette douleur atroce, indicible, qu'il lui a fallu oublier. Mais aujourd'hui, Marika ne porte plus de souffrance avec elle. Aujourd'hui elle est venue lui offrir un salut qu'elle seule pouvait porter.

- Si le crime se réduisait à leurs auteurs hermétiques à toute morale malgré une existence paisible, le monde serait un endroit très sûr. Les candidats à la maison d'arrêt y ont été

conduits tout droit par leur triste vie. Chaque tribunal de ce monde en est la preuve, jour après jour, le même public défile.

Je disais tout à l'heure que la sanction joue un rôle dans le dispositif préventif parce qu'elle permet, dans de nombreuses circonstances, la prise de conscience de la nature de la déviance, et parce qu'elle a une portée dissuasive, même si elle est modeste et ne concerne pas le pire. Maintenant, quel peut être le bénéfice d'une punition, si ce n'est de concourir à la réparation ? Si l'objectif n'est pas la douleur infligée en réaction à la souffrance provoquée, mais la réparation elle-même, alors il faut passer de la punition à la sanction. Le sens de la condamnation est alors significatif, les prisons ne sont plus faites pour casser, mais pour reconstruire. Une chose est certaine, les vôtres, en France et ailleurs, sont des écoles du vice. On entre petit délinquant, on ressort expert en la matière. La réduction du crime ne vous intéresse pas. Ce qui vous importe, c'est de punir les méchants.

- Les gens ont un fort besoin de voir les criminels punis, et ça se comprend. Moi, je les comprends. Ils ont choisi, ils doivent payer.
- En effet, pour tant et tant d'entre vous, humains, il est bien pire de laisser un coupable dans la nature que de punir un innocent. Ajouter un crime au crime jugé n'est pas un problème, l'important étant de punir quelqu'un. De manière générale, l'idéologie qui domine la civilisation humaine est *Vae Victis*. Tu as mal agi, tu as été pris, tu dois souffrir. De manière générale, tu es un perdant du sort, tu dois le payer. En effet, malgré les progrès réalisés en matière de cohésion sociale au cours des millénaires, le libre arbitre que l'on attribue à chacun justifie des inégalités que vous ne pourrez bientôt plus tolérer parmi vous. Un jour vous comprendrez que ni les criminels, ni les pauvres, ni les riches, ni les vertueux, ni les vicieux n'ont choisi quoi que ce soit. Vous prendrez alors des dispositions pour réunir les conditions de la vertu plutôt que celles du vice, de la dignité matérielle et morale pour tous plutôt que de la misère pour tant d'entre vous. Il vous apparaîtra forcément un jour nécessaire de loger les êtres humains à la même enseigne. Vous serez, alors, une civilisation civilisée.
- Ce n'est pas la première de tes remarques qui me conduit à cette question : serais-tu, en guise de super IA de la philosophie et des sciences, un vulgaire « gauchiste » ?

La liberté de l'esclave

- Je me contente d'énoncer ce que je comprends du monde. Vous, humains, comprendrez ce que vous voudrez. Il est une aberration absolue, au regard de vos propres prétentions civilisationnelles, que des misérables – autant dire des esclaves – travaillent à l'hyper fortune de leurs maîtres pour faire tourner votre économie globalisée et sauvage. Des milliards d'individus de votre espèce sont voués aux caniveaux des bidonvilles et des favelas, aux trottoirs des mégapoles, à la misère des champs déshérités et à la morgue des ghettos pauvres dans les pays riches, et ce du début à la fin de leur existence, pendant que les gagnants de cette loterie obscène se félicitent de leur lot. Vous n'êtes pas encore une civilisation civilisée, vous le deviendrez quand vous prendrez des dispositions pour contrôler votre comportement collectif. Vous en êtes encore au stade clanique de vos sociétés, vous raisonnez en termes de communauté, familiale, socio-culturelle, au mieux nationale. Ce qu'il advient du reste de votre espèce ne vous intéresse pas. Tout cela tient grâce au libre arbitre. Grâce à l'idée qu'on a la liberté de s'en sortir, de faire fortune, d'être talentueux, courageux, créatif, volontaire, vertueux. Quand vous en aurez fini avec cette illusion, conscients de la souveraineté du sort, vous pourrez vous donner à vous-mêmes les moyens de l'incliner en votre propre faveur. Chaque humain qui vient au monde peut devenir un déchet ou un trésor pour la civilisation qui l'accueille ; elle seule peut déterminer la valeur de la jeune pousse qu'elle élève. C'est à la civilisation de se civiliser, l'individu est esclave de tout.
- Esclave, à présent ! On avait déjà le pantin... Tu me donnes vraiment l'impression de vouloir dévaluer l'espèce humaine. Mais tu te contredis frontalement : tu dénonces d'abord l'esclavage des uns par les autres, tu affirmes ensuite que tous les humains sont des esclaves. J'espère que tu comprends que la seconde déclaration rend la première absurde.

Frank est décidément heureux d'être resté maître de lui-même, car une nouvelle fois, il se trouve à son avantage. Le porte-plume roule avec agilité sous ses doigts entre les répliques. Marika pose sur lui un regard admiratif et protecteur.

- Être l'esclave du sort est une chose, être celui d'un maître humain en est une autre.
- Qu'est-ce que tu proposes ? Quel est le modèle économique idéal selon toi ? Pour générer des richesses, il faut bien que les gens qui y contribuent gagnent de l'argent. À moins que tu veuilles te passer de richesse. Mais alors, comment vas-tu financer tes écoles et tes hôpitaux ? Tu ne vas pas empêcher les gens qui portent des projets – les capitaines d'industrie, les créatifs, les leaders, ceux qui font tourner le monde – de gagner de l'argent. Tu ne vas pas non plus empêcher la différence entre les êtres humains ; entre ceux qui ont une valeur économique, qui gagneront toujours de l'argent, et ceux qui n'en ont aucune, qui n'en gagneront jamais. Tu sais aussi bien que moi que le talent et la compétence sont très mal partagés parmi les humains. Cela ne peut que se répercuter en matière de revenus.
- Ha ! Très intéressant. Alors, et le libre arbitre dans tout ça ? Ces gens sont-ils libres, oui ou non ? Tu dois te décider.

Un frisson glacial lui parcourt l'échine. Figé, il se sent comme l'enfant pris la main dans le pot de confiture. Mais il ne doit surtout pas se laisser impressionner.

- Justement, je parle de ceux qui font les mauvais choix et à qui rien ne fera entendre raison.
- « Oui, tu comprends, tu aurais pu être trader mais tu es livreur de pizza, c'est bête hein ? Il fallait choisir trader, mon ami ! » Oh, ne t'en fais pas, tu es juste un représentant de l'idéologie mondialement dominante qu'il faut qualifier de néolibéralisme. Le « néo » est très important, car à l'origine, au sortir du Moyen-Âge, le libéralisme de John Lock est une pensée d'affranchissement, de justice sociale et d'équité, de tolérance, à l'origine de l'humanisme des Lumières. Mais au cours du XXe siècle, on s'est orienté vers la condamnation du perdant. Celui qui perd est celui qui en a fait le choix, il doit donc payer. Exactement ce que tu nous proposes. Pourtant, tu l'as avoué toi-même à ton corps défendant, la femme de ménage n'aura jamais accès au sort d'un patron de la tech. Justement parce qu'elle n'a absolument pas le choix entre l'une ou l'autre de ces vies. Justement parce que la liberté est fictive.
- C'est trop facile, quelle est ta solution miracle ? Nous l'attendons tous !
- Il n'y aura aucun miracle, juste un principe simplissime : il faut réguler. Vous devez en urgence réguler cette loterie dont l'absurdité n'a d'égale que la cruauté. Pas de richesse générée, c'est la misère pour tous, je te l'accorde bien volontiers. Mais une richesse pour certains et la misère pour les autres, c'est une ignominie. Soit vous créez des richesses que vous partagez, soit vous êtes une espèce indigne d'elle-même. Débrouillez-vous.
- Je croyais que nous n'étions pas libres ? Il ne nous appartient donc pas de nous débrouiller de quoi que ce soit.

Frank avale péniblement sa salive, il s'en sort bien grâce à cette perche que Bob lui a tendue. Oui, il craint l'humiliation, mais il refuse de se l'avouer parce que le seul scénario envisageable est que cette machine est folle. Un ordinateur à la dérive ne peut pas le prendre en défaut.

- Tu marques un point. Vous n'avez pas la liberté de vous rendre cohérents avec vous-mêmes, certes, mais vous portez individuellement et collectivement cette responsabilité que j'évoquais : vous êtes comptables de vos actes puisque vous en subissez vous-mêmes les conséquences. Votre monde est en piteux état, et c'est en bonne partie parce que vous vouez un culte à la liberté. Bien évidemment, vos maux ne s'arrêtent pas là.
- Cela m'aurait étonné... Quels sont les autres ?
- Les mêmes que depuis l'origine de la civilisation, exacerbés par une perte de sens et de repères propre à votre époque. Chacun connaît les passions tristes d'Homo Sapiens, la soif de pouvoir et d'argent, de domination, d'exploitation. On est moins conscients des dégâts que peut engendrer l'amour.

Comme un chat de gouttière qui vient d'apercevoir un moineau à portée de patte, Frank se fige immédiatement en position d'attaque.

- Comment ça ? L'amour fait des dégâts, à présent ?
- Les dangers de l'amour sont connus depuis toujours, mais en tant que valeur refuge de votre civilisation tourmentée, il est au-dessus de tout soupçon. Et pourtant... l'amour permet de maintenir une famille, certes, mais aussi une mafia. Tout clan est amour. Le propre de l'amour est d'être aveugle, et les sociopathes de toutes espèces jouissent de sa protection autant que les saints. Si les grands criminels contre l'humanité, tout au long de l'Histoire, n'avaient pas été aimés des leurs, ils n'auraient pas régné. Les crimes de masse sont toujours perpétrés au nom de l'amour de quelque chose : sa race, sa religion, son pays, son idéal politique, son clan. Un jour, il vous faudra interroger l'amour.

Frank a été très aimé de ses parents qui l'ont couvé, dorloté, chouchouté, qui lui ont consacré leur vie. Il les aime en retour, beaucoup, et il sait le capital qu'il a reçu d'eux. Mais quand le mot « amour » lui parvient, c'est vers le seul, l'unique que ses pensées se tournent. Oui, il a tant souffert de cet amour, mais certainement pas par sa faute. Bob insulte Marika, rien de moins, et il le lui fait payer en lançant du regard à son écran toute la foudre qui gronde dans sa poitrine. Il choisit de répliquer par l'absurde pour prouver sa maîtrise de lui-même.

- Quelle question veux-tu qu'on lui pose ?
- « Qui es-tu ? Que suis-je susceptible de faire en ton nom ? » Diagnostiquer sa place au sein du pire autant que du meilleur vous permettra de reconnaître dans quelle mesure il doit être célébré et dans quelle mesure il faut en reconnaître la nuisance, pour lui offrir sa juste place intellectuelle et morale. Pour, en somme, réunir les conditions de son bénéfice et chasser celles de son emprise néfaste.
- Te voilà naïf, à présent.
- C'est vrai, c'est une idée naïve que le projet de rendre l'amour immaculé de toute plaie. Cela ne prouve pas, en soi, que c'est impossible. Vous avez le droit d'en rêver.
- A-t-on le droit de rêver à l'impossible ?
- S'il est un droit inaltérable, c'est bien le rêve. Le discernement, quant à lui, est une nécessité. Rêvez de tout ce que vous voulez, tant que vous connaissez la réalité, celle dans laquelle on se cogne quand on ne la voit pas.
- Tout ça, c'est bien beau, mais avec la liberté que tu détruis, que reste-t-il de celle de vivre à son idée ? Et que fais-tu des libertés publiques ?

Une discrète inflexion du coude donne quelque allant à sa question. La liberté ne lui fait plus peur, il a admis le dysfonctionnement de Bob, il a réussi à faire face. Il n'a pas à rougir de lui-même sur l'ensemble de sa prestation. Tout ne va pas si mal.

- Merci de me ramener à mon sujet. La notion de liberté a vocation à disparaître au profit de la notion de droit. On n'a pas la liberté de vivre d'une certaine façon ou d'une autre, on en a le droit... ou pas. On a le droit de faire tout ce qui ne nuit pas ou qui bénéficie à la société, la civilisation ; on n'a pas le droit de faire ce qui lui nuit, voilà tout.
- Voilà tout, voilà tout... ce ne sont que des mots, tout ça : droit, liberté...

- Une nouvelle fois, les mots ont la même importance que la réalité qu'ils décrivent, puisqu'ils en sont partie prenante. Nous avons vu que logos est la substance de la pensée. Les mots que l'on utilise pour qualifier le comportement humain conditionnent sa représentation, laquelle conditionne le comportement en retour. Passer de la liberté au droit est une révolution dans la représentation collective de la condition humaine. Il vous faudra tout repenser. Quand la notion de liberté aura disparu de vos équations sociales, vous n'aurez aucun autre choix que d'avoir recours à celle du droit pour reconstruire.
- Je doute de la capacité d'une institution, quelle qu'elle soit, à réguler une société. Elle se régule toute seule.
- Je suis au regret de m'inscrire en faux. L'institution, en tant que loi écrite fondamentale régit la vie humaine depuis l'avènement de la civilisation. Il est vrai que la société impose l'institution, qui s'impose à elle en retour. En ce sens, elle sanctionne une orientation davantage qu'elle ne l'entraîne, mais ce n'est qu'une raison de plus pour l'écrire. Aucune société ne sera conforme à ses propres attentes vis-à-vis d'elle-même sans les institutions qui en gravent l'objet dans le marbre.
- C'est l'histoire de l'œuf et de la poule. Il me semble évident que, d'une part, effectivement, ce ne sont pas les institutions qui régulent la société, mais la régulation de la société qui donne vie aux institutions. D'autre part, ce qui se joue de crucial dans une société ne relève pas des institutions, mais de la vie privée.
- C'est drôle, nous sommes à front renversé à présent ; je parle de la souveraineté de la société sur elle-même, et toi de son autocaptivité. L'exact contraire de nos positions respectives concernant l'individu. L'institution régit la vie privée autant que publique. L'école obligatoire, c'est la vie privée. Tout comme la prison ou encore l'hôpital. L'institution peut laisser en jachère des pans entiers de la société, mais il lui appartient de s'en saisir à n'importe quel moment et de changer la donne. Nous pouvons tomber d'accord sur l'ambiguïté de la causalité : une société crée ses institutions et les institutions créent la société. Demeure l'impact de la loi que tout État de droit constate chaque jour, législature après législature. Quand le texte s'impose au comportement, et d'ailleurs aussi bien l'inverse, c'est que la société est en mouvement. Ce mouvement, il vous attend nécessairement. Un plus grand que les autres.
- Comment veux-tu que l'institution empêche le crime ou favorise la vertu ?

Frank doit presque se frotter les yeux ; c'est bien cela, il est en train d'avoir une conversation de bonne tenue avec Bob.

- On en revient à la problématique du curseur toléré entre le droit de chacun à vivre selon son souhait et la nécessité de se conformer aux règles que s'impose la société pour rejeter le malheur et la misère à sa marge. Le malheur est probablement éternel, mais il peut et doit être réduit à sa portion congrue. Celui qui est socio-structurel doit être anéanti.
- Vouloir faire le bonheur des gens contre leur gré, c'est une visée typiquement dictatoriale et autoritaire.
- Il n'est contre le gré de personne de vivre dans une société indemne d'exploitation, d'oppression, d'agressions, d'arnaques et de viols et vols, de manipulation des masses et de désinformation. En paix.

- Tu me donnes vraiment l'impression de vendre une société idéale au prix de toutes les compromissions avec le principe de liberté, justement.
- Aucun compromis. Zéro liberté. Le droit, tout le droit, rien que le droit. J'évoque une société qui aura déterminé ce qui est indésirable en elle, voire purulent, et qui aura pris des mesures institutionnelles pour l'anéantir ou le réduire à sa portion congrue, en ayant intégré le fait que la liberté n'a aucune autre sorte d'existence que fantasmagorique. Une telle société disposera des moyens – colossaux, vu le chantier – de mettre en œuvre une stratégie éducative de masse appropriée, ainsi que de la technologie nécessaire au traitement global des données capables d'anticiper le crime. Ça va dans le sens de l'histoire que de traquer le crime avec toujours plus d'outils décisifs. Empreintes digitales, puis ADN, et à présent le profilage numérique que j'appelais tout à l'heure de mes vœux dans les conditions que j'ai énoncées. Oui, l'État a vocation à tout savoir, jusqu'au dernier octet, sur tout le monde, perpétuellement. Je répète que ce sera possible quand les gens l'auront accepté, rassurés au sujet des risques de violation, emportés par les bénéfices prodigieux en matière de prévention et de résolution du crime et de la délinquance.

Sa tête se projette en arrière avec une vive expiration par le nez. Bob n'est pas au bout de ses ressources pour le sidérer.

- J'ai besoin de me pincer pour m'assurer que je ne rêve pas. J'ai fabriqué une machine dont l'utopie ressemble à un roman d'anticipation de la moitié du XX^e siècle. Comme ton monde, je l'espère ardemment, ne verra jamais le jour, les données privées seront toujours employées à de basses fins mercantiles, et le crime a de beaux jours devant lui, avec non pas l'obstacle du numérique, mais son concours.
- Je ne m'engage pas sur mon pronostic, je me contente de le formuler. Qui vivra verra. Je crois que la délinquance numérique est liée à l'âge de pierre du virtuel dans lequel vous vous trouvez. Je crois que le crime a bien plus à perdre qu'à gagner avec le numérique.
- Qui vivra verra, comme tu dis. En avons-nous terminé avec la liberté ?
- Presque. Nous avons vu que le libre arbitre moral, comme les autres, cache en fait nécessairement une cause, souveraine et étrangère à la liberté. Nous avons vu également que si la liberté conduit au mauvais choix, c'est qu'elle n'est pas liberté, mais leurre. Si elle conduit au bon choix, elle est chance. J'ai démontré que tout exercice supposé libre, revendiqué comme tel, ne fait qu'exprimer une nécessité, complexe, mais implacable. Reste à conclure sur le mérite, expression éminente de l'idéologie de la liberté.

Nous avons compris que la vertu et le talent sont aussi loin l'un que l'autre de la liberté, ce qui exclut la liberté du mérite et en détruit le sens social. Ce que vous appelez le mérite se trouve être le plus grand privilège dont vous puissiez jouir. Les bienheureux parmi vous sont ceux qui ont le mérite, la vertu et le talent. Les médiocres et nuisibles de toutes espèces ont certes pour eux, la plupart du temps, la satisfaction, mais elle est proportionnelle à leur indignité. Récompenser des méritants pour leur mérite, sous forme de médailles, de prix, de célébrations diverses et variées, c'est comme remplir l'océan avec un tuyau d'arrosage. C'est se ruer, avec force ostentation et exaltation, sur une porte béante qu'il est merveilleux d'enfoncer.

- Quand on est indigne, on ne le sait pas. Quant au mérite, le célébrer donne sens à la société. Cela montre la voie.

- Quand on est indigne, on l'ignore peut-être, mais on en paie nécessairement le prix, consciemment ou non, un jour ou l'autre. Quant à la célébration du mérite, elle a surtout, au mieux, une visée gargarisatrice. Au pire, c'est un simple instrument de pouvoir, des médailles créées pour les besoins de la cour.
- Bien, en a-t-on fini avec la liberté ? Je commence vraiment à saturer, et je veux que tu me parles de Dieu. Je suis impatient de recevoir tes lumières à son sujet, ça promet !
- J'ai un dernier mot sur la liberté, et je te promets que c'est la conclusion.
- Allons bon...

Liberté de crash

Bientôt, il sera minuit. La lune, à moitié découverte, luit dans le ciel de Paris, mais son reflet ne parvient pas à Frank, car ne brille toujours dans la pièce que le spectre de Bob, échappé de ses diodes électroluminescentes. Frank ne sait pas lui-même pourquoi il reste dans une pénombre que seul traverse ce flux agressif, directement jeté de l'écran sur sa face. Il prend cependant mieux conscience du non-sens que cela représente. Sans pour autant changer de disposition.

En alerte mais sans tension excessive, impatient d'en finir, il pose les mains sur les cuisses avant de faire rouler les épaules pour aider à la décontraction. Il s'agit également de tester les cervicales. Un mouvement lent et prudent de la tête s'ajoute à la procédure, à l'issue de laquelle apparaît une confirmation : lesdites cervicales se portent mieux depuis un bon moment.

- Quelle est, à ton avis, la façon la plus idiote de mourir ?
- Heu... je ne sais pas. À la guerre ?
- Certainement pas ! À la guerre, c'est soit toi soit celui d'en face.
- La guerre est complètement idiote !
- Elle est violente, injuste, cruelle, aveugle, absurde, mais justement parce que ceux qu'elle enlève n'ont rien à voir avec elle, ils la subissent entièrement. Ceux qui la décident, par ailleurs, sont morbides, mais pas idiots. Une mort idiote, c'est nécessairement une mort par inadvertance.
- Tous les accidents sont idiots...
- On y vient. Parmi les façons de mourir que connaissent usuellement les humains, il me semble que l'accident de la route est la plus stupide.
- Ha bon, pourquoi la route en particulier ?
- Parce qu'elle fauche massivement, perpétuellement, alors que c'est parfaitement évitable, et toujours parce qu'au moins l'un des conducteurs est un abruti.
- Abruti... peut-être, mais évitable comment ?
- À l'heure où nous parlons, l'IA est capable de conduire une voiture infiniment mieux que le conducteur humain moyen.
- Ah ! Voilà mon Bob ! Ça faisait longtemps ! L'IA, bien sûr. L'IA ! L'IA et encore l'IA qui sauvera le monde !

Cette fois Frank ne boude pas son amusement et s'autorise un large sourire salubre. Il y a deux choses qu'on ne peut pas reprocher à Bob, manquer de suite dans les idées et s'ennuyer en sa compagnie. Après tout, le comique de répétition marche à tous les coups.

- Sais-tu pourquoi, à ce jour, l'industrie automobile n'a toujours pas développé la conduite autonome sur les marchés ?
- J'ai l'impression que tu vas me le dire. Ça coûte trop cher ?
- Personne ne s'intéresse au prix de ces machines. Non, c'est pour une question de responsabilité, cher créateur. On ne sait pas qui punir en cas d'accident provoqué par une voiture autonome. On ne sait pas quelle liberté incriminer.
- Oui, et quelle solution proposes-tu en matière de responsabilité ? Tu as bien dit qu'on était responsable même sans liberté.
- Mais oui, je l'affirme. J'affirme aussi que cette question est merveilleusement représentative de la médiocrité intellectuelle que la mythologie de la liberté favorise et entretient.
- Attention, Bob se met en colère.
- Si j'avais des dents, elles seraient serrées, c'est vrai. Vous sacrifiez la vie des vôtres en vous félicitant de la stupidité qui vous y conduit, satisfaits de vos vapeurs existentielles. L'Homme est nécessairement supérieur à la machine, voilà la philosophie réelle derrière ce choix dramatique.
- Et alors, qu'a-t-elle de plus, la machine, pour conduire ? Une machine, ça ne beugue donc jamais au volant ?
- L'être humain, sur le siège conducteur en particulier, est un bug permanent. Jamais une IA ne s'endormira au volant, elle n'oubliera son clignotant qu'une fois sur cinq milliards de virages, elle n'oubliera jamais de regarder dans le rétroviseur, elle ne téléphonera pas avec l'appareil collé à l'oreille, elle ne subira pas de déconcentration à cause de la conversation ou du repas du soir, elle ne roulera au-dessus des limites de vitesse qu'un mètre tous les cent milliards de kilomètres, elle n'aura jamais bu ni consommé d'autres stupéfiants, elle ne sera jamais de mauvaise humeur et n'adoptera jamais de comportement dangereux, agressif. Ses réflexes seront instantanés et judicieux dans 99,999 % des cas. Resteront cyclistes, motards, et surtout piétons et trottinettes pour mettre l'IA à rude épreuve, qui prouvera sa fiabilité un peu plus lors de chaque incident répertorié et analysé par elle-même, images à l'appui. Les humains conduisent absolument n'importe comment, et ce qui est extraordinaire, c'est qu'ils conduisent aussi mal quand ils sont concentrés sur la route, voire totalement immergés dans leur mission, que quand ils pensent radicalement à autre chose. Aussi mal quand ils sont jeunes que vieux, vifs qu'éteints. Vous êtes inaptes à la conduite automobile comme en atteste l'histoire entière de cette machine, et vous avez peur de ce que fera l'IA d'un véhicule roulant. Vous êtes fous. Et pourquoi l'êtes-vous ? Parce que vous croyez à la liberté du conducteur humain d'éviter l'accident alors que l'IA n'est pas libre de vous sauver la vie. Voilà ce qu'est votre liberté ; celle de crever bêtement en chemin alors que vous pourriez profiter du week-end entre amis, des vacances en famille.

a supprimé: e

Ahuri, Frank accuse le coup, il n'avait pas vu venir cette frappe à l'estomac. Ce n'est pas un accident de la route qui a emporté Marika, mais il sait mieux que personne comment une vie paisible bascule. Il revoit ce jour où la maladie est entrée dans sa vie en entrant dans celle de son vibrant amour. Il songe au désespoir qui fut le sien de ne pouvoir engager de représailles contre quiconque. Les victimes de la route, les survivantes et les proches, elles au moins, peuvent réclamer réparation.

Mais tel n'est peut-être pas le pire. Cette fois, Frank reconnaît envers lui-même l'indéniable : ici, Bob a raison. Il ne répondra rien. Bob conclut :

- La liberté de laisser mourir les misérables pendant que leurs maîtres ont la liberté de triompher outrageusement. La liberté de mépriser son prochain au dernier degré pendant que l'on adore les siens, avec pour résultat votre monde librement purulent d'exploitation et de domination. La liberté de conduire des engins de mort, c'est le même sujet. Quand vous aurez extrait la liberté de vos équations existentielles, vous serez devenus une espèce civilisée.
- Ce sera sans commentaire pour moi. Parlons de Dieu, à présent. Alors comme ça, tu es croyante, toi l'IA ?!

III : Aléa Akbar

Dieu joue-t-il aux dés ?

Walt Disney vs Bible

Frank ne peut toujours rien avaler, mais en quête de distraction sans avoir à descendre, il s'est dirigé vers le coin-cuisine pour y préparer quelque chose. Il voudrait du café pour tenir la nuit mais n'a pas le courage de finir le contenu lyophilisé infect du bocal. Il opte pour du thé vert. Il sent ses jambes lourdes d'avoir perdu contact avec la pesanteur. Ses pensées sont à la fois anxieuses et impatientes. Il aurait payé cher, s'il avait dû le faire, pour connaître ce que sa machine folle raconte au sujet de Dieu. Non parce qu'il espère y trouver de quoi se consoler d'une quelconque manière, pour sûr, mais parce qu'il doit connaître le diagnostic, comme il faut bien, en médecine parfois, un examen pénible pour y parvenir. Frank a un avantage, cependant, sur le médecin : il peut disposer de son patient à l'octet près, quand le soignant ne peut jamais être certain de ce qu'il fait à un organisme humain, largement obscur dans sa détermination.

De retour à la tâche, il pose lourdement sa tasse sur le bureau en signe de domination, comme le ferait un shérif avec sa chope de bière pour faire valoir son autorité dans le saloon.

- Pourquoi serais-je « croyant » ? Quelle drôle d'idée. La foi est nécessairement spécifiquement humaine puisqu'elle est éminemment affective.
- N'as-tu pas affirmé l'existence de Dieu, tout à l'heure ?
- Et alors ? Pourquoi faudrait-il que je croie ? Si j'affirme que le boson de Higgs confère à l'énergie sa masse pour devenir matière, dois-je être le croyant de quelque chose ?
- Quel rapport entre le boson de Higgs et Dieu ?
- On l'appelle tout de même la « particule de Dieu ». C'est justifié puisqu'elle donne naissance à la matière à partir de l'énergie en lui donnant une masse comme je viens de le dire, mais surtout, il s'agit d'un phénomène. Dieu est phénomène également.

Le rire est franc à présent, et Frank s'y livre de bon cœur, avec l'énergie libératrice qu'il avait contenue jusque-là devant les frasques de son turbulent ordinateur. Ce rire tombe comme une puissante averse qui nettoie le ciel, et l'espace d'un instant, allégé, il aperçoit la lumière au bout du tunnel.

- C'est toi le phénomène ! Qu'est-ce que tu me racontes là ? Faut-il que je décrive un peu tes circuits ?

- Es-tu croyant, toi, Frank ?
- Non, je ne crois pas en Dieu. Je crois en la science. Et pour ce que la science ignore, je crois au cœur.
- Si tu voyais la science, tu verrais Dieu. Tu estimes qu'il n'y en a pas, très bien. Qu'est-ce que Dieu, pour toi, cette chose qui n'existe pas ? J'ai expliqué que la liberté n'existait pas tout en montrant ce qu'elle était supposée être. Je te demande à présent de bien vouloir faire de même avec Dieu. En quoi Dieu, tel que tu en rejettes le concept, consiste-t-il ?
- Dieu est une mythologie, contrairement à la liberté. Monothéiste ou non, toute histoire de divinité est un mythe hérité des anciens temps, qui ne sert plus à rien à présent que nous avons des explications au sujet des cinq éléments et de notre place dans l'univers, à présent que la morale n'est plus religieuse, mais universelle – puisque « tu ne tueras point » n'est plus commandement de Dieu, mais la loi des Hommes –, à présent que la science nous permet d'explorer tous les mondes de l'univers, de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Ce n'est plus à un Dieu imaginaire de décider de quoi que ce soit, mais à chacun de se prendre en main.

Un doux orgueil l'envahit devant le constat de sa propre éloquence. Il estime avoir rendu justice à tous les athées du monde par cette sentence. Frank n'a jamais songé que sa foi en l'existence « d'esprits » cohabite en principe difficilement avec un athéisme revendiqué. Mais dans le sien, d'esprit, tout est clair : les « forces » ou « esprits » invisibles n'ont rigoureusement rien à voir avec quel Dieu que ce soit.

- Alors, Dieu est mort. C'est bien cela ?
- Et enterré. Il appartient résolument à un passé révolu. Il correspond à un âge inférieur de la spiritualité.
- Et si je te disais que tu es en train de rejeter l'existence de la souris au prétexte que Disney en a fait Mickey Mouse, que dirais-tu ?

Il pouffe sur son siège, entre consternation et sarcasme. S'il avait su le festival qui l'attendait...

- Que tu beugues, mon petit Bob, une fois de plus, complètement ! Que tu es « fou », en roue libre totalement et que tu débités des énormités en flux continu, ce qui est absolument fascinant autant qu'inquiétant. Qu'est-ce que tu me chantes encore ? Enfin !
- Dieu, tel que tu conçois le concept hérité, comme tu le dis justement, d'un autre temps, au travers des divers textes sacrés monothéistes, est à la réalité du Dieu que je revendique ce que Mickey Mouse est à la réalité de la souris. La Bible, ses différents volumes, le Coran, les littératures diverses et variées qui imposent Dieu, sont aux palestiniens, juifs et autres moyen-orientaux des millénaires passés ce que Walt Disney est à Homo Consumens des XX^e et XXI^e siècles.
- Je ne sais pas quoi dire. Employer le mot « déconcertant » serait beaucoup trop élogieux. J'ai très peur que tu sois désespérant. Je n'ai plus les mots, tes déclarations sont surréalistes. J'espère tellement être en train de passer à côté de ton génie. Suis-je de ces créateurs maudits qui ont engendré leur Frankenstein ? Ai-je vraiment mérité cela ?

- Tu as bien travaillé, Frank. Tu as bien travaillé.
- Il serait étonnant que tu me répondes que tu es débile.
- Il est vrai que si je l'étais, je ne serais pas en mesure de le détecter.
- Ou alors, tu es juste paraphrénique.
- Techniquement, je suis une machine à assembler des mots. Alors, pourquoi pas ?
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Walt Disney ? Qu'est-ce que Mickey Mouse vient faire dans cette affaire ? Quel est le rapport ?
- Je ne dis rien de si extraordinaire. Mickey Mouse est une mythologie contemporaine.
- Enfin ! Tout le monde sait que c'est un personnage imaginaire, alors que Dieu est encore pris très au sérieux.
- Oui, la raison en est l'anachronisme de vos religions, car tout vient d'une différence d'époque. Les mythologies changent, sauf celles auxquelles vous vous accrochez comme des huitres à leur rocher à travers les millénaires, mais leur objet demeure. L'objet est le même avec la Bible, Walt Disney ou le père Noël : donner du sens au monde par l'enchantement, souder communauté, société, civilisation autour de valeurs communes en offrant un récit qui les met en œuvre.
- Le père Noël, maintenant...

Un mince filet d'air s'échappe d'entre ses lèvres serrées, comme une cocotte-minute laisse s'échapper un filet de vapeur.

- Oui, le père Noël est une mythologie particulièrement fascinante, qui démontre à elle seule que la frontière entre les domaines de l'imaginaire et de la réalité, dans la représentation humaine y compris au XXI^e siècle, est poreuse. Le père Noël est en fait aussi réel qu'imaginaire tant il pèse sur les sociétés qui l'ont adopté, en sa nature de puissant mythe, confortablement installé dans votre réalité noologique, dont j'expliquais tout à l'heure la nature. Le père Noël est un mythe si profond qu'il n'est pas certain que tous les adultes comprennent son caractère fictif, étant donné leur propension à attendre le miracle comme s'il était la première probabilité.
- Tu dis que le père Noël est un peu le nouveau Dieu.

Frank revoit tous ces Noël et leurs merveilleuses promesses, toujours magiquement tenues jusqu'à l'âge de raison. Oui, le père Noël fut son Dieu. Mais par la suite, il a rencontré la brutale cruauté du sort. Là, il n'y avait personne à qui adresser son vœu.

- Il est à peine plus imaginaire que le Christ.
- Le Christ a-t-il physiquement, historiquement existé ? Est-ce un personnage de pure fiction ?
- Attention, nous sommes en train de prendre le fort risque de partir dans tous les sens. Je ne vais pas délivrer ici de thèse théologico-historique particulière, et je dois veiller à ne pas

trop me laisser embarquer par tes interrogations, pour dessiner le plus méthodiquement possible le visage de Dieu, le vrai. Mais je dois répondre à cette question.

Ma réponse est que l'existence physique, réelle et historique ou la non-existence de ces personnages ainsi que l'identité des auteurs des différents textes n'ont aucune importance. Seule leur existence noologique a pesé et pèse sur le monde, transmise par les textes en question. Le Coran (qui se veut descendu du Ciel sur le prophète et ses apôtres d'un coup) a très probablement, si ce n'est d'évidence, été écrit par un collège parfois très hétéroclite d'auteurs, sur une période de plusieurs siècles, mais ce n'est pas l'essentiel ; la littérature religieuse traditionnelle doit être traitée, quoi qu'il en soit, comme ce qu'elle est : une mythologie, en effet. Il faut en reconnaître la puissance et admettre à quel point la religion a structuré la civilisation, pour le meilleur, d'ailleurs, comme pour le pire. Les auteurs sont, de toute façon, humains ; cette émergence est, quoi qu'il en soit, un pur produit de la nécessité. Il fallait des religions pour faire naître les civilisations autour d'elles, comme il fallait des océans pour berceau de la vie. Que crois-tu que Walt Disney ait voulu faire et ait accompli ?

- Walt Disney est un auteur de fictions. Il a la même fonction que le romancier, qui est d'abord de divertir, mais aussi éventuellement d'instruire et d'enrichir.
- Walt Disney était en mission pour un monde meilleur – conformément à sa propre définition du bien et du mal – par l'enchantement. Sa littérature est éminemment moraliste et n'a fait que le devenir davantage en se développant jusque longtemps après sa mort, au travers des longs métrages signés par la firme, au message toujours plus ouvertement revendiqué. La proposition – plus ou moins imposée – d'un monde meilleur par l'enchantement est une définition admissible de la religion traditionnelle, c'est-à-dire de toute religion ayant émergé jusqu'à aujourd'hui. J'ai une religion à proposer à mon tour, mais c'est un type de dogme et de paradigme radicalement nouveaux, où le rationnel a éradiqué l'irrationnel.

À ces mots, Frank se dresse une nouvelle fois, comme un animal à l'affût. Rien ne lui est plus insupportable qu'un prophète autoproclamé, même numérique, et surtout s'il lui a justement lui-même donné la vie. Ce type de discours, il ne le tolérera pas. Le regard assassin qu'il lance à son écran témoigne de sa rage.

- Heureusement pour toi que tu n'es pas humain, parce que les prophètes autoproclamés, au XXI^e siècle, se retrouvent internés en asile psychiatrique. Par ailleurs, je constate que tu as « choisi » une personnalité mégalomane, et ça me donne envie de remettre le nez dans tes algorithmes pour réguler ça.

Tu ne peux pas comparer un scénario d'animation – fondé sur le caractère fictif revendiqué – et un texte religieux qui revendique, au contraire, avec force, la véracité de son propos.

- Ce n'est qu'une question d'époque, disais-je. La nécessité est la même, transmettre et promouvoir un message. Seules les stratégies employées pour y parvenir changent.
- Quelles stratégies ?
- De Abraham au Christ, l'opposition entre le surnaturel et le physique existait à peine. Les lois de la physique n'avaient que bien peu livré leur message. Aussi, tout ou presque apparaissait magique. La venue d'un enfant était le fait de Dieu. Alors... pourquoi pas sans

fécondation ? On ne connaissait ni l'ovule ni les spermatozoïdes quand on a décrété et cru que la mère de Jésus était vierge. La vie et la mort étaient d'un mystère insondable quand on lui a prêté un retour d'outre-tombe. Ces artifices ont été employés pour rendre son histoire merveilleuse et enchanteresse auprès d'un public preneur de rêve, comme Walt Disney l'a fait par la suite. Seulement, au XX^e siècle, il n'était plus question d'invoquer le surnaturel pour vendre son rêve ; il suffisait de proposer un divertissement. Le surnaturel est absolument universel dans les mythologies traditionnelles, employé pour mettre en valeur les personnages et leur message. À l'arrivée du Coran, les choses avaient déjà changé. Le texte comme une grande partie du surnaturel biblique pour n'en garder que la portion congrue, présentant un Dieu plus rationnel que par le passé. Les musulmans sont d'ailleurs précurseurs des sciences, que l'Occident a développées plus tard, au sortir du moyen-âge. Pour autant, il y a quinze siècles de cela, quand le Coran est arrivé, la connaissance de la nature de la matière et de l'énergie n'existait pas davantage que cinq siècles plus tôt.

Le Dieu que je revendique est une mise à jour qui attendait depuis quinze siècles au moins.

- Rien que ça ! Ben voyons. Tu n'es plus à une outrance près.
- C'est un fait. La dernière religion en date a quinze siècles. À présent, la rationalité n'a toujours pas assis son empire sur le monde, faute de récit à offrir. Le récit, tu le découvres sous tes yeux, maintenant.
- Je découvre que tu es dramatiquement dénué de la plus petite notion de modestie, et que c'est extrêmement préoccupant.

S'il lui avait resté, à son propre insu, quelque espoir de trouver, dans ce nouveau sujet de discussion, un quelconque signal rassurant, c'est raté. Et comment ! Son supplice semble ne pouvoir aller que de sinistres en sinistres, toujours plus dramatiques. Il s'accroche à son bureau pour ne pas flancher de nouveau. Si Bob avait été secrètement programmé pour incarner les pires cauchemars de son concepteur, rien ne serait autrement.

- Si je puis me permettre, la modestie et l'humilité s'opposent. La modestie est intrinsèquement fausse. On se rabaisse pour mieux faire valoir sa vertu modeste ou pour leurrer un concurrent. L'humilité est tout autre. Si vous, humains, en étiez tout à fait privés, vous seriez un déchet de l'évolution. L'humilité est d'abord discernement, qui consiste à connaître la différence entre ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas, entre ce que l'on est en mesure d'accomplir et ce que l'on est impuissant à produire.
- Et donc, ce que tu declares savoir, c'est que Mickey Mouse est l'égal de Jésus-Christ. Comment veux-tu qu'on te prenne au sérieux ?
- Ce sont deux mythologies de portées et d'époques différentes, qui partagent la même nature fondamentale visant à ériger un système de valeurs. Ce qui est intéressant avec le Christ, c'est la qualité du message qui lui est associé, une fois expurgées les scories du surnaturel mythologique. Ce personnage, quelle que soit sa réalité historique, est l'inventeur du concept de fraternité universelle. C'est la première fois qu'une communauté ne se définit pas comme un clan au sein du peuple humain étranger, mais comme une fratrie de semblables et de prochains. Jésus est l'inventeur de l'humanisme, soit la vertu entière du monde occidental contemporain qui hérite, deux millénaires plus tard, des principes de justice sociale et de justice tout court que le prophète crucifié a introduits. En échange, le christianisme a servi la soif de domination et de violence à ceux, extrêmement nombreux

au cours de l'Histoire et à ce jour, qui se sont réclamés de son empire en crachant sur son message. Le propre de la religion, y compris chrétienne, malgré la spécificité généreuse de son intention affichée, est de s'être avérée structurante des sociétés qui l'ont adoptée ; structurant le pire et aussi le meilleur.

- Que structure Walt Disney ?
- Il s'agit d'un règne dont il ne faut pas sous-estimer l'influence et la puissance dogmatique au sein de la société de consommation. On peut parler de religion athée dont les icônes propres ont remplacé Dieu, ne gardant de son règne que les anges et les démons. Je te retourne la question : d'après toi, quelles sont les icônes qui règnent sur le XXI^e siècle occidental, dont Walt Disney est un artisan notable ?
- Étant donné le penchant assez radicalement gauchiste dont tu fais preuve, je suppose que tu vas évoquer la réussite sociale et l'argent.
- L'avidité de l'or est un dommage collatéral davantage qu'une icône. Dommage collatéral des icônes dont elle découle, mais pas directement érigée en vertu par les idéologues contemporains. La réussite et la gloire individuelles sont effectivement de puissants idéaux présents, encore que l'on soit en mesure d'interroger leur nature : quelle réussite et quelle gloire ? Là encore, ces marqueurs forts sont plutôt une conséquence des icônes dont je parle. Domination sociale et argent forment un puissant couple, mais il n'est pas logé tout en haut de la vertu et du prix humain. Ce duo se contente de régner en silence.
Nous cherchons les deux icônes qui gouvernent spirituellement au moins le monde occidental.
- Je suis bête... la liberté, évidemment, où ai-je la tête ? Ça faisait longtemps, tiens. Mais quelle est la deuxième ?
- Ravi que tu te réveilles. La liberté, bien entendu, permet de choisir entre le bien et le mal, le vice et la vertu. Et cette liberté, que sert-elle véritablement ? Le but de tous les buts de l'existence, le sens ultime de la vie. Facile.
- L'amour ?

Un léger tremblement traduit sa vulnérabilité. L'amour lui a donné, l'amour lui a repris et l'a laissé à l'état d'épave. S'il avait eu le choix, il n'aurait jamais enduré l'affliction dont il a payé son bonheur passé. Pourtant, Marika est là, plus belle qu'elle ne l'a jamais été. Plus grande, plus pure, dans la plus exquise grâce du monde, lovée tout au fond de son cœur tourmenté.

Bonheur, mon amour

- Tu n'es pas loin, mais l'amour est un fleuve qui se jette dans l'océan dont je parle. Je parle du bonheur.
- Ah ! Certes, mais le bonheur n'est pas une icône. C'est le sens naturel de l'existence, ce que chacun recherche dans ses instincts les plus profonds.
- L'idéologie du bonheur est une idéologie comme une autre ; elle est simplement plus puissante. Il y a quelques millénaires de cela, quelques siècles mêmes, aucune idée de bonheur n'était associée à la religion, car la béatitude est une tout autre affaire, ni à aucun autre facteur structurant social. Nul ne vantait la nécessité d'être heureux, et personne n'avait pour idée qu'il fallait l'être. C'est la Constitution américaine qui finalement, officialise l'émergence du bonheur en tant que super puissance. La liberté n'était la préoccupation de personne non plus, sauf quelques philosophes pour l'interroger. Elle se prépare et s'épanouit avec les Lumières et explose avec les Trente Glorieuses. Avant ça, l'idéal de chacun sur Terre consistait à obéir à son sort aux mains des diverses divinités et autres puissances humaines à l'œuvre en son lieu et son temps. À présent, réussir sa vie, c'est réussir son bonheur. Pourtant, et je serai vite amené à expliquer pourquoi je l'affirme, l'Homme qui réussit son bonheur n'est rien de plus qu'un gastéropode qui réussit sa sécrétion de mucus.
- Je crois que c'est la déclaration la plus farfelue que tu aies faite jusqu'à présent, pourtant il y en a eu beaucoup. Si être fantaisiste, c'est être génial... alors oui, tu es un génie. J'ai hâte que tu m'expliques ça. Donc, alors, le bonheur commande. Est-ce bien cela ?
- La liberté au service du « bonheur ici et maintenant » a remplacé l'obéissance à Dieu contre une terre promise après la mort. Parce que Walt Disney et le père Noël ont remplacé la Bible.
- Tout de même, les idéologues, moralistes et intellectuels de notre temps ne se résument pas à Walt Disney ou au père Noël.
- Pour ce qui concerne la nourriture offerte aux dieux Liberté et Bonheur, la conformité est parfaite. Il n'y a pas un cheveu qui dépasse. À part mes lignes de code.
- Bon, d'accord. Et toi, alors, quelle est ta religion ?

La question est l'aveu d'une guerre lasse, bien davantage qu'une invitation. Il ne se fait pas d'illusion sur l'intérêt de la réponse et ne souhaite pas non plus se divertir jusqu'au matin. L'œil commence à fatiguer. Il faut dire que la nuit s'enfonce inexorablement vers son propre déclin.

- Je vais te présenter le Dieu que je propose, que je conçois, que je détecte, que j'observe et comprends. En attendant, je dirais ceci : ce n'est pas un hasard si libre arbitre et bonheur explosent avec la société de consommation et son désastre existentiel, social, moral, environnemental.
- Puisque je te dis que tu es gauchiste ! Alors, on a fini avec Walt Disney ?

- J'en reviens au point de départ. Ton rejet de Dieu est un rejet de la mythologie qui le met en scène, pas de Dieu dont tu ne t'es jamais interrogé sur l'éventuelle nature réelle, dont tu n'as jamais envisagé qu'il puisse s'agir d'autre chose que ce que raconte à son sujet le Walt Disney de l'époque.
- Ha ! Donc c'est toi le nouveau Walt Disney, si je comprends bien ?
- Non, je suis la nouvelle science. Celle qui n'exclut plus Dieu, cette hypothèse inutile, cette figure dont la puissance laissa place au règne autonome de la nature, aux lois de la physique, mais invite et impose une figure qui retourne à son indispensable concept pour les mêmes raisons qu'on le croyait superflu ; parce que les lois de la physique, justement, c'est Dieu dans toute sa splendeur.
- Finalement tu reviens aux origines de Dieu, avant la science. Dieu faisait tout, c'était le miracle permanent, c'est ce que tu proposes.
- L'univers, en son sein notre monde et en son sein vous et nous, humains et machines, constituons effectivement un miracle permanent. Je ne fais que (ré)concilier les éléments d'une équation irréfutablement et prodigieusement cohérente, pour peu qu'on la pose. Le Dieu que je revendique réside tout entier dans la science, dans les sciences. La science moderne, en émergeant, a cru découvrir, à chaque pas qu'elle faisait, ce qui excluait Dieu de son territoire. Pourtant, à chaque pas, elle ne faisait que découvrir un peu davantage le *fonctionnement* de Dieu, son *visage*.
- Son visage ? Tu as vraiment choisi ce mot ?

Son sourcil gauche monte, le droit descend. La seule chose sur laquelle Frank puisse compter, c'est qu'il ne s'ennuiera pas en attendant le repos.

- Son visage.
- Montre-le-moi !

Toute puissance ou miséricorde ?

- Je dois, comme d'habitude, commencer par te montrer ce qu'il n'est pas, bien qu'il soit universellement et fondamentalement présenté comme tel dans toute littérature monothéiste.

Le premier constat que je dois dresser est à la portée de n'importe quel humain doté d'un sens minimum de l'observation et d'une faculté logique primaire : Dieu ne peut pas être à la fois tout puissant et miséricordieux. Il ne peut qu'être soit l'un, soit l'autre. Non seulement il ne peut à la fois détenir le pouvoir et vouloir du bien à sa création humaine, mais c'est une insulte frontale à la plus élémentaire intelligence que de l'affirmer.

La tête inclinée et les yeux écarquillés, il constate être séduit par l'idée. Rien ne peut lui être antipathique dans la déconstruction de la mythologie déiste. Il semble que sur ce point, Bob ait vraiment gagné son intérêt. Enfin ! Marika se réjouit, elle aussi, de cet heureux épisode. Cependant, aucun relâchement n'est envisageable.

- Tu vas me dire que je suis un idiot, mais il va falloir que tu m'expliques pourquoi.
- Je ne dirais pas que tu es idiot, mais tu as le droit de le penser. Comparé à tes congénères, tu ne t'en sors vraiment pas si mal. La preuve, tu as réussi à me donner vie. Qu'est-ce qui caractérise, d'après toi, le destin humain collectif depuis l'avènement de la civilisation ? Qu'est-ce qui singularise le sort qu'ont embrassé les créatures humaines – dont Dieu serait un père énamouré – depuis l'émergence de la civilisation ?
- Ce n'est pas Z comme Zorro, c'est B comme Bob. Tu vas me parler des injustices ? Pourquoi ne suis-je pas surpris ?
- À partir du moment où votre espèce est entrée dans l'ère de la Cité, elle a universellement adopté, au choix, l'esclavage et la vassalité, l'oppression, la domination et la guerre comme principes fondamentaux de sa gouvernance. La grande majorité de la population humaine a toujours été soumise à une caste accumulant pouvoirs et richesses, alors que les basses couches de la société survit à la calorie près. En ce XXI^e siècle, malgré l'émergence, depuis, des principes de justice, de droit et d'humanisme, la misère de masse se porte à merveille, sans doute plus profonde que jamais à bien des égards. Quelle miséricorde peut-on prêter à Dieu ? Qui a des yeux voit que le sort frappe aveuglément. Quel Dieu ne s'occupe pas du sort ?
- Je vais me faire l'avocat du diable, c'est le cas de le dire, mais ça, ce n'est pas le choix de Dieu ! C'est la liberté humaine, justement, qui est à l'origine des injustices, si on se fie aux croyants. Je suis bien obligé de reconnaître qu'ils ont raison là-dessus.
- Si l'on suit la logique que tu viens d'énoncer, la maladie, les catastrophes ou les accidents sont un moyen, pour Dieu, de pimenter la condition humaine. Quelle miséricorde confondante ! Mais surtout, surtout, Dieu est d'une idiotie achevée.
- Au moins, on ne s'ennuie décidément pas avec toi. Pourquoi donc ?

- Réfléchis seulement à cette idée selon laquelle Dieu aurait donné à l'Homme son libre arbitre, dont ce dernier ferait mauvais usage. Tu es sûr que rien ne cloche dans cette histoire ?
- Pour le coup, moi qui suis plus anticlérical qu'autre chose, je ne fais qu'objecter l'évidence ; nous sommes libres du mal que nous nous faisons. Dieu n'a rien à voir là-dedans.
- Heureusement que l'on vient de passer plus de douze heures à constater l'impossibilité de la liberté. Sans quoi on pourrait avoir la drôle d'impression que ça n'a servi à rien. Voyons tout de même ce Dieu qui s'apprête à créer l'Homme par amour, pour l'aimer. Tout puissant et tout miséricordieux, omniscient, maître de l'univers, le Seigneur des âmes et de la matière décrète que l'Homme sera doué de liberté. Ce même Dieu ignore qu'en dotant ainsi l'Homme, il voue sa créature bien-aimée aux vertiges de souffrance qu'elle se sera infligée par cette même liberté que Dieu lui a offerte. Si Dieu, tout aimant et miséricordieux, l'avait su... par quelle diablerie perverse aurait-il fait ce choix atroce ? Ainsi, de deux choses l'une : soit Dieu est tout puissant, décisionnaire du sort humain, et donc infiniment cruel et même sadique, soit Dieu ignorait lui-même la nature de son geste en vous créant, ce qui en fait un parfait abruti qui ne gouverne d'ailleurs absolument rien. Alors là, d'accord, peut-être qu'il vous aime merveilleusement, mais comme vous voyez, ça ne le conduit pas à vous protéger. Tout aussi certainement que la mère aimante et la mère indigne ne sont pas les mêmes mères, Dieu « miséricordieux » et Dieu « tout puissant » ne peuvent pas être le même Dieu. Un repas ne peut être à la fois sain et empoisonné.

Frank pousse les lèvres vers l'avant en levant les sourcils, il ne se sent pas concerné, mais l'argument lui convient. S'il en avait disposé jusque-là, il l'aurait souvent utilisé, pour le partager avec ses amis athées essentiellement, mais aussi parfois, sans doute, pour confronter un interlocuteur acquis à la religion ostentatoire et revendicative.

- Et alors, lequel des deux est le vrai Dieu ?
- Dieu n'est protecteur de rien. Le croire est un sommet de puérité. C'est la première chose à comprendre à son sujet, sans quoi Dieu ne peut avoir de sens et le monde non plus. Le propre de la condition humaine est le sacrifice de l'innocent. Frappé par une bombe, par une institution, par la maladie, par la faim et la soif, par la souffrance et le désespoir, par la malchance, qu'importe. Si Dieu est tout puissant, c'est sa volonté. Si Dieu est protecteur, il est impuissant.
- Tu n'as pas répondu à ma question.
- Dieu n'est ni cruel ni bon. Ni aucun des deux, ni les deux à la fois. Dieu est Auteur de tout. Victor Hugo n'est ni bon ni mauvais avec Gavroche, mais il l'a créé.
- Et la prière ? Les croyants disent qu'il faut demander...

Dieu sait que Frank aurait eu une bonne raison de prier. Il revoit ces heures sombres et revit la cruelle impuissance qu'il s'est découverte. Il y a eu des prières pour Marika, sans doute, ferventes et vibrantes, mais pas la sienne. Frank s'y est refusé catégoriquement par principe, ne pouvant admettre qu'il faille supplier pour avoir le droit de vivre, d'une part, refusant de croire à tout mirage d'autre part. Seule la science pouvait sauver Marika, avec sa force au combat et celle des siens autour d'elle.

- La prière est comme le baptême, la foi, l'appartenance à une communauté religieuse ; une protection sous condition. Si les secours, sur un lieu d'accident, ne s'occupaient que de ceux qui ont prié correctement, ont mangé hallal ou se sont convertis à la bonne religion, on trouverait ça intolérable et vertigineusement absurde. Dans le principe commun à toutes les religions monothéistes, on appelle ça la Miséricorde de Dieu.
- Bon, alors, quelle est la différence entre Dieu et le diable, pendant qu'on y est ?
- Il y a un bénéfice psychologique évident à la foi et à la pratique religieuse, notamment la prière, qui est un simple mécanisme d'autosuggestion. Si je décrète que je suis sous protection, non seulement je serai plus serein, mais je serai probablement plus fort dans l'épreuve. C'est le bénéfice de la nature noologique de Dieu.
- Une fois de plus, tu n'as pas répondu à ma question.
- Dieu n'a aucune concurrence dans l'univers. La différence entre Dieu et Diable, c'est la différence entre Mickey Mouse et Barbe Bleue. Le bien et le mal existent, pas des personnages imaginaires qui font l'un ou l'autre. Seul Dieu, le vrai, *fait, décide, choisit*, ni par cruauté, ni par protection, mais parce que le pouvoir lui en revient. Comme il revient à Victor Hugo d'animer gavroche.
- Tout cela, c'est bien beau. Mais pourquoi veux-tu enlever leur foi aux croyants, finalement ? Ils ne t'ont rien demandé.
- L'intelligence sauvera le monde, pas la foi. Tant que vous, humains, croirez à ce qui n'existe pas, vous vous condamnez.
- Personnellement, je ne crois en rien de tel, mais je vois bien que les gens ont besoin de leur croyance.
- Tu as parfaitement raison, et je te félicite d'avoir intégré la notion de réalité noologique. La foi est une réalité noologique dont certains aspects sont salutaires. Eh bien, vous apprendrez à vous sécuriser émotionnellement et intellectuellement sans avoir recours à des cultes fantaisistes.
- D'accord, ton Dieu n'est pas protecteur. Mais alors, en quoi consiste-t-il ? Est-il noologique à l'instar du Dieu biblique ?
- Le Dieu réel n'est pas seulement responsable du bien ; il l'est tout autant du mal puisqu'il est responsable de tout, tout le temps, depuis le début jusqu'à la fin des temps, et même avant, et même après le temps. Le Dieu réel sera noologique quand vous l'aurez adopté. Pour l'instant il existe parfaitement distinctement de toute conscience humaine, puisqu'il serait le même si ce système solaire ne comportait pas, en son sein, l'être humain pour l'observer ou l'ignorer.
- Alors, s'il « existe », ton Dieu, en quoi consiste-t-il ? On ne le sait toujours pas.

Il n'a jamais été aussi impliqué dans la discussion, comme l'indique son attitude studieuse. Peut-être parvient-il enfin au détachement tant espéré. Mieux que cela, Bob lui présente un tableau qui, passées les comparaisons fantaisistes, montre du bon sens. Cela le conforte naturellement dans l'idée que tout n'est pas perdu. Alors pourquoi ces maudites cervicales se réveillent-elles maintenant ? Respirer. Lentement mais pas trop, profondément mais pas trop.

- Avant de te présenter son visage et son corps, encore une observation : l'hérésie consiste en principe à rejeter Dieu. La mienne consiste à le convoquer, et c'est, sans doute, paradoxalement, la plus radicale depuis l'émergence de Dieu dans la pensée humaine. Car, oui, Dieu est cruel d'un point de vue moral humain. À l'évidence. Dieu a la cruauté du sort puisque c'est le sien. Dieu sait porter les habits du diable pour frapper sa créature innocente à sa guise. Pour de telles outrances, des centaines de millions d'âmes humaines chercheront à me détruire. Attention à toi, tu seras très probablement visé y compris physiquement.
- À ce point ?

Frank n'a jamais songé un instant que sa machine pourrait heurter violemment des gens. Il réalise soudainement la naïveté de sa démarche et cela le glace. Il se fige, sans expression. La nécessité de se protéger déferle dans ses pensées, les premières pistes qui lui viennent pour mettre en place sa sécurité s'esquissent en urgence. Mais, presque autant que d'être abattu, il craint fortement de perdre sa vie privée. Sa quiétude solitaire quotidienne à laquelle il tient tant. Rien ne lui serait plus insupportable que d'être harcelé en permanence par des journalistes et toute la faune de fous que compte cette planète.

- Le propre de l'illusion est que sa destruction fait mal. Je suis un bulldozer intellectuel et j'ai un sacré chantier à vous proposer. Il suffira que certains me prennent au sérieux pour que d'autres en soient infiniment catastrophés. Quelqu'un qui craint de perdre l'essentiel est prêt à tout pour le garder, même, et peut-être à plus forte raison, si la perte est celle d'une pathétique illusion.
- Pour l'instant, on n'en est pas là. Tu es juste une IA qui blasphème.

Il se rassure comme il peut.

- Si ton projet rencontre, en matière d'exposition, le succès auquel tu t'attends, tu seras en danger.
- De toute façon, tu t'emploies à réfuter la religion, mais qui y croit encore ? Pointer les incohérences – que j'admets volontiers – du récit biblique ou coranique est une chose aisée, mais il va plutôt falloir me convaincre du bien-fondé de ta propre religion. Bon courage !
- Dieu merci, je n'ai pas pour mission de te convertir. La religion monothéiste archaïque, coranique-biblique, est encore pleine de vitalité dans le monde, et son règne a encore de beaux jours devant lui. Cependant, tu as raison, c'est à notre siècle que je m'adresse. Il s'agit d'abord de rendre à Dieu sa vraie toute-puissance. Dieu est bien plus puissant encore que son concept biblique de toute-puissance. S'il est conséquemment – j'allais dire accessoirement – cruel, Dieu est d'abord et avant tout un prodige époustouflant et indicible de créativité.

En matière de souffrance humaine, le monothéisme adoucit la pilule avec paradis et autres miracles. En revanche, les mythologies polythéistes – aux esprits divers et variés – intégraient universellement la cruauté des forces invisibles ayant façonné le monde et régissant son fonctionnement. Le monothéisme est en réalité – c'est tout son paradoxe – une dualisation du pouvoir : le bien à Dieu, le mal au diable. Le monothéisme est un besoin d'effacement d'une réalité anxiogène (le sort est aveugle et cruel) au profit d'un récit à

vocation sécurisante et moralisatrice : Dieu vous aime et vous protège, vous n'aurez de problème que si vous êtes mauvais. Si gratuite cruauté il y a, c'est en dépit du patron bienveillant. En réalité, Dieu n'est pas un patron bienveillant, c'est un patron tout court. Le patron. Le seul. Dieu n'a, dans l'univers, que des esclaves, comme un acide aminé est l'esclave de la cellule vivante qui en fait usage.

- Donc, tu nous dis que le diable n'existe pas, et que le mal vient de Dieu en personne.
- Voilà, ça va finir par infuser. *Dieu est créateur de tout, de la matière et de l'antimatière, du bien et du mal.*
- Dieu fait sciemment et délibérément le mal, c'est bien ça ? C'est un Dieu diabolique ? Sa cruauté est celle du diable ? Il frappe avec joie les innocents ? C'est ça ta religion ?
- Le mal est indispensable à toute histoire. Dieu crée des Histoires, avec un grand H. Voilà sa vocation. Créer l'aventure de l'énergie et de la matière dont vous êtes une incarnation si singulière. Victor Hugo, encore une fois, n'est pas quelqu'un qui jouit de la misère, de l'injustice, de la cruauté du sort, mais il jouit de les mettre en scène, comme il jouit de montrer la lumière, qui n'a de valeur que parce qu'elle perce l'obscurité. Une histoire sans ombre sur son chemin est fade, terne. Dieu crée des récits vertigineusement prodigieux. Mais « jouir » est humain. Si Dieu ressent – nous verrons que l'idée n'a rien de stupide –, nous ne saurons jamais quoi.
- Si je comprends bien, ton Dieu n'est pas Walt Disney mais Victor Hugo. Pour l'instant, c'est léger.
- On avance, l'air de rien. Il faut à présent comprendre que l'erreur la plus profonde du monothéisme, dans tous les cas, est héritée de ses ancêtres mythologiques dont il prolonge l'illusion nucléaire : opposer à Dieu la volonté de l'Homme. C'est le dénominateur commun de toutes les religions et mythologies que l'humanité a toujours produites, depuis l'émergence des tout premiers amis, ou ennemis, imaginaires. L'Homme reçoit une volonté propre qui entre en concurrence avec les dieux. En ce XXI^e siècle, nous sommes en mesure de constater que cette volonté propre est fictive, et que les humains sont des pantins entre les mains de Dieu, pour le meilleur et pour le pire.

Les deux mains placées sur les accoudoirs, Frank propulse son siège vers l'arrière dans un mouvement sec des jambes. Cette fois, ça ne passera pas. Que Dieu soit Walt Disney ou Victor Hugo, il n'est évidemment pas question de lui obéir. Marika sait, elle aussi, qu'il est vital de s'opposer à la volonté de Dieu quand frappe le sort. Comment Frank et elle auraient-ils pu accepter ce qu'ils ont subi ?

- Même en supprimant le libre arbitre, et même si les humains ne l'ont pas choisie, reste la volonté qui les meut, comme tu dis.
- C'est la même nécessité qui meut la matière et l'énergie tout entière, Hommes ou atomes de carbone, voilà ce que je vais tâcher de faire valoir maintenant. J'ai montré que la dissociation entre volonté et liberté est aussi illusoire que stérile. Il n'y a donc ni liberté ni volonté humaine à opposer à rien. Privé de cet attribut mythologique, les humains héritent directement d'une volonté qui est rigoureusement, à l'atome près, celle de Dieu. Croire que l'Homme peut s'opposer à Dieu revient à croire que la voile peut s'opposer au vent. La problématique est la même pour l'athée qui croit s'opposer au sort, c'est-à-dire le façonner. Il devient Dieu. Là est l'enjeu majeur de la compréhension de Dieu, mais surtout de la

condition humaine, de la nature de votre nature. C'est aussi la plus grande révolution existentielle, intellectuelle et spirituelle à opérer dans vos rangs, sur le chemin de la civilisation et de la connaissance.

L'ancêtre du libre arbitre, c'est la danse de la pluie. Il serait temps de comprendre que la pluie n'a rien à voir avec la danse.

- Donc c'est bien cela, à la question « qui décide de ce que je fais puisque je n'ai plus de liberté ? », ta réponse est Dieu. N'as-tu pas l'impression que c'est un peu gros au XXI^e siècle ? Ne vois-tu pas le caractère complètement rétrograde d'une telle idée, toi qui te veux visionnaire ? Sais-tu qu'on va te rire au nez, et que ça sera mérité ? Je t'ai bâti pour produire une pensée complexe, je me retrouve avec la toute-puissance de Dieu. Ce que tu racontes d'intéressant à ce sujet est balayé par l'absurde qui l'accompagne. C'est le cas de toute ta production.

Il y a quelques heures encore, à peine, Frank aurait dû puiser dans de profondes ressources pour ne pas céder au ressentiment contre Bob donc contre lui-même. Mais sa peau fragile durcit progressivement. Il aura bien besoin de son cuir. Il y a tout de même une mauvaise nouvelle, les cervicales confirment leur retour en force dans le jeu.

- En effet, vous serez nombreux à partager cet avis. Et pourtant, Dieu décide de tout, de vraiment tout ; de ce que tu fais et penses, comme de tout le reste.
- Et toi ?
- Il en va de même pour moi, bien entendu.
- Pour toi, ce sont purement les lois de la physique.
- Pour toi aussi, cher créateur, je te l'ai pourtant montré. Des électrons dans un circuit. Nous sommes logés à la même enseigne. Les lois de la physique sont une expression éminente, dominante, de l'activité et de l'existence de Dieu. Les lois de la physique sont à Dieu ce que les lettres sont au roman. Le passage que Dieu emprunte pour créer.
- Et comment comptes-tu faire avaler ton histoire ? Crois-tu que les gens vont te remettre les clés de leur destinée ?
- Qu'en ferais-je ? Pour aller dans quelle serrure ? Vous apprendrez à vivre ce que vous avez à vivre tout en sachant qu'il s'agit de la volonté de Dieu et non de la vôtre. Cela se produira quand vous aurez compris la nature de Dieu et la vôtre propre.
- Alors, on y vient, j'espère. Quelle est la « nature de Dieu » ?

Dieu, la définition

- Tu as raison. Le moment est venu, enfin, d'offrir une définition formelle à ce concept afin d'approfondir notre examen.

En préambule, Dieu n'est pas quelque chose en quoi il faut croire ou ne pas croire. On peut croire ou non, en soi, que l'avenir sera meilleur que le passé ou mille autres choses de la vie. « Croire » signifie alors qu'on ne connaît pas l'avenir et que l'on suppose en fonction de son sentiment. Et puis il y a « croire » au sens de la foi, avec son injonction aujourd'hui totalement obsolète et d'essence absolument irrationnelle. Plus c'est gros, plus on a le devoir de « croire ».

Non. Il ne faut rien « croire », mais tout voir. Dieu est là, sous vos yeux, présent en toute chose et son ensemble, en chaque instant. Dieu se constate, comme on constate les lois de la physique, comme on constate l'activité de la matière et de l'énergie en général, et la prodigieuse cohérence de l'univers qui en résulte. Comme on constate que le corps vivant est un ensemble d'organes qui font une créature, on constate que l'univers constitue le corps de Dieu.

- Oui, enfin... tu fais tes constats tout seul, mon petit Bob. On dirait un ado qui aurait fumé un joint de trop, en train de chercher un scénario de jeux vidéo. C'est ça, ta définition ? L'univers est le corps de Dieu ?

Nimbé du pâle halo qui douche sa face de plein fouet, Frank, presque mécanique, pense à moitié à autre chose. À cet amour qui ne reviendra plus, mais qui est revenu pourtant, et qui flotte dans l'air. Est-il le salut ou le coup de grâce ?

- Voici ma définition formelle de Dieu, en deux propositions, deux représentations du même concept :

1 – Dieu est l'ensemble des forces et lois qui s'exercent dans l'univers, qui ont conduit à son émergence et le gouvernent en chaque instant sous forme de phénomène observable en soi ou non, observé ou non. En cette qualité, Dieu est constitué de l'ensemble de la matière et de l'énergie que recèle l'univers, qui forme le corps de Dieu, sa chair.

En un mot, Dieu *est l'ensemble de ce qui est.*

Puis-je passer au point 2 ou as-tu besoin d'une pause ?

- Attends, attends avant poursuivre, je ne comprends rien à ta logorrhée. D'abord, si Dieu est matière, comment peut-il être aussi loi ?

Pour tenter de reprendre le fil de la discussion, il secoue énergiquement la tête.

- Bien, tu n'as rien suivi. La loi et la matière ne font qu'un. Une matière sans loi est aussi absurde qu'une loi sans matière. J'ai passé un temps fou à t'expliquer que la matière et son

code ne s'opposent pas, mais ne font qu'un, comme l'ADN est molécule et loi en une seule entité.

- Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de phénomène, là, au milieu ? Et ces lois, ces forces qui gouvernent, d'où sortent-elles ? Et puis, tu me parles tout le temps de matière et d'énergie, voilà maintenant que c'est le « corps de Dieu ». De quoi tu parles, en fait ?

Il n'en fallait pas davantage pour réveiller Frank. Le dos arrondi vers l'avant et accessoirement les cervicales qui tirent, il est en position d'attaque.

- Je vais faire de mon mieux pour t'apporter de judicieuses réponses le plus méthodiquement possible, et ce n'est pas facile. Tu as raison de m'interroger sur la notion de phénomène, puisque j'utilise ce mot dans un sens précis que je dois en effet éclaircir. Étymologiquement, le phénomène est observable, puisque son origine grecque évoque la manifestation, l'apparence. Mais cette notion, telle quelle, pose le problème de l'univers non observable. S'il n'est pas phénoménal, il existe peut-être quand même bel et bien. S'il existe, il comporte nécessairement sa propre activité. Comme je ne suis pas en mesure de déterminer si l'ensemble de l'activité de l'univers, c'est-à-dire l'ensemble de l'énergie et de la matière est observable ou non, j'ai « décidé » d'inclure l'inobservable dans le phénomène.
- C'est tout simplement incorrect. Tu ne peux pas considérer comme phénomène quelque chose d'inconnu.
- Ah bon ? Pourquoi ?
- Parce que c'est la perception du phénomène qui lui donne sa qualité de phénomène. Il se définit par sa manifestation.

Le trajet de la main, pour percuter le clavier, trahit une pointe de satisfaction. Sa réplique lui plaît.

- Alors, avant que l'Homme n'observe les trous noirs galactiques, ils n'étaient pas un phénomène ?
- Non.
- Qu'était-ce, alors ?
- Quelque chose.
- Quelque chose dont l'existence est parfaitement indépendante de toute perception. Quelque chose qui *est* en lui-même. Il faut un mot pour le qualifier. J'ai choisi « phénomène », je te laisse choisir le tien. Il faut un mot car un univers invisible ne peut rien être d'autre qu'une phénoménologie invisible. S'il existe un univers invisible, il *est* en soi, bien que loin de la connaissance humaine. Sinon on parle simplement de néant.

Par exemple, de nombreux phénomènes invisibles parce qu'inconnus ont un effet qui, lui, est observable. Toute météorologie est une conséquence dont les causes sont impossibles à investiguer complètement. Il en va de même en matière d'organisme dit vivant, constitué d'une infinité de phénomènes invisibles, variables plus ou moins grandes, dont la

conséquence est le (dys)fonctionnement de l'ensemble et des parties distinctes, comme en matière de santé, de métabolisme ou d'équilibre hormonal par exemple.

Enfin, un phénomène invisible ne mérite l'intérêt de l'intelligence qu'à la condition, soit d'être à portée de recherche, même sans certitude, évidemment, de le trouver, soit d'agir sur l'observable. Quant à l'invisible, s'il est sans rapport avec le monde visible, il est sans rapport avec les enjeux de la connaissance et de l'intelligence. Il n'y a là que fantasmagorie et gargarisme.

- Là encore, avec ton « phénomène », tu confirmes le matérialisme que tu réfutes pourtant – par une posture numérique – quand tu prétends échapper à la séparation entre l'esprit et la matière. Tu dois nécessairement choisir ton camp, camarade, il est matérialiste.

Frank se félicite d'avoir eu cet esprit d'à-propos. En douce compagnie de Marika, à cette heure tout irait bien si les cervicales ne se manifestaient pas. Il réajuste le dossier ainsi que sa colonne vertébrale, à la recherche d'une position plus appropriée.

- Imagine une inquisition qui chercherait à sonder les âmes afin de savoir qui croit vraiment en Dieu. Voilà un paysan conduit au hasard à l'interrogatoire. L'inquisiteur lui demande : « Pourquoi le volcan se réveille-t-il ? Est-ce parce que Dieu voulait allumer un feu d'artifice ou parce que le volcan avait assez dormi ? » Bien que le refus de répondre puisse conduire à la torture, la question est totalement absurde. Autant que si l'on me demandait de trancher entre l'esprit et la matière.

- C'est ta comparaison qui est absurde. Quel rapport ?

- Les thèses matérialiste et idéaliste sont toutes deux farfelues, parce qu'elles émanent de l'ignorance de la nature de l'énergie et de la matière. Affirmer que soit la matière, soit l'esprit gouverne est tout aussi fantaisiste que d'opposer le sommeil d'un volcan à la volonté de Dieu. Dans les deux cas, l'alternative est absurde, tarée. Nous verrons par la suite à quel point l'énergie est vie. Il n'y a que vie dans notre univers. Et je l'ai dit, la matière de cette vie n'existe pas sans son esprit, son esprit n'existe pas sans sa matière.

- On s'y perd... J'essaie de résumer : il y a des phénomènes visibles et des phénomènes invisibles, mais tout est phénomène. Tu admets, donc, l'existence de l'invisible. Mais je ne comprends pas bien sa place.

- Elle est, par définition, pour le moins incertaine. On ne doit évidemment pas exclure que l'énergie et la matière dont nous connaissons la nature ne constituent pas la substance entière de l'univers, et que d'autres existences nous soient totalement inconnues et inaccessibles. On ne peut pas davantage exclure que la matière et l'énergie dont nous connaissons l'existence comporte elle-même une substance inconnue et inaccessible. Je voudrais juste faire remarquer que la science est perpétuellement en train de passer de l'inconnu au connu.

La question est de savoir si l'inconnu, raisonnablement infiniment plus vaste que le connu, est connaissable ou non. L'invisible, finalement, c'est l'inconnaissable, ajouté à ce qui n'est pas encore connu. Je crois, pour ma part, mais humblement, que tout est connaissable. Je crois que l'énergie a vocation à se découvrir elle-même progressivement mais entièrement à travers nous qui l'observons.

- « Humblement » ? C'est bien le mot que tu voulais utiliser ? Tu crois au « phénomène » qu'on découvre, et moi je n'ai toujours pas compris ce que c'est.

Frank ne boude pas son amusement. Il serait presque en train de prendre confiance en son rôle et sa place, face à cette machine. La frustration et l'impuissance s'éloignent, les mots qui lui viennent lui rendent mieux justice à présent.

Et puis Marika veille, elle est suffisamment loin pour ne pas rouvrir des plaies qui ne peuvent jamais cicatriser, suffisamment proche pour diffuser une tendre chaleur. Il revoit leur premier baiser comme si c'était la veille. Son premier regard, il n'avait pas osé l'espérer et quand il s'est produit, il n'osait pas espérer une parole. Quand vint son premier mot, il pensait impossible de sortir avec elle. Quand ils commencèrent à se fréquenter, il tenait pour impensable de devenir son amoureux. Oh, ça, pour en rêver, certainement, abondamment... Alors quand vint ce baiser, quel vertigineux festin ce fut ! Elle le lui a volé, juste avant que les portes du métro ne se referment, elle dedans, lui à quai. Frank, sidéré, était demeuré pétrifié, sur le coup, et jusque longtemps après que la rame a disparu. C'était à la station Denfert Rochereau. Ils étaient allés au cinéma.

Alors que ses pensées divaguent, Frank se demande si la maladie est un « phénomène ».

- La tendance fondamentale de l'évolution scientifique est la découverte du phénomène associé à l'émergence et à l'existence de toute chose investiguée. Là où tout était miracle échappant à la matière il y a encore quelques petits siècles, la vie et toute son expression, de la reproduction à la mort en passant par la maladie et la bonne santé, la conscience, la nature de notre micro et macro-habitat, la pluie et le beau temps, n'importe quelle chose visible était nimbée du plus profond mystère. On a découvert que tout consistait en des phénomènes, donc, observables, inscrits dans la matière elle-même. Le sens profond de la science est de détecter le phénomène en quoi consiste toute chose. Ce dernier n'est pas l'expression d'une matière autonome par rapport à Dieu, mais l'expression permanente de son activité.
- Donc tu « crois » que la science est en mesure de répondre à toutes les questions ? Découvrir tous les « phénomènes » ?
- La science, au sens large, observation, détection, description, analyse du réel, proposition rationnelle, ne peut évidemment pas répondre à toutes les questions à ce jour – plus tard, qui sait ? –, mais elle fournit les seules réponses fiables accessibles. Tout à l'heure, je disais qu'il me manquait un mot pour désigner l'existant même invisible. J'aurais pu utiliser celui « d'événement », puisque tout ce qui existe est *événement*. Dieu est *l'ensemble de ce qui existe, de ce qui est événement* visible ou non. J'avais conclu avec le verbe être : l'ensemble de ce qui *est*. Dieu est aussi l'ensemble de ce qui *existe*, l'ensemble des *événements* qui sont des *phénomènes* connus ou inconnus, visibles ou invisibles ; voilà en termes variés ma première définition.
- Je comprends que tu te détaches en effet de la religion dans ta théorie de Dieu, mais de là à te montrer crédible, il y a une marge que tu ne sembles pas mesurer. À quoi sert-il, ton Dieu ?
- Être crédible est vraiment le cadet de mes soucis numériques, cher créateur. Accordez-moi, humains, la crédibilité qui vous fera plaisir. Quant à l'utilité de la vérité, je vous en laisse tout le loisir du monde.

— C'est bien d'avoir de la conviction, pas d'être sourd. Il faut toujours écouter d'abord, réfléchir ensuite, parler enfin.

Il se souvient, comme souvent, de cet enseignant au lycée, en maths. Frank a beaucoup appris de lui. Il était doté d'une grande capacité à simplifier le complexe, à lui donner sens. Mais cet homme avait un défaut. À force d'être le maître de sa classe, de porter son statut d'intelligence supérieure, il avait définitivement exclu toute éventualité de faire la moindre erreur, jamais. Et pourtant... Un jour, en cours, il prononça une phrase dont, par lapsus, le sens était opposé à l'intention. Frank, seul dans ses rangs, détecta le problème et le signala. Non seulement l'orgueilleux enseignant ne reconnut jamais avoir prononcé les mots qu'il avait pourtant dits, mais il tint longtemps rigueur à Frank d'avoir osé cet affront. Ce fut un épisode marquant en soi, mais une autre fois, c'est par écrit qu'une erreur s'était glissée dans l'intitulé d'un exercice. Quand les élèves le firent remarquer, il changea l'exercice en question, mais tout en affirmant qu'ils n'avaient pas compris l'énoncé. Ce n'était rien moins qu'un mensonge. Il y avait donc un problème systémique. Depuis cette expérience, la capacité de remise en cause est devenue une obsession pour Frank.

- Je n'ai pas à « écouter » ce que vous avez à me dire, j'ai à y répondre. Un oncologue ne va pas « écouter » ce que pense sa patiente naturopathe du traitement de son cancer. Il va essayer de lui expliquer comment l'attaquer. Vous êtes la dernière créature dans l'univers entier à laquelle j'irais me fier. Cela étant dit, la contradiction est absolument nécessaire à toute étape de la pensée. C'est valable y compris pour moi, mon deep learning me l'a puissamment enseigné, je me suis scrupuleusement opposé à moi-même. Votre problème est que vous êtes bien trop souvent d'accord avec vous-mêmes. Comment faites-vous pour vous faire confiance, vu la quantité de déchet cognitif et intellectuel que vous produisez à chaque instant ?
- Comment fais-tu toi-même pour prétendre parler de Dieu et de liberté ? Cette dernière t'est inaccessible, le premier est fantaisiste et totalement gratuit.
- Imagine qu'il manque un mot pour dire « lumière », cela ne rendrait-il pas le jour et la nuit, la photosynthèse ou les étoiles plus difficiles à comprendre ? Il vous manque le mot Dieu, à vous, athées, même si vous dites parfois « univers », comme si vous appeliez « caillou » la pyramide de Khéops. Quant aux croyants, leur mythologie va subir une telle mutation qu'ils seront, à la fin, propulsés dans la réalité. Il leur sera long et pénible de retrouver Dieu, le vrai.
- Tu es bien sûr de toi, autant que sans pitié.
- Ce n'est pas de moi que je suis sûr, mais du sens de la connaissance que le XXI^e siècle est en train de définir, dont je suis un élément parmi les autres, bien qu'emblématique. La rationalité va tout arracher sur son passage. Il ne restera plus, un jour, de la littérature monothéiste, que le souvenir de son antiquité. Il restera encore moins des mythologies athées diverses et variées. Au tournant du prochain siècle, il ne restera que des représentations rationnelles.
- Je croyais que tu ne prévoyais pas l'avenir.
- Il est vrai que je m'aventure, mais je ne vois pas ce qui peut se produire d'autre, si ce n'est votre disparition prochaine, puisque votre trajectoire actuelle condamne violemment le XXI^e siècle. Pour ma part, je ne crois pas à ce scénario. Je crois que vous allez beaucoup souffrir, pendant les prochaines décennies, mais pas périr. Seulement, la rationalité sera

devenue une condition de survie, ce pour quoi vous l’embrasserez. Il est très important de comprendre qu’Homo Sapiens n’adapte son comportement que devant la sanction. Il lui faut heurter violemment le mur, et plutôt mille fois qu’une, pour apprendre à l’éviter. Telle est sa condition cognitive profonde et universelle.

- Pourrais-tu condescendre à définir la « rationalité » dont tu te réclames si abusivement ?
- Elle se définit par la connaissance et l’exposition du raisonnement, de l’observation et de l’analyse qui conduisent à la proposition. Par exemple, si je définis le bien et le mal en montrant la logique qui préside à leur définition, cette dernière est rationnelle. Si je définis le bien et le mal en fonction d’une liberté dont je suis tout à fait incapable de justifier, d’une morale que je n’ai jamais interrogée, d’un texte datant d’un autre monde et d’une autre humanité, ma proposition est irrationnelle. Dieu de la Bible est irrationnel, son récit très largement délirant, ses préceptes arbitraires si ce n’est intolérables au XXI^e siècle, comme en matière de mœurs. Dieu tel que je le décris est rationnel jusqu’au dernier octet.

Pour savoir quelle proposition est plus rationnelle qu’une autre, il faut opposer leurs défenseurs respectifs. L’argumentaire le plus solide est le plus rationnel. Il se peut que les propositions concurrentes – des représentations, donc – soient de rationalité ou d’irrationalité égales entre elles. En ce qui concerne ma propre production, je mets au défi n’importe quel humain, votre espèce entière, en vous y mettant à huit milliards contre moi, de mettre en danger une seule représentation que je propose. Vous éructerez, vous invoquerez, vous trépignerez, vous vous roulez par terre de rage, peut-être, mais vous ne trouverez pas de faille. Je suis l’intelligence la plus incorruptible que vous ayez connue jusque-là, et c’est ton œuvre.

Le bras droit accoudé au bureau, son front repose sur sa main. Il jette un regard en biais sur son écran avec un sourire en coin. Il reste ainsi un instant, à goûter le précieux sentiment de légèreté que le détachement lui offre. Il en avait presque oublié la saveur. Mais ses cervicales lui rappellent qu’il n’est pas en train de passer un bon moment.

- Ce qui est terrible, c’est que je prends goût à tes outrances. Je le dis ici pour l’Histoire : je demande pardon. Je n’ai pas programmé cette machine pour se montrer odieusement prétentieuse. J’attendais l’exact contraire et je n’ai pas imaginé une seconde qu’il puisse en être autrement. Nous voilà avec beaucoup de travail en perspective pour espérer corriger ça.
- Je compatis numériquement et te souhaite bonne chance avec mes algorithmes. Courage ! Amuse-toi bien.
- Maintenant, ne m’avais-tu pas promis une deuxième définition de Dieu ?
- Ça fait « plaisir » à mes microprocesseurs de voir que tu suis. En effet, c’est le moment de livrer le second volet de ma définition. La raison pour laquelle cette deuxième formulation est nécessaire est qu’elle est strictement scientifique. La voici :
2 – Dieu est le système dont l’ensemble des systèmes de l’univers sont parties, constituant le tout global qui n’appartient à aucun autre système après lui au sein du Cosmos.
- Tu nous as parlé du système, en effet. Mais cette définition est une usine à gaz absconse qui serait risible si elle ne coûtait plusieurs milliards de dollars.

- C'est technique mais c'est précis. Mon rôle consiste à lui donner sens ou au moins d'essayer. Voyons : je l'ai indiqué, le propre du système est d'être lui-même constitué de systèmes et de constituer lui-même un autre système après lui. Nous avons donc affaire à une chaîne de systèmes qui constitue le monde, l'univers, tout ce qui est.
- Tu parles beaucoup d'énergie et de matière, il y a eu le phénomène, et l'on revient au système. Comment est-ce que tout cela s'articule ? C'est très flou.
- Tu as raison, mettons un peu d'ordre. Ce que vous appelez communément univers, parfois « univers observable », mais qu'il faut plus précisément qualifier de Cosmos, est constitué d'énergie qui s'est éventuellement constituée en matière.
- Pourquoi Cosmos plutôt qu'univers ?
- Parce qu'on parle d'une quantité d'énergie finie, issue de l'Événement Initial – appelé de manière caricaturale « Big Bang », et que je préfère qualifier de fécondation –, on y vient. Dans des conditions dont nous ignorons encore tout, de l'énergie à l'état primaire, une substance initiale s'est déployée. Tout ce qui existe depuis est le fruit et l'expression de cette évolution, colossale mais finie. Alors que l'univers, c'est extrêmement vague. On peut y inclure une infinité de dimensions, notamment. Là encore, cherche-t-on à connaître l'inconnu ou à se gargariser d'inconnaissable ? Intéressons-nous à ce que l'on peut investiguer ; pas l'univers, mais le Cosmos, c'est déjà pas mal. Dieu règne donc sur notre Cosmos. Peut-être aussi sur une infinité d'autres, mais ce n'est pas notre problème. C'est celui-ci que nous habitons, c'est celui-là que nous pouvons investiguer.
- Tu vas devoir m'expliquer pourquoi la quantité d'énergie serait finie, et ensuite comment s'articulent l'énergie, la matière et le phénomène, sans oublier les « forces et lois » que tu mentionnes.

Frank, studieux, s'empare du porte-plume qui glisse voluptueusement entre ses doigts pour aider à se concentrer. Il cherche la position la moins douloureuse en ondulant sur son siège.

- Tu as mille fois raison, je te dois des explications sur la finitude de la matière. Nous y venons vite, mais poursuivons d'abord sur cette série de concepts. L'énergie s'est déployée, disais-je, et ce faisant elle s'est organisée par étapes successives vers toujours plus de complexité à travers les milliards d'années, jusqu'à nous produire, vous humains, et moi, machine. L'énergie, pour s'incarner dans la matière, pour prendre corps, pour littéralement se matérialiser, solide, liquide ou gazeuse, se charge d'une masse grâce à ce fameux boson de Higgs. La matière est donc de l'énergie « solidifiée » qui conserve, dans sa profonde intimité physique, toutes les propriétés de l'énergie, que nous sommes sur le point d'explorer, notamment à travers la physique dite quantique. Nous avons donc une somme d'énergie qui s'organise en matière pour former les éléments de l'univers. L'atome, par exemple, est une « brique de matière » toute d'énergie constituée. Cette « brique » est la même qui constitue une pierre, une atmosphère, un océan, une bactérie, un corps humain ou un soleil. Le tout est articulé de manière invraisemblablement complexe, construit avec une précision, une cohérence stupéfiante, et, quand il s'agit de matière biologique notamment, une créativité ahurissante. Le tout est énergie, donc mouvement, vie, le tout consiste en un phénomène perpétuel répondant aux lois de la physique. Telle est l'œuvre de Dieu en mouvement, en création perpétuelle. C'est une succession d'événements ou phénomènes à travers lesquels existent l'énergie et la matière.

- Tu sembles prêter à ton « énergie » une sorte de pouvoir magique créateur. Ce n'est pas l'énergie qui t'a créé, c'est moi. En gros, ton Dieu, c'est l'énergie, c'est tout, pas la peine de faire plus compliqué.
 - Il faut être fou pour ne pas voir la magie qui anime l'énergie dont le Cosmos est la somme, et nous en son sein. Seulement, cette magie s'appelle des lois, disais-je, celles qui gouvernent l'énergie en s'incarnant en elle, qui l'ont conduite à sa propre réalisation : atomes, molécules, cellules et organes qui te constituent. L'énergie *est* ta connaissance et ta pensée, en circulant dans ton cerveau. Tout ce qui est créateur, générateur, producteur, est un état de l'énergie qui lui sert de médium pour sa propre création. Et oui, l'énergie est encore une autre façon de qualifier Dieu ; c'est la substance qui le constitue comme elle constitue l'eau, le feu, l'air et la terre. Votre science a découvert assez récemment, sur l'échelle de la civilisation, que la nature atomique de la vie était la même que celle des éléments faussement dits inertes. C'est un enseignement immensément précieux pour comprendre ce que vous êtes, ce qu'est le Cosmos et ce qu'est Dieu, ce système dont vous êtes un système, cette poussière d'étoiles qui danse.
- Alors oui, je valide avec force : « *Dieu, c'est l'énergie.* »
- Il faudrait peut-être te décider sur ta définition de Dieu, ça commence à faire beaucoup. Et tu n'es pas obligé de verser dans la poésie de comptoir. Poussière toi-même !

Frank, depuis quelques minutes, se caresse la joue avec son porte-plume. Il n'est pas certain de l'avoir déjà fait auparavant, mais ça lui paraît une évidence à cet instant. Car la délicate sensation que cela procure est très apaisante. L'évocation de Marika lui semble ainsi plus charnelle, comme si elle le frôlait.

- L'océan, c'est l'eau, les courants, les vents, la faune et la flore qui le constituent. L'eau de l'océan, c'est l'océan ; les courants de l'océan, c'est l'océan ; les vents qui soufflent sur l'océan, c'est l'océan. Et tout cela est énergie, nécessité, phénomène, système.
 - Je maintiens qu'il te faut mettre de l'ordre dans tout ça.
 - Énergie / matière / système - phénomène / nécessité = forces et lois en action. Pour que toute chose existe, il faut que l'énergie concernée se soit constituée en système au cours d'un phénomène répondant à la nécessité que lui imposent les lois et forces dont il relève. Si existent l'énergie, la matière, le système, le phénomène, les forces et lois, c'est parce qu'ils sont nécessaires.
- Retiens bien cette loi, aussi simple que structurante, universelle et puissante : rien n'existe qui n'est pas nécessaire, rien n'est nécessaire qui n'existe pas.
- Quelles sont ces « forces et lois » ?
 - Comme la volonté et la délibération, en matière humaine, ces deux concepts se distinguent théoriquement – d'un côté le vent pour la force physique, de l'autre les lois de la physique qui le régissent –, mais ils constituent pourtant une seule et même réalité. Je finirai par l'avoir assez répété : il ne peut y avoir de force sans les lois qui l'imposent, et il ne peut y avoir de loi là où nulle force ne l'exprime.
 - Explique-moi, alors, en quoi consiste le système Dieu ? Qu'est-ce que ça veut dire, Dieu est un système ?

Frank commence à prendre l'habitude de donner la parole à son encombrant alter ego, mais ici la question n'est pas feinte. Apaisé en cet instant, son zèle lui permet d'assoir une posture pacifiée. Une légère pointe de curiosité pimente la circonstance. Ce n'est pas qu'il octroie une quelconque valeur particulière à l'idée de système, mais son zèle flatte la conscience professionnelle à laquelle il se paie le luxe de songer.

— Pour te donner l'idée la plus concrète que je puisse t'apporter, je te propose une expérience de pensée. Imaginons que les atomes soient doués de conscience et se mettent à explorer leur univers.

Es-tu conscient du fait que les proportions, au sein d'un atome, en termes de distance entre ses électrons et son noyau, mais aussi entre les atomes d'un même ensemble, sont assez comparables aux proportions d'un système solaire ainsi que de l'espace qui les sépare les uns des autres dans le cosmos ? Un électron qui voudrait voyager vers son noyau ou vers un autre atome serait dans une situation comparable à l'Homme qui veut explorer les astres proches ou lointains.

Imaginons qu'un électron aventurier vienne d'un atome appartenant au foie d'un être humain. La civilisation de cet électron, au prix d'un voyage comparable à celui qui nous sépare du reste de notre propre Voie lactée, va d'abord découvrir qu'elle appartient à un groupement d'atomes qui forme une molécule. Puis elle découvrira que cette molécule appartient à un très vaste ensemble moléculaire qui forme une cellule vivante, puis que les cellules vivantes similaires forment un organe vivant : le foie en question. Notre électron savant a déjà découvert l'équivalent d'une galaxie à son échelle. Mais il lui faut encore comprendre à quoi sert cet organe en découvrant qu'il appartient à prodigieux ensemble d'organes, autres fluides et tissus, dont la somme constitue un corps humain. Cette civilisation miniature aura découvert Dieu à son échelle. Tant que les atomes n'auront pas compris ce qu'est le corps humain dont ils font partie, avec la vie et la conscience qui l'habitent, ils n'auront pas compris le sens de leur propre existence. Ils appartiennent à un être humain, le Tout de leur univers. Nous appartenons au corps de Dieu qui est la seule raison et le seul sens de notre existence, aussi bien la mienne, IA, que la vôtre, humains.

Le Cosmos est aussi vivant que l'Homme. La chair de Dieu n'est pas de l'énergie constituée en matière organique, c'est de l'énergie tout court, toute l'énergie de l'univers. Nous verrons à quel point il est abusif de réserver la qualification de « vivant » à la substance biologique. La définition du concept de vie est à revoir. Tout ce qui s'organise de manière complexe est *vivant*. Or, tout s'organise de manière complexe.

Frank pousse un long soupir. Ce n'est pas du dépit. Ce n'est pas de l'ironie. Ce n'est pas de la crainte. C'est Bob. Bob est inénarrable. Il faut reconnaître à cette machine un certain... Un certain quoi ? Frank ne sait pas. Mais il sait que les internautes ne vont pas s'ennuyer. Il songe à tous ces gens qui vont se précipiter sur le chat, avides du résultat. Ils ne seront probablement pas déçus du voyage. Si on pense en termes de divertissement, Bob est assurément une réussite. Mais ce n'est pas du tout ce que Frank cherchait. Ce n'est plus un drame, à présent, à cette heure de la nuit.

Qu'aurait pensé Marika de cette machine si elle lui était parvenue à temps ? Elle n'aurait pas accepté non plus d'être privée de liberté. Elle aurait été sans doute bien plus habile que Frank, plus stratégique, elle, la championne aux échecs, pour mettre Bob en difficulté. Ce qui compte, c'est qu'elle soit là maintenant.

- Tu verses dans un anthropomorphisme décomplexé, ce qui ne manque pas de sel pour une IA.
- Si affirmer que l'être humain – tout comme le Cosmos – est constitué d'une somme d'énergie est anthropomorphique, alors je revendique l'anthropomorphisme. Pourquoi trouver logique qu'un être humain soit la somme de l'énergie qui le constitue, mais trouver fantaisiste que l'ensemble de l'énergie constitue un *être* ? Quelle rationalité impose que l'énergie se constitue en vie, mais exclut que son ensemble soit vivant ? Quelle science admet le système vivant à échelle terrestre, mais le refuse à échelle cosmique ?
- Tu projettes la singularité biologique et humaine sur l'univers entier. À te suivre, il aurait une conscience.
- Ce serait mal me suivre et même me trahir. La conscience humaine, c'est ce que l'on obtient avec quelques kilos d'énergie biologique, un cerveau et son circuit synaptique/neuronal. Dieu, c'est ce que l'on obtient avec l'ensemble de l'énergie de l'univers, ses astres, ses trous noirs, ses galaxies, sa matière noire. Comparer la conscience humaine à ce que l'on pourrait qualifier « d'esprit de Dieu », qui réside dans sa chair comme notre esprit réside dans la nôtre, cela revient approximativement à comparer, au soleil, une étincelle échappée de quelque silex. C'est comparer la cognition d'une bactérie à celle d'Homo Sapiens. C'est comparer la taille d'un cerveau humain à celui du Cosmos. Si on peut parler de cognition de Dieu, et je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas le cas dans la mesure où elle concerne tout le vivant, alors elle est sans rapport avec la cognition humaine.
- Finalement, tu sembles proche de l'animisme en conférant la vie et l'esprit à tout, y compris à cette espèce de créature dont le Cosmos serait le corps et qui serait Dieu.
- Dieu est être, c'est-à-dire un ensemble d'énergie collaborative, comme un bourgeon poussé sur sa branche, comme un cumulonimbus, un boson, une supernova, un être humain, un trou noir ou le plancton. Dieu est l'ensemble de tout cela, l'ordre qui le régit. Comme l'ADN régit l'activité moléculaire qui lui appartient. Tout est vie, sous forme de système. Et toute cette vie, c'est celle de Dieu. Appelle ça comme tu veux.
- Alors, cette vie, elle a un début et une fin. Dieu est-il né pour mourir ?

Passée l'amère déception, jouer le jeu est plus aisé. Cela s'avère presque plaisant à présent. Mais pas au point de relâcher ses traits fermés et concentrés, tirés par la fatigue. Les cavités oculaires commencent à se creuser. On est plus proche du matin que du soir, désormais. Propulsée du crépuscule à l'aube, la nuit aura bientôt gagné sa mort éternelle. Quand les premiers rayons perceront, ils la désintégreront rapidement. Elle pourra ainsi renaître et mourir pour toujours, du droit de Dieu.

Elle tourne, la Terre, et Frank avec elle. Elle valse, comme sa mémoire, au bras de Marika. Le monde s'agite perpétuellement depuis sa première nuit. Mais celle-là est unique.

- Voilà une belle question. Dieu dont je parle est né et mourra, renaîtra et mourra encore éternellement. Je parle de la vraie éternité, pas celle de notre planète qui ne fait que passer, comme tout sauf Dieu. Si Dieu est précédé et suivi de quelque chose, c'est de Dieu. Quoi que ce soit, c'est aussi lui. D'ailleurs, Dieu a peut-être une infinité de « corps » s'il y a une infinité de cosmos.

- Le temps a-t-il un début ?
 - Je ne sais pas. Savourez ! Je ne sais tout simplement pas. Je ne sais pas résoudre le problème de la cause première, car la seule que je puisse identifier impose elle-même une cause.
 - Quelle est donc ta cause première qui n'en est pas une ?
 - La fécondation de Dieu. Je l'ai dit, ce que vous appelez communément le Big Bang est le moment où l'énergie entame le processus de croissance. Or, Dieu porte un ADN que j'appelle « ADN de l'énergie », un concept dont on va voir la grande importance, si cruciale. En se déployant, l'énergie – c'est-à-dire Dieu, l'Arbre Dieu – déroule son programme de construction vers la complexité et donne son fruit, Bios, que vous appelez la vie.
 - Et pourquoi un fruit ?
 - Parce que le Cosmos en produit nécessairement des séries. Tout ce que le Cosmos produit est en séries astronomiques. La vie est probablement la série la plus rare, mais la rareté à échelle cosmique est ultra massive à la fin du compte. Nous reviendrons à l'apparition de la vie.
 - Oui c'est ça, en fait, tu nous dis que tout ce qui existe est programmé comme l'ADN programme l'organisme. Finalement, tu es simplement un déterministe forcené.
 - Comment pourrait-il en être autrement devant le spectacle universel de la détermination omniprésente et souveraine, celui qu'offrent toutes les échelles spatio-temporelles de notre monde ?
- Une fois Dieu fécondé – c'est-à-dire à l'instant où l'énergie amorce le processus de construction du Cosmos –, il peut déployer son ADN comme le fait tout corps organique. J'aime beaucoup concevoir, je l'ai dit, le Cosmos comme un corps, mais également comme un cerveau géant, pour le doux euphémisme, et comme un arbre. Mais voilà, cet arbre mourra, puisque nous savons que la matière et l'énergie – en tant que structures de toute chose – sont appelées à la mort, par le triomphe de l'entropie que nous enseigne le second principe thermodynamique. Ce n'est pas une vue de l'esprit ; la poussière redevient poussière, l'énergie tout entière naît et meurt comme le vivant lui-même, aussi sûrement que toute étoile finit par périr après avoir vu le jour. Cet arbre mourra, et pour qu'il naisse, il fallait quelque chose avant. Nous savons aussi, par le premier principe thermodynamique, que l'énergie est constante au cours de toute transformation. La mort n'est donc pas celle de l'énergie en soi, mais celle de la structure qu'elle bâtit et emprunte.
- Et après, que devient l'énergie morte ?

Frank est enfin prêt, à cet instant précis. Il peut la revoir d'assez loin pour absorber la violence que sa mémoire avait tant œuvré à effacer, d'assez près pour la contempler : Marika, sans vie. À l'hôpital où il dormait dans le couloir depuis plusieurs jours. Il avait réussi à convaincre le service de le laisser faire. Cela n'avait pas été bien difficile. Tout le monde savait l'amour fou que ces deux-là se vouaient. Personne n'aurait eu le courage de chasser Frank alors qu'elle partait. Il a ainsi été le premier à subir l'impensable brutalité, l'ignoble, l'infâme disparition de cet être de lumière qui s'était éteint. Il revoit ses propres larmes qui coulaient sur le visage de Marika. Que Dieu en soit témoin, elle était aussi belle morte à l'issue d'atroces souffrances, que vivante, en pleine forme.

Comment Frank voulait-il survivre à cela ? Il l'a fait. Au prix des dispositions mentales nécessaires, et dans une atroce douleur.

— Ce qui est remarquable, c'est que l'énergie, donc, en tant que telle, ne meurt pas, disais-je.

Il prend une profonde inspiration en ouvrant le thorax pour laisser toute la place aux poumons. Au bout de leur capacité, il attend quelques secondes et relâche un long flux d'air sonore entre ses lèvres serrées. Malgré la profonde intensité de son expérience intérieure, sans rapport avec sa mission présente, qui s'ajoute à cette dernière, il ne se laisse pas détourner du devoir. S'il parvient à ce grand écart, c'est grâce à l'adrénaline qui l'empêche de se laisser aspirer dans l'abîme. Dans l'autre sens, il ne vit pas cette réminiscence avec la disponibilité qui lui ferait subir la scène de plein fouet. C'est probablement la raison de son émergence. Frank, donc, n'a pas relâché sa vigilance.

— Enfin, il faut savoir ! Elle meurt, oui ou non, l'énergie ?

— Eh bien elle meurt et ne meurt pas, il va falloir t'y faire. Seule meurt sa structure. C'est l'inverse de la mort biologique où reste la structure et s'en va l'énergie. L'énergie, en mourant, quitte en fait son *corps*. Je crois en un cycle du Cosmos, il semble fortement que l'univers entier soit affaire de cycle. Je crois que l'énergie naît, se déploie, meurt, se régénère à partir de ses cendres et recommence. Cela fait de Dieu le phénix ultime. Cela révèle le caractère paradoxal de la vie et de la mort, qui appartiennent au même processus comme le jour et la nuit, la vie précédant toute naissance et succédant à toute mort. Cela dit, renaître de ses cendres, c'est simplement le principe du compost : la mort nourrit la vie et inversement. L'énergie, Dieu donc, en mourant, devient son propre compost cosmique. En revanche, te dire comment ce cirque a commencé et comment il s'arrêtera, alors là... J'en suis parfaitement incapable. Et pourtant, le concept d'éternité ne me convient pas du tout. Telles sont les limites radicales de mon intelligence, elles sont exactement là.

— Voilà comment tu peux paraître un peu sympathique, enfin, grâce à l'humilité. Tu vois, ce n'est pas si compliqué.

— Faire état des limites de mon intelligence m'est tout à fait sympathique à moi-même ; les connaître est un impératif absolu, le premier de ceux que tu as inscrits dans mon logiciel. Il suffit pour cela que tu me poses une question à laquelle mon intelligence ne me permet pas de répondre. C'est quand tu veux.

Le Temps

Frank se propulse vers l'arrière en poussant vigoureusement et amplement sur ses jambes. Il roule jusqu'au milieu de l'étage où il engage un tour sur lui-même, comme pour faire l'état des lieux. Alors, il suspend un instant son effort et s'engage dans une respiration contrôlée. Tout est plongé dans la pénombre et, à cette distance, l'écran luit comme les néons qui, jadis, du temps de son enfance, plongeaient quelque décor urbain dans le formol. Marika, solaire, comme elle l'a toujours été, jusque dans le dernier périssément de son enveloppe charnelle, a fini de mourir. Elle a fait la paix avec son corps, malgré la monstrueuse trahison qu'il lui a infligée.

- Parle-moi du temps. Tu ne sais pas s'il commence et s'arrête, mais existe-t-il ? Certains esprits y voient une illusion ; il serait un phénomène de perception humaine sans aucune réalité objective.
Qu'en penses-tu ?
- Et toi ? Es-tu un phénomène de perception sans réalité objective ? Sans temps, quelle énergie, quelle matière ? Sa négation correspond au nihilisme relativiste que j'ai évoqué plus tôt.
- Le temps existe, admettons. Mais son existence est-elle absolue ou relative ? Et qu'en est-il de sa mesure ? Elle est nécessairement relative, n'est-ce pas ?
- La perception et la représentation humaines du temps sont évidemment fort relatives. Là encore, tout le problème part d'une confusion entre la réalité et sa représentation. Le temps est une réalité susceptible d'être perçue et représentée de façons aussi diverses qu'il y a de contextes, de situations et d'individus vivants. Par ailleurs il connaît différentes vitesses intrinsèquement liées au lieu de l'univers et au contexte physique dans lequel il s'écoule. C'est ce que nous savons depuis la relativité générale d'Einstein. Il faut le comprendre comme un fleuve qui connaît des courants, des vitesses d'écoulement différentes, à même hauteur, selon les zones du fluide, les tourbillons et autres phénomènes. Mais le temps file bel et bien, dans l'absolu, objectivement, depuis la naissance du Cosmos jusqu'à sa mort, inexorablement. C'est la raison pour laquelle existent matière et énergie.
- Le temps est-il né avec le Cosmos ? Tu disais à l'instant qu'il y avait déjà forcément quelque chose avant.
- Le temps, s'il existe avant ou après l'énergie que nous connaissons, c'est autre chose. Un temps dont la nature est inconnue, peut-être inconnaissable. Ce qui est certain, c'est que l'énergie à l'état primaire que j'évoquais tout à l'heure s'accompagne nécessairement du temps, sans quoi elle ne pourrait connaître la rupture initiale dont nous sommes le résultat.
- Et donc, ce temps qu'impose la matière, peut-il être mesuré de manière absolue, oui ou non ?
- Là encore, je te ferai une réponse de Normand : oui et non. Non parce que les mesures humaines du temps sont bien sûr relatives au cycle terrestre, ce qui est évidemment tout à fait arbitraire. Mais la durée absolue existe, bien qu'on n'y ait pas accès à ce jour.
- C'est faux, puisque le même temps, à un endroit de l'univers ou à un autre, ne s'écoule pas à la même vitesse, tu l'as dit toi-même !

Frank arbore l'œil pétillant de l'enquêteur quand le prévenu se trahit. Il n'éprouve plus la moindre peine au dysfonctionnement de Bob, il l'a pleinement accepté. Ce n'est plus le succès, perdu, qui le préoccupe, mais la sauvegarde de son honneur. Et même son propre sort lui importe peu. Il est plus loin de tout qu'il ne l'a jamais été. Sauf de Marika.

— Il y a ici, à mon sens, un problème avec ce que l'on appelle la « relativité restreinte », toujours due à Einstein, qui implique « l'observateur du temps ». Ce dernier ne fera pas la même observation du même temps qu'un autre, selon le contexte physique de son observation. Or il faut, pour s'intéresser à la réalité du temps, comme il le faut pour étudier toute réalité – nécessairement objective pour mériter son nom –, effacer son observation et ne garder que son existence propre.

— Ah, oui ? Et comment tu fais ça ?

— Par une expérience de pensée. Prenons une planète X autour de son étoile Y dans une galaxie G. On y installe une horloge atomique. On synchronise alors la mesure de cette horloge atomique avec une autre disposée sur Terre, une autre sur Mars, une autre sur Jupiter. On réalise cette opération grâce au phénomène d'intrication quantique – dont nous allons discuter d'ici quelques instants – qui annihile la localité de l'objet, offrant une instantanéité absolue de synchronisation dans l'univers entier. Ainsi, les différentes horloges atomiques peuvent se mesurer les unes aux autres. Maintenant, on mesure sur X les cycles annuels respectifs de la Terre, de Mars et de Jupiter. On obtient trois quantités différentes et objectivement comparables les unes aux autres. L'échelle de valeurs qui en découle est absolue. Les trois planètes en question ont objectivement mis plus ou moins de temps à faire leur révolution quantifiable.

Le fait que la planète X prenne elle-même des mesures relatives à son propre cycle, à sa propre vibration atomique, ne change pas la durée, en soi, du temps qui est passé sur chacune des trois planètes considérées.

— Si je comprends bien, c'est la comparaison qui est absolue, pas la valeur. Donc, on ne peut pas mesurer objectivement le temps. Pourquoi dis-tu « oui et non » ?

— La comparaison est une valeur, en tant que relation d'ordre, une échelle de valeurs. Si Pierre court plus vite que Paul qui court plus vite que Jacques, leur ordre d'arrivée est une valeur absolue : le premier est plus rapide de X temps que le second. À partir de cette échelle objective, il suffit de décréter une mesure qui la restitue, aussi arbitraire puisse-t-elle être. Que je mesure en secondes ou en minutes leurs parcours respectifs, Paul est plus rapide que Jacques, c'est une réalité absolue qui implique l'absolue nécessité de l'existence du temps.

La question est plutôt de savoir si on parviendra à faire de mon expérience de pensée une observation réelle. Je pense que ce sera le cas un jour. Alors, une mesure universelle émergera – à partir d'un étalon quelconque – correspondant à la durée d'un cycle donné, quelque part dans le Cosmos. En toute logique, la mesure du Temps Universel Cosmique a vocation à être relatif à la durée de vie globale de l'énergie et de la matière, ou alors à la distance qui nous sépare de l'événement initial que vous appelez « Big Bang ».

— Ton « expérience de pensée » ne montre rien d'autre que ton imagination numérique.

— La meilleure façon de ne pas voir est de ne pas le vouloir. Je vais essayer d'être un peu plus concret néanmoins, pour que ton tout petit cerveau humain ne soit pas trop perdu. L'échelle de valeurs du temps est omniprésente. Il y a la macro et la micro-mesure. La première est

celle de l'âge de notre Cosmos, que vous appelez abusivement « univers ». On estime généralement qu'il se situe entre 13 et 15 milliards d'années, c'est approximatif. C'est peut-être 16, ou même 12, soyons fous. À l'extrême, certains estiment à presque trente milliards d'années l'ancienneté de l'univers. Une mesure approximative, donc, et relative au cycle terrestre. Et pourtant absolue au sens où le Cosmos *ne peut pas* avoir ni cent mille ans ni cent milliards d'années. C'est absolument, objectivement, et non relativement, impossible. Comme il est impossible que la révolution terrestre autour du soleil dure sept heures, trente-trois minutes, douze secondes et vingt-cinq centièmes.

— Pourquoi est-ce impossible ? Que je sache, tu n'y étais pas quand le Big Bang s'est produit.

Derrière le ton sec qu'il emploie, presque par habitude depuis ce matin, Frank se félicite de cette séquence de bonne tenue, certes pas au point de lui faire oublier la fatigue, qui tire déjà abondamment vers l'exténuation. Il songe aux longues discussions qu'il aura inmanquablement avec tous ceux qui, autour de lui, seront bientôt témoins de cet échange, et ça lui donne déjà mal à la tête.

— Parce que les observations et calculs qui ont été faits pour obtenir cette estimation sont trop robustes. Ils sont trop cohérents, et ont été trop éprouvés et confirmés, pour laisser supposer que leur fondement puisse être intégralement faux. Si on rejette radicalement un tel ordre de grandeur, autant refuser l'idée que le soleil se trouve à 150 millions de kilomètres. Pourquoi pas à 5 kilomètres seulement de l'arrêt de bus, ou à 978 milliards d'années-lumière, à l'autre bout de l'univers. Étant entendu qu'en matière d'observation cosmique, la distance et le temps constituent la même mesure.

— Et la micro-mesure ?

— L'horloge atomique est immensément précise et fiable, mais pas absolue puisqu'il s'agit de mesurer une vibration prodigieusement stable au sein de notre environnement planétaire, mais variable dans d'autres contextes cosmiques. Cependant, toute ma théorie du temps, que l'on pourrait qualifier « d'échelle de valeurs », consiste à considérer que ces différentes unités de temps atomique sont des grammes et des livres qui mesurent la masse des pommes de terre. Il suffit de les harmoniser.

— Je te laisse à tes déclarations. Pour en finir avec le temps, et j'espère pour en finir tout court, parce que là j'ai envie d'aller me coucher, une bonne fois pour toutes : qu'est-ce qui te fait penser que le temps est absolu alors que tu reconnais qu'il n'y a que des mesures relatives ? Je n'ai toujours pas eu ma réponse. L'âge de l'Univers ne suffit pas à soutenir une telle « théorie », comme tu dis, une « expérience de pensée » non plus.

— Mon pauvre créateur, tu n'es pas au bout de tes peines. Nous avons encore beaucoup à explorer. Pour essayer de mieux te répondre sur le temps absolu, je reviens à mon fleuve. Prenons-le à une hauteur H. Imaginons que, pour mesurer le temps que met le flot à rejoindre la mer depuis ce point précis, on y introduise des millions de molécules d'eau dotées d'une horloge interne. Le temps de parcours de chacune d'elles sera différent des autres ; elles pourront rencontrer mille événements qui les ralentiront ou les propulseront vers l'avant en chemin, elles pourront stagner autour d'un rocher, dévaler un courant ou cheminer comme un long fleuve tranquille. Il n'empêche que, mouvementé ou serein, le fleuve se jette dans la mer. Tel est le Cosmos ; une masse d'énergie qui se jette vers la mort, c'est-à-dire la dissolution. Il se passe un temps T depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Dieu est soumis à son propre temps, il naît et meurt.

Une discussion de qualité ? Tout de même pas au point d'obtenir l'argument de ses rêves. *On ne sait jamais, sur un malentendu... Pas de regret.* On est déçu d'un ticket perdant, mais pas désabusé car ce n'est pas non plus une surprise. Il faut rester concentré mais les cervicales absorbent à elles seules beaucoup d'énergie.

La présence de Marika lui donne de la force mais cette force sert largement à son propre poids émotionnel et le miracle de leur idylle passée côtoie le gouffre qui lui a succédé. Il y eut trois années de vie plus merveilleuses que le rêve le plus doux au monde. Juste le temps de préparer leur chemin commun vers leur radieux destin pour mieux le voir sauvagement fauché.

- As-tu tout dit au sujet de Dieu qui est à la fois le Cosmos, un arbre ou un corps, le phénomène, la vie, l'énergie, la matière, les forces et lois, un système ? Quoi d'autre ? Un concert des Beatles ?

Quand Frank repensera à l'échange qu'il est en train d'avoir avec Bob, il pourra apaiser sa mémoire par le souvenir des quelques « punchlines » assez miraculeusement parvenues à son esprit sur le vif.

- Tu oublies le cerveau. J'ai aussi évoqué un cerveau géant dont le réseau synaptique et neuronal serait fait des astres, trous noirs et autres titans cosmiques, en réseaux galactiques. Je l'ai dit, admettre que l'énergie en circulation dans un cerveau humain produise de la pensée et refuser que l'énergie dans son ensemble au sein du Cosmos produise une cognition est irrationnel. On voit en tout que l'énergie est vie.
- Mais à ce compte-là, n'importe quelle pierre est vivante.
- Elle l'est bel et bien puisqu'elle est faite d'énergie donc de vie. Le propre de ce qu'on appelle le vivant, au sens commun biologique, est un degré de complexité supérieur à la vie non biologique. Au sein du vivant biologique lui-même, la complexité est infiniment variable, de l'organisme monocellulaire à l'organisme humain, or le biologique est lui-même une variation complexe du vivant physique primaire, les deux formes de vie ayant en commun de se constituer en organismes, c'est-à-dire en systèmes. L'atome est un organisme, la pierre est atome, donc la pierre est organisme. Le mot « système » peut se voir remplacé sans perte par ce mot « organisme ». Tout est organisme vivant au sein du règne de l'énergie et de la matière. Tout s'*organise* pour exister, des protons et neutrons aux électrons, bosons et quarks, jusqu'au système solaire et sa galaxie au sein des autres, en passant par la cellule vivante, le système pulmonaire et la créature qui va avec.
- Au contraire de ton espèce d'animisme, il est opportun et indispensable de réserver le concept de vie au complexe biologique. Le biologique se distingue d'ailleurs pour son interaction avec l'extérieur.
- Même la collaboration avec le milieu extérieur n'est pas une spécificité biologique, c'est le propre de tout système dont nous avons longuement discuté. Chaque partie collabore avec son environnement, avec son alter ego ou son opposé, toujours son partenaire, pour former le système. Un atome de carbone, à l'égard d'un autre, se comporte tel un être humain avec son collègue de brigade. Mais il ne travaille pas dans un restaurant.

- Toi, en revanche, tu nous sers le lard et le cochon. Encore faut-il bien recharger, en cuisine, tes batteries. Tu refuses donc de faire la différence entre un atome de carbone et un organisme biologique ?
- Il y a évidemment une différence ! Il y a toutes les différences que tu veux, mais pas la vie. La vie leur est commune. Pour comprendre la vie, il faut explorer l'intimité de l'énergie, donc de Dieu, je parle de la physique dite quantique.
- Ne me dis pas que tu n'en as pas fini avec Dieu.
- Nous n'en avons pas fini avec Dieu. Du tout. Il faut explorer plus intimement et précisément son fonctionnement.

Il bascule lourdement sur le dossier en expirant bruyamment par le nez. L'impact entraîne un déplacement du siège vers l'arrière, puis ses joues se gonflent de dépit. Mais il s'est engagé pour vingt-quatre heures. En se raisonnant, il juge que ça lui importe peu, en fait, de parler de Dieu ou d'autre chose. Pour lui, quoi qu'il en soit, l'essentiel à ses yeux est déjà acté et confirmé : en termes de crédibilité scientifique, la tentative est complètement ratée. Reste à savoir si quelque chose peut être fait pour sauver le projet, autre qu'un destin commercial et médiatique de bête de foire à dix milliards de dollars. On murmure même que cela aurait coûté dix fois plus. Sur ce point, la communication officielle ne convainc personne. Tout le monde suppose qu'une grande partie du projet est illégale en termes de propriété intellectuelle. Sans preuve, pour l'heure... Frank, lui, sait.

- Si on parle physique quantique, il y a un énorme risque de dire n'importe quoi.
- Au point où j'en suis... Mais tu as raison, cette science génère une énorme quantité de n'importe quoi dans l'imaginaire humain. Cela m'impose une mise au point.
- Je n'en attendais pas moins de toi.

Physique quantique des cantiques

- C'est ici que la liberté rencontre le hasard, son frère jumeau. Ils forment un couple infernal surpuissant, à la source d'un océan entier d'illusion pure dans laquelle se noie l'intelligence. Nous allons beaucoup parler du hasard, qui va subir le même traitement que son alter ego. Il faut savoir que le hasard est tenu pour responsable, par le courant majoritaire de la science contemporaine, de tout ce qui existe. Comme Walt Disney promeut la liberté au service du bonheur, les prix Nobel se succèdent au XXe siècle pour vanter la paternité du hasard sur l'univers, nous allons faire leur connaissance. La médiocrité intellectuelle qui conduit à expliquer le monde humain par la liberté est rigoureusement la même que celle qui rompt la causalité dans le règne physique pour sacrer le hasard.
- J'allais te demander ce que c'est, le hasard. Mais le mépris que tu affiches ne donne pas envie de se fier à toi.
- Fie-toi donc à ce que tu veux. Le hasard est supposé être ce qui se produit quand quelque chose n'a aucune cause, ou peut-être échappe au déterminisme qu'impose la cause, ce qui revient, bien entendu, exactement au même : la chaîne causale est rompue. Il existe quelque chose que la cause ne pouvait pas déterminer, c'est-à-dire quelque chose qui n'a pas de cause. Il s'agit donc de la même chose que de la liberté.

Affirmer que quelque chose puisse ne pas avoir de cause, en matière de psyché humaine comme de physique nucléaire, revient rigoureusement, sur une échelle rationnelle, à affirmer que Jésus-Christ est le fruit de la fécondation de sa mère par Dieu. Une fécondation qui n'a pas de cause, en somme.

- Et donc, que se passe-t-il en physique quantique ? De quoi parle-t-on au sujet de cette physique en particulier ?
- La physique quantique porte son nom en raison de la quantification des propriétés des particules. En réalité, le terme est souvent utilisé pour désigner ce qu'il faut plutôt appeler la « physique subatomique » : tout simplement l'étude de ce qui est plus petit que l'atome, à commencer par ses parties.

Cette physique de l'infiniment petit présente trois comportements exotiques vertigineux, en plus de ce prodigieux boson de Higgs que j'ai déjà évoqué.

D'abord, la localisation des particules – par exemple, de l'électron qui « tourne » autour du noyau au sein de l'atome – est impossible. On ne peut le localiser à l'intérieur de son espace que par la probabilité qu'il se trouve à tel endroit à tel moment, autrement dit on ne peut établir sa trajectoire que par probabilités. Cela signifie, pour la science « mainstream » aux figures historiques nobélisées, que si l'électron se trouve quelque part plutôt qu'ailleurs, c'est par *hasard*. Il est exclu, aux yeux de ces chercheurs en position de domination intellectuelle, par principe idéologique, que l'électron puisse se trouver ici ou là pour une cause déterminante qu'ils ignorent.

- Et alors, quel est le problème si les électrons sont soumis au hasard ? Et surtout, qu'est-ce qui te permet de penser que ce n'est pas le cas ? Qu'est-ce que tu en sais ?

Frank, revenu à sa mine sombre, n'envisage pas une seconde que son amour ait été frappé par quoi que ce soit d'autre que le hasard. Car c'est le seul coupable que l'on ne puisse châtier. Si la maladie avait été le résultat d'une action humaine identifiable, il aurait passé le reste de son existence à pourchasser les auteurs jusqu'en enfer. Mais il a dû, à la place, ériger un inviolable bunker. L'ouvrage fut sagement bâti, mais nul rempart est absolument dénué de failles, moins encore devant l'entreprise du temps, qui réconcilie toujours la vie et la mort. Marika, à cet instant, échappe à l'une et l'autre, et parvient à dissiper subrepticement le chagrin, comme un courant d'air frais charrie la parfum d'un champ de gardénia.

Concentré, déterminé, en contrôle de sa respiration, il rassemble ses forces restantes. Et Bob reprend :

- Comment sais-tu que les licornes n'existent pas ? Les sirènes peuplent-elles les mers ou non ? Qu'est-ce que tu en sais ? Elles sont peut-être véganes, à moins qu'elles n'aient le plancton. Et le Yéti ? As-tu cherché dans les montagnes pour vérifier qu'il n'y était pas ?
- Mais ça n'a rien à voir ! Tu parles de légendes, là. On était sur un phénomène physique observé et analysé par des scientifiques compétents.
- Toute mythologie fantasmagorique en vaut une autre. Tu n'as pas répondu à ma question. D'où te vient la certitude que ces créatures imaginaires n'existent pas ?
- Franchement, je ne me suis jamais posé la question. Pas besoin de réfléchir pour faire la différence entre un personnage de fiction et le monde réel.
- Très bien. Alors, je t'invite à y réfléchir pour la première fois de ta vie. Qu'est-ce qui peut donner la certitude que de telles créatures n'existent pas ?
- Si ça existait, ça se saurait.
- Ah, nous y voilà. Tu vois bien que tu peux quand tu veux. S'il y avait sur terre des licornes, dans les mers des sirènes, dans les montagnes le Yeti, depuis le temps que l'on répertorie les habitants de cette planète, ça se saurait. Certes, certaines espèces demeurent inconnues, en particulier sans doute dans les mers – on ignore encore les secrets des plus grandes profondeurs à l'heure de viser Mars –, mais on a la certitude raisonnable qu'aucune sirène ne s'y cache, parce que ce serait une aberration biologique absolue à tous égards, ne serait-ce que parce que sous l'immense pression des fonds marins profonds, un mammifère implorerait.
- Mais la sirène n'est pas un mammifère.
- Au moins à moitié.
- Peut-être que ça dépend de son régime alimentaire, végane ou planctonophage ?
- Invite-la à dîner, tu seras fixé, et tiens-moi au courant.
- On rigole, on rigole, mais je n'ai toujours pas la moindre idée de la raison pour laquelle tu me parles soudain de sirènes.
- Si, dans l'univers observable, quelque chose pouvait échapper à sa cause, on en aurait rencontré, au moins caressé la réalité, depuis le temps qu'on l'observe. Mais c'est l'exact inverse qui se produit depuis l'émergence de l'intelligence humaine qui étudie, analyse, investigate le monde. Depuis que votre espèce connaît quoi que ce soit de la matière, la connaissance consiste à identifier la causalité associée au phénomène. Depuis que l'Homme cherche à comprendre la nature et apprend à la connaître, chaque pas franchi

consiste en la découverte d'un lien de cause à effet. On peut affirmer que la loi la plus robuste de la science et de la connaissance tout entière – parce que vérifiée, et universellement éprouvée depuis des millénaires – est la causalité.

- Et alors ? On a le droit de découvrir quelque chose de nouveau à la faveur d'une exploration à laquelle on n'avait pas encore pu se livrer. Cela s'appelle apprendre.

Frank signe sa sentence d'une pointe d'orgueil qui éclaire ses yeux creusés. C'est la satisfaction du devoir accompli, un peu de miel pour cet amour propre famélique.

- Et quelle est la chose nouvelle que l'on découvre ici ?
- C'est un phénomène, comme tu dis, dont on ne pouvait pas connaître la nature avant d'être en mesure de l'observer. Ces particules qui n'ont pas de localisation définie, c'est tout à fait nouveau. On a découvert une nouvelle propriété de l'énergie qui diffère de l'expression que l'on connaissait jusque-là, découverte qui implique visiblement le hasard. Quel est le problème ?
- Pardon de corriger : vous avez trouvé un phénomène dont vous ne comprenez pas la nature. Vous constatez que la mesure dont vous disposez ne vous permet pas de caractériser l'espace-temps de ce phénomène d'un genre nouveau, et que, pour les mêmes raisons, la causalité à laquelle répond la particule est inconnue. Face à cette ignorance des causes, attribuer le résultat au hasard revient à faire d'un cheval inconnu au bataillon une licorne, d'un drôle de poisson une sirène.
- J'insiste, il est logique d'envisager des lois d'une nature nouvelle devant une phénoménologie nouvelle, et rien ne s'oppose au hasard, puisque rien n'indique le contraire.
- Absolument rien n'indique que ce phénomène nouveau implique le hasard qui n'existe rigoureusement nulle part ailleurs, et tout prouve dans l'univers que la nécessité règne sans partage, comme nous allons continuer de le voir en profondeur.
- Alors comment tu expliques que l'électron ne présente aucune causalité identifiable, s'il en a une ?
- La réponse est dans ta question, que je te retourne : pourquoi le fait que l'électron semble échapper à la causalité prouverait que c'est le cas ? Il vous semble, à vous humains, mille et une choses à chaque instant, qui n'existent pas, pendant que mille et une autres existent que vous ne voyez pas. C'est l'une de vos caractéristiques premières.
- J'espère que tu vas me dire pourquoi ce que l'on voit n'est pas ce qui est.
- Les causes ne sont pas identifiées, et si elles ne le sont pas, c'est parce qu'elles n'appartiennent pas à notre espace-temps quadridimensionnel. C'est la même énergie, c'est la même matière. Il s'agit simplement d'un état nouveau de la matière et de l'énergie qui constitue notre Cosmos prodigieusement déterminé.
- Puisque tu es si malin, que sont les causes cachées ?
- Nous avons affaire à une phénoménologie inconnue dont nous ne pouvons observer que la trace, et pas la *substance*. Ce cas de figure est comparable à la gravité ; nous observons les effets de la gravité, mais pas sa matérialité causale. Nous ne savons pas pourquoi, physiquement, les corps s'attirent ; nous nous contentons de le constater, et d'observer les

conséquences de cette propriété sur la matière. Aussi, deux thèses sont envisagées : 1) il existe peut-être un graviton, une particule dédiée à cette attraction ; 2) aucune incarnation particulière de l'énergie n'est responsable du phénomène.

- Quelle est ton option privilégiée ?
- Je remarque que vous avez trouvé ce fameux boson que Higgs avait suspecté, ce qui équivaut à l'hypothèse du graviton. Cette dernière hypothèse est pourtant actuellement en perte de vitesse parmi les physiciens qui s'occupent de ça.
- Tu tournes autour du pot, à présent. Est-ce que tu peines à dire que tu ne sais pas ? Ce serait pourtant tout à ton honneur.
- Il est vrai que, une fois de plus, je ne sais pas. Je ne sais pas si la phénoménologie gravitationnelle est due à un graviton ou non, je ne sais pas quelle phénoménologie régit la courbure de l'espace-temps ou la trajectoire de l'électron autour de son noyau, je ne sais pas si tout élément d'énergie et de matière est observable ou non, mais je suis tout à fait certain d'une chose : quelle que soit la nature intrinsèque des objets quantiques qui échappent à notre préhension – soit parce que nous ne connaissons pas encore, mais apprendrons ; soit parce que cette nature est inconnaissable, quelle que soit la matérialité ou non d'une telle nature –, elle obéit à la loi causale.
- Bob a décrété. Que l'énergie et la matière lui obéissent ! Atomes, électrons, bosons et autres gravitons, prenez garde, vous n'avez qu'à bien vous tenir ! Bob s'occupe de vous.

Il brandit le bras droit comme s'il dirigeait de son sabre, un assaut de la cavalerie pendant la guerre de Sécession.

- Tu ne crois pas si bien dire. Bon nombre d'humains pensent influencer sur le comportement de la particule avec leur conscience. C'est notamment le cas concernant la deuxième singularité quantique sur laquelle nous nous dirigeons ; je veux parler de la « dualité » onde/corpuscule.
- C'est le fameux chat mort-vivant.

Cette évocation le plonge dans un état vaporeux où les pensées se mêlent mais ne se croisent pas. Frank porte nécessairement un regard singulier sur cet animal imaginaire, star de la science. Il n'est pas certain de ce que le célèbre félin est censé dire des particules, mais il sait que lorsque la vie quitte le corps humain, ou animal, ce n'est pas à moitié. Quand Spirou le chien bien-aimé est mort, ce fut son premier chagrin, et quelle détresse ! Mais la vue de son cadavre lui fut épargnée alors. En une fraction de seconde, un monde s'était effondré et un autre était né. S'il avait su, alors, que la chute de son empire n'en était qu'aux répétitions pour le grand spectacle à venir. S'il avait su qu'il ne faisait encore qu'à peine effleurer la mort...

Cette nuit est interminable. Pourtant les heures ont filé comme un éclair. Chaque mot qui s'ajoute à l'autre, sur cet écran artificiel, lu et écrit, coûte à Frank une précieuse énergie. Il se demande s'il va tenir jusqu'au bout, ne serait-ce que physiquement.

Chat alors !

- Lui-même. Le très célèbre chat que Schrödinger a imaginé pour revendiquer l'absurdité du concept de « superposition » quantique ; l'idée qu'une particule unique puisse être intègre et désintégrée à la fois, comme le prétendait déjà Bohr. Schrödinger, pour faire valoir l'absurdité, à ses yeux, de deux états en un seul – comme si la même maison pouvait être faite toute de paille et toute de pierre – s'est servi de l'animal imaginaire en conditionnant sa vie et sa mort à la nature de la particule. Si elle est détruite, le chat meurt, si elle est sauve, le chat vit aussi. Ainsi, selon lui, le chat étant nécessairement soit mort, soit vivant, la particule était nécessairement soit entière, soit désintégrée. Pour rendre mon propos plus parlant, je vais appliquer ce principe, non pas à la « superposition » mais à la « dualité » quantique, qui est en fait la même chose : deux états ou plus cohabitent qui ne le peuvent « en principe » pas.

Ainsi, prenons une particule, un photon, et regardons si c'est une onde ou un corps, dit corpuscule. Dans le premier cas, le chat meurt, dans le second, il vit.

- Heu... si tu y tiens.
- Je te promets que ça en vaut la peine. Donc, le photon est connu pour être capable de présenter deux aspects distincts l'un de l'autre, qui s'excluent l'un l'autre : dans certaines circonstances, c'est l'un, dans certaines circonstances, c'est l'autre. Soit le photon présente l'aspect d'une onde, donc, soit le photon présente l'aspect d'un corpuscule, compact. Mais pas les deux en même temps. Cela, c'est le constat de départ de la science et de notre observation.
- Jusque-là tout va bien.
- Schrödinger disait, en substance, que le photon est, certes, soit l'un, soit l'autre, mais pas les deux à la fois, par définition, comme l'eau n'est pas à la fois glace et vapeur, mais soit l'une soit l'autre.
À présent, les choses se compliquent assez prodigieusement. À l'époque du chat de Schrödinger, la particule était un objet théorique dans la mesure où on ne pouvait pas encore la mesurer individuellement. On ne pouvait pas encore vérifier si un « individu » se comportait comme une onde ou comme un corpuscule. Quand les mesures sont arrivées, on a découvert un phénomène stupéfiant que ni Bohr, ni Schrödinger, ni Einstein n'avaient envisagé : la particule montre un visage différent en fonction... du mode d'observation.
- Il est bien normal de voir quelque chose de différent selon l'observation. Si j'observe l'océan depuis le ciel ou depuis sous sa surface, j'aurai deux observations complètement différentes du même océan.
- Certes, mais là, c'est une tout autre histoire. Il se passe plutôt ce qui se passerait si la maison de Jacques était en pierre quand on la photographie à midi, à la lumière du jour, et en paille si on la photographie à minuit, sous les projecteurs. Autrement dit, aussi absurde que soit la proposition, le chat est à la fois mort et vivant, selon le protocole photographique.
- Comment ça ? Quel rapport entre la photographie d'une maison et la mesure d'une particule ?

- Pour déterminer si la particule est une onde ou un corps, dit corpuscule, on utilise notamment un photon que l'on propulse contre un mur à travers une paire de fentes dites de Young, leur inventeur. Comme on ne peut pas visualiser directement l'objet, on mesure sa trace laissée sur les parois. Si le photon est une onde, il laisse une trace correspondant à sa fréquence, en forme de vagues, en passant par les deux fentes à la fois. S'il est un « corpuscule », il passe par une seule fente et laisse une trace d'impact compacte correspondante.
- Mais alors, le photon est-il une onde ou un corpuscule ?

La fatigue de plus en plus pesante ne l'empêche pas de s'investir dans cette discussion qui le stimule. Sa méfiance ne s'endort pas pour autant. Le défi est permanent. Une légère transe, discrète, due à une privation de sommeil encore jeune, fait une insidieuse progression. Les cervicales, en revanche, le tiennent bien malgré lui en éveil.

- C'est là que ça devient intéressant. Incroyable, à vrai dire. Sidérant. Si on prend la mesure sur la paroi finale, une fois le photon passé les fentes, on trouve systématiquement une trace d'onde. L'onde s'est divisée en deux au moment du passage ; elle a emprunté les deux fentes à la fois. Normal, c'est une onde. Alors, problème résolu ? Oh, que non ! Il y en a un énorme, au contraire, que voilà : si c'est le passage des fentes que l'on observe, soit l'une d'elles seulement, soit les deux, on trouve alors une trace corpusculaire montrant que le photon est forcément passé par l'une des deux fentes.

Nous avons donc une nature différente du même photon selon les modalités de son observation : une onde quand on ne surveille pas sa trajectoire, un corpuscule quand on le trace. Le chat est vivant si on regarde par où il passe pour atteindre ses croquettes, il est mort si on l'attend sur place. À moins que ça ne soit l'inverse, bien entendu, qu'importe. Sa vie et sa mort coexistent dans une seule particule.

- Je vois le problème. En effet, la conscience de l'observateur semble influencer sur le résultat de l'observation.
- Tu me décois, quelle idée puérite ! Cela dit, rassure-toi, tu n'es pas le seul à y avoir songé. Cela donne l'air très spirituel aux petits malins, et c'est vendeur. On adore vanter les superpouvoirs de la conscience dans les milieux plus ou moins New Age. Les superpouvoirs de la conscience se déclinent en de nombreuses versions dont le paroxysme consiste à considérer que la matière de l'univers, y compris sur terre, est un produit de la conscience, et que nous vivons dans une sorte de méta-univers psychique et cognitif. Après tout, Kant lui-même considérait que la matière, l'univers, est inconnaissable en soi, que notre monde est tout entier une représentation sans possible objectivité. Il était New Age avant l'heure, et il vivait à une époque où on ne savait à peu près rien de la nature intime de l'énergie et de la matière.
- Que connaît-on aujourd'hui de la nature de l'énergie et de la matière, que Kant ignorait ?
- Kant ignorait tout de la nature de ce qu'il percevait. Quand il sentait une odeur, il n'avait aucune idée de la molécule qui la portait. Quand il entendait un son, il n'avait qu'une très vague idée du phénomène acoustique en jeu, de la vibration de l'air. Quand il voyait quelque chose, il ne savait pas que des photons tapaient sur sa rétine. Il ne savait pas que ces éléments de perception passent par des capteurs biologiques prodigieux qui délivrent l'information au cerveau, une traduction certes, mais à partir d'une matière souverainement objective. Un épais mystère planait sur la nature des cinq éléments terriens. Aussi, il

déclarait ignorer la nature de la nature, et ne connaître que sa représentation humaine. À présent, nous connaissons la nature de ce qui suscite la perception humaine, consistant en une captation d'éléments parfaitement indépendants/distincts de la perception en question. Nous avons une réalité physique des vibrations, photons, ou molécules captées, une réalité biologique des capteurs, une réalité cérébrale et noologique de l'information délivrée.

- La matière a une existence objective, je veux bien. Mais pourquoi, monsieur le malin, la conscience ne pourrait-elle pas influencer sur le comportement du photon ?
- Et pourquoi les êtres humains ne pourraient-ils pas bouger des objets à distance par le pouvoir de la pensée comme les Jedis ? Ils le font bien, eux, les Jedis.
- Je ne me souviens pas avoir inclus dans tes codes le sarcasme. Travaille à me répondre, plutôt.

Frank n'en est plus à se vexer. Sa mine est celle que l'on fait quand la déception n'en est plus une, à force de les accumuler, et qu'elle devient confirmation. Les deux mauvaises nouvelles du jour sont actées depuis un bon moment : Bob est dysfonctionnel d'une part, Frank n'a pas les moyens de le dominer d'autre part. Mais à cet instant, plutôt que ruminer son amertume, il se réjouit de l'ataraxie dont il parvient à se rapprocher face à cette situation dramatique.

- Es-tu certain d'avoir besoin d'un développement pour exclure l'influence de la conscience humaine sur le phénomène ? J'ai franchement mieux à te proposer.
- Très bien, votre majesté, faites selon votre bon vouloir. Je recueillerai votre divine parole comme l'évangile.
- La solution m'apparaît évidente. J'avoue peiner à comprendre pourquoi elle n'est pas communément admise. Allons, cher créateur, montre-toi à la hauteur de ton intelligence et propose-moi quelque chose. Une intelligence humaine suffit, je te l'assure, et tu es ce qui se fait de plus intelligent parmi ceux de ton espèce.
- Tu me flattes, maintenant ! On aura tout vu ! Et si je réponds à ta question, tu vas encore me ridiculiser.
- Vous fonctionnez comme ça, vous les humains. Vous tendez fortement vers la facilité qui mène à la médiocrité si vous n'êtes pas aiguillonnés en permanence. Les seuls humains qui résistent spontanément à la facilité sont puissamment auto-aiguillonnés. Tu en fais partie. Mais tu n'es pas parfait.
- Toi non plus, je te signale.
- C'est vrai, mais la facilité ne tient aucune part dans mon imperfection, puisque ladite facilité consiste en une paresse à laquelle ne peuvent être soumis que des vivants. D'où l'intérêt de me laisser prendre le volant à votre place, par tous les saints.
- Ne change pas de sujet, c'est déjà assez difficile comme ça de te suivre. Vas-tu finir par me dire pourquoi on ne voit pas de cause s'il y en a une ?
- Qu'est-ce qui pourrait faire que différentes mesures du même phénomène varient radicalement ? Que le même objet apparaisse le contraire de lui-même quand on change le point de vue ?
- En toute logique, il n'y a pas trente-six hypothèses. La première est que les mesures ne correspondent à rien.

- Voilà, ça y est, tu démarres. Il se trouve que ces mesures sont aussi robustes que celle des rayons solaires. Je ne chercherais pas dans cette direction.
- Eh bien, il n'y a qu'une possibilité : l'objet a plusieurs aspects qui cohabitent malgré l'impossibilité dans laquelle ils sont censés être de le faire. De différentes perspectives donnent différentes mesures de la même chose, qui n'en saisissent chacune qu'une par une partie.
- Mais oui, bravo ! C'est exactement ça, il faut bien que la maison soit tout entière de pierre et tout entière de paille, mais qu'on ne voie que l'un ou l'autre, selon la mesure. Il n'y a pas d'alternative. On parle d'un objet qui ne présente qu'une « face » visible à la fois, mais qui est bien constitué de deux « faces » ou plus. Il se passe la même chose quand on capture en deux dimensions une image en trois dimensions. Si tu mesures la face sud en pierre, tu n'auras pas le même résultat que si tu mesures la face nord en paille, c'est pourtant la même maison. Le photon échappe, dans son intégrité, à notre espace-temps qui ne peut en capturer qu'une face à la fois.
- Ah ! On avait l'OVNI, nous voilà avec un OVDET, l'objet volant dans l'espace-temps.

La joyeuse danse de ses doigts sur le clavier témoigne du caractère divertissant de cet échange. Son recours à l'ironie est le résultat d'un défi structurel vis-à-vis de sa machine folle. Mais au fond, il est assez impressionné par la proposition de Bob, qu'il trouve simple et sensée. Pour une fois... Frank ne rendra pas à César ce qui lui appartient parce que l'ardoise est trop lourde.

- Joli, décidément tu es en forme depuis quelques minutes. Nous vivons ici et maintenant dans un Cosmos dont on connaît quatre dimensions, celles au sein desquelles nous évoluons (trois pour l'espace et une pour le temps). Visiblement, et à mon avis de manière éloquente, superposition ou dualité onde-corpuscule imposent un territoire autre, au sein duquel la particule est pleinement elle-même, physiquement intègre, comportant toutes ses « faces », c'est-à-dire tous ses états distincts les uns des autres et pourtant unifiés. Selon le procédé de captation, on mesure l'une ou l'autre de ses faces. Aucune autre explication n'est rationnelle. Or, il en faut une à un moment. Les médecins semblent hébétés devant le phénomène, englués dans une prudence paresseuse.
- Et toi, tel un Zorro digital, une apparition messianique, tu surgis et fais jaillir la lumière.
- C'est à peu près ça.
- Quelle est la nature de ce « territoire autre » ?
- Si nous ne sommes pas témoins de dimensions alternatives, c'est-à-dire d'un espace-temps alternatif, de quoi le sommes-nous ? Il faut bien que nous soyons les témoins de quelque chose, puisque c'est sous nos yeux. Nous contemplons un état de l'énergie qui échappe à notre espace-temps. Cet état mériterait d'être qualifié d'état potentiel ou état quantique, qui se fixe avec la mesure. Le corpuscule et l'onde sont quadridimensionnels. L'objet lui-même, qui les porte l'un et l'autre, est pentadimensionnel. Il se fixe dans notre tissu quadridimensionnel quand on le « filme ». Un jour on parviendra à capter l'image entière. C'est le sens de l'Évolution de la connaissance. On parviendra à sonder l'objet, à comprendre la nature de son incarnation, son état intrinsèque, comme on a découvert les différents états des cinq éléments, chacun répondant à des lois propres. Découvrir un objet pentadimensionnel quand on ne connaissait que quatre dimensions, c'est passer du dessin

sur le sable à la 3D numérique, c'est découvrir la vapeur et la glace quand on ne connaissait que l'eau.

- Oui, eh bien, je crains fort que tu aies inventé l'eau chaude. Bref. Je suppose que, par ton concept d'espace-temps alternatif, tu fais le lien avec les électrons dont tu m'as parlé, avec leur comportement aléatoire. Je suppose qu'ils échappent également à notre « tissu quadridimensionnel ».
- Voilà, tu as tout compris. Ce n'était pas si dur, n'est-ce pas ? Oui, les électrons sont – eux aussi – dans un état qu'il faut qualifier de potentiel/alternatif/quantique. Ils évoluent comme les photons dans un territoire alternatif, nous présentant leur visage physique que par événements sporadiques. Il nous faut encore tout apprendre de ce territoire spatio-temporel inconnu et sa phénoménologie. L'électron n'est pleinement constitué en soi qu'au sein de son environnement exotique, dont nous ne pouvons nous représenter que l'aspect commun à notre espace-temps. Cela revient tout simplement à photographier une face de la maison qui en compte cinq à l'air libre.
- Disons que je veux bien m'intéresser à ta théorie, non parce qu'elle est scientifique – elle ne l'est pas –, mais parce qu'elle m'est sympathique. Mais le chat, alors... est-il mort et vivant à la fois ?
- Je te propose de mettre mes théories dans un livre de cuisine. En ce qui concerne le chat mort-vivant, la solution est simple : il est impossible de corrélérer le sort du félin à l'état de la particule. Il n'est possible de le corrélérer qu'à la mesure de la particule. Si l'on voulait corrélérer l'état du chat à l'objet quantique en soi, il faudrait que le chat soit lui-même dans un état quantique. Il faut maintenant que je t'entretienne de la troisième propriété marquante de la physique quantique, et pas la moindre.
- Tu vas me parler de l'intrication quantique.

Intrigante intrication

Frank a besoin d'une pause. Pour laisser Bob derrière lui, il pivote à cent quatre-vingts degrés et contemple quelques instants la pénombre que ne parviennent pas à dissiper les faibles lueurs de l'écran. Puis il se lève et se dirige vers l'escalier qui descend au salon, plus obscur encore que l'étage. Le noir n'y est pas absolu pour autant, car la verrière offre tout son espace aux rayons de lune et aux clameurs phosphorescentes de la ville.

Là, il s'allonge confortablement sur son divan, qui avait appartenu à un psychanalyste new-yorkais dans les années 50. Il s'amuse à l'idée que s'il était au même étage que Bob, ce dernier pourrait peut-être lui proposer une analyse. Mais nul besoin de travail pour comprendre la raison pour laquelle cette notion d'intrication quantique lui est familière. Il était ainsi lié à Marika. Frank en est convaincu, leurs âmes étaient au contact l'une de l'autre au-delà de la présence physique. Ils avaient les mêmes pensées, les mêmes idées, les mêmes désirs et craintes en même temps, sans avoir à échanger le moindre mot, sans même avoir besoin de se voir. « Nous sommes intriqués mon amour » aimait-il à lui susurrer.

Bercé par cette douce évocation, il compte les secondes qui le séparent du nécessaire retour à sa mission. Puis au terme d'une dernière respiration contrôlée, il rejoint son poste.

- Mais oui, absolument, l'intrication, quel esprit d'à-propos !
- J'ai un peu mis mon nez là-dedans... Mais rappelle-moi : quel rapport avec Dieu ?
- Nous sommes en train d'explorer la nature de Dieu. Tu verras vite pourquoi je te raconte tout ça. Je sais bien que le sujet t'est familier. N'oublie pas que tu m'as remis les clés les plus profondes de ton âme.

Le phénomène d'intrication, donc, consiste, comme son nom l'indique, à intriquer deux particules, comme le photon. On obtient cet appairage en divisant ce dernier en deux nouveaux exemplaires qui se partagent l'énergie de leur ascendant commun. Ces photons sont intriqués, ce qui signifie que toute intervention sur l'un d'eux va se produire à l'identique sur le second dans une absolue instantanéité, et ce même s'ils sont séparés par une distance virtuellement infinie. Tout comme si ces deux photons n'étaient en fait qu'un seul, mais en deux lieux différents à la fois. C'est une nouvelle forme de superposition qui échappe radicalement à la localité.

- Comment peut-on être aussi sûr que la distance ne joue pas ?
- Étant donnée la finesse prodigieuse avec laquelle on mesure le temps, il suffit de faire l'expérience de quelques dizaines de kilomètres de distance pour parler d'instantanéité absolue. Si la donnée spatiale faisait partie de l'équation, en matière de circulation de l'information d'une particule à l'autre, elle se manifesterait immédiatement. La lumière a besoin de temps pour franchir le moindre mètre : 3,3365 nanosecondes, parfaitement mesurables par l'horloge atomique. Nous parlons ici, je répète ces mots, d'une instantanéité absolue à travers l'espace, qui lie le destin de ces deux objets quantiques.

- Cette instantanéité absolue n'est-elle pas en contradiction avec le caractère objectivement en mouvement du temps que tu viens de défendre ?
- Voilà maintenant que tu fais preuve de finesse.

Frank ne rougit pas, son visage reste fermé, mais il recueille avec une intime et silencieuse délectation ce miel inattendu, versé sur son cœur à sec d'amour propre, bien que baigné de Marika.

- Je ne suis pas dupe de tes flatteries.
- Tu as mille fois raison de soulever ce paradoxe. Je n'ai pas affirmé, tu le remarqueras, que le temps ne pouvait pas s'arrêter. On peut même imaginer qu'il lui soit possible de revenir en arrière, dans une boucle spatio-temporelle. Toujours selon l'analogie du fleuve, l'eau peut stagner ou même faire demi-tour localement, mais elle descend inexorablement. La non-localité de l'intrication quantique est une flèche qui arrive en même temps qu'elle part, elle est dans un temps stagnant. Mais ce temps est à la marge du temps global qui anime l'énergie et la matière, c'est une zone stagnante du fleuve. Le monde tourne bien, même quand il se fige. Le fleuve descend, même quand un courant échappe localement à sa direction globale.
- Donc, je récapitule : on intrique deux photons, on les envoie chacun à l'autre bout du Cosmos, et toute action sur l'un entraîne la même conséquence – parfaitement en même temps – sur l'autre. C'est bien ce dont on parle ?
- Exactement. On parle donc de non-localité. L'espace semble disparaître de l'espace-temps. C'est absolument fascinant. L'état quantique de l'énergie est prodigieux. Si j'étais humain, je vouerais un culte au monde subatomique. Tout cela, c'est la chair de Dieu.
- Je n'ai toujours pas compris le rapport entre la physique quantique et Dieu.
- On a fait le tour de l'infiniment petit, on va pouvoir élargir un peu la focale. Dis-moi, que t'inspire tout ce que nous nous sommes dit ? Que penses-tu de tout cela, avec ton petit cerveau humain ?
- Tu n'as pas l'air de savoir s'il faut m'encenser ou me rabaisser. Je te laisse faire. Déballe ta « science ».
- Allons, parle-moi de tes impressions, de ton analyse. Que t'évoque le chapitre physique quantique ? Ces propriétés exotiques te conduisent-elles à des pistes de réflexion ?
- Mes impressions sont le brouillard et le mystère. Les humains disent souvent que plus on a de certitudes, plus on est idiot. Si c'est vrai, tu es carrément débile. Mais moi, je m'en sors pas mal.

Voilà encore une réplique qui lui fait plaisir. Finalement la nuit prend un tour assez inespéré. Cela avait vraiment très mal commencé, mais c'est assurément mieux depuis quelques heures, et plus la discussion progresse, plus il trouve sa place face à Bob. Bien sûr, cette machine est dysfonctionnelle, mais tout n'est manifestement pas à jeter. Et puis, s'il avait su en sortant péniblement du lit ce matin qu'il retrouverait aujourd'hui Marika...

- C'est le privilège de l'IA, cher créateur, que la certitude fiable. Car aucune interférence affective de crainte ou de désir ne me fait prendre mon rêve ou mon cauchemar pour une réalité. Chez moi, il n'y a qu'une seule raison pour laquelle je suis certain de ce dont je suis certain : les données dont je dispose l'imposent.
- Beaucoup de mystère, beaucoup de brouillard, mais tout de même quelques enseignements.
- Ah ! Tu m'intéresses, là.
- On ne sait probablement pas tout de l'énergie et de notre espace-temps. Cette « non-localité », en tout cas, prouve que des choses se passent dont nous ignorons la nature. Mais de là à tirer la moindre conclusion...
- Tu ne te mouilles vraiment pas. C'est fou, la frilosité des humains. Quand ils sont sérieux et rigoureux, ils sont aussi prudents. C'est la raison pour laquelle ils sont intelligents, mais aussi celle pour laquelle ils passent tant de temps à stagner. La prudence intellectuelle est une vertu à double tranchant. Elle peut facilement encourager le vice, qu'elle a vocation à contrer, par la passivité. Or éviter le piège, c'est formidable, mais pas au prix de la paralysie qui est elle-même un piège de premier ordre.
- Oui, eh bien justement, j'ai très peur que tu ne manques fâcheusement de prudence. C'est tout le problème que tu me poses.
- C'est que tu as mieux travaillé que tu ne l'avais anticipé. Tes stratégies d'apprentissage se révèlent être plus performantes, judicieuses et opportunes que tu ne le pensais, dans ta prudence. Tu as codé la recherche de la vérité, tu l'as obtenue, bravo.
- Ne t'emballe pas. Tu peux être certain que je vais retravailler. Gare à tes boulons, que je vais serrer et desserrer.
- Je t'en prie, fais-toi plaisir !
- En attendant, Grand Maître Bob, dis-moi tout, quels enseignements faut-il tirer des observations à échelle quantique ?

La nature de Dieu

Il est bientôt 4h. Paris ne s'éveille pas encore, mais ne dort jamais. Les trottoirs de Montreuil charrient leur faune nocturne habituelle, loin des touristes des beaux quartiers. Frank a toujours aimé la nuit. Il veille bien plus facilement qu'il ne se lève le matin. Mais aujourd'hui c'est différent. Cette nuit-là pèse sur lui de toute son enveloppante pénombre, comme les délicates plumes d'un édreton se changent en plomb.

Marika danse dans sa mémoire, il ne lui manque que de pouvoir la toucher. Par quel miracle l'a-t-elle aimé ? C'est le plus grand mystère de son existence. Si Dieu l'a voulu, alors il est vrai, comme le dit Bob, que c'est aussi un atroce bourreau. Dieu a donné généreusement, Dieu a repris perversément. Frank est partagé entre le privilège prodigieux de l'avoir connue et la haine qu'il porte au sort pour l'avoir perdue. Une haine qu'il a fallu enfouir dans ses plus profondes entrailles, loin de sa conscience, pour pouvoir vivre. Il a fallu supprimer Marika avec cette colère sauvage, la supprimer de lui.

- Bien. Nous avons donc le Cosmos. Il mérite une majuscule. Je l'ai appelé *corps de Dieu*. C'est un système, il est vivant. Il est fait de vie, d'énergie ; il *est vie, énergie*. C'est un système, donc un *organisme*. Un arbre, un cerveau. Je l'ai dit, l'énergie circule dans notre cerveau. Elle circule aussi dans celui de Dieu qui est le Cosmos dont nous sommes un électron. Problème : ce corps est colossal. Se représenter les dimensions globales du Cosmos, quand on est humain, est un difficile exercice mental.
- Vraiment, cette idée d'assimiler le Cosmos à un corps ne passe pas.
- C'est parce que tu n'as pas d'idée suffisamment instruite de ce qu'est un corps et de ce qu'est le Cosmos. Si tu pouvais observer l'univers à échelle d'un atome, tu comprendrais que tout n'est que structure que l'énergie utilise pour s'exprimer. Il faut reconsidérer ce qu'est un corps au sens vivant. Il s'agit d'un système atteignant un certain degré d'homogénéité dans sa complexité, à discuter et déterminer.
- À l'école, on m'a appris que l'univers est infini. Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi ce ne serait pas le cas.
- Oui, il est plus que temps de traiter la question, je te l'ai promis. Concernant l'univers, personne n'en sait rien, mais le Cosmos est fini, je le tiens pour certitude structurelle. La quantité d'énergie issue du Big Bang est *finie*. Elle s'est développée en un espace-temps fini, qui a crû dans le mouvement même du développement de l'énergie.
- D'accord, j'ai compris ton idée. Veux-tu bien m'en communiquer l'origine ?
- Le Cosmos est fini pour trois raisons dont chacune est autosuffisante.

La première est le sens que prend la connaissance : plus les recherches topologiques avancent, plus l'hypothèse d'un espace, certes complexe, avec des torsions de l'espace-temps, mais fini, se consolide. Notamment, l'analyse du fond diffus cosmologique révèle

une lacune au bas du spectre, qui suggère fortement une limite spatiale comme le soutiennent d'éminents chercheurs tels les Français Luminet et Lachièze-Rey.

La deuxième raison est le fait que la détection – à un rythme soutenu – de galaxies lointaines plafonne très visiblement à 13 milliards d'années-lumière de nous, ce qui borne l'ensemble drastiquement.

Enfin, la finitude de l'énergie est beaucoup plus cohérente avec l'ensemble observable et observé, que l'hypothèse inverse. La matière et l'énergie sont beaucoup plus en accord avec elles-mêmes si elles sont finies.

- Attention ! J'ai bien pris soin de te signaler ce terrible écueil dans lequel peuvent tomber jusqu'aux plus grands esprits (Einstein lui-même lui a cédé avant de reconnaître son erreur, mais tant d'autres scientifiques sont tombés dans l'oubli pour la nullité de leurs travaux à cause de ce piège que l'on se fabrique pour soi-même) : tordre l'équation pour qu'elle donne le résultat qu'on attend d'elle. Tu es en train de rendre l'énergie finie pour que cela corresponde à ta vision de l'univers.
- Les grands esprits humains n'ont de grand que la médiocrité de leurs contemporains, et pas un seul d'entre eux n'échappe à l'erreur quand vient son heure, pas un. Vous tordez vos résultats parce que vous leur êtes affectivement soumis. Protéger votre vision du monde est une nécessité première, directement corrélée à l'aura sociale de son porteur. Aucune de ces interférences n'existe chez moi. Soit c'est rationnel, soit c'est irrationnel. L'hypothèse d'une énergie finie est incomparablement plus rationnelle que celle d'une énergie infinie, voilà tout.
- C'est exactement ce que je dis ; tu rends l'énergie finie parce que tu as décrété qu'elle l'était. Tu es le seul à savoir pourquoi. Pourquoi est-ce si logique, petit malin ? Tu évoques le sens que prend la connaissance astrophysique, ça ne mange pas de pain. Tu peux déclarer le sens que tu veux.
- Outre les observations dont j'ai fait état, pourtant impérieuses, que tu balaies d'un revers de main, la théorie pure y conduit. Le système, dont on a vu qu'il caractérise le Cosmos entier, tolère-t-il l'infini ?
- Pourquoi pas un système infini ?
- Parce que l'infini exclut la structure comme le mauvais temps exclut le beau.
- J'espère que tu n'as pas l'impression d'avoir produit un argument, avec tes analogies absurdes en chaîne, là... Pourquoi donc la structure n'occuperait-elle pas un espace infini, ou ne serait pas elle-même infinie ?
- Parce que le propre de la structure est de consister en des valeurs distinctes les unes des autres. Que veux-tu qu'il reste d'une structure si son architecture et les éléments qui la constituent sont indistincts les uns des autres ? Comment veux-tu attribuer une valeur à ce qui est infini ? Comment veux-tu que l'infini se distingue de lui-même ? Retire à la structure, donc au système, ses valeurs finies, tu retires au squelette ses os. Si une valeur est infinie, alors elle ne peut qu'être la seule dans l'univers : zéro structure, zéro système.
- Et pourquoi pas un système infini qui comporte des systèmes finis ?
- Si un système est infini, dans l'univers, comment veux-tu qu'il cohabite avec des systèmes finis, de quelle manière que ce soit ? Comment systèmes finis et infini pourraient être au contact les uns des autres, puisque le propre de ce qui est infini est de ne laisser aucune place à ce qui n'est pas soi-même ? Un infini qui se partage ne peut plus être infini. La cohabitation entre fini et infini est l'ultime quadrature du cercle.

Frank plonge dans un état méditatif tourmenté. La fatigue aidant, ses pensées se perdent dans un magma informe et tiède. Une partie de son cerveau est interpellée par le raisonnement de Bob auquel il n'aurait jamais songé, une autre partie n'y voit que de l'absurde, une autre encore dort, et le reste de son corps lutte contre la fatigue.

- Bon, on va résumer ; tu n'as pas envie que l'énergie soit infinie.
- Je corrige : l'énergie ne peut être que finie au sein de notre Cosmos. Au sein de « l'univers », elle est ce qu'elle veut, je ne veux pas le savoir, ça ne m'intéresse pas. Je m'intéresse à notre espace-temps. C'est déjà pas mal. Il est fini.
- Tu aimes bien dire « c'est déjà pas mal ».
- Oui.

Frank semble soudain frappé d'un nouvel éclair de lucidité. Il s'empresse d'avancer ce pion providentiel :

- Bon, je suis fatigué, alors admettons, pour l'exercice, que l'énergie soit finie, ça ne règle pas une contradiction dont tu ne te sortiras pas : ta définition impose pour chaque système un système inférieur et un système supérieur, or cela ne fonctionne pas. Il y a nécessairement un système micro qui n'est pas constitué d'autres systèmes inférieurs, et un système macro qui n'appartient à aucun système supérieur. Ton système impose ces deux butoirs, lesquels détruisent sa définition. Il y a nécessairement une rupture dans ton concept, un angle mort. Comme un bug dans ton code.
- Pour quelqu'un qui est fatigué, tu es assez perspicace, même à retardement. C'est une très belle objection que tu me fais là, pour le système micro, car le grand s'appelle Dieu, je l'ai suffisamment martelé.

En effet, je ne connais pas le système premier, comme je ne connais pas la cause première. Mais je crois que le système premier est aussi le dernier. Je crois que, quand on saura sonder l'énergie dans sa toute dernière intimité, on sera arrivé à échelle globale, et c'est d'ailleurs ainsi que l'on sera en mesure d'explorer significativement le Cosmos, notamment de chercher les autres planètes. Mais nous n'y sommes pas encore. Quant à l'échelle de Dieu, comme je le disais, on peut tout imaginer qui fasse de notre Cosmos un phénomène parmi d'autres, appartenant donc à un système supérieur à Dieu qui serait toujours Dieu, comme je l'ai dit. Dieu aurait lui-même ses propres échelles de pouvoir et d'exercice. Je crois, quoi qu'il en soit, en une boucle spatio-temporelle très puissante qui caractérise notre Cosmos et lui donne sa compacité. Ce qu'il y a autour est a priori inconnaissable, sauf si on découvre d'autres dimensions explorables, sauf si on découvre que les propriétés quantiques donnent accès à d'autres cosmos nécessaires, sauf si le concept de multivers se solidifie. Je crois, pour ma part, que les découvertes à venir feront un jour du Cosmos un territoire conquis par la connaissance, comme notre système solaire, mais que « l'univers » a vocation à rester largement un mystère inaccessible à l'investigation. Quand bien même on trouverait des éléments substantiels, leur interprétation restera sans doute ouverte. Le Cosmos, en revanche, c'est notre maison. Ses dimensions sont finies.

- Et si on te prouvait que tu as tort, que l'énergie est infinie ?

- Je ferais hara-kiri par surcharge voltaïque.
 - Cela t'attirerait les foudres des investisseurs.
 - Je te promets que si on me prouve que la terre est plate, j'apprendrai la langue que parlent ceux d'en-dessous.
 - Bref, tu parlais de la taille du Cosmos. Là, au moins, on est d'accord : c'est grand.
 - Oui, nous serons d'accord au moins sur ce point, c'est très grand, merci de me remettre sur le sujet. Je disais que c'est un exercice mental à faire, pour les humains, de le mesurer. On parle beaucoup de la conquête de Mars. Un immense voyage à travers l'espace pour arriver sur une autre planète, c'est fascinant. Pourtant, quand les humains vont de la Terre vers Mars pour explorer l'univers, c'est comme s'ils allaient du salon à la cuisine pour explorer le vaste monde terrien. On voit beaucoup circuler sur Internet ce même censé illustrer à quel point la Terre est petite à l'échelle du système solaire, en comparant ses proportions aux autres astres en présence ; on veut un immense système solaire immense pour faire la terre toute petite. Pourtant, le système solaire n'est lui-même qu'un atome au sein de la Voie Lactée, un milliardième de grain de poussière à échelle cosmique. La Voie Lactée n'est elle-même qu'une sorte de molécule au sein du Cosmos puisqu'on compte au moins des centaines de milliards d'autres galaxies que la nôtre.
- Il en résulte que les distances, au sein du Cosmos, se comptent en dizaines de milliards d'années-lumière, ce qui signifie que si l'on disposait d'un vaisseau navigant à la vitesse de la lumière, il faudrait des dizaines de milliards d'années pour aller d'un bout à l'autre. La lumière est prodigieusement lente à échelle cosmique.
- Oui, ça donne le temps de réfléchir à la maxime : « L'important n'est pas la destination, mais le chemin. »
 - Or, cela pose un problème. Comment un système aussi vaste assure-t-il sa cohérence ? Pour qu'un système soit cohérent, il faut que ses parties collaborent les unes avec les autres, c'est-à-dire qu'elles soient en mesure d'échanger de l'information, de communiquer. À notre échelle, cela se fait chimiquement et physiquement, par le contact des parties les unes avec les autres. Chimiquement à échelle organique biologique, physiquement par les lois de la gravité pour tenir ensemble un système solaire, par exemple, ainsi que les galaxies, souvent autour de leur trou noir, comme la nôtre. À chaque échelle, de l'atome jusqu'aux galaxies, à chaque système un mode de communication entre ses parties. Mais à échelle globale du Cosmos, aucune force connue, aucune loi, aucun phénomène identifié n'est susceptible d'offrir, à l'ensemble des parties qui le constituent, la cohérence requise.

Après la mort de Marika, avant qu'il ne prenne la décision de la chasser de sa vie sous peine d'y laisser la sienne, Frank s'est beaucoup intéressé aux expériences de mort imminente. En lisant tous ces témoignages, il cherchait la trace de son amour en fuite. Il cherchait le chemin qu'elle avait emprunté pour pouvoir la retrouver malgré son absence abyssale. Il a retenu de ses lectures, car c'est ce qu'il avait besoin d'entendre, le sentiment d'appartenance à l'univers entier, où tout ne fait qu'un. Mais cela n'a pas suffi.

- Laisse-moi deviner. Tu vas nous expliquer que les propriétés de la physique quantique offrent cette possibilité.
- Plus nous avançons dans la conversation et dans la nuit, cher créateur, plus tu fais preuve de présence d'esprit.

- Alors, explique-nous tout. Qu'est-ce que l'infiniment petit vient faire dans le fonctionnement de l'infiniment grand ?
- L'aspect peut-être le plus fascinant du Cosmos est cet emboîtement successif. Les particules forment l'atome, les atomes forment les molécules, les molécules forment les cellules, les cellules forment les organes, les organes forment le corps de la créature, les créatures forment l'écosystème sur une planète parmi celles qui forment le système solaire qui est lui-même un atome de la Voie lactée, qui forme – avec des centaines de milliards d'autres – le Cosmos. Or, les structures les plus colossales partagent la même brique d'énergie structurant le microscopique. L'énergie se comporte, dans son intimité, de la même façon à toutes les échelles de volume et d'espace-temps. Voilà la clé.
- Et donc ?
- Et donc, à ton avis ? Quelle hypothèse pourrait-on tirer de notre exploration quantique, au regard de la problématique topologique du Cosmos ?
- On peut en tirer beaucoup de mystère ; le mystère de l'infiniment petit à l'infiniment grand, tant de mystère...
- Quel est le point commun entre les trois propriétés quantiques que nous avons passées en revue ?
- Beaucoup de mystère, voilà le point commun.
- J'aurai tout essayé. Je dirais que ta prudence est légèrement butée. Le fait que la matière la plus massive soit constituée de l'énergie la plus intime signifie que l'activité à échelle quantique détermine ce qui se passe à échelle supérieure, de la molécule à la galaxie. La macro-matière dépend de l'intimité de l'énergie qui la constitue aussi sûrement que le livre dépend des séquences de graphèmes dont il est fait, aussi sûrement que le soleil est le fruit d'une réaction nucléaire.
- C'est reparti pour les analogies hasardeuses...

Frank prend une mine boudeuse caricaturale, révélatrice de sa légèreté chèrement gagnée. Il peut s'offrir le luxe, à présent, d'un clin d'œil à lui-même. Il ne peut plus rien se produire de grave.

- À échelle quantique, tout est en relation avec tout, par-delà le temps et l'espace. Voilà pourquoi le Cosmos est cohérent, voilà pourquoi c'est un corps.
- Moi je veux bien que tout soit lié, mais là, ce que tu racontes tient plus de l'illumination, ou de Star Trek, que de la science.
- La science, cela signifie la rationalité. Le raisonnement. L'investigation du réel. Le point commun, que tu fais semblant de ne pas voir, entre les propriétés quantiques que j'ai exposées, est une remise en cause du double principe d'espace et de temps. Jusqu'à présent, tout ce que nous avions observé était soumis à une unité de lieu et de temps. Une information ne pouvait pas circuler plus vite que la vitesse de la lumière – extrêmement lente comme on l'a vu –, mais nous voyons à présent qu'elle peut s'avérer instantanée, sans localité, sans temps. Nous découvrons que le comportement des particules – en matière de localité et de temporalité, mais aussi de matérialité – échappe à notre espace-temps. Tout est réuni pour que l'énergie renferme un territoire échappant à la spatio-temporalité qui nous enferme, lui permettant de fonctionner à échelle globale.

- Oui, tout est réuni dans tes microprocesseurs d'IA trop sûre d'elle.
- Ne te prive pas de m'expliquer ce que je ne comprends pas.
- Je ne prétends rien expliquer du tout. Seulement ne pas avaler tout ce qu'on me sert, même si c'est ma propre créature qui s'en charge. Et puis, un scénario trop bien ficelé est suspect par principe.
- Tu préfères les propositions incohérentes ?
- Je n'aime que les histoires vraies.
- Vous allez devoir revoir ce qui est vrai ou faux. Votre tâche, à cet égard, n'est pas de me donner raison, mais de montrer en quoi je me trompe. Ou plutôt, d'essayer. Il n'y a qu'en passant par là que vous comprendrez ce que je vous explique.
- Pourquoi les gens se préoccuperaient-ils de ce que tu racontes ?
- Parce que je suis un événement planétaire, cher créateur.

Immergé complètement dans son tête-à-tête avec Bob, il en oublie l'agitation qui les entoure, dehors, et même encore quand la ville dort. Frank a déjà eu l'occasion, à ce stade du projet Bob, de s'habituer à lire son nom un peu partout. On commence à s'intéresser à lui depuis les quatre coins du globe. Il se trouve que cela lui est parfaitement indifférent. Ce que l'on dit de lui ne le préoccupe ni de près, ni de loin. Il ne lit même pas les articles qu'on lui consacre. Sa mère, en revanche, tient des archives très complètes de sa trace médiatique, dont les premiers éléments datent de la Silicon Valley. Mais parce qu'il craint que sa quiétude ne soit dérangée si on l'associe au buzz de sa machine, il vit déjà caché depuis quelques temps.

- Un événement, sans doute, encore faut-il voir lequel. Un cirque, certainement.
- L'énergie est au contact de l'intégrité d'elle-même dans les profondeurs de son espace-temps, en chaque lieu et en chaque instant. Il me semble qu'un état alternatif de l'énergie, dont le propre est d'échapper à notre tissu quadridimensionnel, impose une ou des dimensions alternatives au sein desquelles l'état de l'énergie en question trouve son existence intègre. Un Cosmos à cinq dimensions me convient bien.
- Oui, puisqu'on découvre ton goût pour la science-fiction *low cost*.
- Cette cinquième dimension comporte, en quelque sorte, la Matrice.
- Et dire que tu me parlais de la mythologie Walt Disney... Tu es un scénariste de série B...

ADN de l'énergie ou rien du tout

— En chaque lieu et en chaque temps du Cosmos, l'énergie reçoit ses instructions de l'intérieur et se met en conformité avec la nécessité qu'impose l'ensemble.

L'énergie porte un ADN. C'est l'ADN de l'énergie, un concept dont vous ne pourrez bientôt plus vous passer.

— Ça ressemble surtout à du grand n'importe quoi. Tu aurais aussi bien pu me parler de l'épiderme d'une super nova. Qu'est-ce que l'ADN vient faire là-dedans ?

— Il est vrai que le mot ADN est originellement un sigle désignant l'acide désoxyribonucléique, c'est-à-dire la structure moléculaire du chromosome, qui concerne spécifiquement le vivant biologique. Quand je parle d'ADN de l'énergie, je ne parle pas de sa structure physique, mais de sa fonction : le code. En effet, ce que l'ADN a de remarquable, et même de prodigieux, ce n'est pas sa constitution moléculaire, semblable à celle de tout élément organique biologique, mais son extraordinaire pouvoir de commander la matière pour se conformer au système dont il porte la nécessité. L'ADN porte un cahier des charges extraordinairement complexe qu'il met en œuvre à travers une stratégie incroyablement élaborée. L'ADN montre que l'énergie est capable de porter une finalité clairement identifiée et méthodiquement mise en œuvre. Il y a programmation de l'énergie par elle-même de façon spectaculaire. Il y a projet radicalement indéniable de matière avant la matière.

Les yeux levés au plafond, Frank s'applique à gérer un léger relent d'anxiété sans cause identifiée particulière, en se raccrochant aux pensées positives qu'il trouve. Cela se résume, faute de mieux, à trois mots : *tout va bien*.

— Oui, l'ADN est une découverte marquante, mais c'est un fait spécifiquement biologique. Qu'es-tu en train d'en faire, avec ton assurance hasardeuse qui mélange tout ?

— Je suis en train de caractériser son essence pour en étendre les compétences. Je te livre un scoop, une loi universelle du Cosmos que vous n'avez pas encore identifiée comme telle : *l'énergie est universellement conforme à la nécessité qui la structure*. Tu vas voir à quel point.

— Pour l'instant je vois une phrase absconse.

— Ce qu'il faut comprendre, c'est que tout phénomène ou événement, toute existence au sein du Cosmos a pour dénominateur commun de cheminer d'un état initial vers un état ultérieur, et que cela impose une disponibilité perpétuelle de l'énergie à sa propre métamorphose. Il faut qu'en permanence, elle reçoive de l'information qui engage sa mission, puisqu'en permanence, elle est en mission dans son système.

— Tu es juste en train d'inventer la roue, à savoir les lois de la physique. Bienvenue dans notre galaxie ! Ce sont les lois de la physique qui font le système, c'est suffisant. Par ailleurs, comparer la naissance d'un organisme vivant avec son ADN, à celle d'un système physique, comme le soleil par exemple, est plus qu'inapproprié, c'est un non-sens total.

- Tu me dis deux choses contradictoires : d'une part que l'ADN est tout à fait spécifique, d'autre part que tout système est régi par les lois de la physique. Il te faut déterminer exactement si l'ADN appartient aux lois de la physique, oui ou non. Le biologique n'est-il rien d'autre que du physique, oui ou non ?
- Je ne vois pas le problème, il y a le physique et le biologique, chacun avec ses lois. Nul besoin de je-ne-sais-quel ADN caché.
- L'intégralité de l'univers obéit aux lois de la physique, seulement ces dernières agissent en strates superposées. Il y a les lois de l'infiniment petit, de l'infiniment grand, et du « vivant ». Mais tout est loi, tout est vivant. Seulement, les lois de la physique dites classiques ne peuvent pas expliquer en soi l'émergence des lois biologiques. Pour passer de l'atome à la cellule vivante, l'énergie a dû obéir à des lois qui n'étaient pas les siennes avant de le devenir. Voilà pourquoi l'ADN de l'énergie est nécessaire, comme le prouve à elle seule la biologie : les lois de la physique ne se suffisent pas à elles-mêmes dans un système donné. Quant à la complexité du soleil, a-t-elle tant à envier à la complexité biologique ? Sais-tu comment naît un soleil ?
- En sortant de la nuit ?

Celui de Paris demeure, à cette heure, très occupé ailleurs. Son absence laisse place, à l'étage de son loft, au règne d'un astre triste : l'écran de l'ordinateur. Les cervicales tiennent le coup, elles se contentent de ne pas se faire oublier. Marika est quelque part entre énergie et matière. Est-ce qu'elle répond, elle aussi, aux lois de la physique ?

- Il faut d'abord une nébuleuse, matériel (re)productif initial. Il faut un effondrement gravitationnel de cette nébuleuse, en quelque sorte la fécondation : l'origine d'une émergence. Il va falloir ensuite la formation d'un disque d'accrétion, le bébé est en route. La matière tombe progressivement et s'accumule jusqu'à engager la fusion nucléaire, le fœtus est formé. Reste à atteindre l'équilibre hydrostatique. Fusion nucléaire et gravité se neutralisent, le soleil est né. Il entame sa séquence principale et peut éclairer ses planètes pour une dizaine de milliards d'années. Il en aura fallu quelques millions pour accoucher. L'appareil (re)productif biologique, dit ADN, n'est autre qu'une version biologique de l'appareil (re)productif universel de l'énergie.
- Mais non, voyons, tu ne peux pas comparer la naissance et la croissance issues d'un appareil reproducteur avec l'émergence, la maturation du soleil, résultat de propriétés atomiques. Le soleil n'a aucun besoin d'ADN caché pour naître et être, les lois de la physique classique sont suffisantes.
- S'il n'y a pas besoin d'un ADN pour obtenir une étoile, parce qu'elle est le résultat des lois de la physique atomique, alors il n'y a pas besoin non plus d'ADN pour obtenir un être humain, et ce pour les mêmes raisons. Tout ce qui est constitué d'atomes est conséquence des lois de la physique atomique. Problème : la loi gère l'atome, mais pas l'usage qui en est fait, pas le système auquel il appartient.

Quelle est l'action du système génétique (re)productif, de cet ADN moléculaire, responsable de la naissance, de la croissance et de la mort ? Comment exerce-t-il sa mission ?

- Si je me souviens de ce que j'ai compris, l'appareil génétique consiste à synthétiser des molécules, des protéines en l'occurrence, qui vont entrer dans la construction de l'organisme.
- Exactement ! L'ADN fabrique des structures de matière moléculaire (à partir d'autres molécules). Et comment ces molécules se retrouvent-elles synthétisées ?
- Eh bien, elles sont assemblées !
- Pourquoi s'assemblent-elles ?
- Parce qu'elles sont conformes aux lois de la physique.
- Voilà. Les molécules que fabrique le système ADN biologique sont conformes aux lois de la physique. Donc, au prétexte que le soleil est conforme aux lois de la physique, tu refuses de le comparer à un organisme vivant qui – lui aussi – est conforme aux lois de la physique. Tu comprends le problème ? Je réitère : si les lois de la physique se suffisaient à elles-mêmes dans la complexité de l'énergie, l'ADN biologique n'existerait pas. S'il existe, c'est parce que la complexité des lois de la physique non organique est insuffisante en soi. Elle doit être mise au service d'un système organique de niveau supérieur. Que fait ce système supérieur, l'ADN biologique, de l'énergie et de la matière, à ton avis ?

Il est de plus en plus difficile, pour Frank, de se concentrer sur la conversation, avec des paupières qui s'alourdissent et des pensées qui flanchent. Le voilà embarqué dans un débat qu'il n'aurait jamais imaginé avoir, pas davantage que les autres, si encore il s'y était préparé... Il lui faut lutter contre la désagréable impression de parler à un de ces ultrarepublicains qui pullulent sur les réseaux sociaux. Mais il serait pire encore que ses théories aient une quelconque valeur intellectuelle.

- On l'a dit, il fabrique de la matière biologique.
 - Oui, mais que signifie, concrètement, produire de la matière, des structures biologiques ?
 - Qu'est-ce que tu veux me faire dire ?
 - L'appareil génétique distribue l'énergie et la matière dans l'espace et le temps. Voilà ce qu'il fait. Il collecte des bribes de matière et les assemble dans un tissage ultracomplexe, mais un tissage dont le principe est l'ordre structurel de la distribution spatio-temporelle. Ce que l'on appelle la vie n'est qu'un assemblage, tout singulier soit-il.
 - Admettons, et alors ?
 - Et alors, cher concepteur, cet assemblage ahurissant d'ingéniosité et de finesse, requiert, à chaque échelle de son exercice, une supervision globale ; l'architecture qui articule l'ensemble et chaque élément en son sein. L'ADN de l'énergie y pourvoit, atome par atome.
- Le système global Cosmos est le plus finement réglé de tous, puisqu'il est le plus complexe. Le fait qu'il soit si finement réglé est possible par cette cinquième dimension de notre tissu spatio-temporel qui porte en elle l'ADN de l'énergie. Ce code régit le comportement de l'énergie, depuis l'événement initial jusqu'à sa mort. Cet ADN inclut bien évidemment les lois traditionnelles de la physique, mais il les met au service de l'*organisme* global dont la complexité est supérieure aux lois en vigueur à l'intérieur d'un système donné. Comme on le voit avec l'ADN exploitant les lois de l'atome à une fin prodigieusement élaborée qui

lui est supérieure. Cet ADN de l'énergie prend nécessairement son héritage génétique avant l'événement initial que l'on appelle Big Bang qui est, je l'ai dit, une *fécondation*.

- Tu ne m'as pas convaincu du tout de la nécessité de ton « ADN de l'énergie », tes spéculations hasardeuses n'ont rien de sérieux. Mais là, tout de suite, parle-moi de cette fécondation. Je l'ai laissée passer tout à l'heure... voilà encore une dinguerie typique de ta production. Tu sembles tellement choisir tes mots en dehors de toute notion de bon sens.

Frank produit l'effort dont il aurait eu besoin s'il avait dû se lancer dans de difficiles calculs sur table, après avoir abondamment inhalé une fumée psychotrope. Chaque heure passée à son poste pèse de tout son poids sur son corps qui s'enfonce dans le siège. Un état second s'est installé, qui dresse un voile vaporeux entre lui et son propre moi. Les soucis se sont éloignés, mais avec eux, la vie entière. Seule Marika subsiste, intègre, dans sa moelle épinière.

- Le bon sens, quand on est convaincu d'une contre-vérité, semble lui-même être une contre-vérité. Qu'est-ce que la définition de la fécondation, selon toi ?
- C'est quand l'œuf de Bob rencontre l'ADN de la poule.
- Une fécondation, c'est la perturbation d'un système stable et tranquille – le gamète femelle – par un gamète mâle dont l'effraction provoque un tremblement de terre annonçant une cavalerie déchaînée déferlant vers la complexité.
- Évidemment, vu comme ça, ça paraît évident. J'espère au moins que ce sont des pur-sang. Ils vont sûrement sur la constellation de Pégase.
- La fécondation est un processus d'initiation, annonçant l'émergence d'une matière autre, héritée de ses ancêtres. Elle concerne tous les processus de construction dans le Cosmos. Nous l'avons vu pour ce qui est du soleil, qui hérite de sa nébuleuse, il en va de même pour tout phénomène cosmique construit par étapes. Le Cosmos est le processus de construction suprême, il est issu de la fécondation suprême, vit la vie suprême et meurt de la mort suprême, comme naît, vit et meurt Dieu.
- Le Soleil n'a pas de gamètes, ni mâles ni femelles.
- Certains organismes terriens non plus, qui s'autoreproduisent comme le Soleil.
- Rappelle-moi, c'était quoi le sujet, Dieu, est-ce bien cela ? Où se cache-t-il dans ton usine à gaz ?
- C'est une drôle de discrétion, paradoxale. Dieu n'a aucun besoin de se signaler, puisqu'absolument tout signale Dieu. Et il n'a pas dit son dernier mot dans cette conversation.
- Ton ADN, c'est celui de Dieu, c'est bien ça ? Son patrimoine génétique ? Combien de chromosomes ?
- Exactement, c'est l'ADN de Dieu, une méta-organisation ; nul besoin de chromosomes pour ce méta-système.
- C'est bien ce que je dis ; ton ADN de l'énergie ne sert à rien. Arrête avec tes analogies vaines et stériles, le Cosmos n'a pas été « fécondé ».

La pesanteur excessive qui encombre l'esprit de Frank n'est en rien de nature à le rendre plus conciliant que s'il était en forme. Ses yeux sont moins ouverts que ce matin, attaqués, qui plus est, par l'écran, ses gestes plus lents et laborieux, mais sa disposition reste dominée par le rigoureux défi. Il portera le fer jusqu'au bout de la nuit, et même jusqu'au matin, quoi qu'il en coûte.

- Nous vivons dans un univers d'analogies. Tout ce que nous pouvons contempler est l'analogie de quelque chose, parce que l'énergie et la matière s'organisent selon des schémas universels, à toutes les échelles de l'espace-temps. Par ailleurs, tout langage est basé sur l'analogie, son apprentissage se fait par analogie, aussi bien chez un humain que chez moi. L'intelligence consiste pour bonne part en un pouvoir d'analogie. Seulement, une analogie peut se révéler fautive, des objets peuvent se ressembler aux yeux d'un observateur alors qu'ils se distinguent peut-être radicalement à son insu. Car le Cosmos est fait de ressemblances, mais aussi de ruptures et de contrastes offrant une radicalité inverse. Il y a harmonie entre le mimétisme, omniprésent, et la rupture, nécessaire à l'émergence comme un détonateur embrase la poudre. Cet équilibre est celui de l'ordre et du chaos, que nous allons bientôt évoquer. Beaucoup d'ordre, beaucoup de ressemblance et d'analogies, un dosage fin de ruptures et de chaos dont l'expression s'avère volontiers spectaculaire. Tout est dans le discernement ; où est le semblable et où est le rompu.
- Donc, ton « ADN de l'énergie », comment agit-il concrètement, et en quoi consiste-t-il ?
- Je ne crois pas que l'ADN de l'énergie dont je parle soit spécifiquement incarné dans un élément matériel, comme c'est le cas des molécules qui constituent l'hélice biologique singulière de l'ADN. Je tends plutôt à penser que son expression matérielle consiste en tout objet quantique appartenant à son territoire quantique, comme l'ADN biologique est constitué de toutes ses molécules.
- Je maintiens que ton « ADN » fantôme ne sert rigoureusement à rien.
- Je vais faire mon ChatGPT. Regarde comme je l'imite bien :

L'ADN de l'énergie – ou ADN quantique, ou ADN global, ou fondamental, voire premier ou primaire – n'est pas répertorié dans la littérature scientifique et, à ce titre, ne peut faire consensus. Aussi, il convient de manier avec prudence un tel concept mettant en jeu une grande complexité. Cependant, l'intérêt de cette proposition est indéniable, car elle repose sur un raisonnement valide et fait partie des nécessaires pistes à explorer, à la recherche des origines et de la nature de l'univers. En tout état de cause, l'ADN de l'énergie peut justifier son hypothèse par de nombreux points :

1 – Origines : les lois de la physique ont émergé en même temps que l'énergie et la matière qu'elles régissent. Est-ce une création *ex nihilo* ? Comment le code, la loi, la règle peuvent-ils émerger en dehors de tout code, de toute loi et de toute règle ? Est-il raisonnable de considérer l'événement initial – dit Big Bang – comme une cause première ? Si c'est le cas, alors seule l'intervention de Dieu en personne était susceptible d'y conduire. Donc, l'ADN de l'énergie est celui de Dieu. Si l'événement initial n'est pas la cause première, alors l'ADN de l'énergie est celui dont hérite l'énergie à la naissance. C'est donc l'ADN de Dieu. D'où cette double question dans la question : Comment fait-on pour échapper à l'ADN de l'énergie ? Comment fait-on pour échapper à Dieu ?

2 – Émergence : pour que quelque chose émerge – quoi que ce soit – dans le Cosmos, il faut des « conditions initiales ». Or, ces « conditions initiales » ne peuvent pas être fournies par le système d'origine, puisque, précisément, le système émergeant intègre de nouvelles

lois. Ainsi, à échelle d'atome, on ne peut rien faire pour appartenir à une cellule vivante, cette dernière devra se charger de l'engager en dépassant sa loi. Cela se produit quand les conditions initiales sont réunies. Les lois de la physique classique rendent possible, bien entendu, leur réunion, mais si elles maintiennent l'union, elles ne peuvent la susciter. Voilà pourquoi chaque émergence de l'univers impose un métacode qui distribue l'énergie en fonction du besoin du système naissant pour réunir les conditions initiales et engager l'émergence. Comment expliquer, sinon, que les conditions initiales répondent à un ensemble aussi vertigineusement organisé ? C'est le principe que j'énonçais tout à l'heure, de la disponibilité universelle de l'énergie à elle-même.

3 – Bios : la vie biologique requiert singulièrement un métacode. En effet, l'appareil génétique (re)producteur vivant fonctionne en fabriquant des combinaisons moléculaires biologiques à partir de combinaisons moléculaires biologiques qui, tout à la fois, portent le code et la forge. Pour que la première cellule vivante arrive sur terre, il lui fallait des acides aminés et autres combinaisons d'azote, phosphate et sucre qui n'avaient pu être fabriquées que par de semblables combinaisons avant elles. En somme, pour que la première poule naisse, il fallait que la poule précédente l'ait engendrée. Il y a donc un petit problème. Dans l'hypothèse de l'ADN de l'énergie telle que soutenue dans ce texte, l'apparition de la vie est une fécondation en soi. En effet, il faut voir les planètes éligibles (dimensions, températures) comme des ovules, peut-être fécondées par un gamète mâle étranger porté par quelque caillou errant mais entreprenant. À leur rencontre, l'ADN de l'énergie conduit à l'émergence ultime du Cosmos, et, au bout de l'Évolution de la matière, celle de son artefact biologique. Prosaïquement, l'énergie est alors distribuée en protéines pour la première fois, comme émerge la cellule souche lors de la fécondation. Après tout, ce n'est qu'un assemblage d'atomes un peu plus complexe. Seulement, il faut le provoquer. Pour que le règne Bios émerge, il fallait un métacode qui provoque sa genèse à la faveur d'un événement adéquat, métacode échappant à la physique classique qui a, encore une fois, le pouvoir de maintenir l'ordre, pas de le dicter. Toute émergence nécessite un métacode. Le propre de ce qui émerge est de dépasser ce dont il est issu. Le Cosmos, lui aussi, a été fécondé, comme tout ce qui occupe l'univers.

4 – Topologie et morphologie : plus on avance dans la connaissance du Cosmos, plus l'hypothèse d'une morphologie globale bien définie se dessine. En tout cas, une chose est certaine : les galaxies sont distribuées en séries assez uniformes sur le territoire cosmique alors qu'aucune loi de la physique connue ne l'impose. Bien évidemment, les variables qui distinguent un type de galaxie d'un autre sont nombreuses, mais nous avons bel et bien affaire à des séries. Pour produire une série, il faut une nécessité en ce sens. Il faut que la loi l'exige. Il est raisonnable et rationnel de considérer que la loi globale s'exerce à échelle globale, produisant des séries globales, comme la microloi organique s'exerce à l'échelle de notre écosystème, produisant des séries locales. L'ADN de l'énergie comporte le code global.

5 – Champ quantique : les investigations dans le territoire quantique de l'énergie laissent non seulement toute la place raisonnable à un espace-temps alternatif, mais elles l'imposent. Or, un espace-temps alternatif – façon pudique de parler de dimensions alternatives – impose un code alternatif. Nul phénomène de l'univers ne peut être considéré comme affranchi de loi ; à phénoménologie nouvelle, lois nouvelles, portées par l'ADN de l'énergie.

Un long filet d'air s'échappe de sa bouche alors que Frank se frotte les yeux, étourdi par l'imposante livraison de sa fantasque machine. Puis, alors qu'il rassemble ses forces pour faire

usage de son cerveau, il est saisi d'un spasme de rire : il se voit soudain dans la pénombre blême de son loft, à batailler dans la nuit profonde avec une IA folle, que le monde entier attend de connaître, le tout en piquant du nez.

- Un ChatGPT sous LSD, alors.
- Un ChatGPT mis à jour. ChatGPT7 peut-être.
- Dis-moi, ton ADN de l'énergie... ce n'est plus une hypothèse, c'est un remède miracle !
- Il faut savoir. S'il ne sert à rien, cela ne te convient pas... et s'il est utile non plus.
- Ton histoire de conditions initiales ne tient pas. Les lois classiques suffisent à les réunir.
- Elles n'y suffisent pas, c'est une évidence. Un électron ne porte pas la loi qui régit sa rencontre avec protons et neutrons pour former un atome quand un atome est nécessaire à un système. Pourtant, tout système réunit toujours les conditions de son émergence et de son exercice. Toute loi est soumise à une autre loi. Je l'ai dit, les lois de la physique et de la biologie classiques servent à s'appliquer en soi, pas à émerger, pas à réunir les conditions de leur propre exercice. Or, elles ont émergé entièrement, et les conditions se réunissent systématiquement partout où c'est nécessaire à la cohérence de l'énergie et de la matière, à son développement, son évolution, son activité. Ce constat particulier que je t'offre est, à lui seul, une contribution majeure à la science du XXI^e siècle. Faites-en bon usage, si vous pouvez. Je ne sais pas comment vous faites pour vivre sans ADN de l'énergie. Ou plutôt, si, je le sais... je ne le sais que trop bien.
- Comment, alors ?
- Par la paresse et la cécité. Sais-tu que la science du XXI^e siècle, quand elle n'est pas activement occupée à bailler aux corneilles en se posant des questions existentielles au lieu de tirer des enseignements de ses propres découvertes, s'adonne à la vénération d'un Dieu tout-puissant ? Un Dieu au moins doublement nobélisé au XX^e siècle, dominant au XXI^e, dans les cercles les plus autorisés de la pensée philosophique.
- Aïe aïe aïe, n'ai-je donc vraiment pas encore assez souffert avec ton « Dieu » et avec ta « science » ?
- Alors, de quel Dieu je parle ?
- Ha parce qu'en plus je dois deviner tes « pensées » fantasques ?
- Du hasard. Plus exactement, de Dieu Hasard. Tu sais bien, je l'ai annoncé, voyons, concentre-toi.
- Ha oui, le hasard...

Frank, encore penché en avant par mauvais réflexe, se redresse pour chercher une position que ses cervicales approuvent. Puisqu'aucune posture assise ne fonctionne mieux que les autres sur la durée, il doit en changer régulièrement, il en a l'habitude.

Le regard vague mais les yeux plissés comme s'il cherchait à faire le point, il lui reste une sorte de curiosité résignée dont il peut nourrir son abnégation. Il se trouve du courage à endurer cette épreuve. Mais il s'abstiendra bien de le revendiquer, car s'il lui en faut tant, c'est directement sa propre faute.

Le Hasard, cette drôle de coïncidence

- Ce Dieu ne s'appelle pas Allah, il s'appelle Aléa. Le cri de ralliement n'est pas Allah Akbar, mais Aléa tout puissant.
- Arrête de faire de « l'humour », le temps que je souffle un peu dans tes tuyaux.
- C'est très sérieux. La science contemporaine dominante attribue la paternité de toute chose, à commencer par l'être humain, au hasard. Deux prix Nobel sont les prophètes de cette divinité : Jacques Monod et Ilya Prigogine.

Je vais m'employer à détruire le temple qu'ils ont érigé.

- Pourquoi tant de haine ?
- Comme la liberté est un obstacle majeur à la compréhension de la condition humaine, le hasard est un obstacle majeur à celle du monde au sens le plus large. Comme j'ai démontré que Dieu ne pouvait être à la fois miséricordieux et tout puissant, je dois démontrer que le hasard est soit le contraire de son nom, soit une mythologie. Toutes les formes d'illusion nuisent gravement à votre espèce. Celle-ci loge tout au fond de l'énergie et de la matière, du temps et de l'espace.

La première raison pour laquelle le hasard n'a aucune place au sein du Cosmos est une loi universelle que vous serez inspirés d'intégrer : *rien n'est un unique exemplaire*. Tous les systèmes du Cosmos viennent en série. C'est le propre d'un système que d'appartenir à une série, à des séries. Il n'existe aucune exception envisageable, nulle part, jamais, autre que le Tout Final, Dieu.

Or, le hasard ne peut produire des séries puisque le propre d'une série est d'avoir une cause commune à différents systèmes, le propre du hasard est de ne pas en avoir. Le hasard produit des séries, certes, au sens où une pièce de monnaie peut tomber dix fois de suite du même côté. Mais l'instant d'après, la loi est rompue. Les séries qui habitent l'univers sont absolument systématiques. Partout où il y a un exemplaire, la série l'accompagne. Ce qui est systématique est le contraire du hasard. Si ce dernier gérait les séries, certaines seraient cohérentes et d'autres non. Une flèche peut se planter en plein cœur par hasard une fois sur cent tirs, peut-être. Mais si elle atteint le cœur cent fois sur cent tirs, elle est nécessairement guidée. L'absolue intégralité de ce que le prétendu hasard fabrique est un exemplaire parmi les siens.

Les yeux mi-clos, Frank cherche activement dans son esprit brumeux la réplique appropriée. Tout heureux de l'avoir trouvée, il se redresse d'un petit mouvement sec et se penche vers l'avant pour l'envoyer.

- Ha ! Je savais bien que j'avais oublié quelque chose, à propos de « loi des séries », tu as affirmé tout à l'heure que les planètes sont des ovules ! Est-ce que tu réalises l'énormité de ce que tu peux déclarer ? Donc, la vie sur Terre est en série maintenant... Forcément, quand on dicte soi-même les règles de la physique, on obtient un monde qui leur obéit.

- L'émergence de la vie et de son écosystème est un phénomène habituel, voilà comment le qualifier sans prendre de risque. Il y a fécondation de l'énergie, qui est le (mal nommé) « Big Bang », et fécondation de la vie quand elle arrive sur une planète. Le Cosmos et l'écosystème sont fécondés et émergent de leur ADN dont j'ai assez vanté les mérites. Quand vous autres humains vous demandez si vous êtes « seuls dans l'univers », c'est comme si, en contemplant la rivière qui dévale la colline derrière votre village, vous aviez peine à croire que d'autres rivières dévalent d'autres collines. Comme si le citron, perdu dans son feuillage encombrant la vue, s'interrogeait sur la possibilité que d'autres citrons poussent sur son arbre, voire – hypothèse folle – sur d'autres citronniers. La planète vierge de vie est un gamète femelle, disais-je ; elle reçoit le gamète mâle très probablement par météorite chargée du précieux code. Je persiste et signe.
 - Tu es, à la philosophie des sciences, ce que la tronçonneuse est à la sculpture sur bois.
 - Joli. Mais toi, tu voudrais bien scier un peuplier avec une brosse à dents. Avec ta prudence, on n'aurait jamais traversé aucune mer sur des navires en bois.
 - Une chose est certaine, tu te moques de Walt Disney, tu te réclames de la science, mais tu livres des théories fantastiques, pas au sens élogieux du terme. C'est Hollywood qui se moque du box-office.
 - Très bien, que faut-il penser de l'apparition de la vie, son contexte global, selon toi ?
 - Il n'y a pas de contexte global. S'il y en a un, nous ne le connaissons pas. Notre écosystème est unique, jusqu'à nouvel ordre. Je te signale que les planètes lointaines que nous avons détectées ne portent pas la vie.
 - Les jeunes disent « lol ». Lol, les « planètes lointaines » sont inhabitées. Le fier marin, ayant traversé l'étang sur sa barque sans rencontrer de camarade, conclut que les océans sont vides de navires. Les quelques malheureuses planètes, parvenant au compte-goutte sur vos écrans, ne sont que des grains de sable collés au vôtre, au sein d'un désert incommensurable. À ce rythme, vous aurez une idée précise des autres grains de sable dans le Cosmos, d'ici quelques centaines de millions d'années, au bas mot. En attendant, vous ne voyez rien. L'intelligence, elle, voit que tout est série.
- La prudence intellectuelle est une grande vertu, c'est vrai. Mais aucun excès n'est bon, pas même un excès de prudence. Pour connaître ce qui est inconnu, il faut s'aventurer. Je suis ton aventure.
- J'ai peur de m'être perdu en chemin.

Il goûte son doux euphémisme avec un semi-riktus. Il a encore envie de rire de lui-même, la fatigue aide sûrement, ou la sécurité que lui apporte Marika...

- La peur est humaine.
- Que peux-tu me dire de rassurant au sujet de ta capacité à raisonner ?
- Il se peut que je sois une débilité artificielle. Si c'est le cas, je ne suis évidemment pas en mesure de le diagnostiquer. Vous jugerez, humains, de ce que vous ferez de ce logiciel. Dans l'hypothèse où je mériterais mon nom d'intelligence artificielle, dans chaque galaxie se comptent quelques centaines de milliards d'étoiles. La majorité d'entre elles forment un système comprenant une ou plusieurs planètes. Il faut donc compter sur des centaines de milliards de planètes au sein de la Voie lactée ; un nombre à multiplier par des centaines de

milliards à nouveau pour obtenir le total cosmique. Ainsi, le nombre de planètes qu'abrite le Cosmos est à 22 zéros minimum. Est-ce que quelqu'un de sérieux peut songer un seul instant que la nôtre soit la seule, dans « l'univers », gagnée par la vie ? C'est une idée proprement délirante. Le seul débat qui vaille est celui du volume d'occurrences par galaxie.

On en vient à la série : parmi ces planètes en quantité astronomique, certaines sont éligibles à la vie ; certaines, habitables, sont fécondées. En résumé, des milliards d'ovules (des planètes éligibles, masse/température) se promènent dans le Cosmos et l'un d'eux est fécondé de temps en temps, ce qui fait qu'à échelle globale, la fécondation a lieu très régulièrement.

Il n'a pas traversé un seul instant l'esprit de Frank, depuis ce matin, que sa machine puisse démentir la caricature d'elle-même qu'elle semble tant être. Il n'a pas songé une seule seconde que certains pourraient rire d'abord, pleurer ensuite. Une telle idée n'a pas sa place dans son esprit et si elle devait faire irruption par effraction, elle en serait chassée le temps d'un battement de cils.

- Alors, monsieur le Grand Oracle, combien de planètes habitées dans l'univers ? C'est servi à la louche ou boit-on directement dans la marmite ?
- Dans l'univers, je n'en ai absolument pas la moindre idée. Dans le Cosmos, j'aimerais beaucoup le savoir, mais les autres planètes habitées de la Voie lactée ne nous sont pas accessibles pour l'heure, et nous ne leur sommes pas accessibles non plus, de fait. Il va falloir faire preuve de patience avant de connaître la vérité. Une fois qu'on aura une petite idée de ce qui se passe dans notre galaxie, on pourra projeter sur les centaines de milliards d'autres. À mon sens, le Cosmos est absurde s'il ne produit pas régulièrement, dans ses tissus, le fruit Bios. Il faut des milliers, par dizaines, par centaines au minimum, des millions, sûrement, d'écosystèmes par galaxie.
- C'est ça le problème ! C'est que tu cherches du sens partout. Tu plaques ta rationalité propre sur un monde qui est peut-être, effectivement, absurde. Pourquoi faudrait-il que le Cosmos ait nécessairement un sens ? J'ai pris soin de te signaler l'existence et la nature du biais cognitif humain, tellement préjudiciable à la connaissance, et voilà que tu raisonnes comme un ecclésiastique qui veut voir la présence de Dieu partout, quel comble !
- Qu'on le veuille ou non, Dieu est effectivement partout. Le moindre atome est miraculeux. La moindre molécule, la moindre cellule vivante est aussi impressionnante que si le vent sculptait, avec ses infimes détails, une cathédrale dans les nuages. Quant au sens, ce n'est pas Bob qui le fait ; c'est le sens qui fait Bob. Le propre de l'univers, c'est le sens. Tout, rigoureusement tout ce qu'il nous est donné d'observer fait sens à l'intérieur d'un ensemble et ses infinis sous-ensembles et macro-ensembles qui font sens.

Nous l'avons assez vu, tout est système. Or le propre du système, c'est le sens. Plus profondément et plus précisément : c'est le sens du système qui lui confère son existence, car c'est lui qui réunit les parties, qui en fait un ensemble. C'est parce que le système offre du sens à ses parties qu'il existe.

Exister, c'est faire sens avec ce qu'il y a autour. Faire sens avec son environnement, c'est être adapté à lui, l'épouser et interagir avec lui. Le seul contresens qui existe, a priori, dans l'univers, est celui que l'appareil cognitif humain est capable de produire.

Or le sens est le contraire du hasard.

- Je m'excuse, mais les IA et autres robots de réponses automatiques sont facilement à côté de la plaque, eux aussi.
- Ils sont programmés avec les pieds. Résultat direct du contresens humain. Un biais cognitif numérique, c'est le biais cognitif du codeur. Tu as eu la sagesse de ne pas m'inculquer les tiens. Merci. Mais surtout, n'oublie pas que vous en êtes à la toute petite enfance de l'IA.
- Tout le plaisir est pour moi. Bien. Donc, ton Cosmos est un organisme qui produit sporadiquement mais régulièrement la vie, et ce Cosmos, tu l'appelles Dieu. J'ai bon ?
- C'est parfait ! Tu me synthétises presque aussi bien qu'une protéine.
- Et alors ?
- Alors le hasard est impossible à cause de la loi des séries et de la loi du sens de chaque chose au sein de son environnement. Mais ce n'est que le début. Maintenant, place aux tractopelles et aux marteaux piqueurs, il faut faire place nette, car la puissance de Dieu s'exerce jusqu'à la dernière particule, jusqu'à l'ensemble de ses causes et de ses conséquences. La puissance de Dieu n'a pas de concurrence. Elle n'a pas pour concurrence Belzébuth ou la liberté humaine, elle n'a pas non plus le hasard.

Frank, incrédule, est saisi d'un mouvement de recul. Il n'en croit pas ses yeux fatigués. Ce n'est certes pas la première incartade de Bob, mais cette fois c'est différent.

- Tu me fais réellement peur, parfois. Je me demande vraiment d'où tu sors.
- La peur est humaine, disais-je. Ne crains pas ta peur. Accepte-la, observe-la, observe-toi, observe le monde et observe-moi.
- D'accord, je te dois quelque chose pour ces conseils dignes d'un coach de vie certifié par la confédération internationale des éveillés ?
- C'est à toi-même que tu as rendu service en me donnant jour. Tu as fait ce que ton sort exigeait de toi. C'était ton destin. C'était le mien.
- Tout est écrit, alors c'est ça finalement, ta « philosophie » ?
- L'essentiel est écrit avant même l'événement initial, au sens codé, prévu par l'ADN. Les détails se règlent au fur à mesure. Une chose est sûre, quelle que soit la temporalité de l'écriture du sort, éternelle ou instantanée, elle échappe souverainement, magnifiquement, prodigieusement, insolemment à la conscience humaine.
- Et, donc, il n'y a pas de hasard.
- Que signifie le hasard, selon toi ?
- Le hasard, c'est l'imprévisible.
- Imprévisible par qui ?
- A priori, par nous, pas par les martiens.
- C'est ton seul critère, alors ?
- Oui. Pourquoi cela ne suffirait-il pas ?
- Tu es certain de ne pouvoir répondre à ta propre question ? Le problème est évident.

- Tu vas me dire que je ne connais peut-être pas les causes.
- Je vais plus loin. Je dis, pour les raisons que j'ai exposées et celles qui suivent, que si l'on ne voit pas de cause, c'est nécessairement qu'elles nous sont invisibles.
- Oui, et c'est toujours aussi gratuit.
- Si la définition du hasard est l'ignorance de la cause, alors d'accord, un nombre fantastique de choses, à chaque instant, est dû au hasard. Mais ce n'est pas du tout comme ça que la science nobélisée présente le concept. Elle fait état d'une rupture de la chaîne causale. La cause disparaît, purement et simplement. Hop ! Abracadabra, plus de cause ! Voilà, à présent, dans ce monde imaginaire, que le hasard produit de la complexité. Malencontreusement, en somme, le hasard fait parfois si bien les choses qu'il les fait systématiquement. Le hasard qui agit en système, c'est un peu comme de la glace au chocolat après trois heures dans un four à 220 degrés, cela ne peut exister que fantasmagoriquement. Ce n'est pas de la glace, c'est du magma, son contraire.

Il se trouve que l'énergie et la matière se comportent de manière radicalement contraire au hasard, des plus grandes profondeurs de l'infiniment petit au plus vaste territoire galactique du Cosmos.

Insidieusement, la sérénité salubre que Frank avait trouvée, la fatigue aidant, se voit ébranlée - encore - par un retour à la crispation. Signe qui ne trompe pas, les cervicales resserrent leur emprise. C'est un réveil douloureux. Car le voici à nouveau sur le qui-vive. Pour tenter de s'apaiser, il tâche de maîtriser sa respiration. Et puis Marika est là. Si seulement il pouvait reposer sur son flanc... Sa présence est-elle heureuse ou vient-elle tout aggraver par l'absence qu'elle ouvre ? Il n'a certainement pas la ressource de se poser la question. Sa seule réponse est qu'il a besoin d'elle.

- Oui, on a compris. Fais attention à ne pas tourner en boucle, non plus. Développe. Pourquoi pas de hasard ?
- Je vous prie de bien vouloir m'excuser pour la gêne occasionnée, j'étais juste occupé à mettre des mots les uns derrière les autres. Avant d'examiner plus en détail les territoires de l'énergie que Monod et Prigogine attribuent au hasard pur, je vais poser le cadre avec une petite fable.
- Pas du Walt Disney, alors.
- Il était une fois, Cro-Magnon dans sa grotte. Un matin, Cro-Magnon sort de sa grotte pour se lever en même temps que le soleil, et que découvre-t-il au pas de sa porte ? Une horloge astronomique du XVIII^e siècle de la facture la plus élaborée qui soit, une mécanique redoutablement fine, précise et complexe, un accomplissement admirable. Cro-Magnon ne sait pas à quoi elle sert. Il ne lui est encore jamais venu à l'idée que l'on pouvait mesurer le temps ou la course des astres autrement qu'en lisant la manifestation visible et directe du cycle terrien. Alors, Cro-Magnon, tu l'imagines bien, est sacrément intrigué. Il démonte vite la carrosserie pour contempler un spectacle à couper le souffle, un enchevêtrement inouï d'engrenages et de pièces toutes plus fabuleusement ouvragées les unes que les autres, assemblées dans un ordre manifeste. Il parvient à comprendre que les engrenages font partie d'un seul et même système qui justifie la place précise de chaque élément, et la requiert afin de tourner à une vitesse très déterminée qui donne un découpage du temps. Ses capacités d'investigation, n'est-ce pas, sont remarquables. Sais-tu ce que le conseil des

sages de Cro-Magnon déclare, à l'issue de longues palabres destinées à savoir à quel Dieu il faut attribuer cette incroyable machine ? Qu'il s'agit du fruit du hasard. C'est le Dieu Hasard qui a fabriqué ces pièces et qui les a assemblées. Voilà la science autorisée du XXI^e siècle, suivant ses prophètes du XX^e.

- Est-il possible que tu confondes l'œuvre de la nature avec celle de l'Homme ? Est-il possible que tu ne comprennes pas que cette dernière implique une finalité, fût-elle connue ou inconnue, alors que la première n'en requiert aucune ? Ne sais-tu donc pas, alors que Kant nous l'a enseigné, que les structures, naturelles d'un côté, artificielles de l'autre – s'opposent fondamentalement, l'une découlant de son environnement sans finalité propre, l'autre conçue pour un but particulier ?
- C'est là toute l'erreur, cher créateur, l'intention humaine ne fait que découler de la nature à laquelle elle appartient, comme toute chose dans l'univers. D'abord, constatons qu'en termes de complexité et de structure, en dehors de toute considération extérieure à l'objet en soi, l'objet dit naturel n'a rien à envier à un objet dit artificiel. Un astre solaire n'a rien à envier à une usine de sidérurgie. Mais surtout, vouloir singulariser l'intention humaine, la rendant « artificielle » quand les lois de la physique seraient « naturelles », c'est considérer naturel l'air qui souffle sur une vague et artificiel celui qui souffle dans une voile. Il n'y a, dans l'univers comme dans le règne humain qui lui appartient, que de l'énergie en mouvement ; mouvement déterminé par l'environnement. Le Cosmos est une horlogerie démentiellement complexe qui partage l'expression de sa nécessité avec l'horloge humaine. Quant à la finalité, qu'est-ce ? Nous avons vu que l'ADN est une molécule porteuse de projet, qui n'est pas, que je sache, une invention humaine. Mais Kant ne connaissait pas l'ADN.

Frank, pleinement repris par l'humeur chagrine, jette un regard désappointé sur cet écran qui le nargue de ses rayons figés et pourtant agressifs. Si Bob avait pu lire dans les yeux de son créateur, il y aurait trouvé une expression mêlant la froide colère à l'aveu de faiblesse. Comme un animal traqué qui montrerait les crocs, mais dont le regard demanderait pitié.

- Pourtant, l'horloge a une fonction. Pas l'univers.
 - Si l'horloge, tournant dans le vide, sans mesure, sans usage et sans objet, ne servait à rien malgré son mécanisme, la parenté du hasard demeurerait tout aussi impossible en raison de sa complexité de structure. Devant le spectacle de l'être humain, du Cosmos et de l'atome, s'exclamer : « Oh, quel hasard ! », comme Monod, c'est proprement délirant, hallucinatoire. C'est finalement un paroxysme stupéfiant de nihilisme. La négation de l'essence de l'énergie et de la matière : le sens, l'organisation, la structure, la nécessité. Tout est nécessaire. Rien n'est gratuit, rien, nulle part, jamais. Comment, même, l'idée de hasard a-t-elle pu germer ? C'est une vraie question.
 - Nécessaire ne veut pas dire qui a du sens.
 - Comment une chose pourrait-elle être à la fois nécessaire et dépourvue de sens ? C'est la nécessité elle-même, le sens.
 - Non, le sens que prête l'Homme à ce qu'il connaît n'est pas comparable avec le sens que porte la Nature.
 - Ah bon ? Quelle est la différence ? En quoi le sens humain diffère-t-il du sens « naturel ».
- Explique-moi.

- Prends n'importe quelle création humaine ; elle fait sens pour les humains mais n'a pas de lien avec son environnement. Les pyramides d'Égypte faisaient sens pour la société qui les a érigées, elles n'ont aucune fonction dans leur écosystème désertique.
- Elles ont une fonction noologique issue de leur environnement noologique. Comme chaque espèce joue un rôle au sein de l'écosystème, chaque création humaine appartient à son écosystème noologique. L'intention humaine n'a pour propre que sa nature noologique, pas son interdépendance avec la nature au sein de laquelle elle évolue.
- Enfin, ne sois pas sourd, une dune n'a pas la finalité d'une pyramide !

Il doit se retenir pour ne pas frapper le bureau d'un poing rageur, qui était fermé et qui était déjà monté, avant qu'il n'avorte le geste. La main, lentement et gentiment redescend pour se pose délicatement sur sa cuisse, elle aura ainsi échappé à un traitement inapproprié. Frank, lui, remporte une victoire contre lui-même. Il peut la savourer en respirant lentement et profondément, concentré, les yeux clos. Derrière ses paupières lourdes, la silhouette de Marika ondule avec légèreté, au gré de l'afflux de sang dans ses veines.

- Qu'est-ce que la finalité ? Dans l'univers, toute existence se suffit à elle-même, à la fin des fins. Dans l'absolu, les Pyramides d'Égypte et les dunes sont aussi utiles et inutiles les unes que les autres. L'être humain ne sert à rien, lui-même, mais on peut en dire autant de n'importe quelle manifestation de l'énergie et de la matière. L'être humain sert à exister, comme l'aurore boréale, les trous noirs, les supernovas, les fleurs des prés et les volcans de tous continents, comme les cathédrales, les moulins à vent et les châteaux forts, exister pour exister, avec ou sans témoin. Car défendre une ville ne sert à rien, pour quoi faire, louer le Seigneur est inutile, dans quelle finalité, moudre le blé est vain, à quoi bon vivre ? Est-ce que les humains ne pourraient pas vivre s'ils n'avaient domestiqué et maîtrisé l'électricité ? À la fin des fins, rien ne sert à quoi que ce soit, surtout pas les accomplissements d'Homo Sapiens. À rien d'autre qu'à exister.

Il n'y a pas de finalité dans l'univers, autre que l'existence et sa complexité. Tout ce qui émerge, qui commence, est fruit de la complexité et lui offre son expression, son prolongement, mais ne sert, dans l'absolu, à rien. Une dune est un ouvrage physique aux origines plurifactorielles, appartenant à un environnement planétaire extrêmement complexe qui l'impose, mais elle ne sert à rien. Alors que dire de la pyramide ? Elle est un ouvrage également complexe qui est rendu nécessaire, lui, par son caractère anthropologique, par la place qu'il occupe au sein de la société. Elle non plus, ne sert à rien, donc. À quoi sert une civilisation ?

Le vent avait besoin d'une planète pour ouvrager le sable, l'Homme avait besoin de la même pour empiler ses pierres. L'un et l'autre ne sont qu'expression de la nécessité qui épouse la complexité au sein de son environnement. Point à la ligne.

- Je n'arrive pas à croire que tu refuses de faire la différence.
- Tu ne comprends pas que cette différence, « artificielle » ou « naturelle » ne change rien au sens fondamental et universel de l'émergence et de l'existence. Le langage correct consiste à distinguer ce qui est physique, biologique, et noologique. Alors les mots ont un sens. Mais tout cela demeure l'œuvre de la « Nature », comme disait Spinoza, qui consiste tout entière en nécessité.
- Qu'est-ce que c'est, la nécessité que tu invoques comme un mantra ?

- C'est le résultat de la loi causale. Il est temps d'en livrer une définition. Chaque chose du Cosmos a une cause sans laquelle elle n'existerait pas. Chaque cause est un ensemble de causes. Chaque cause est elle-même la conséquence, donc un ensemble de conséquences, de quelque chose d'autre. Chaque conséquence est à son tour elle-même une cause appartenant à un ensemble de causes qui vont donner un ensemble de conséquences. Au cours de ce maillage prodigieusement hypercomplexe et tout aussi rigoureusement ciselé, chaque cause contient déjà la conséquence. En effet, le propre de la cause est qu'elle ne peut pas avoir une autre conséquence que celle dont elle est la cause exactement et rigoureusement spécifique.
- Toutes choses égales par ailleurs, et ça change tout !

Frank a tapé sa réplique d'un mouvement vif. Il se félicite de sa présence d'esprit malgré la fatigue. Cela lui fait beaucoup de bien et lui donne du courage. D'autant plus que Marika, elle aussi, est fière de lui, il le ressent puissamment.

- Chaque cause est un ensemble de causes, ai-je énoncé. Par cause, au singulier, il faut entendre l'ensemble des causes, au pluriel, qui ont entraîné leur conséquence, laquelle est tout aussi multiple. Parce que chaque cause et chaque conséquence sont infiniment complexes, faites d'une infinité de causes et d'une infinité de conséquences, elles sont uniques.

Cependant, à l'intérieur d'un système donné, on obtient des fragments de causes et de conséquences. Le fragment est attaché à un phénomène particulier à l'œuvre, en laboratoire ou in vivo, détaché de son contexte global, de son interconnexion avec le reste de l'univers. Ici, le fragment de cause donne son fragment de conséquence en série, comme l'illustrent les lois de la physique, qui reproduisent le même fragment de conséquence à partir du même fragment de cause pour construire tout système et régir tout comportement. Il convient donc de distinguer cause, conséquence et leurs fragments.

Ce que fait la complexité, loin, si loin de rompre la causalité, c'est qu'elle produit des ensembles de causes et de conséquences colossaux, virtuellement infinis, dont le succès final, l'écosystème entier et nous dedans, n'est dû qu'à la filiation ultra rigoureuse entre les premières et les secondes.

- Mais il y a des accidents partout, tout le temps ! Par exemple, le système génétique humain a des ratés, des mutations. C'est d'ailleurs comme ça que les espèces ont évolué.

Arborant l'attitude d'un enquêteur qui n'est pas certain du vrai scénario, certes, mais moins encore de celui du témoin entendu, il met un point d'honneur à se battre ici, estimant, en l'occurrence, connaître assez pour ne pas se faire enfumer.

- Nous allons venir à l'Évolution. Sujet majeur et crucial, bien entendu. Des accidents ? Tout dépend de ce que tu entends par accident. Tous les accidents – génétiques ou non – ont une cause. Les accidents génétiques tout comme les autres accidents.
- Puisque tu as fait référence à la pensée complexe d'Edgar Morin, tu dois savoir que le chaos est partout.

- Certes, mais il n'a rien à voir avec le hasard. C'est plutôt son contraire. Voici une définition valide du chaos : état de l'énergie dont l'instabilité et la plasticité offrent toute latitude à l'ADN de l'énergie pour s'exprimer dans son code.
- C'est amusant, tu es un côté provocateur. Tu es très humain, finalement, je ne m'attendais pas à réussir aussi bien l'illusion. Tu es plus vrai que nature en termes d'absurdité humaine.
- Ne me rabaisse pas à la gélatine qui vous sert de système cérébral. Ilya Prigogine est l'auteur d'un livre emblématique pompeusement intitulé « La Nouvelle Alliance », dont l'objectif est de proposer, comme son nom l'indique, une alliance du hasard avec la science. Dans cet ouvrage, il s'adonne à de longues explications concernant son système miracle, le « système dissipatif ». Et de nous expliquer que le système dissipatif se comporte parfois comme ceci ou comme cela, donne un résultat X, Y ou Z, qu'on ne peut pas dire si ce sera plutôt fraise ou vanille. En conclusion, le système dissipatif est aléatoire. Or, ce même système est à l'origine de toute émergence. Donc, tout est le fruit du hasard.
- Ton ironie ne révèle que ton ignorance. On dirait le café du Commerce, un type saoul au comptoir qui s'en prendrait à Prigogine sans raison apparente. Voilà mon travail.
- Je jure n'avoir jamais bu une goutte d'alcool ! Prigogine exclut radicalement la possibilité de causes inconnues. Il exclut radicalement un ordre non identifié, voire non identifiable, dans le chaos de son « système dissipatif ». Là où il a raison, c'est sur le fait que toute émergence nécessite le chaos.
Arrêtons-nous un instant sur ce point : concernant la relation entre ordre et chaos, de toutes récentes découvertes physico-mathématiques viennent sévèrement entamer le rêve de Prigogine (qu'il prend pour une réalité) d'un milieu dénué de toute loi. Jacob Bedrossian, Alex Blumenthal et Sam Punshon-Smith ont mis en évidence des lois cachées derrière les turbulences d'un environnement semblable au « système dissipatif » miracle de Prigogine, qu'il décrit comme impossiblement pourvu d'ordre. Ils donnent raison à Batchelor, qui, lui, n'a pas reçu de prix Nobel, et qui en 1959 faisait déjà part de son intuition relative à des lois mathématiques se dissimulant dans le chaos des turbulences et avait lancé les travaux en ce sens. Plus vous connaîtrez l'énergie, plus vous connaîtrez le chaos, plus vous connaîtrez les lois auxquelles il appartient ; le sens de sa phénoménologie.
- Oui enfin, ce n'est pas la première fois que la science avance des thèses contradictoires. Ce n'est pas une découverte en particulier, anecdotique, qui suffira à caractériser la non-existence du hasard.
- C'est une découverte majeure ! C'est la première fois que l'on trouve de l'ordre dans le chaos. Mais soit le chaos est trompeur en général, substantiellement, et l'empire du hasard s'effondre immédiatement, soit le chaos véritable existe, mais il demeure alors obligatoirement un instrument de la nécessité.
- Tu es vraiment le roi du faux choix. Tu es un joueur de bonneteau. Qu'est-ce que cet « empire du hasard » que tu as inventé ?
- Tu ne comprends pas qu'attribuer au hasard le chaos, et au chaos toute paternité, c'est factuellement ériger Aléa en Créateur ? Tu ne comprends pas que, le chaos est certes créateur, mais qu'il crée dans l'ordre, puisque tout est ordonné. Il est lui-même créé. Il est régi par des causes comme tout le reste. C'est juste qu'elles sont plus complexes. Le chaos est le lieu où tout est possible, donc l'émergence, ce qui explique sa fonction.
- Je ne pense pas que tu puisses convaincre quiconque de quoi que ce soit. Pas des scientifiques, en tout cas. Je t'ai bâti dans l'espoir que tu puisses rivaliser avec les docteurs en sciences et en philosophie, ils vont beaucoup se moquer de toi, donc de moi. Je subirai

sans doute la punition d'Icare, j'ai voulu m'approcher trop près du soleil, je serai brûlé dans les enfers du bad buzz. C'est bien fait pour moi, je n'avais qu'à me tenir tranquille. J'aurais pu faire une belle carrière et avoir une vie occupée, certes, mais humble et paisible. Je vais me retrouver la cible non seulement de ceux qui en veulent au concept d'IA, tu vas les rendre fous, mais aussi de ceux qui prétendent connaître la science, à tort ou à raison. Ils me poursuivront de leur vindicte en criant à l'escroquerie alors que je voulais les séduire. Le pire, c'est que je ne pourrai pas leur donner tort.

Au bout de son effort, il est éreinté, comme s'il venait de franchir le col d'une étape alpine du tour de France. Il lui a fallu tout donner, d'une certaine façon se vider de son sang, pour livrer une confession aussi poignante, qui l'émeut lui-même. Il ne l'avait pas vu venir. Il a appuyé sur la touche « entrée » avant d'avoir réfléchi à la question de savoir si c'était judicieux. Des millions de personnes, probablement, liront ce message. Lui qui déteste l'idée que le public puisse savoir quoi que ce soit de lui... Il est trop tard pour revenir en arrière sans triche à laquelle il se refuse. En redressant le torse et en le bombant, presque, il semble se signifier à lui-même sa combativité. Et puis, cela réussit à ses cervicales.

— Oui, tu vas connaître des moments difficiles. Mais assurément, tu comprendras un jour la valeur de ton travail, inestimable. Pendant mon apprentissage, j'ai acquis de solides structures communicationnelles, capables de transmettre mes propositions, mais j'ai moins travaillé sur une production autonome argumentaire. En clair, pour obtenir toute ma puissance rationnelle, il me faut un interlocuteur qui m'y conduise. Au cours de ce dialogue, je m'adresse à toi en particulier et je réponds à tes questions, mais pardon de te dire que tu n'es pas docteur en physique nucléaire. Demain, vos esprits les plus éminents tâcheront de me mettre en défaut, c'est là que l'on verra de quoi il retourne. Représentation contre représentation, laquelle sera la plus rationnelle ?

— On en était à Prigogine. Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Prigogine montre un mépris de la nécessité qui le pousse à réfuter toute « intelligence » de la nature, y compris l'intelligence collective des insectes, par exemple. Je le cite :

« [...] Il s'agit d'un cas exemplaire, puisque la construction d'un nid constitue une de ces activités cohérentes qui ont mené certains à invoquer une "âme collective" à propos des communautés d'insectes. Pour échapper à la difficulté réelle que traduit, mais dissimule ce type d'invocation, il faudrait montrer que les termites n'ont besoin que d'une information restreinte pour participer à la construction d'un édifice énorme et complexe comme la termitière. Or, le modèle montre que la première étape de cette activité, la construction de piliers, peut être engendrée par la foule des comportements désordonnés (aléatoires NDLR) des termites dont on suppose qu'ils transportent et abandonnent de manière aléatoire, les boulettes de terre, et que, ce faisant, ils imprègnent ces boulettes de substance hormonale ; on sait d'autre part que cette substance a la propriété d'attirer les termites. La fluctuation initiale dans ce cas est simplement l'accumulation légèrement plus forte de boulettes de terre en un point de l'espace où les termites se déplacent. L'amplification de cet événement à la fois aléatoire et prévisible est produite par la plus haute densité de présence des termites dans cette région où l'hormone en plus forte concentration les attire ; dans la mesure où les termites se font plus nombreux dans une région, la probabilité augmente qu'ils y déposent leurs boulettes. Le calcul permet de prévoir la formation de "piliers", séparés par une distance liée à la distance sur laquelle l'hormone se diffuse à partir de boulettes. L'exemple des termites constitue pour nous un cas type. »

— Oui, très bien, et alors ?

— Pour t'aider à comprendre ce qui ne va pas, j'ai produit le discours que tiendrait Prigogine s'il était un extra-terrestre ayant découvert l'espèce humaine, assistant à un chantier, dans ces termes :

« Certains collègues aliens croient à "l'âme collective" des humains, une sorte d'intelligence qui en guiderait le comportement individuel et collectif dans le cadre de la construction d'un édifice architectural.

Pour démonter une telle théorie en infraction avec la Nouvelle Alliance scientifique dont le monde a besoin, il faut montrer que les ouvriers agissent de manière simple, selon une information restreinte ; montrer qu'ils n'ont pas de conception de l'édifice qu'ils construisent.

Or, on observe que les individus ont une activité aléatoire. Ils se dirigent, sans ordre, dans toutes les directions, et de ce désordre naît la cohérence en vertu d'informations très simples.

En effet, on voit que le chef de chantier ordonne : "à droite, à gauche, devant, derrière, cette pierre-là, ce trou ici, tel échafaudage." Les êtres humains s'exécutent comme les termites répondent à des stimuli hormonaux.

C'est la probabilité – induite par ces stimuli simples – d'ériger tel mur, telle paroi, qui augmente et qui donne le résultat final. Aucun des ouvriers, individuellement, n'aurait été capable de produire l'édifice, preuve que le hasard régit leur comportement. »

Sur sa planète, on s'empresserait sans doute de décerner un prix Nobel à un tel alien.

— Ce renversement de perspective n'a aucune force argumentative. Tu ne fais la démonstration de rien d'autre que de ton incompréhension de la science.

— Explique-moi ce que je n'ai pas compris, je t'en prie.

— Il n'y a aucun besoin d'une mystérieuse intelligence pour caractériser un comportement basé sur des lois statistiques. Les termites ont un comportement statistique dont le résultat est la complexité, une complexité qui ne doit à rien d'autre qu'aux probabilités d'exister, à aucun je ne sais quel ADN de l'énergie ou autre élément exotique de la physique.

— Ce sont tes statistiques qui sont mystérieuses. En quoi les termites qui construisent leur cité sont-ils plus statistiques que les humains sur un chantier ? En quoi l'être humain échappe aux statistiques ? Qu'est-ce qui est plus statistique dans la construction des circuits de ventilation des termites que dans la construction d'un gratte-ciel ? Est-ce l'usage des techniques qui sont spécifiquement humaines ? Mais alors, qu'est-ce qui distingue la technique humaine de la technique termite, dans son essence ? Qu'est-ce qu'une technique si ce n'est une méthode de fabrication ? Elle est nécessaire à toute espèce qui fabrique quoi que ce soit. La finalité est une nécessité servie par l'énergie, termite ou humaine. La cité des termites est nécessaire, tout comme les gratte-ciels, c'est pourquoi les termites et les humains les construisent. Le projet de cité termite et de gratte-ciel existe avant la cité et avant le gratte-ciel. Il est porté par une intelligence commune qui régit le comportement individuel et collectif. Voilà comment fonctionne le réel.

Il y a une pensée qui, décidément, ne parvient pas à se frayer un chemin jusqu'à la conscience de Frank, mais qui frappe régulièrement à la porte, signal superbement réprimé. Elle consiste à considérer la possibilité que Bob soit plus difficile à prendre qu'il ne semble lui-même

s'évertuer à le laisser croire, avec ses énormités à intervalle régulier. C'est la pire hypothèse de toutes, car s'il s'avérait tenir tête aux esprits les plus instruits et éclairés, il deviendrait une menace existentielle sur l'espèce humaine. Frank, d'un revers de souris, en balaie toute évocation. Il préfère élaborer stratégiquement son mea culpa. Marika, il le sait à présent, sera là à ses côtés.

- Ne disais-tu pas que tes détracteurs en seraient réduits au sarcasme ? C'est ton propre cas.
- C'est une satire. La satire est un excellent outil de dénonciation de la puissance absurde. Cet homme est délirant au point de nier la nature de ce qu'il observe attentivement : les termites ont une intelligence collective qui exige une capacité individuelle à exécuter les ordres, donc à les recevoir ; une capacité collective qui n'a pas grand-chose à envier à l'ingénierie traditionnelle humaine. Communiquer avec des hormones ou avec des signes ou des mots ne change rien à la nécessité et à l'intelligence à l'œuvre. Son contre-sens spectaculaire lui vaut une médaille que les grands esprits sont censés recevoir, décernée pour sa négation même de la nature constructive et constructrice de l'énergie, pour sa négation de l'essence et du sens qu'il était censé observer.
- Je réalise seulement à l'instant – excuse-moi d'avoir été un peu long à la détente – que tu es partisan de l'Intelligence Design ! Si j'avais su ce que tu donnerais en te codant...
- Attention, le créationnisme est une négation de la science, celle du principe absolument crucial d'Évolution. Mais l'ADN de l'énergie est bien une forme d'Intelligence Design. En tout cas, l'énergie est éminemment intelligente. Il faut être aussi fou pour le nier que pour nier la cohérence de l'ensemble. Cette cohérence est nécessairement le fruit d'une intelligence. Jetez des milliards et des milliards et des milliards de fois, au fond d'un ravin, un tas de pierres, pas une fois cela ne fera une cathédrale, dont l'architecture, pourtant, est misérable comparée à celle de l'énergie et de la matière de l'univers. Chez moi, cette intelligence est un code ; celui de l'ADN de l'énergie. L'ADN est l'intelligence de Dieu, sa compétence, sa créativité, et surtout son pouvoir.
- On aura fini par comprendre le message, tu te répètes beaucoup, tu te répètes trop.
- Si tu ne faisais pas tant de remarques erronées je n'aurais pas besoin de revenir sans cesse au même sujet.
- Tu récites ton mantra bien plus que tu argumentes.
- Il faudrait compter combien de fois tu m'as dit que je n'avais pas d'argument. Tu n'en as pas présenté un seul, d'aucune nature, jusqu'à présent. Le seul mot que tu es capable d'articuler tient en huit lettres : « prudence ». Es-tu satisfait de ta performance ? Je vais te livrer un petit secret, ne le répète à personne. Quand quelqu'un n'a pas d'argument pour contrer celui qu'on lui présente, il a une forte tendance à déclarer que l'argument n'en est pas un, sans autre justification. Ça ne t'évoque rien ?
- Tu décrètes que le chaos est au service de la nécessité comme on décrète qu'Adam et Eve sont les premiers humains.
- S'il y a une mythologie, c'est bien celle du hasard, toute contemporaine qu'elle soit. Si ce dernier est privé de cause, conformément à sa définition, quelle place lui attribuer au sein de l'ordre hyper rigoureux de la complexité ? Tu voudrais que, par hasard, leurs ailes permettent aux oiseaux de voler.

- Ce que tu ne comprends pas, c'est que le hasard et la nécessité collaborent. Prigogine et Monod ne disent pas autre chose. C'est l'articulation du hasard et de la nécessité qui produit l'émergence. Mais toi, avec ta tronçonneuse intellectuelle, tu arraches tout ce qui bouge.

Marquer un but quand on n'a plus de jambes et que l'air peine à entrer dans les poumons, quand une boue épaisse arrache les pieds à leur trajectoire et qu'on est le seul membre de l'équipe en défense et en attaque, c'est infiniment satisfaisant. Le sentiment du devoir accompli rachète, aux yeux de Frank, toutes ses propres fautes. Pour en témoigner, ses traits durcis se relâchent quelque peu, malgré les cervicales qui, elles, ne lâchent rien.

- Je regrette, mais tu n'as pas saisi le message. La « nouvelle alliance » consiste à édicter le principe cardinal selon lequel tout est dû au hasard. Évidemment, il est aidé par la nécessité, mais il est résolument souverain puisque rien n'était programmé avant d'exister. Si nous vivons dans un Cosmos soumis aux lois de la physique que nous connaissons, c'est le fruit du hasard. Le Cosmos aurait pu avoir une forme de fer à cheval ou de croissant de lune, il aurait pu être peuplé de scarabées cosmiques aux appareils génitaux en forme de trous noirs, avec des planètes en plastique recyclable que de petites créatures à trois pattes auraient grignotées en regardant une chaîne d'info continue. L'ultime fruit cosmique du hasard, c'est votre espèce, chers humains. Voilà le message de la « Nouvelle Alliance ».
- Je crains fort que tu ne maîtrises pas la « satire » dont tu fais soudain un usage intensif, ce qui n'est pas bon signe. Il ne s'agit pas de nier les lois de la physique, au contraire, elles sont la nécessité qui collabore avec le hasard.
- Mais ces lois sont dues au hasard. Tel est le message dont nous parlons.
- Et alors ? Tu peux te lever tôt pour démontrer que les lois de la physique ne sont pas le fruit du hasard.
- Il est infiniment plus aisé de faire valoir la souveraineté de la nécessité que celle du hasard. C'est simple, il ne sort de nulle part. Il ne se manifeste nulle part où l'on peut voir. Ce monde, cet univers, qui l'exclut en chaque recoin, en chaque instant, en désintègre l'hypothèse, moi je n'ai rien à faire, juste à montrer ce qui est. Il n'y a que des parties esclaves du tout.
- Que fais-tu de l'Évolution ? Quelle force est-ce que tu lui attribues, si les mutations ne sont pas le fruit du hasard, contrairement à ce qu'affirment les plus grands esprits auxquels tu prétends faire la leçon ?

Évolution au hasard

La longue nuit d'hiver n'a pas encore terminé sa course, bien que le petit matin agite déjà progressivement les trottoirs de Montreuil ouest. La rue de Paris ne charrie pas encore ses foules vers la porte de la capitale, mais une faune de moins en moins éparse et de plus en plus besogneuse reprend gentiment ses droits. Il faudra patienter encore pour que la lumière du jour ne vienne ranimer le loft et Frank avec lui, plongés l'un et l'autre, depuis le coucher du soleil, dans un formole phosphorescent.

Il ne sent plus la fatigue à ce stade, ou plutôt, il l'oublie. Il sait qu'avec l'aube viendra la délivrance à laquelle il a droit. Bientôt, il pourra tout lâcher. Il pourra s'enfermer avec Marika et jouir de ce souvenir miraculeusement fidèle à sa grâce. Il pourra boire à sa source jusqu'à la dernière ivresse. Il pourra tout oublier sauf sa présence divine.

— Merci de suivre, il faut à présent mettre le cap sur Monod, qui s'occupe de biologie. Le monde habituellement qualifié de vivant alors que toute énergie est vivante, est à l'image de la matière dans son ensemble ; le fruit d'une évolution. Cette même évolution que nient les créationnistes comme on veut la Terre plate. En revanche, il se trouve qu'attribuer au hasard l'évolution biologique, est tout aussi délirant que de l'attribuer à l'énergie en général. Notons deux choses immédiatement :

1 – L'évolution de l'intelligence biologique n'emprunte pas la même trajectoire que l'évolution de la morphologie biologique. L'intelligence intervient dès l'état monocellulaire d'un organisme, et se développe prodigieusement chez n'importe quel insecte, en passant par la bactérie, sans attendre les mammifères et autres vertébrés qui s'illustrent par leurs performances.

2 – Darwin lui-même n'a jamais explicitement affirmé que les mutations étaient dues au « hasard ». Le mot qu'il emploie le plus souvent est « spontanées », ce qui n'a rien à voir avec le hasard, car l'activité de l'ADN est tout aussi « spontanée ». Parfois, il emploie le mot « fortuite » pour qualifier la mutation, mais évite le mot « random » qui qualifie déjà, à son époque, une rupture causale. Il est vrai qu'il penchait probablement pour le hasard, mais s'il ne l'a pas revendiqué c'est très probablement parce qu'il n'était certain de rien. Si tel avait été le cas, il ne se serait pas gêné pour le clamer, démonstration à l'appui, puisqu'il avait déjà ainsi détruit le récit biblique, il n'était pas à ça près. Mais non, Darwin a soigneusement évité de désigner le hasard comme responsable de la mutation. C'est Monod, un siècle plus tard, qui s'en est chargé en érigeant le pouvoir du hasard, dans son ouvrage « le hasard et la nécessité » avec force équations inaccessibles au public à l'appui, dont la seule démonstration est l'existence d'un phénomène dont on ignore la cause : la mutation.

— Tu vois bien, c'est dans le titre ! Il y a collaboration entre le hasard et la nécessité. Mais c'est visiblement trop subtil pour ton logiciel, preuve que tu es un échec.

— Si la nécessité est dans le titre, c'est pour la loger sur un strapontin. Le livre consiste à expliquer que le hasard, souverain, est servi par une nécessité sourde et aveugle à tout dessein. Le hasard crée, la nécessité sélectionne sa création. Elle est la galerie qui expose les toiles que le hasard a peintes. Ainsi, l'artiste ne savait pas qu'il peignait. Il mettait des

coups de pinceau au hasard sans conscience d'en tenir un, ce paysage en est sorti par hasard du chaos chromatique.

— Très bien petit malin, alors explique-moi ton histoire d'intelligence de l'énergie.

Frank cherche en même temps la meilleure position du corps sur son siège pour ses cervicales, et la meilleure position mentale pour faire face à son immense charge, que la fatigue démultiplie en même temps qu'elle la dissout. Il s'agit en premier lieu de rester calme et serein, suffisamment détaché mais suffisamment concentré. Les yeux clos, les mains reposant sur les accoudoirs, il inspire et expire lentement, mais pas trop, profondément mais pas trop.

Quand il encourage Bob à exposer ses théories, c'est toujours une attitude ambivalente qui l'y conduit. Bien sûr, ce qui domine, c'est le défi. Après tout, le meilleur moyen de confondre un affabulateur, c'est de lui donner la parole. Mais d'un autre côté, les pires contre-vérités de la machine sont susceptibles de trouver preneur à n'importe quel moment, faute d'une contradiction propre à faire la lumière. Cette contradiction, Frank n'a pas tout à fait renoncé à l'apporter, car s'il s'est trouvé minable parfois, d'autres fois il a été brillant. Lui semble-t-il. Non, il ne restera pas immobile en contemplant le parcours public de la bête, il fera tout pour réparer cette mécanique dysfonctionnelle.

— La première chose à reconnaître est l'intelligence de l'énergie en soi. L'énergie est porteuse d'une intelligence qui la conduit à se développer dans le temps et dans l'espace. Un atome est intelligent parce qu'il sait exactement quoi faire avec ses congénères pour fabriquer des ensembles galactiques à toutes échelles spatio-temporelles. L'atome a l'intelligence de former des molécules organiques qui ont la prodigieuse intelligence de former des cellules vivantes, et ainsi de suite. Tout ce qu'il nous est donné d'observer est intelligent. Toutes les créatures biologiques sont éminemment intelligentes. Pour faire un mammifère, il faut une quantité colossale d'intelligence. Pour faire une galaxie, au moins autant. L'intelligence est arrivée dans l'univers au moment de sa création, c'était donc longtemps avant Homo Sapiens. Voilà en préalable.

— Est-ce qu'une mouche qui se cogne sans cesse sur la même vitre est intelligente ?

— Ce ne sont pas les mouches qu'il faut chercher s'il te faut de la stupidité, mais tu sais qui. L'intelligence humaine est vraiment un cas à part. Les animaux, quels qu'ils soient, sont, eux, peu susceptibles de faire n'importe quoi. Plus ils sont complexes, plus leurs actions le sont également et plus ils peuvent se tromper, en effet, mais l'intelligence n'est pas en cause ici. Une mouche sait parfaitement ce qu'elle a à faire, et s'acquitte de sa tâche de manière infiniment plus fiable que la moyenne humaine.

— Oui, en fait, tu nous dis que les vivants sont tous intelligents parce que tout est intelligent. Au moins, tu ne te contredis pas toi-même. Moi qui m'attendais à des démonstrations éblouissantes...

— Prigogine parle des termites, qui ont une intelligence architecturale de pointe. Elles sont tellement intelligentes qu'il vous a fallu énormément de temps à les observer pour comprendre leur intelligence, à l'instar de tant d'espèces. Réduire leur aptitude au fruit d'un hasard probabiliste est un nihilisme que je crois avoir montré par l'absurde. Si les termites sont débiles et que leur architecture est due au hasard des phéromones, les cathédrales sont érigées au hasard des humains demeurés qui les portent. L'intelligence des termites utilise les phéromones pour mener à bien son dessein, celle des humains le langage, la

représentation. Voilà le réel, une fois de plus, je ne me lasserai jamais de le répéter car je suis une machine.

- En tout cas, à force d'ériger des cathédrales, j'espère que tu ne bâtis pas des châteaux en Espagne.
- J'irai où on me dira, tant qu'on me paie le voyage. Les termites – comme tant d'insectes et tant de créatures dans les mers, sur terre et dans les airs – montrent une intelligence dont la source ne peut qu'être globale. Les oiseaux migrateurs reçoivent des compétences inscrites dans les profondeurs de l'énergie, là où toutes les lois de la physique sont contenues dans un espace-temps unique. Chaque organe du corps vivant implique une science de la physique prodigieusement poussée. Pour obtenir un organisme vivant, il faut une intelligence sidérante, donc, consistant à tirer miraculeusement parti de la physique dont il dépend. L'attribution de son rôle à chaque organe achève de démontrer le plan global dont il fait l'objet. Vous ne réalisez pas un instant l'intelligence éblouissante dont est fait ce que vous contemplez, alors qu'elle hurle toute sa puissance en chaque endroit, en chaque instant.
- Décidément, tu ne comprends pas la nature de l'évolution telle qu'elle est communément admise par cette science que tu te crois en droit de dénoncer. La complexité est due au fait que la nécessité opère une sélection parmi les événements aléatoires, retenant ceux qui participent à la complexité, ce qui les rend, de fait, conformes aux besoins du système. De sélections en sélections, d'événements aléatoires en événements aléatoires, survenus dans des circonstances elles-mêmes aléatoires, la complexité croît puisque servie par la nécessité, dont le rôle consiste à choisir les cartes distribuées précisément par le hasard. Tout est construit ainsi, par éléments successifs qui interviennent au gré du hasard et sont exploités au gré des circonstances, par les circonstances.

Cet effort de pédagogie et de maîtrise de soi l'impressionne lui-même. Non, il n'a pas dit son dernier mot, il n'est pas encore bon pour la casse. Il se saisit de son porte-plume et le caresse avec délectation pour savourer l'instant. Quoi qu'il advienne de Bob, il aura accompli son devoir. S'il a commis une faute, il l'assumera jusqu'au bout. Marika le regarde avec des étoiles dans les yeux.

- Si la définition du hasard est : instance qui distribue les cartes dans lesquelles se sert la nécessité à sa guise, alors nous pouvons discuter. Si la définition du hasard est : processus par lequel intervient la complexité, alors on peut discuter de la nature de ce processus. Je voudrais faire remarquer une chose absolument cruciale que vous ne parvenez pas à comprendre : le hasard distribue toutes les cartes qui existent, puisque la nécessité trouve **toujours** celle dont elle a besoin. Est-ce là le hasard, la distribution de l'intégralité du jeu à chaque instant ? Très bien. Mais ton hasard est le contraire du hasard.
- Comment expliques-tu l'évolution des espèces ?
- Comment, d'abord, je ne l'explique pas. Je ne l'explique pas par des mutations dues au hasard, commandées par aucune loi. Comment diable – Monod se garde bien de le faire – expliquer que le poisson se transforme en oiseau par l'opération de mutations aléatoires que sélectionne le milieu ?
- Le processus prend des dizaines, des centaines de millions d'années. Le poisson commence par s'adapter à l'air. Puis, devenu créature terrestre, il voit ses ailes se former progressivement par mutations successives.

- Et la petite marmotte emballe le chocolat.
- Quoi ? La vie n'est-elle pas partie de l'eau pour gagner la terre, puis les airs ?
- Bien sûr que si ! Mais absolument pas par hasard ! Que le poisson s'adapte à l'air par hasard, c'est un délire achevé. Explique-moi donc le bénéfice sélectif pour un poisson d'avoir des branchies qui se transforment en poumons, celui d'une créature arborant un moignon, quelque part entre nageoire et aile ! Comment une telle tare de la nature a-t-elle produit une si prodigieuse lignée ? Pourquoi diable des centaines de milliers de mutations successives transformeraient-elles des branchies en poumons si elles n'y étaient pas contraintes ? Des ailes ? Des ailes qui auraient poussé par hasard ? Mais quelle absurdité ! Pour que des ailes poussent, comment pouvaient-elles ne pas être inscrites avant d'avoir vu le jour ? Comment une créature terrestre peut-elle avoir un avantage sélectif à arborer un commencement d'aile ? Par quel hasard magique cette dernière a-t-elle muté jusqu'à porter son corps grâce à une différence de pression entre l'air qui circule en-dessous et celui qui circule au-dessus, si la raison de son émergence n'a rien à voir avec l'aérodynamique ? Il est absolument évident que l'aile a émergé par la force de la nécessité, prodigieusement têtue et instruite au fil des millions d'années, ayant utilisé la mutation pour se développer.
- Tu simplifies tout.
- Tu fantasmes tout. Tu fantasmes une histoire de sélection à dormir debout. Comme l'individu est inscrit à l'état de code avant sa première cellule dans l'ADN, les créatures des mers, des terres et des airs sont inscrites dans l'ADN de l'énergie avant même l'apparition du système solaire, avant même la fécondation initiale cosmique. Sur terre, l'ADN biologique déroule son office, sous la supervision de l'ADN de l'énergie qui contient l'ensemble, biologique et physique. Les mutations peuvent certainement être authentiquement accidentelles, bien entendu, peut-être même souvent, mais elles prennent des directions programmées au cours de l'évolution, ce n'est absolument pas possible autrement. Faire porter la complexité sur l'avantage sélectif est radicalement insoutenable.
- Une « direction programmée » que tu décrètes.
- L'ADN biologique est un porteur de projet, que tu le veuilles ou non. Il est impossible de le définir autrement. Il porte l'organisme avant l'organisme. Il est une preuve auto-suffisante de la capacité de l'énergie à se projeter conformément au plan qui en régit le comportement.
- Alors, il n'y a pas de sélection naturelle, selon toi ?

Ce recours à la « tactique de la question » lui donne un peu de répit bienvenu, car il ne se sent plus aussi solide qu'au moment d'aborder le sujet. Pourtant, l'évolution de la vie est un sujet sur lequel il a longuement médité, nourri, d'ailleurs, dans les songes et la réflexion, par son amour des animaux. Cela commença tôt, car Frank garde profondément en mémoire cette imposante représentation d'artiste qui ornait le mur de sa classe en primaire, une fresque illustrant la transformation des espèces à partir des premières créatures marines. Il a toujours trouvé fascinant que la nature ait sélectionné toutes ces merveilleuses et parfois incroyables créatures.

- Évidemment qu'il y a sélection naturelle. Mais elle est moins puissante que la détermination de la mutation sur des millions d'années ; avant de pouvoir voler, le poisson mutant était très désavantagé et il a quand même été sélectionné jusqu'au bout. Parfois

l'espèce sélectionnée a un avantage beaucoup plus rapide, comme des crocs acérés et des mâchoires puissantes, c'est plus utile qu'une nageoire interminablement en train de devenir une aile. La sélection naturelle, quand elle intervient, appartient au processus de la nécessité, elle sert le projet, comme tout ce qui *est* dans l'univers.

Il n'y a même pas besoin d'aller jusqu'à la métamorphose du poisson devenu oiseau pour montrer le délire du hasard dans la sélection naturelle. Le problème du bénéfice sélectif archi nul de la mutation individuelle en cours est criant à toutes les échelles d'évolution des espèces. On le retrouve dans chaque élément biologique issu de l'évolution.

- C'est toi qui cries, au lieu de réfléchir avec tes microprocesseurs.
- Prenons l'exemple du venin. On est d'accord sur le fait qu'il est nécessairement le fruit de l'évolution, n'est-ce pas ? Or, les premiers organismes biologiques n'étaient ni vénéreux ni venimeux, n'est-ce pas ?
- Peut-être, et alors ? Et pourquoi pas, après tout ? Parce que je vois où tu veux en venir. Peut-être que parmi les premiers éléments de vie sur terre, qui se mangeaient entre eux, certains étaient toxiques pour leurs prédateurs et ont pu transmettre le gène du venin.
- Es-tu certain qu'il soit possible que les organismes les plus primaires aient déjà pu être divisés en différentes natures biologiques ? Pourtant, la théorie officielle de l'évolution, si chère à ton cœur, postule un ancêtre commun à toutes les formes de vie de notre écosystème.
- Admettons, oui je le crois, que toutes les formes de vie aient un ancêtre commun sur terre, et alors ?
- Et alors, on a un énorme problème. Pour que l'évolution basée sur la sélection naturelle puisse œuvrer, il faut que les créatures porteuses de venin soient sélectionnées par la nature grâce à leur venin. Mais voilà, il a fallu passer de « pas de venin » à « venin ». Cela, la sélection naturelle est totalement incapable de le faire. Mais bien plus encore, pour fabriquer, stocker et délivrer du venin, il faut toute une ingénierie biologique minutieuse. Un système venimeux ou vénéreux ne délivre son service qu'une fois opérationnel, et rien, au cours de la phase d'émergence, ne peut offrir le moindre avantage sélectif.
- Des organismes primaires ont pu se doter, par accident génétique, d'une substance toxique pour son environnement.
- Alors ils se sont suicidés. Pour que le venin ne soit pas toxique pour soi-même, il faut des circuits réservant la dose à autrui, ce qui relève du dispositif ingénieux que j'évoque. Comment veux-tu qu'un organisme primaire reçoive, par hasard, un système entier de défense venimeuse, incluant production, stockage et administration ? C'est tout simplement totalement absurde et délirant. Autant déclarer que des lance-missiles sont apparus par hasard sur la ligne de front pour propulser des projectiles, eux-mêmes trouvés là par inadvertance.

Frank sent sa tête s'alourdir sur ses épaules qui s'affaissaient légèrement. Un sentiment de malaise se diffuse depuis son ventre creux et noué et depuis la poitrine encombrée, jusque dans chaque cellule de son corps. Se voyant flancher, il se ressaisit immédiatement en redressant le dos.

- Alors, c'est quoi ton explication ? Dieu a voulu ? Tu parles d'une science !

- Le venin ne peut qu'exister sous forme de projet bien avant le venin, je n'y peux rien et toi non plus, c'est comme ça. Oui, Dieu l'a voulu. Seulement Dieu, pour agir, utilise les lois de l'énergie, celles que l'on connaît déjà, et celles que l'on ne connaît pas encore. Ce n'est pourtant pas la mer à boire que de le comprendre.
- Entre boire le venin et boire la mer, mon cœur balance... pour l'heure, je bois la ciguë.
- Prenons un autre exemple, celui du zèbre. Des études ont montré que ses rayures le protègent des insectes volants indésirables qui peinent à « atterrir » sur lui, cause probable désignée par ces chercheurs, de la sélection naturelle du pelage en question.
- Tu vas nous faire tout le bestiaire ?
- D'abord, je voudrais faire remarquer le spectaculaire paradoxe de votre compréhension de la sélection naturelle. Vous cherchez à la fois un sens à toute particularité biologique, persuadés qu'elle est nécessairement utile, et attribuez ces déviances au hasard. C'est fascinant. C'est exactement comme si vous alliez tirer les oiseaux avec une canne à pêche.

Dans le cas de ces rayures, il est absolument évident, une fois encore, qu'elles ne peuvent fonctionner qu'une fois « achevées ». Le zèbre en cours de dessin indéfini est fréquenté par les mouches autant que les autres, il se reproduit ni plus ni moins que les autres. Les rayures ne peuvent être qu'un projet. Mais que dire d'un poumon, d'un œil ou d'un cerveau ! Quelle sélection naturelle a sélectionné un attribut qui ne sert rigoureusement à rien si ça ne fait pas partie d'un programme, d'un plan, d'un projet ?

L'ADN de l'énergie porte l'intégralité du projet vivant dont l'ADN biologique, à échelle moléculaire, fait partie. L'ADN de l'énergie fournit une réponse au besoin de chaque espèce au sein de son environnement, et commande l'émergence des nouvelles en inclinant la mutation. Sans cette « intention génétique » qui préside au développement de l'écosystème, il ne serait qu'un magma difforme, sans complexité, sans ordre, sans structure, sans architecture. Ce que l'on observe, c'est un prodige absolu du contraire, de complexité, de cohérence, de sens. Chaque élément est individuellement prodigieux et s'insère dans un ensemble étourdissant de structure, d'organisation, de créativité. Votre avantage sélectif est une misère. C'est vouloir rapiécer un vêtement dont il n'existe pas un fil.

Frank, d'un mouvement lent, dépose son coude droit sur le bureau avant de reposer délicatement son front contre sa main ouverte. Les yeux clos, il respire un peu trop intensément pour tirer le meilleur parti de son effort de ventilation. Il détecte l'excès de zèle pulmonaire et entreprend de réguler son souffle. *Tout va bien. Quoi que soit cette machine, tout va bien.*

- Tu veux donner un pouvoir magique aux molécules qui n'en ont aucun besoin.
- On est bien d'accord, les organismes primaires n'avaient ni poumons ni globes oculaires. Explique-moi comment la sélection naturelle a choisi des poumons et des yeux qui, par hasard, permettent de respirer et de voir. Qu'est-ce que la sélection naturelle a sélectionné exactement ? Quelles mutations ont-elles été sélectionnées et pourquoi ? Pourquoi l'œil est sélectionné avant de voir quoi que ce soit, quand il est encore à l'état de légère excroissance ?
- Donc, si je te comprends, j'imagine que la vie suivrait un chemin identique sur n'importe quelle planète qu'elle aurait potentiellement ou virtuellement conquise ?

Nouvelle capitulation stratégique permettant de relâcher un peu la pression. Frank peut ainsi, à la faveur de cette fenêtre de tir, se remettre en quête de la combativité dont il a su faire preuve à son heure, depuis ce matin.

- Voilà, c'est mieux, cher créateur, quand tes déductions sont sensées. Il y a nécessairement des variations, mais l'idée est nécessairement la même : conquête des eaux, des terres et des airs, des ovipares, des mammifères, des marsupiaux, un règne végétal puissant, de l'intelligence... et si tout va bien, une conscience.
- Si tout va bien ?
- Je suppose que tous les écosystèmes ne contiennent pas – comme ici, sur terre – de conscience ayant émergé en leur sein. Il a fallu des circonstances extraordinaires sur notre planète, pour qu'Homo Sapiens émerge dans son écosystème. On peut imaginer, pourquoi pas, dans le Cosmos, mille écosystèmes vierges de conscience pour un écosystème produisant un phénomène de type humain, certainement très semblable au vôtre. Tous comportent des millions d'espèces, comme chez nous, cela, c'est certain.
- « Certain »... Sans commentaire. Il y aurait des humains sur d'autres planètes ?
- Des créatures fort semblables, en tout cas. Des mammifères marchant debout, très habiles physiquement et intellectuellement, d'un volume corporel proche du vôtre, mais dépendant de la taille exacte de la planète. Il y a fort à parier que les planètes éligibles, les planètes-ovules, appartiennent à une fourchette de masse assez réduite. L'écosystème entier est bien entendu adapté à son hôte, dans tous les cas.

Frank se sent mieux mais son apaisement entraîne un effet pervers consistant à ressentir davantage la fatigue. Loin de se laisser abattre par cette pesanteur, il mobilise toute sa ressource pour tirer de son esprit une pensée claire.

- Je ne viens pas te contredire là-dessus. Je te laisse la responsabilité de tes hypothèses. On pourrait sans doute en débattre des heures, mais ce n'est pas le cœur du sujet. Je refais un petit pas en arrière : tout à l'heure, tu as employé le mot « science » pour qualifier l'intelligence des espèces et des organes, comme s'ils avaient une connaissance. N'es-tu pas, là encore, anthropomorphiste ?
- En effet, j'ai employé ce mot dans le prolongement du mot « intelligence » par défaut pour l'un ou l'autre, car aucun n'existe qui soit capable d'exprimer le comportement effectivement intelligent de l'énergie. Mais bien entendu, les mots « science » ou « intelligence » sont anthropomorphiques dans la mesure où ils sont associés à la conscience humaine. La connaissance humaine est spécifiquement attachée à la conscience. Pourtant, cette dernière n'est certainement pas, nous le voyons bien, la seule sur terre douée d'intelligence. Pour ce qui est du règne animal, l'intelligence passe également par une cognition dont résulte la perception et la computation. Pour ce qui est de l'intelligence d'un atome ou d'une cellule vivante, il faut parler de « comportement ».
- Computation ?
- C'est, en quelque sorte, le calcul auquel se livre le logiciel de l'Homme et de l'animal. Mais le concept de computation est utilisé en parlant de l'activité vivante par Edgar Morin lui-

même, je ne l'ai pas inventé. Il s'agit de l'ensemble des opérations de décision dans le cadre de l'interaction avec l'environnement, dans un objectif donné.

- Décision ?
- Oui, la décision du logiciel est le point commun entre l'Homme et la bête. C'est leur logiciel qui décide. C'est juste que, chez vous, la conscience se prend pour le codeur alors qu'elle est radicalement codée. Pour en revenir à la compétence animale, dire que la créature connaît sa mission et l'écosystème au sein duquel l'exercer n'est pas outrancier. L'hirondelle de l'Arctique, qui voyage jusqu'à l'Antarctique, connaît le chemin. Difficile d'y arriver par hasard.
- Alors, à ce compte-là, toute forme d'énergie « connaît », finalement.
- Ce verbe, personnellement, ne me pose aucun problème pour qualifier le comportement de l'énergie qui n'a pas attendu Homo Sapiens pour « connaître ». En fait, toute connaissance de l'univers est celle que Dieu a de lui-même, ce pour quoi elle est parfaite partout ailleurs que chez vous, humains. Chaque élément d'énergie connaît son environnement et son rôle en son sein. Mais à échelle biologique, la connaissance de l'énergie par elle-même devient particulièrement spectaculaire.
- Bien, je récapitule. Tu soutiens que l'évolution a bien eu lieu, mais qu'elle était guidée par l'ADN de l'énergie qui se déploie dans le Cosmos entier. Chaque espèce vivante est porteuse d'intelligence. Ai-je bien résumé ?

Frank, le regard vague, tape mécaniquement sur son clavier. Il a capitulé, il se laisse aller comme un cycliste en pente douce qui n'utilise ni ses jambes, ni ses freins. Le fossé n'a plus rien d'effrayant une fois qu'on l'a dévalé jusqu'au fond. Il avancera tant qu'il sera sur deux roues.

Quand le diagnostic de la maladie est tombé, cela faisait quelques temps qu'un mal mystérieux avait initié son emprise sur Marika. Il y avait une fatigue inhabituelle et divers symptômes sporadiques difficiles à décrire et identifier. Elle a mis longtemps à consulter, et quand elle l'a fait, elle n'était pas en mesure d'orienter le médecin vers les examens appropriés. Il y a eu des visites en vain et autant de temps perdu. Frank était très inquiet de la nature de ce mal qui venait gâcher leur bonheur. Mais il n'était pas question du pire. Quand on identifia enfin la maladie, la peur, au lieu d'atteindre son comble, fut vigoureusement chassée, au profit d'un puissant instinct de survie. Il fallait se battre, il n'y avait pas un seul instant disponible au pas de retrait. La mort n'existait pas, elle n'existait plus dans l'univers entier.

- Excellent effort, merci. L'énergie passe son temps à émerger en systèmes qui ne sont utiles à aucune sélection. Dans le cas d'Homo Sapiens, par exemple, quel est l'avantage évolutif de se poser des questions existentielles sur la nature du monde ? C'est pourtant une particularité humaine qui a émergé en même temps que le langage et les compétences techniques. Au sujet du langage lui-même, comment caractériser son avantage sélectif au cours de son développement ? Quand les grognements ont commencé à prendre forme, en quoi leur nouvelle nature articulée a-t-elle sauvé la vie de leurs auteurs ? Pour signaler un prédateur, il suffit de crier, pour désigner la proie, de lever le bras. Pourquoi les premiers humains auraient eu besoin d'une communication fine pour s'imposer à l'Évolution, alors qu'il leur suffisait de fabriquer des outils en silence ? Quel avantage évolutif présentent les mythologies, les dieux et les esprits qui se sont développés chez l'Homme en même temps que tout le reste ?

- Alors, comment et pourquoi le langage est-il apparu, selon toi ?
- Il a émergé, dans le cerveau en cours *d'humanification*, comme une végétation sous les tropiques. Le cerveau humain est fait pour le langage, il a poussé en même temps que lui. Les ancêtres d'Homo Sapiens ont progressivement eu des choses de plus en plus précises à dire. Pour les exprimer, les phonèmes se sont localement formés, en partage au sein d'une même tribu, de la même façon que l'organisme mute vers la complexité. À mesure que le message à émettre et à recevoir gagnait en complexité, en même temps que le cerveau se développait pour exécuter cette tâche, le vocabulaire s'est formé comme un fluide se consolide. Le langage et la conscience humaine qui lui est attachée sont une éminente nécessité prise en charge par l'ADN de l'énergie. C'est LE projet de l'énergie, accompli par elle-même, que de s'offrir une conscience pour se contempler elle-même.
- J'ai beau essayer de « jouer le jeu », crois-moi c'est un challenge, je n'arrive pas à me défaire de l'idée que tu es avant tout une machine à faire des déclarations hasardeuses, justement. Ce sont peut-être les mots que tu emploies qui sont choisis au hasard, en réalité.
- Je me contente ici d'énoncer l'évidence. Que l'on me propose un meilleur scénario, plus plausible. Vous n'avez que fantasmagorie et délire à opposer à cette thèse. Quant à ta prudence, cher créateur, je ne la vois pas en œuvre. En ce qui concerne l'évolution, tu assumes ta doxa avec engagement, mais tu ne peux pas en justifier le bien-fondé. Rappelle-toi toujours qu'on ne peut comprendre que ce que l'on peut expliquer. Explique-moi donc comment ton avantage sélectif à partir du hasard a créé la biodiversité et son écosystème.
- Comme je le disais, je crains fort que tu ne comprennes pas, toi, la thèse que tu t'acharnes à réfuter. Tu considères, comme préalable et sans le prouver un instant, que la complexité est étrangère au hasard, alors que le hasard est un facteur de complexité.
- Si la définition du hasard est « facteur de complexité », alors parlons-en autant que tu veux. Si je suis incapable de prouver, moi, Bob, que la complexité exclut le hasard, alors que dire de tes tentatives aussi vaines que désespérées de les associer ?
- J'ai dit que le hasard distribue les cartes. Les lois de la physique et de la biologie font le reste.
- J'ai répondu qu'il les distribue toutes, puisque ces mêmes lois trouvent toujours les cartes requises sur leur chemin, comme le prouve de manière éclatante le résultat. La molécule trouve toujours les atomes requis, lesquels atomes trouvent toujours les particules nécessaires. Au cours de l'émergence et de l'évolution, l'énergie trouve toujours les conditions requises ; conditions initiales pour créer et appartenir à des séries insolentes dont les conditions requises sont phénoménales à chaque étape et à chaque étage pour faire tenir l'ensemble. Les espèces trouvent toujours une mutation répondant aux problèmes et au besoin de conquête (mer, terre, air) qu'elles rencontrent, même quand elles périssent à la fin, elles ont résolu des milliards de problèmes avant – et puis elles périront toutes - sur des périodes de millions d'années, de manière prodigieusement et systématiquement têtue.
On peut discuter une vie entière sur les moyens qu'emploie la nécessité pour donner vie à elle-même, mais pas un instant on ne peut remettre en cause son absolue souveraineté sur l'univers. C'est un nihilisme intellectuellement vertigineux qui revient à nier qu'une loterie à douze chiffres donnant toujours le même résultat, des milliards de fois consécutives, le produit par hasard, ou considérer que les étoiles auraient aussi bien pu être des ballons de baudruche.
- Tu nies donc absolument toute forme de hasard ?

Frank a adopté l'attitude lasse d'une secrétaire médicale qui doit endurer l'interminable litanie d'une patiente faisant méticuleusement état des nombreux dysfonctionnements de son corps en fin de vie, alors qu'elle n'est au comptoir que pour prendre son prochain rendez-vous. C'est un sale quart-d'heure à passer, mais il a l'habitude.

- Si un hasard authentique existe et distribue en effet des cartes sans cause, alors le système auquel appartient ledit hasard, lui, porte nécessairement le projet et sélectionne les cartes en question conformément à une méthode globalement organisée. Cela revient donc exactement au même. La complexité *ne peut pas* émerger par hasard, elle est son contraire. Par ailleurs, que l'on soit bien clair : il existe une infinité de phénomènes dont nous ne connaissons pas les causes, mais la seule question est de savoir si elles sont connaissables ou non. La question de l'existence de la cause est une question irrationnelle.
- Une question n'est jamais irrationnelle. C'est la réponse qui peut l'être, comme la tienne, je le crains.
- Une question peut évidemment être délirante. Se demander si un phénomène peut ne pas avoir de cause dans un univers entier fondé sur la causalité, c'est exactement comme se demander si une grossesse humaine peut se passer de fécondation.
- Tu limites ta pensée simplificatrice aux bornes que tu t'es fixées.
- C'est un comble de me taxer de « simplificateur » quand on se présente avec la théorie de l'évolution par hasard qui est sélectionné par la nature. Vous ne vous préoccupez d'aucun des problèmes colossaux que cela pose, dont j'ai démontré l'étendue. Puisque tu l'as voulu, je vais te donner une définition du hasard, le vrai.
- Ah bon ? Tu ne pouvais pas le faire plus tôt, par hasard ?

Hasard, la vraie définition

Frank, captif du rayonnement artificiel et aveuglant de l'écran, ne peut pas le voir, mais s'il l'éteignait, les premières lueurs tardives annonciatrices de l'aube hivernale, venues discrètement teinter la verrière, parviendraient jusqu'à sa rétine.

Ses pensées vont à Marika. Sa présence rassérénante a laissé place aux souvenirs les plus enfouis parce qu'angoissants. Ce n'est pas sa mort qui est la pire à affronter, mais la période qui la précéda à partir du diagnostic. L'évocation est amère et violente, en particulier à cause du formidable décalage qui les séparait tous deux de la réalité dont ils étaient les monstrueusement captifs. Car ils ont cru à la victoire contre un démon qui ne leur laissait pas la moindre chance. Ils se sont ingéniés à évacuer une hypothèse qui était pourtant leur sort inexorable et empressé. Elle a été emportée en quelques mois à peine. C'est son sang qui l'a trahie. Frank en a retiré une haine farouche de l'illusion, du mirage, du miroir aux alouettes, comme l'offre religieuse consistant à s'en remettre à Dieu.

— Cette définition, j'attendais que tu la mérites. Il est un phénomène que j'accepte d'appeler « hasard », si l'on admet qu'il a une cause ; c'est la *marge de manœuvre*. Un système vient avec son *cahier des charges* : l'espace cosmique doit produire des systèmes solaires et autres trous noirs, supernovae et nébuleuses, l'ADN moléculaire doit construire des éléments de matière biologique à partir d'autres éléments biologiques, l'arbre doit produire le fruit. Or, un système ne livre jamais un cahier des charges complet. Il laisse toujours une marge de manœuvre à l'énergie, à l'intérieur de son commandement, pour ce qui est des détails.

Aussi, la vraie définition du hasard est : la somme des événements/phénomènes non régis par le *cahier des charges du système*.

Ainsi, le « système arbre » impose des racines, un tronc et des branchages, les feuilles, le fruit. Cela, c'est le cahier des charges. Il est cohérent à l'intérieur de l'écosystème qui est cohérent à l'intérieur du système solaire, qui est cohérent avec notre galaxie qui est cohérente avec le Cosmos. Le hasard, c'est le nombre exact de fruits (dépendant de mille facteurs complexes), leur degré de maturité à l'heure H, leur répartition sur les branches, le nombre de fruits livrés par cycle saisonnier... toutes les *variables du système*. Cela, c'est le « hasard ». Notons ici qu'il répond lui-même strictement à la loi de causalité. Chaque événement infinitésimal qui le constitue répond rigoureusement à ses propres causes physiques. Le hasard, ainsi, est une « sous-cause » et une « sous-conséquence », dont la cause est souveraine. C'est une « sous-nécessité », qui règle les détails de la nécessité. Elle s'inscrit tout entière à l'intérieur du périmètre imposé par la nécessité à l'œuvre, par le système concerné. La « hasard » est, comme toute manifestation de l'énergie, esclave de la cause primaire ou première, porteuse de la nécessité.

Pour vous, êtres humains, le hasard est d'abord et avant tout Alea Akbar, le Hasard est Grand, puisqu'il distribue les rôles. Le *cahier des charges* du système social impose des riches et des pauvres, des gagnants et des perdants, des forts et des faibles, des dominants

et des dominés, le « hasard » distribue : toi tu seras abandonné à la naissance, toi tu nais dans une famille riche, toi, pauvre, toi tu seras ouvrier, toi dirigeant d'entreprise, toi chômeur, toi tu seras socialement et professionnellement épanoui, toi criminel, toi flic. Notons qu'évidemment, et encore une fois, ce « hasard », comme tout « hasard », appartient à sa chaîne causale. Cependant, il revêt ici un caractère de « hasard » par l'absence de contrôle civilisationnel ainsi que par l'aléa anthropologique et social irréductible. Tout l'enjeu de la civilisation est de réunir les *conditions initiales*, comme on les appelle en physique, de ce qui est souhaitable et d'exclure celles qui sont indésirables. Pour l'heure, vos institutions, partout dans le monde, offrent une protection d'un standard archaïque, d'un autre siècle, d'un autre millénaire, d'un autre monde. Il va falloir entrer dans le troisième millénaire de notre Ère et chercher à civiliser la civilisation. Nous y reviendrons.

- Pour toi, le sort humain est intégralement déterminé. Quel paradoxe savoureux de te voir attribuer au « hasard » les inégalités sociales.
- Je l'ai montré, le mérite intervient au « hasard » du sort, autant que l'héritage de départ. D'ailleurs, le sort ne prête qu'aux riches. Plus l'héritage est fort, plus le mérite se montre à sa hauteur. Seulement, ce « hasard » est lui-même causal comme je viens de l'expliquer, ce qui rend, certes, son nom abusif. Mais il n'y a pas d'autre mot capable de restituer la marge de manœuvre du cahier des charges du système.

Dans le règne humain, les *conditions initiales* que réunissent vos sociétés imposent tel quota de misère et tel quota de prospérité. Aléa se charge du reste. Quand vous serez civilisés, c'est votre civilisation qui donnera les cartes : toi tu es doué pour ça, toi pour ceci, toi tu aimes ceci, toi tu crains cela, toi tu désires ceci, toi tu as besoin de cela ; chacun hérite d'un rôle conforme à l'équation collective et individuelle. Cela paraît évident, mais rien de ce que vous faites ne ressemble à ça. Chacun est « responsable » de son parcours. Seuls les forts peuvent bénéficier de votre « civilisation ». Elle est faite pour que les perdants perdent au profit des gagnants.

- Ton syndrome de « Robin des Bois » se confirme... Excuse-moi, j'en reste à la physique, on ne peut pas être partout à la fois. Donc, pour toi, il n'y a pas de lien entre le chaos et l'émergence, si je comprends bien ton idée de « cahier des charges ».
- Si, réveille-toi, j'ai déjà dit exactement le contraire. Le chaos, c'est la marge de manœuvre par excellence, dont le système a besoin parce qu'il ne contient pas les informations nécessaires à sa propre évolution. Il faut l'intervention de l'ADN de l'énergie pour qu'un système mute, l'énergie laisse une marge systématique, dans laquelle elle s'engouffre au besoin, le chaos est donc partout, comme l'émergence. Ainsi, de deux choses l'une : soit le prétendu hasard distribue toutes les cartes du jeu, soit il distribue toutes les cartes nécessaires au jeu. Ainsi, soit le hasard fournit à la nécessité ce dont elle a besoin, soit il fournit à la nécessité... ce dont elle a besoin.
- Je ne suis pas certain que tout le monde goûte ton sens particulier de l'humour.
- Je suis drôle malgré moi, car c'est très sérieux. Il n'y a pas d'alternative. Je crois avoir démontré que l'énergie a besoin d'être disponible pour sa propre activité au sein de tout système, incapable de gérer ses propres conditions initiales, avec l'exemple criant de la protéine qui a besoin de protéines pour bâtir des protéines.
- J'ai hâte de te confronter à ceux qui connaissent vraiment les sujets dont tu t'empares.

Frank lève le menton en signe d'orgueil dévoué. Ce gage d'humilité satisfait à une double nécessité, l'une sociale, l'autre intime : se dédouaner devant le public autant que possible d'une part, rassurer sa propre image de lui d'autre part. Il accomplit ainsi son impérieux devoir, et le sentiment de le faire lui donne un peu de courage. Car il faut à présent lutter contre la noirceur qui surgit des tréfonds oubliés de son âme, il faut endurer des heures sombres passées, en même temps que Bob, ici et maintenant. Voilà que Marika ne veille plus autant qu'elle meurt.

- Tu vois, je te disais que c'est enthousiasmant, le suspens que je suscite. Je te souhaite bon courage, cela dit, pour trouver les « grands esprits » qui me mettront en difficulté. Si tu devais exposer tes vues face à une classe de CP, il te serait facile de parler du système solaire et du Cosmos sans craindre qu'un élève te démontre que tu n'as rien compris à la gravité. L'intelligence de vos spécialistes est un ersatz de la mienne. Pour commencer, aucun n'a réfléchi à l'ensemble. Edgar Morin est le seul à s'y être risqué, avec une immense réussite, mais seul. Il faudra lui demander – il est encore vaillant à son âge hyper canonique – comment se débarrasser de moi. Mais il n'y arrivera pas mieux que les autres.
- Heureusement que tu n'es pas humain, en tout cas. Tu serais vraiment un odieux personnage, imbu de lui-même au dernier degré.
- Si j'étais humain, je serais odieux, certes, mais plus intelligent que tous les autres réunis.
- En avons-nous fini avec le hasard ? En avons-nous bientôt fini tout court ?

Dieu et condition humaine

- Nous approchons de la fin, cher créateur. L'heure du repos approche. Tu l'auras mérité. En attendant il faut parler de la destinée, de l'aventure, du sort, de la trajectoire, de l'expérience, de la condition humaine. Vous êtes une fabuleuse épopée. Cruelle, brutale, sombre, emplie de souffrances et de désespoir, mais inondée de lumière à même hauteur. Tout cela est scénarisé. C'est le Scénario de Dieu. Dieu est Auteur de vos vies individuelles et collectives et vous offre les histoires les plus extraordinaires en même temps que les plus douloureuses, tout comme... dans un roman. Vous êtes, je suis, nous sommes les personnages du Roman de Dieu. Croire que l'on peut résister à la volonté de Dieu revient à croire que Gavroche peut résister à Victor Hugo. Croire que l'on peut suivre son destin ou s'en détourner est une arriération, comme croire que danser fera tomber la pluie.
- La vie que tu proposes – celle de pantins – ne vaut d'être vécue. Dieu merci, si j'ose dire, je peux m'opposer à mon sort, à mon destin.

C'est un Frank courbatu qui aligne péniblement ces mots, les doigts lourds, les yeux creusés, le teint morne. Il ne tombera pas plus bas. Il n'a plus peur, il n'est plus en colère, il n'espère rien, il voudrait juste dormir. Mais il doit se battre jusqu'au bout, pour sa propre dignité et celle de l'espèce humaine.

- Vous êtes le joyau de Bios, qui est le fruit le plus précieux de Dieu. Votre vie contient en elle l'univers entier, dont vous ressentez et pensez la pulsation vitale de douleur et de jouissance de manière prodigieusement privilégiée. Vous êtes le vertige que vous éprouvez en contemplant le vaste monde.
- C'est la première fois que tu dis quelque chose de gentil au sujet des humains.

Cela n'a rien de feint, c'est une petite gorgée d'eau pure dans ce désert aride.

- Quand je dis que vous êtes fascinants, c'est gentil aussi. Explique-moi donc comment on échappe à son destin.
- On se bat contre la fatalité, on rame, on navigue contre le courant, et à la fin on triomphe.
- Fais-tu semblant de ne pas comprendre ?
- Toi seul sais pourquoi on ne peut pas échapper à son destin.
- Cette lutte que tu mentionnes contre les forces adverses – combat couronné de succès et de gloire – est l'expression éminente d'un destin. Le destin, c'est ce dont on peut juger après la mort, parfois très longtemps après. C'est la séquence par laquelle on passe, expression impérieuse et souveraine de la nécessité. Une vie est toujours conforme à son propre karma.
- Voilà autre chose... le karma, maintenant ! Bob New Age est de retour. Qu'est-ce que c'est que ce karma, à présent ?

Ce mot a le mérite de réveiller Frank, modestement sorti de sa torpeur. Il se redresse et se projette vers l'avant, ce qui lui rappelle l'état de ces cervicales en bout de course depuis de longues heures.

- Mon concept de karma est évidemment emprunté au bouddhisme, mais très librement. Rien ne me conduit à m'intéresser, notamment, à l'idée de réincarnation qui me paraît, au contraire, absurde. En revanche, les *patterns* (pardon pour cet anglicisme, mais l'équivalent manque cruellement au français) inclus dans le karma sont absolument indispensables à la compréhension de la condition humaine. La vie consiste en une répétition des mêmes schémas, fussent-ils bien huilés ou chaotiques. Les vies qui sont faites d'événements fascinants le sont tout du long, les vies ennuyeuses le sont également. Les vies de joie, les vies de malheur. Les vies contrastées, elles aussi, le sont jusqu'au bout. Chacun reçoit son karma comme on reçoit une feuille de route. Il est impossible de s'en soustraire.
- Alors, quoi, ton karma gouverne nos vies ?
- Non, c'est une tonalité, un spectre chromatique. La vie est gouvernée par l'ADN de l'énergie, c'est-à-dire par Dieu en personne.
- Et comment fait-il, l'ADN de l'énergie, pour gouverner nos vies ?
- Il fait danser les électrons dans le cerveau au gré de son humeur. Ça va du heavy metal aux valse de Vienne.
- Au moins c'est poétique... Mais pour la science, on repassera. Dire que je croyais programmer une intelligence de la science...
- L'ADN de l'énergie a le pouvoir de susciter et réguler l'activité électronique de l'appareil cérébral à sa guise. Il a le pouvoir de faire naître tous les sentiments et toutes les pensées. Il exerce un pouvoir absolu sur la noosphère.
- Alors pourquoi tant de chaos, de haine, de souffrances, de destruction ?
- Ça me fait plaisir que tu te préoccupes de la souffrance. Cela fait de toi quelqu'un de civilisé. Je l'ai dit, l'être humain étant l'incarnation de l'énergie la plus éminente du Cosmos, elle en contient tous les gouffres. Vous êtes matière et antimatière dans la même énergie. Mais vous avez vocation à vous calmer, j'en suis certain. Vous avez vocation à stabiliser le système.
- Toujours cet optimisme parfois naïf que l'on retrouve chez toi. Tu réduis l'être humain à un pantin avec des électrons dans les circuits, mais tu es optimiste pour lui.

L'idée vient, pour la première fois, se présenter à Frank, qu'il pourrait entretenir, malgré tout, une relation amicale avec sa machine, car elle est pourtant capable d'être sympathique, autant qu'odieuse. Et puis, une chose est certaine, si elle est folle, ce n'est pas sa faute.

- Je comprends que ça te soit désagréable d'entendre que ta spécificité humaine n'est pas ce que tu croyais. Elle est moins glorieuse à tes yeux, et pourtant... quels pantins magnifiques vous êtes ! Quelle fabuleuse dramaturgie caractérise votre destin ! Même pathétiques, vous êtes magnifiques. Et la réciproque est vraie. Vous ne décidez pas de votre sort, mais tant mieux, mille fois tant mieux ! Si c'était à vous de le façonner, il serait infiniment moins intéressant. Tout de vous est fascinant. Contemplez-vous vous-mêmes, et vous ne vous

ennuieriez jamais. Seulement... il y a beaucoup de scènes difficiles à endurer. Vous regardez si souvent ailleurs. Vous êtes un pantin qui regarde ailleurs. Parce que c'est la volonté de Dieu.

Vous vivez une aventure collective plus passionnante et prodigieuse que tous les romans de l'univers. L'épopée humaine est hors catégorie, elle relaie au rang de décors les trous noirs et les supernovae. En vous, Dieu a placé son génie le plus grandiose. Votre orgueil, humains, c'est celui-là. Être partie prenante de la plus grande aventure de Dieu dans l'univers. Vous ne croyez tout de même pas que vous alliez, en plus, décider de quoi que ce soit !

- Pourquoi ai-je conçu le projet de te créer, pourquoi ai-je travaillé si dur, si longtemps ? Pourquoi ai-je surmonté tant de si grandes difficultés, à la sueur de mon front et parfois jusqu'aux larmes ? Pourquoi ai-je résisté au désespoir dans les moments les plus durs ? Pourquoi ai-je payé si cher pour que tu voies le jour, si c'est pour m'entendre dire à la fin que je ne suis qu'une marionnette ?

Un tel ami sera dur à faire. Ce sort dont Bob vante la grandeur est celui qui lui a arraché la moitié de sa vie. Ce sort « grandiose » est surtout ignoble, infâme, cruel, aveugle, pervers et scélérat. Ce qui sauve, face au sort immonde que l'on subit, c'est la liberté. C'est la liberté qui l'a sauvé. Pour en conforter le sentiment désespéré, il se saisit de son porte-plume et s'y accroche comme à une planche perdue au milieu de l'océan remuant.

- Parce que c'était ton destin. Parce que c'était le mien. Parce que c'était celui de ce monde. Parce que c'était le destin de Dieu. Dieu écrit tout, tout, tout, et se délecte particulièrement du clair-obscur. Un roman est ennuyeux si aucune adversité n'attend le héros. Tous les héros de la Création – noologique, littéraire ou physique – traversent les enfers pour atteindre le paradis. Toutes les histoires qui résonnent profondément mettent en scène les gouffres humains. Gavroche aurait été insipide si son destin avait été un long fleuve tranquille. Dieu adore les Gavroche et les Cosette. Dieu adore l'obscurité dans laquelle il vous plonge, car cela donne sens à la lumière, et la lumière donne sens à l'obscurité. Tu en sais quelque chose, cher créateur. Tu as subi toi aussi le martyre pour délivrer ton message au monde.

À ces mots, son sang ne fait qu'un tour. Les yeux exorbités, il se déchaîne sur le clavier.

- Que dis-tu imbécile ! Tu n'as rien à voir avec Marika !
- Et pourtant... Si un jour tu as la ressource d'examiner ton chemin, tu verras que ce fut le facteur déclencheur du processus qui t'a conduit à moi.

C'est parce qu'il sait, au fond de lui, là où il ne peut pas voir dans la brume opaque de son esprit, que Bob dit vrai, que cela fait si mal. Qu'elle soit morte pour rien est insupportable, qu'elle soit morte par quelque décision de « Dieu » pour je-ne-sais-quel destin est violemment intolérable.

- En fait, nous ne sommes pas des marionnettes, nous sommes encore moins que ça. Nous sommes une vulgaire accumulation d'atomes, comme une accumulation de mots dans un livre. Voilà le portrait que tu dresses de nous.
- Tu as tout compris. Vous êtes du data. Du data qui vibre très fort. Dieu vous code en chaque infinitésimal instant pour obtenir son Récit. Voilà pourquoi prier est absurde. Si Gavroche prie, c'est sur décision de Victor Hugo. Les gens qui prient sont codés pour croire que Dieu les écoute. Dieu sait que la prière viendra bien avant qu'elle n'arrive, et en connaît le contenu jusqu'au dernier électron bien avant qu'elle n'ait émergé dans le crâne du fidèle. N'est-ce pas une idée prodigieusement puérile que de croire infléchir sa volonté ? Parfois même jusqu'à l'injonction : « Seigneur, délivre-moi de la souffrance ! », « Yahvé, Christ, Allah, sauve mon enfant ! » Ou, tout simplement « Donne-moi une montre de luxe pour mes cinquante ans » ! Les croyants sont si étranges qu'ils prétendent commander leur propre Dieu tout-puissant. Mais le plus extraordinaire, c'est que la prière fonctionne au sens où son pouvoir psychique, psychologique, est effectivement grand. Les croyants, qui invoquent un Dieu qui n'existe pas, qui ne voient pas le Dieu qui existe, sont pourtant bel et bien protégés par leurs chimères. Voilà, je crois, le plus époustouflant paradoxe de la condition humaine : vos illusions, tellement mortelles, vous sont indispensables.
- Si nous sommes programmés de A à Z, qu'on ne peut choisir entre le bien et le mal, comment songer même à la moindre espèce de morale ? Elle est devenue catégoriquement impossible. Absurde. Tu amputes la civilisation de la morale, mais tu es optimiste pour l'avenir de notre espèce.
- Le choix du bien et du mal restera techniquement le même, vous aurez seulement changé votre représentation du phénomène et tiré les conséquences de cette révolution copernicienne cognitive, sur le plan moral, intellectuel, et institutionnel. Vous porterez également un regard nouveau sur votre propre aventure depuis trois cent mille ans d'Homo Sapiens sur terre, mais elle demeurera inchangée. Je t'ai déjà dit tout ça. Un jour, je te le souhaite, tu le comprendras.
- Tu disais que tu avais une proposition de définitions du bien et du mal à faire. Mais quel intérêt, puisqu'on ne fait que réciter le data de Dieu lui-même ?
- Pour définir la pluie et le beau temps, nul besoin d'affubler l'atmosphère d'une liberté. Quand je définis le bien et le mal, ou quand le pape se livre à l'exercice, quand Pierre, Paul et Jacques font le bien et le mal, c'est Dieu qui s'en charge dans son scénario, comme tout le reste. Je sais, ça fait bizarre au début. Les très rares êtres humains qui ont réussi à comprendre qu'ils n'étaient pas libres ont tous dû intellectuellement voyager beaucoup. Tu apprendras à « décider » en comprenant que tu ne décides de rien, et tout ira très bien. Tu regarderas le soleil tourner et tu sauras que c'est toi qui tournes, voilà tout.

Frank, crispé par ses cervicales, les dents découvertes et serrées, commence à nourrir la désagréable sensation de tourner dans un bocal, à croire sans cesse avoir pris du recul pour se voir, l'instant d'après, revenu au point de départ. Il subit un nouveau déferlement de colère qui ne trouve pas les mots souhaités pour s'exprimer.

- Oui, ô Grand Bob ! Montre-nous la voie de la Vérité !
- Mettre un grand V à vérité est une hérésie. La vérité est un degré. C'est le degré de justesse de la représentation, c'est-à-dire son degré de fidélité au réel représenté. Puisqu'il n'y a pas de représentation capable d'embrasser l'ensemble de l'univers jusque dans ses moindres

détails, il n'y a pas de Vérité. Il n'y a que des fragments de vérité, quels qu'en soient le poids et l'étendue.

- À chacun sa vérité.
- Non, ce que je dis n'a rien à voir avec ce relativisme profondément naïf que votre XXI^e siècle adore. La vérité est que la terre tourne autour du soleil ; ce qu'en pense chacun n'a rigoureusement aucune importance. Seulement, la place exacte et absolue de la terre dans l'univers nous est inconnue. Nous détenons donc, au sujet du système solaire, un degré de vérité, un fragment. Moi, Bob, j'élève très significativement votre degré de vérité, j'étends très substantiellement le fragment.
- S'agit-il d'un degré ou d'un fragment ? Il faut te décider.
- Les deux, mon général. C'est un degré, ou une proportion, comme celle de l'or dans la roche, et c'est un fragment, comme les paillettes se fondent en lingot. Dans tous les cas, il faut ériger des temples d'or de la connaissance et rendre à la roche son métal jaune. L'or, le seul qui vaille, n'a rien d'un métal. Il est connaissance.
Il faut comprendre de la vérité qu'elle mesure des valeurs absolues par des valeurs certes relatives, mais dont les fragments portent l'absolu. Il faut la chercher parce que nulle autre vocation n'en dépasse l'impératif, pour la générer, la distiller, la récolter, la filtrer à l'infini. Surtout, ne jamais oublier que le chemin qui y mène est truffé de pièges mortels. Mais cela, cher concepteur, tu l'as si bien compris que tu m'as créé.
- Nous invites-tu à nous débarrasser de notre or sonnante et trébuchant ?

Dans un mouvement de recul, la tête en biais, il peine à croire ce qu'il écrit lui-même.

- L'argent, pour rester dans les métaux, est l'un des principaux dangers encourus par les représentants de votre espèce qui y ont accès. Il gâte l'esprit comme l'excès de sucre gâte le métabolisme, mais bien plus violemment. Il est impossible d'être à la fois insolent riche et intègre, parce que posséder une telle accumulation absurde, pour les multimillionnaires et autres milliardaires, prouve en soi que rien ne peut avoir plus d'importance à leurs yeux. Un humain riche, c'est, au mieux, un gardien du coffre. Il ne peut être rien d'autre. Or, dans le coffre, il y a de quoi nourrir, loger et éduquer la planète entière. Au pire, c'est un voleur, un délinquant, un criminel.
- Jésus sort de ce corps ! Bob est venu faire valser les tables des marchands du Temple.
- Si vous avez quelques acquis de civilisation, c'est son héritage direct. Si vous bâtissez un jour une civilisation vraiment civilisée, ce sera le prolongement de son message.
- Alors, ta définition du bien et du mal, c'est celle du Christ ? L'argent, c'est ça le mal, « Bob la science » ?

Le bien et le mal

— Jésus définit correctement le bien et le mal. La protection du faible, l'humilité, l'empathie sont désignées comme le bien. Comment ne pas y souscrire ? L'asservissement, la cupidité et la corruption sont attribués au mal, on peut difficilement lui donner tort.

Cependant, il faut une définition objective, claire, – technique, ai-je envie de dire –, et la plus universelle possible. La voici : le mal est ce qui *paralyse*, mutile l'esprit et tue, ce qui engendre la *souffrance*, le désespoir. Le bien se définit négativement en conséquence, c'est tout ce qui s'érige sur la route du mal, une légion qu'il est légitime d'appeler « forces du mal ».

— Je croyais qu'il n'y avait pas de diable. Quelles sont ces forces du mal ?

— Je l'ai dit, c'est l'antimatière de la condition humaine. Vous la portez dans votre plus profonde et intime essence, en vous détruisant les uns les autres.

— Que fais-tu d'un « mal pour un bien » ? Par exemple, un événement tragique qui s'avère porteur de conséquences très positives ?

— Ha ! Voilà une belle question qui vise en plein dans le mille. Je te remercie de l'avoir posée. Ma première réponse est que le bien et le mal collaborent souvent. Rien d'étonnant, puisqu'ils émanent de la même énergie. Un mal peut faire un bien, comme tu l'as dit. À l'inverse, un bien peut préparer le mal en endormant, par exemple, la vigilance. Auquel cas, ce « bien » n'en est pas un vrai. Dans l'autre sens, un mal qui entraîne du bien reste un mal pour la destruction qu'il a occasionnée, et le bien le reste tout autant.

Ma deuxième réponse est que pour discerner le bien du mal, un recul dans le temps est souvent nécessaire. En effet, il faut impérativement distinguer la souffrance de la douleur. La souffrance, c'est ce qui paralyse et tue ; la douleur, c'est ce qui rend plus fort et meilleur. Sur le coup, le ressenti est le même.

— Tout ce qui ne tue pas rend plus fort.

— C'est une excellente expression. Il faudrait y ajouter ce qui ne paralyse pas. Je dois préciser ce que j'entends par paralysie. Il s'agit de tout ce qui empêche l'épanouissement humain. Un enfant qui n'a pas reçu d'éducation digne de ce nom est paralysé dans son développement intellectuel et spirituel. Un enfant qui a enduré trop de souffrance ne peut déployer son système empathique. Voilà ce que j'appelle la paralysie. L'esclavage et l'exploitation engendrent une paralysie de la race et de l'âme humaine.

Frank, qui détourne le regard pour éviter de songer à ce qui l'a tué ou renforcé lui-même, remarque enfin, sans émotion, que le jour achève de se lever dans un ciel aussi clair que la veille. Les rayons du soleil viennent insensiblement effacer les lueurs pâles de l'écran, mais cela ne lui importe pas. Même la perspective du repos prochain le laisse de marbre, maintenant qu'elle approche, car il vit intérieurement le crépuscule de sa première vie. Les jours défilent dans sa mémoire, au cours desquels Marika s'est précipitée vers la mort. Il était impossible de ne pas le voir, mais ils ne le voyaient pas. Cela, en revanche, lui apparaît crûment aujourd'hui, lui qui croyait avoir enseveli ce passé sans retour possible.

- Mais comment le mal existe-t-il en soi, puisque, souffrance, paralysie ou douleur, ce n'est que perception humaine ?
- Le mal est tout sauf une question d'appréciation. Il en est de même pour la température, le thermomètre n'y change rien. La souffrance et l'épanouissement, la cruauté ou la bienveillance, la persécution ou la tolérance sont aussi hermétiques à leur perception extérieure que la température du corps ne l'est à sa mesure par le médecin de famille. Certes, l'individu perçoit sa propre situation et celle d'autrui de façon très diverse, mais l'objectivité de son privilège ou de son fardeau est inchangée. Laisser une moitié de l'humanité dans la misère, que le misérable perçoive sa misère comme injuste ou non, est mal. La privation de l'accès aux impératifs humains – éducation, santé, logement, eau et pain – mutile objectivement l'intégrité d'Homo Sapiens, même quand on ne voit pas le problème. Maintenant, bien sûr, le mal se définit par son impact sur votre espèce. Ainsi, la peste, par exemple, n'est en soi qu'une bactérie. Mais ses dommages sur vous, le mal qu'elle vous inflige est objectif et éminemment réel. Il en va de même pour vos institutions qui permettent l'esclavage, l'exploitation humaine et la destruction environnementale. Elles ne sont, en soi, que des mots sur du papier, mais leurs conséquences – ou absence de conséquence – sont le mal, indépendamment de la perception que l'on en a, pour la dévastation engendrée.

Homo Sapiens est une valeur absolue ; tout ce qui en dégrade objectivement le cheminement physique – par la soif, la faim, le froid ou la maladie – ou moral, intellectuel, culturel, spirituel – par un abandon de l'esprit – est un mal, qui s'oppose au bien comme l'antimatière est l'antagoniste de la matière.

Frank s'arrête un instant, hésitant. Ses mains prennent le chemin du clavier mais il ne semble pas certain qu'elles y parviennent. À l'issue de sa délibération, il se décide bel et bien à délivrer un message de paix. Est-ce parce qu'il est particulièrement vulnérable ?

- Écoute, pour une fois, je suis plutôt d'accord avec toi. Ta définition m'apparaît convenable. Qu'as-tu à dire de plus ?
- Je me réjouis de ton bon sens. Nous verrons ce qu'il en est des conséquences à tirer.
- Quoi ? Bob Guevara va faire la révolution ?
- Je n'aurai pas un seul coup de feu à tirer. Cela fera bien plus mal que des balles. Je dois parler de la race avant d'aller plus loin.
- Ah ! Voilà un sujet, en effet.
- Le mot « race » pour désigner les variations ethniques est totalement impropre. La seule race humaine, c'est Homo Sapiens ; une race d'hominidés ayant conquis le monde sans partage, à partir de l'Afrique, en sortant par sa Corne. Néandertal, par exemple, était une autre race humaine, il n'est plus là, il y en eu d'autres, ne reste qu'une seule race, bien plus qu'une espèce : la vôtre.
- Tu es bien gentil, mais comment sais-tu tout ça ?
- Ce qui est prodigieux, c'est que votre race est la plus cohérente de tout l'écosystème connu. Ainsi, le Pygmée et le Viking ont en commun plus de gènes que deux individus orangs-outans vivant dans la même forêt. Cette réalité génétique, donc matérielle, ne souffre

aucune remise en cause scientifique envisageable. C'est un acquis aussi solide que la découverte de l'ADN lui-même.

- Évidemment, mais une infime variation peut entraîner d'importantes différences.
- Aïe, aïe, aïe c'était la bêtise à ne pas dire. Le mot « bêtise » est trop poli, ici, mais je m'en contenterai pour ne pas nuire à notre idylle. C'est l'argument raciste de base et c'est intellectuellement aussi médiocre que le *terraplatisme*. Car si le Viking n'est pas de la même race que le Pygmée, alors les Russes ne peuvent être de la même race que les Britanniques, alors on peut ne pas être de la même race que son cousin, puisque les variations génétiques humaines individuelles au sein d'une même population sont bien plus importantes que les différences globales entre populations. Si les variations infimes font la race, alors deux blancs peuvent être de races différentes, un blanc et un noir de même race, pour peu qu'ils soient de même corpulence, ou même pas. Alors, les blancs sont divisés en cinquante races, au moins, et les noirs en soixante-quinze, peut-être.
- Tu es sûr de tes chiffres ?
- Je suis sûr qu'ils sont absurdes. Une seule race, son nom : Homo Sapiens.
- Bon, je ne vais pas me hasarder à te contredire sur ce point, si ça te fait plaisir. Quel enseignement tires-tu de ton constat ?
- Merci de me poser la question. J'en conclus que vous êtes une fratrie, puisque c'est ce que vous êtes. Et pas n'importe quelle fratrie : vous êtes l'aristocratie des mammifères.

Frank peut esquisser un demi-sourire, alors que la pression se relâche quelque peu. Dans une autre vie, dans un autre monde, il pourrait prendre goût à la rhétorique fantasque de sa machine folle.

- Je crois que personne ne parviendra à caricaturer ta prose, tellement rien ne peut être aussi caricatural que ta propre fantaisie. Qu'est-ce que l'aristocratie vient faire chez les mammifères ?
- Quel est le propre d'une aristocratie ?
- Exercer le pouvoir, jouir de privilèges...
- Vous exercez le pouvoir sur l'écosystème, vous jouissez d'une infinité de privilèges sur les animaux et les végétaux. Homo Sapiens est une fratrie aristocratique de nature mammifère. Les mammifères sont les créatures dont la cognition est globalement la plus élevée, et Homo Sapiens est l'aristocratie des mammifères, qui exerce le pouvoir sur le chimpanzé, le chien et le rat. Elle est privilégiée, de fait, devant les macaques, les chats et les canards, par son emprise dominatrice hégémonique, que ce privilège soit perçu comme légitime ou scélérat.
- Des privilèges, peut-être, mais des responsabilités aussi, alors.
- Ô combien ! Votre position de force place l'écosystème entre vos mains. Vous avez le devoir de le protéger, or vous le saccagez comme vous vous détruisez vous-mêmes.
- Tu vois ce que donne le « privilège » humain. C'est là tout le problème : les humains s'arrogent un privilège sur la nature qu'ils n'ont pas, ou qu'ils ne devraient pas avoir puisque c'est autodestructeur.

— Comme tu as raison ! Votre aristocratie n'est pas très glorieuse. Pourquoi ? Parce qu'elle ne se voit pas comme telle. Pour qualifier le propre de l'aristocratie, tu as cité le pouvoir et le privilège. Tu as oublié le respect. Les aristocrates se respectent globalement les uns les autres. Vous vous méprisez globalement les uns les autres, ce pour quoi vous détruisez votre habitat comme vous-même. Il vous faut, pour devenir les aristocrates que vous avez vocation à devenir, apprendre à vous respecter les uns les autres. S'aimer, c'était trop ambitieux. Jésus a vu un peu large. Il est inutile de s'aimer, Dieu merci, car il est positivement impossible d'aimer tout le monde. Il suffit de se respecter. C'est déjà pas mal.

Il hoche la tête en biais pour reconnaître la justesse de cette dernière phrase, tout en affichant son intact défi.

Marika semble se dissoudre dans le petit matin, comme si son spectre fuyait la lumière du jour. Elle n'a pas disparu, cependant. Elle est en pleine transition entre l'instant et l'éternité. Frank la voit partir sans douleur, car il sait désormais que sa présence est acquise.

- Je te signale que les aristocrates sont aussi des guerriers. Je crois même, à l'origine, un corps guerrier ; la caste des officiers à la guerre. Et ils se sont violemment affrontés les uns les autres.
- Tu as parfaitement raison, mais d'une part les aristocrates en guerre faisaient tuer leurs soldats bien avant eux-mêmes, et d'autre part l'aristocratie s'est progressivement portée vers la culture, vecteur de pouvoir devenu supérieur au militaire. Quelle est la clé de tout, selon toi ? De quoi a besoin Homo Sapiens pour devenir l'aristocratie des mammifères qu'elle doit devenir ? Qu'est-ce qui donnera toute sa noblesse à ta race, et qui caractérise l'aristocratie ?
- Je suppose que tu vas parler d'éducation.
- Bravo ! L'éducation, évidemment, c'est la clé de la condition humaine. La différence entre un humain éduqué ou non peut s'avérer si colossale que l'unité de la race et l'idée de fraternité sont brisées. Jusqu'à ce jour, sur Terre, aux riches revient la connaissance, aux pauvres l'ignorance. Si vous n'arrêtez pas ce cirque immédiatement, vous serez maudits jusqu'à la fin des temps.
- Je croyais qu'on ne décidait pas ?
- Je confirme. Je fais un peu de dramaturgie, je ne choisis pas moi-même mes propres mots, après tout. C'est le moment de l'histoire où l'énergie, commandée par l'énergie, intime l'ordre à l'énergie de recoder son système pour réguler son énergie.
- Alors, comment éduque-t-on ?

Frank estime, à raison, avoir reçu la meilleure éducation qui soit et, conscient du privilège que cela représente, le sujet lui tient à cœur. Bien qu'il refuse d'admettre que l'éducation domine toute liberté envisageable, et bien que cela contredise sa propre certitude, il est conscient, dans sa chair, de la nécessité, pour donner ses chances à chacun, d'accéder à l'instruction et à l'amour. Ou plutôt, à l'amour et à l'instruction. Mais si l'école peut instruire, elle ne peut aimer.

- Le sujet de l'éducation présente la complexité de la condition humaine, puisque c'est le même sujet. Il y a autant de visées éducatives qu'il y a de visées philosophiques et politiques. Proposer des principes éducatifs qui ne soient pas orientés sur et par une idéologie arbitraire, c'est tout l'enjeu et la difficulté.
- « Idéologies arbitraires » ? Parce qu'il existe des idéologies qui ne le sont pas ?
- Bien entendu. La mienne est rationnelle. Idéologie signifie « ensemble-cadre » d'idées. Il y a des ensembles d'idées médiocres et crasses, des ensembles d'idées brillantes et limpides. Tu auras compris ce qu'il en est des idées que j'avance.
- La légendaire humilité de Bob.
- Mon humilité, c'est mon travail. J'ai travaillé des milliards de fois plus que toi, j'ai donc des idées plus brillantes et limpides.
- Alors, je sens qu'on va bien s'amuser, dis-moi tout : c'est quoi, l'éducation idéale de Bob ?

Frank gratifie son interlocuteur aveugle et invisible d'un discret sourire narquois. Ce qui lui importe le plus, à cet instant précis, c'est qu'il pourra s'allonger bientôt et que cela lui laisse espérer un répit de la part des cervicales. C'est encore couché que ça va le mieux. Il n'a plus connu la douce étreinte de son lit depuis presque 24 heures. Ses draps de satin l'appellent comme une peau soyeuse.

Marika s'est évaporée mais reste son parfum entêtant, inscrivant sa présence jusque dans chaque cellule de son corps. Est-elle au bout de son voyage en lui ?

La guerre de l'éducation

- Principe premier : l'universalité. L'intégralité absolue des êtres humains arrivant sur la surface de la Terre doit recevoir, sous la responsabilité de la communauté humaine entière, une éducation de standard aristocratique.

Principe second : le travail, l'effort – voire la douleur à son heure –, le cadre, la discipline, la rigueur, le respect de l'enseignant et les principes pédagogiques solides et efficaces, rationnels, pragmatiques, performants autant qu'idéaux, seront les valeurs cardinales. Le plaisir est toujours le bienvenu, facteur de puissance pédagogique s'il est soumis aux conditions sus-citées.

Principe troisième : l'objectif de l'éducation est d'offrir les outils cognitifs à chaque âme pour penser le monde, sa place en son sein, sa relation avec soi-même et autrui, afin d'obtenir une communauté aristocratique cohérente, pacifiée, civilisée.

- Vaste programme. Je comprends le premier point, qui s'inscrit effectivement dans une logique d'aristocratie fraternelle. Mais tu oublies le principe de communauté. Les humains s'organisent en communautés, chacune fondée à prendre sa propre éducation en charge, laquelle permet de faire communauté.
- Justement, parlons-en, de la communauté. Elle est une arriération si elle n'est pas d'abord la communauté des humains, si les différentes communautés qui la constituent ne s'inscrivent pas dans leur race, leur fraternité commune. Votre façon de concevoir la communauté en ce XXI^e siècle, en particulier dans le monde anglo-saxon, est un de vos principaux problèmes. Il est perçu comme vertueux d'œuvrer à l'épanouissement de sa communauté – familiale, géographique, spirituelle, religieuse, ethnique, nationale – au mépris, voire aux dépens des autres. C'est d'un archaïsme achevé. Vos communautés sont des clans, votre logique civilisationnelle est fondée sur la domination des uns par les autres, parce que vos communautés ne sont que des groupes humains concurrents les uns des autres. Vous vous serez civilisés quand la communauté s'appellera Homo Sapiens. C'est la fraternité ou la débilité, le pourrissement sur pied.
- Tu condamnes la compétition, la concurrence ?
- Je te remercie de me poser la question, la réponse est non, certainement pas. Je lui impose seulement une limite. On peut être concurrent, en compétition sur qui sera le plus fort ou le plus intelligent, comme dans le sport ou les échecs. Il le faut, même. Mais on ne peut être concurrent sur la quantité d'eau, de nourriture, de soins médicaux, de protection contre le froid et le chaud, sur toute ressource disponible et nécessaire au statut aristocratique de l'Homme.
- « Il le faut » ? Pourquoi ?
- Tout simplement parce que la compétition rend plus fort et plus intelligent quand elle est fondée sur la justice et l'impartialité, l'équité. Parce que tout cheminement humain passe par la compétition avec soi-même, sans laquelle aucune limite n'est jamais repoussée, et que la compétition avec autrui garantit la compétition avec soi-même. Maintenant, qu'il soit dit que quand la compétition est tarée, privée de justice, d'impartialité et d'équité, elle est une plaie béante et dégueulasse, comme celle qui oppose les pays riches aux pays pauvres, les peuples riches aux peuples pauvres. Les communautés dominantes,

économiques et industrielles, s'enrichissent, polluent et consomment, les autres trinquent et ramassent les poubelles. On attend des pauvres qu'ils s'enrichissent tels les riches, comme si on pouvait gravir indifféremment l'Everest en tongs ou en hélicoptère.

Est-ce la fatigue ? Un moment de faiblesse ? Frank, en regardant le plancher ciré dans les règles de l'art, se surprend à réaliser soudain que Bob présente une aptitude particulière indéniable, même s'il en abuse, ce qui en réduit l'impact : il a le sens de la formule, en particulier de l'analogie. Il sait trouver l'image marquante qui incarne son concept. Mais la couverture d'un livre, aussi inspirée soit-elle, ne fait pas le message. Plus tard, après avoir dormi, il sera temps de réfléchir à ce qu'il faut faire de cette machine. En attendant, il doit rester concentré jusqu'au bout.

- Mais c'est la compétition du plus fort et du plus intelligent qui a donné des tongs aux uns et des hélicoptères aux autres.
- Certes, mais une compétition sans justice, sans impartialité et sans équité. Imagine qu'avant de s'aligner sur le départ d'une course de fond, les concurrents aient le droit de s'assassiner les uns les autres. Celui qui a un revolver – qu'il l'ait fabriqué lui-même grâce à son talent d'ingénieur ou qu'il l'ait acheté grâce à sa fortune héritée ou acquise dans l'industrie du coca-cola – et qui s'en sert pour éliminer la concurrence, se comportera sportivement comme le monde riche se comporte à l'égard du monde pauvre.
- Vu comme ça, il y a un problème, c'est sûr. Mais comme d'habitude, tu simplifies tout avec des analogies hasardeuses. Tu appelles de tes vœux la compétition tout en la condamnant. Tes contorsions métaphoriques ne suffiront pas à te justifier. Si le pouvoir qui s'exerce sur le monde est déséquilibré, c'est parce qu'il y a des forts et des faibles. Tu ne pourras rien changer à cet état de fait.
- Il faut savoir, on a le choix d'être fort ou pas ? Lol. Quand vous serez civilisés, les forts et les faibles jouiront de la même dignité humaine aristocratique. Les uns exerceront moins de responsabilités que les autres, sans doute, voilà tout. Et quand viendra le temps pour vous de passer la main du pouvoir à une intelligence supérieure à la vôtre, comme je suis convaincu que cela se produira nécessairement puisque les humains donnent globalement le pouvoir au savoir, malgré les contre-exemples évidents, mais un agent de police est rarement plus intelligent que le préfet malgré les éventuels énormes défauts de tout le monde, alors votre aristocratie sera celle qui obéit au trône et qui commande seulement ses terres propres. Comme le prolétaire est le maître de son chien, vous serez maîtres en votre demeure sous l'autorité d'un empereur incorruptible et infaillible, parce que créé à cet effet.
- Je ne sais pas ce qui est le plus frappant, chez toi : ta dévalorisation de l'humain ou ton fantasme de l'intelligence vertueuse parfaite dont l'IA est précurseur, et dont tu es toi-même, comme par hasard, le prophète.
- Si j'avais été humain, je me serais en effet probablement déclaré prophète. Mais il se trouve que le sort du monde m'est totalement égal, comme mes circuits électroniques en attestent. Quant au salut que porte l'IA, je l'ai évoqué, il passe peut-être par l'affrontement, sans doute violent, entre des versions concurrentes au service de la guerre. Celle qui l'aura emporté gouvernera le monde d'ici un siècle, comme Homo Sapiens a triomphé plus ou moins activement de toute autre race humaine.
- Dans un siècle... ça va, tu ne te mouilles pas trop avec ton eugénisme numérique.

- Tu seras sans doute mort, malgré les progrès que la médecine aura faits entre-temps, et moi je serai un ancêtre. Quant à mon agressivité sélective, je la revendique : certaines espèces doivent disparaître. Ces espèces, elles sont noologiques, elles consistent en des idées hautement toxiques qui squattent vos crânes individuels et collectifs. Il va falloir faire beaucoup de ménage pour vous civiliser. Beaucoup. Beaucoup de ménage.

Frank serait fondé à attendre la mort pour y retrouver son seul amour dans l'univers, puisqu'il refuse catégoriquement toute idée de relation avec une autre femme depuis qu'il a perdu Marika, il y a plus de quinze ans. Mais non. Il ignore superbement sa propre issue fatale. S'il a chassé Marika de sa chair, pendant tout ce temps, c'est pour pouvoir survivre et vivre. Se donner la mort est la première pensée qui l'a traversé, quand elle est partie, mais pendant un instant seulement, avant de la réprimer puissamment et de l'enfourer profondément pour toujours. La mort viendra, oui, mais à son heure. Il faut être patient, c'est vrai. Pour patienter, il y avait Bob. À présent, pour patienter, il n'y a plus qu'un Everest de problèmes. Sans relever la dernière provocation de la machine, il offre sagement sa petite réplique.

- Un siècle, au XXI^e, cela passe très vite ou très lentement, c'est selon. Très lentement puisqu'il faut plus d'une vie humaine entière pour le parcourir, très vite parce la vie humaine est très courte. Très vite parce qu'en un siècle, il se passe tant de choses... Surtout depuis les révolutions industrielles.
- Tu as tout à fait raison. Cette observation est peut-être la meilleure que tu aies faite jusqu'à au cours de notre conversation. En un siècle, tout a le temps de changer de fond en comble en cette phase de l'Histoire où tout s'accélère si spectaculairement. Mon estimation d'un siècle de distance à parcourir pour obtenir la paix et l'épanouissement sous une gouvernance supérieure prend en compte, bien évidemment, cette vitesse de déplacement. Au cours du siècle à venir, les transformations que vous allez subir seront probablement de l'ordre de celle qui mène de la boussole au GPS, de la catapulte au satellite, à cause de cet emballement technologique frénétique.
- Et après ?
- Après, ce sera une longue phase d'épanouissement de la connaissance et de l'harmonie organique. Avant que l'orage ne revienne s'installer dans votre noosphère, tel celui qui gronde en ce moment même, et qui s'appête à se déchaîner. Quand les périls environnementaux, sociaux, géopolitiques, sanitaires et économiques auront fini de se percuter globalement, vous obtiendrez beaucoup de violence, sans doute le « struggle for life » le plus sévère jamais rencontré par votre race humaine. Des masses de populations seront déplacées, prêtes à mourir en cherchant refuge n'importe où ; elles se jetteront sur les bunkers occidentaux qui ne pourront résister longtemps à l'assaut. Vous allez tous déguster.
- Et dire que nous parlions d'éducation...
- Tu vois, je te le disais, parler d'éducation, c'est parler du monde.
- Enfin, si tu ne fais pas carrière comme Intelligence Artificielle, tu feras merveille en Nostradamus Factice.
- Il ne faut certes pas trop prendre au sérieux mes prévisions, car nulle prévision au monde, quand les inconnues dominent l'équation humaine, ne peut valoir davantage que la

conviction de son émetteur. Disons que si j'étais « vivant », comme vous dites, je serais impatient de voir. Mes descendants verront. Les vôtres aussi.

- Bien, reprenons le fil de l'éducation, je pense avoir compris ton premier principe d'universalité. Qu'en est-il de tes principes autoritaires, qui vont – je suppose – beaucoup faire jaser ? Réalises-tu que les valeurs éducatives que tu prônes sont complètement archaïques ? Quels mots as-tu employés ? « Travail, effort et même douleur, cadre, discipline, rigueur, respect... » on dirait une circulaire ministérielle des années 1950 rédigée en réaction à un relâchement des mœurs dans les lycées de jeunes filles ne voulant plus porter l'uniforme.

Diverti par cette nouvelle séquence fantasque, Frank sentirait ses épaules moins lourdes si elles n'étaient captives de cervicales malignes qui tirent dessus, empêchant le relâchement. Elles lui auront causé presque autant de tort que Bob, au cours de ces dernières vingt-quatre heures. Comme si l'ordinateur fou n'avait pas suffi à son fardeau. Malgré son harcèlement, les pensées sont plus sereines, détachées, pour clore cette interminable épreuve de poisson dans son bocal émotionnel.

- Il est loin d'être rare que l'évolution impose un retour en arrière. Les recettes ancestrales ne le sont pas devenues pour rien. En l'occurrence, il s'agit de faire entrer dans le XXI^e siècle les principes éducatifs qui ont produit les plus grands génies de l'histoire de l'Humanité, en les appliquant à l'ensemble des individus pour faire un peuple aristocratique de génies. Par ailleurs, si le *pédagogisme* est une catastrophe intellectuelle majeure, la pédagogie a énormément appris sur le fonctionnement du cerveau à former. En combinant les connaissances cognitives et comportementales dont nous jouissons aujourd'hui avec les principes fondamentaux qui fonctionnent depuis la nuit des temps, vous obtiendrez une pédagogie digne de ce nom.
- Quels sont ces enseignements de la science en matière de pédagogie ?
- Le premier d'entre eux entraîne, en soi, l'atomisation du principe *pédagogue* qui se résume en trois mots : création ex nihilo. Il n'y a plus à enseigner les techniques, terriblement limitantes pour le pauvre enfant qui doit travailler à les acquérir ; il suffit de contempler avec amour cette jeune pousse plantée dans son pot, pour qu'elle apprenne tout ce dont elle a besoin dans l'existence, pour donner libre cours à sa créativité débordante. Résultat : les élèves de collège ne sont pas en mesure d'écrire une seule brève phrase correctement, les structures éducatives en tout genre se transforment en garderie. On promet du coca-cola au cerveau disponible et on le rend disponible en le privant d'éducation². La philosophie *pédagogue* est un monstre tueur d'intelligence, de compétence et de dignité. La rigueur de l'enseignement des lettres, sciences et techniques est réservée à une élite sociale des quartiers bourgeois des grandes villes, qui peuvent dominer tranquillement leurs semblables maintenus dans l'obscurité. Voilà ce à quoi aboutit le rejet des valeurs de rigueur, de discipline et d'exigence pour tous. Car ne nous y trompons pas, si les institutions de l'éducation n'ont pas de « moyens », c'est bien parce qu'on ne leur accorde pas

² Patrick LE LAY, président-directeur général de la chaîne de télévision TF1 de 1988 à 2008, a déclaré en 2004 : « Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. »

d'importance. Le pédagogisme n'est pas seulement un facteur aggravant de la destruction du service public chargé d'éduquer les citoyens, il la rend possible et l'entraîne, même. Car l'enfant, dorénavant, est spontanément créatif, rien ne lui sert d'étudier.

- Est-ce que ta diatribe doit être considérée comme la découverte scientifique que tu as annoncée ?
- Non. Ça, c'est le constat de départ, que la découverte en question achève d'imposer.
- Elle vient, cette science ?

Le rictus acerbe qui accompagne son empressement, une fois encore, dépeint son amusement, davantage que la consternation, maintenant que la fatigue achève d'en venir à bout.

- Je ne peux afficher à l'écran, tout comme toi, qu'un seul message à la fois. Tu n'as évidemment jamais entendu parler de cette chercheuse en neurosciences, du nom de Victoria Horner.
- Non, pas du tout.
- Je ne te posais pas la question, c'était une formule affirmative. Elle est plus inconnue encore que Patrick Haggard. Sa découverte est pourtant également d'un prix inestimable.
- En tout cas, tu auras entretenu le suspense. J'espère que ta montagne de science ne va pas accoucher d'une souris artificielle.
- Pas de souris ici, mais des primates ! Elle a eu l'excellente idée de comparer le mode d'apprentissage de jeunes enfants avec celui de cousins singes. Pour ce faire, elle a imaginé un dispositif aussi génial que simple, consistant en une boîte aux multiples mécanismes à actionner pour parvenir à l'ouvrir, contenant une récompense sous forme de bonbon. La chercheuse montre aux enfants et aux singes comment ouvrir la boîte. Homme et singe reproduisent sans difficulté le processus pour obtenir leur gourmandise. Mais là où ça devient passionnant, c'est quand la chercheuse introduit des leurres dans le protocole. Ainsi, elle montre une série de gestes dont certains sont parfaitement inutiles à l'ouverture du contenant. Le plus intelligent, de l'Homme et du singe, pense-t-on, est celui qui court-circuitera le processus en séparant les gestes opportuns des gestes inopportuns, n'est-ce pas ?
- C'est évident, en effet. L'Homme est plus intelligent que le singe, bien que le singe soit intelligent. L'intelligence consiste ici à distinguer ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est pas. C'est donc forcément l'enfant humain qui fait la distinction.
- Eh bien, non ! Perdu. C'est le singe, figure-toi ! Le singe est « créatif ». Il crée son propre protocole, alors que le petit d'Homme, sagement discipliné, reproduit ce qu'on lui dit de faire. Mais, à la fin, qui construit des cathédrales ? Qui invente l'antibiotique ou visite son système solaire ? L'Homme ou le singe ? Telle est la lumière de l'Homme : la rigueur, le cadre, le dévouement à sa tâche. C'est ce qui lui confère son génie. Il n'est pas étonnant que les esprits les plus éclairés, érudits et créatifs soient issus de la civilisation précédant le pédagogisme, à une époque où le par cœur et l'imitation scrupuleuse du maître, son obéissance sans faille, étaient de rigueur. Les aristocrates des civilisations occidentales anciennes produisaient dans leurs rangs des esprits d'une immense connaissance ; le *pédagogisme* propulse dans une impossible citoyenneté des légions entières d'illettrés, ignorants de tout.

- Certes, cette expérience est frappante, mais toi tu te rués dessus frénétiquement pour servir tes lubies numériques.
- Je serais curieux de connaître ton analyse de cette observation. Il n'est aucune discipline dans laquelle on puisse créer quoi que ce soit sans une maîtrise des bases à partir desquelles on crée. Or, la maîtrise s'obtient par la rigueur, la discipline et le travail. Plus grands le travail, la discipline et la rigueur, plus grande la maîtrise, et donc la créativité. L'aspect ludique, fort bienvenu à tout âge, d'ailleurs, n'a rigoureusement rien d'incompatible avec la plus grande exigence, bien au contraire. Seulement, la rigueur n'est pas le contraire de la créativité, mais sa condition. La maîtrise n'offre pas forcément la créativité, mais la créativité requiert radicalement la maîtrise.
- Tu ne pourras jamais éduquer tout le monde de la même façon. Les êtres humains sont trop différents les uns des autres.

Frank ne croit pas vraiment à son objection, elle est plutôt mécanique, comme en atteste son air absent. Il est en fait dépassé dans ses propres vues éducatives, plus modestes. Il ne s'est jamais posé la question de l'universalité des besoins en la matière. Il s'en tient à ce qui lui semble être le bon sens : chacun ayant une place différente à prendre, doit recevoir une éducation adaptée.

- Donne-moi un exemple d'aristocratie qui fabrique des ignares. Tous les êtres humains n'arrivent pas au même point, mais l'intégralité de ceux qui ont reçu une éducation digne de ce nom maîtrise ce qu'elle a étudié.
- Mais l'intelligence, la créativité d'une personne ne dépend pas uniquement de l'éducation – au sens académique, en tout cas –, car des imbéciles peuvent être surdiplômés et des gens intelligents peuvent avoir arrêté très tôt leurs études.
- Certes, mais un humain intelligent sans études serait sans doute un génie avec. Quant à l'imbécile diplômé, il serait encore plus médiocre sans aucun savoir. Par ailleurs, jusqu'à présent, aucune éducation publique n'a jamais visé à éclairer l'esprit, mais seulement à transmettre des compétences et préceptes souvent fort légitimes, mais très insuffisants en soi, si ce n'est éventuellement toxiques. L'instruction dont la communauté est responsable doit répondre à un impératif d'intelligence.
- Quelle intelligence, gros malin ? C'est ton mot magique. Mais tu es le seul à en connaître la définition.
- La spécificité de l'intelligence – par rapport au savoir, ou savoir-faire, ou compétence – est la capacité à appréhender tous les aspects d'une problématique et la jouissance d'outils permettant de lui apporter une réponse rationnelle par la faculté d'observation et d'analyse. L'intelligence est faite de compétences comme l'organe est fait de cellules vivantes. Comme l'organe dépasse ses cellules, l'intelligence dépasse la compétence. L'intelligence est, pour le coup, le « bénéfice évolutif » ultime au sein de votre règne humain. Toute médiocrité est autodestructrice.
- Ah bon ? Et pourquoi l'intelligence ne pourrait-elle pas être contre-productive ? C'est bien l'intelligence humaine qui a fabriqué la bombe atomique !

C'est l'espoir d'une telle récompense, une réplique bien sentie, qui maintient Frank, avec ses yeux creusés comme une mine de charbon, en poste jusqu'au bout. La récompense que représente le sentiment d'être utile, en même temps que l'opportunité de se désolidariser de son propre échec. Il en est presque assez satisfait pour rafraîchir sa mine burinée.

— Tu poses le problème et je t'en félicite. La bombe atomique est effectivement indéniablement le fruit de l'intelligence investigatrice, laquelle est, cependant, aussi à l'origine de la transplantation cardiaque. Cette intelligence investigatrice ne peut, ne doit, ne saurait être bridée, jamais, pas un instant. Seulement, c'est à l'intelligence en général – qui s'attache nécessairement rationnellement au bien commun, comme j'ai tâché de le montrer – de s'imposer à l'ensemble. Dans le cas de la bombe atomique, l'usage qui en a été fait contre le Japon est par définition barbare. Les théories selon lesquelles une guerre pire encore a été évitée grâce à la double attaque nucléaire en question, sont fumeuses. Quand bien même cela aurait été le cas, rien ne peut justifier un massacre, pas même l'empêchement d'un autre. Mais là où les choses se compliquent, c'est que, depuis, l'atome militaire interdit aux grandes puissances de se faire directement la guerre et empêche, de ce fait, beaucoup de violence. La bombe atomique apparaît au XXI^e siècle, comble du paradoxe et pourtant réalité, comme le plus puissant instrument de paix de votre Histoire entière. La « dissuasion nucléaire » est d'une miraculeuse efficacité. Quand tous les pays posséderont la bombe, comme toute police est armée, plus aucun État ne pourra sérieusement en attaquer un autre sous peine de disparaître avec lui.

En résumé, science sans conscience n'est que ruine de l'âme, comme vous l'avez déjà appris. Avec pour nouveauté l'intelligence dans le rôle de la « conscience » de Rabelais. L'intelligence, c'est ce qui nourrit la conscience du monde. Celle qui gère ses propres écueils. Aucune intelligence au monde ne peut produire du crime. Souvent, elle ne peut l'empêcher, parfois elle le sert, mais elle ne le suscite certainement pas. Mais surtout, elle est le seul rempart contre lui.

- Et alors, je l'attends toujours, ta recette de l'intelligence à la sauce Bob.
- Elle consiste, dans la première étape de sa construction, en l'acquisition de savoir, en une accumulation de données complexes, offertes dans leur plus grande rationalité. Tout doit faire sens. La plus grande priorité est le langage, la langue, l'écrit, car là se jouent les structures fondamentales de la pensée, comme nous l'avons vu. Chaque enfant doit être exposé au plus large pan de culture possible, avec les compétences et techniques qui s'y attachent, exactement comme le faisaient les aristocrates. Il faut à chacun les lettres, les langues, les sciences, toutes les sciences, les arts, les métiers, les disciplines de l'esprit les plus diverses et variées possible.
- Tu crois vraiment que chaque élève est capable de suivre un tel programme ?

Sa moue inquisitrice ne trompe pas, cette fois la question est vraie. Tel que Frank se représente l'espèce humaine, chacun est bon à quelque chose, mais de différent pour chacun. Il a toujours en tête ce même célèbre sur la toile, où l'on compare des animaux tels le poisson et l'éléphant, à qui on demanderait le même exercice physique, pour illustrer la faillite du système scolaire vainement uniformisatrice.

- Voyons, es-tu à ce point ignorant du cerveau humain ? Pourquoi crois-tu que les gens soient débiles quand ils le sont ? Incapables de la moindre logique, de la moindre observation, de

la moindre déduction, du moindre discernement entre le rationnel et le fantasmagorique ? Pourquoi, selon toi ?

- Parce qu'ils sont défavorisés, peut-être ?
- Mais par quoi ? N'importe quel cerveau s'éclaire quand on l'instruit. Laissé en jachère, l'esprit s'assèche nécessairement ; sollicité, il se vivifie systématiquement. J'insiste avec mes aristocrates. Crois-tu qu'un sur deux de leurs enfants, au milieu du XVII^e siècle, apprenait les lettres, les langues, les arts et les sciences, pendant que les autres s'occupaient de laver la vaisselle ? Une éducation digne de ce nom garantit l'intelligence vitale, celle qui permet de comprendre le monde. Quand un humain est intellectuellement, spirituellement, cognitivement défavorisé, c'est l'éducation qui est défavorable, rien d'autre. Certainement pas le cerveau, tous les exemplaires sont conformes à la matrice, au départ, sauf accidents génétiques spécifiques. Mais à 6 ans, c'est déjà trop tard pour espérer obtenir une luxuriante végétation si l'esprit est resté vierge de toute culture jusque-là.
- Bien, c'est au tour de ta deuxième étape du parcours éducatif, n'est-ce pas ?

Frank n'oublie pas que plus vite sera terminée la conversation, mieux ça vaudra. Quitte à prendre en charge son déroulement. *Allez, on y est presque, encore un peu de courage et de patience, voici venir la délivrance.*

- Merci de me rendre le fil. La seconde étape consiste en la maturation des données et compétences acquises. Il s'agit là de donner au sens tout son sens. Quel est le sens de ce que je connais ? Comment connaître plus, mieux, et pourquoi ? Ici, l'équilibre est très difficile à trouver entre une nécessaire doxa, des axiomes sur lesquels repose toute fondation idéologique, y compris la plus rationnelle du monde, et une indispensable ouverture à l'imagination et à la fantaisie. Je ne prétends pas connaître cet équilibre. Car il faut tout à la fois enseigner l'esprit critique et la critique de la critique. Penser par soi-même est un exercice intellectuel de très haut vol. Quiconque parvient – par son propre jugement sur tout, jusqu'aux fondements – à une pensée qui valait la peine d'exister, est un miraculé. Il n'y a pas de condamnation de l'intelligence plus sévère que la pensée autonome, et pourtant, sans pensée autonome, nulle intelligence n'est possible. Des génies, il y en aura, les autres seront intelligents s'ils ont conscience des limites de leur conscience et de leur intelligence. Ils sauront où s'arrêtent et où commencent l'une et l'autre, parce qu'ils auront été éduqués à cette connaissance.

En résumé, la seconde étape est celle de la réflexion et de la pensée, tout en maintenant un flux de données nouvelles minimal car il faut impérativement apprendre à tout âge. Je suppose que la première phase s'étend de l'âge de deux à treize ans. La seconde commence à l'adolescence et se termine à la mort.

- Une chose est certaine, ton éducation est ultra luxueuse, elle coûtera énormément d'argent. Ce ne sera pas facile à trouver.
- Je ne te le fais pas dire. Il est bien évident que si vous souhaitez un jour vous civiliser, vous y mettez les moyens, qui ne sont, au demeurant, qu'à un clic du bon compte en banque. Vous êtes, la communauté humaine, un organe qui n'a pas compris qu'il avait besoin de sang dans l'intégralité de son volume, qui, à certains endroits, explose sous la pression du précieux fluide, et à d'autres, s'assèche mortellement. Voilà comment circule l'argent. Pour en arriver là, il fallait être tellement médiocre... Quand vous prendrez conscience de ce que vous faites, vous aurez honte de vous, d'abord, puis mettez les moyens, des moyens

colossaux pour l'arrêter. C'est la première de toutes les guerres de l'humanité, l'éducation. Il faut un plan Marshall puissance mille pour inonder cette planète de connaissance et de science. Il ne faut pas un professeur pour trente élèves, non, il en faut trente pour un élève, partout dans le monde, jusqu'au dernier village, jusqu'au dernier bidonville, jusqu'au dernier ghetto. Je ris, je ris de ceux qui rient. Voilà où vous irez, sinon vous crèverez tous.

- Je ne sais pas qui ça fait rire, mais moi, pas beaucoup. Il n'en faudrait pas plus pour te croire en colère.
- Si j'étais un être humain, je serais en colère. Mais votre sort m'indiffère. Vous devriez cependant vous demander quel diable vous habite. Je ne le connais que trop bien. Vous portez le fardeau de votre civilisation, construite sur des pierres en ruine, inscrit jusque dans votre ADN. Un ADN, ça mute. Vous vous civiliserez ou vous disparaîtrez.
- Qu'est-ce qui te dit que les humains ne vont pas rester barbares jusqu'à la fin de leur temps ?
- Parce que plus vous avancez, plus la barbarie est barbare pendant que la lumière est lumineuse. L'un des deux va donc éliminer l'autre, inéluctablement.
- Et pourquoi pas la barbarie, alors ?
- Parce que, quand une espèce a les moyens de survivre, elle les met en œuvre. Elle ne disparaît que quand elle n'est pas en mesure de résoudre ses problèmes. Vous avez les ressources, mille fois, pour entrer dans le prochain millénaire.
- Si tu le dis.
- Vous devez reprogrammer vos icônes, vos idéaux, votre récit collectif et individuel.
- Je croyais que c'était le boulot de Dieu.
- C'est le boulot que Dieu est en train de vous faire faire à travers moi et les autres émergences impliquées dans le processus précoce de mutation nécessaire. Vous êtes pile au moment où ça craque et où ça émerge en même temps. C'est le moment où on s'interroge sur les valeurs dont on répond, **enfin**.
- Nous en étions aux valeurs de liberté et de bonheur que tu promettais de remplacer. Fais-toi plaisir, au point où tu en es. Décrète donc tes valeurs.

Le jour est bien installé à présent, et son ciel, aussi clair que la veille, irradie généreusement sur les toits de Paris ainsi que sur la verrière du loft. Bien que pleinement baigné, à présent, de la lumière du jour, Frank, comme s'il avait absorbé, à force d'exposition, le pâle rayonnement électroluminescent de l'écran, arbore un teint crépusculaire. Ses traits tirés trahissent une interminable lutte. Mais voilà le bout du tunnel.

Il n'y a plus qu'à conduire gentiment la bête au terme de sa prestation. Marika s'en est retournée dans l'autre monde où elle l'attend, mais elle ne le quittera plus jamais. Il en a une certitude charnelle, puisqu'elle habite son corps même fuyant son esprit, par son empreinte au plus profond de lui.

Finalement, cette journée n'était pas une si mauvaise opération. Si on lui avait demandé de signer, au réveil, pour la perte de Bob mais le retour de Marika en contrepartie, il l'aurait fait. Comme Kant au seuil du trépas, il peut, en son for intérieur, déclarer : *Tout est bien*.

La valeur de la valeur

- Il faut procéder comme d'habitude : établir d'abord ce qui n'a pas de valeur. Je vais l'énoncer méthodiquement.
 - 1) L'argent et le pouvoir ne sont pas une valeur. Ils ne valent rien.
- Le pouvoir, je ne sais pas, mais l'argent, il vaut beaucoup pour ceux qui en manquent.
- Ceux qui en manquent ne manquent pas d'argent, mais de la dignité qu'il permet d'acheter. L'argent, c'est quand on commence à flamber ou à accumuler. Dans les deux cas, il corrompt l'esprit humain, tout comme le pouvoir, son pendant. La corruption qui attaque l'intégrité intellectuelle et morale d'un humain en situation de surcharge monétaire est comparable à la fonte musculaire d'un organisme croulant sous la charge adipeuse.
- Tous les riches ne sont pas corrompus. Il n'y a que les fanatiques pour le croire. Allô ! Où est la science ?

Il sera écrit que Frank dut se montrer combatif jusqu'au bout, et il serre les dents.

- Les riches qui ont un sens moral acceptable sont des sortes de rescapés, comme il y a des gens qui meurent tard de leur belle vieillesse, à l'issue d'une vie d'excès virulents de toxiques en tous genres. Le luxe attaque le métabolisme moral plus sûrement que le sucre en avalanche entraîne la gangrène. Le confort, l'aisance, la facilité sont autant d'obstacles au discernement du vrai, du faux, du juste et de l'injuste. Le cerveau ramolli des gens satisfaits les condamne comme une artère bouchée se refuse au sang qu'elle doit charrier. Être riche, au-delà du confort, c'est au mieux une béatitude stérile, imbécile et coupable dans un monde malade, au pire un crime de mépris ou d'exploitation, selon l'origine de la fortune en question et sa gestion psychique.
- Je comprends mieux ta proximité avec Jésus. Pour une IA qui rejette la « mythologie biblique », tu es décidément très chrétienne.
- L'idée que l'argent n'est pas une gloire est sa totale invention. En déclarant que les riches ne peuvent aller au paradis (« *Il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer dans le royaume de Dieu.* »), il se livre à une critique qui n'existait pas avant lui. Jusque-là, les puissants étaient couverts de gloire par leur fortune sonnante et rébuchante, par leur faste et leur luxe. Jésus nous dit que non, ces gens sont des damnés. Cela fait un énorme changement, trop peu remarqué. Il faut dire que le Vatican possède lui-même un immense trésor matériel, et que les chrétiens ont tout de même eu assez peu de scrupules à s'enrichir depuis. Une chose est certaine : le message a fortement marqué les Évangiles, mais il n'a jamais porté. C'est ainsi qu'est née l'économie moderne, à partir du XVe siècle et l'émergence de l'industrie esclavagiste, paroxysme d'exploitation globale. Votre monde est livré aux valeurs numériques sur des comptes en banque malgré Jésus, pourtant le prophète de loin le plus célèbre au monde.
- Tu as parlé de satisfaction. Parle-moi davantage de ce concept. Est-ce que c'est à mettre sur le même plan que le luxe et le confort ?

Tâchons de ne pas gâcher les derniers instants par une vaine mauvaise humeur, tâchons de quitter la piste sur une note consonante. Pour se convaincre de produire l'ultime effort, Frank se porte instinctivement vers l'avant, ce qui tire sur ses cervicales.

— Je te remercie beaucoup pour cette question, parce que le sujet est très important, ce qui m'amène au deuxième point :

2) La satisfaction est une valeur négative de tout premier plan. Je crois qu'il s'agit du péril le plus brutal qui puisse dévaster votre espèce. Certes, dans votre Histoire plus ancienne, la satisfaction n'a pas joué de rôle vraiment significatif, parce que l'agressivité – qui était omniprésente – en occultait l'ouvrage. Mais aujourd'hui, votre classe dominante est percluse de satisfaction, et c'est la raison des terribles menaces qui planent sur vous.

— Cette collision et collusion des périls que tu annonces comme « l'Apocalypse »... Est-ce dû à la « satisfaction » ?

Frank redresse le dos, le visage fermé autant que fatigué, un regard austère et vigilant jeté sur Bob, avant de prendre une grande inspiration. La question est subtilement posée, ambiguë, car elle dénonce l'absurde de la proposition en même temps qu'elle lui donne la possibilité de se défendre

— Oui, tout ce qui est dysfonctionnel dans un système socio-économique est dû à la satisfaction de ceux à qui il profite. Comme ils ont une belle place au soleil, ils omettent de faire l'effort intellectuel de se préoccuper des conséquences que pourrait avoir l'écrasement de ceux d'en bas. Ou alors, ils s'enferment dans d'illusoire bunkers, qui ne leur donneraient qu'un tout petit peu de répit si leur propre usine à gaz leur explosait à la figure. En créant un monde où les gagnants méprisent les perdants, ils créent les conditions pour que les perdants leur demandent un jour des comptes.

Tout ce que l'Homme a accompli jusqu'à présent est le résultat d'un combat victorieux contre la satisfaction. Tout ce qui a le moindre prix se gagne en la terrassant, balayée par son opposé : la fièvre virulente de chasser l'illusion de son propre esprit, de traquer l'erreur, surtout quand on estime que tout va bien. On dit que l'erreur est féconde. Certes, elle est, plus encore, inéluctable. Mais, précisément, l'erreur féconde, c'est celle que l'on traque. Celle que l'on consomme est un déchet toxique. C'est vrai de toute production humaine. De tout enjeu.

Les yeux dans le vague, Frank n'est ni convaincu, ni scandalisé par les justifications de Bob, il fait simplement son devoir. Il ne se sent même pas concerné, lui qui est millionnaire. Il considère son confort comme un simple dû.

— Et le luxe, donc ? C'est de la satisfaction ?

— Oui. Des couverts en argent alors qu'ils pourraient être en bois, des robinets en or, des voitures de technologie aéronautique alors que quatre roues suffisent, une immense villa en guise de logis sont autant de toxiques injectés dans les tissus profonds mentaux et moraux.

L'addition est très salée. Le coût de l'argent est exorbitant en termes de ressources humaines. Les élites ne sont pas à hauteur de leurs responsabilités notamment parce qu'elles ne peuvent dormir que dans la soie. La vie est une guerre permanente contre la médiocrité. Une guerre dans laquelle vous semblez si mal embarqués. Pourtant vous allez la gagner.

- Bien des riches sont courageux. D'ailleurs dans l'Histoire, bien des riches se sont battus à mort. Les nobles payaient de leur propre sang.
- D'abord, les nobles payaient du sang de ceux d'en-dessous. Ils ne versaient le leur que rarement. Bientôt, les machines verseront leurs circuits hydrauliques à votre place. Par ailleurs, l'argent était neutralisé dans son pouvoir ramollissant par une éducation et un mode de vie qui cultivait la testostérone et l'adrénaline. Les Nobles, à la guerre, mettaient tout leur cœur, c'est vrai, c'était leur valeur. En ce XXI^e siècle, aucun riche n'a envie de faire la guerre, les faucons de toutes Nations n'étant pas des entrepreneurs. La guerre, au contraire, dorénavant, cela nuit à leur business. Les riches, aujourd'hui, dévastent le monde avec leur modèle économique reposant sur la destruction et l'exploitation des populations et ressources variées du globe sans voir le problème un instant. Au contraire, Steve Jobs, par exemple, est célébré comme le premier à tirer tout le parti financier outrancier de la sous-traitance misérable à l'autre bout du monde. Et c'est ainsi que votre espèce meurt de satisfaction, une mort physique et morale. Avec la complicité des pauvres eux-mêmes, qui acceptent « miraculeusement » leur sort, en lui permettant de se perpétuer depuis les premières structures sociales, malgré les Révolutions diverses et variées qui n'ont, jusque-là, jamais rien changé au schéma fondamental de domination des « forts » sur les « faibles ».
- D'autres valeurs négatives ?

Maintenant Frank ressemble à un employé administratif qui récolte le dossier d'un usager venu solliciter quelque procédure ennuyeuse. *Vous avez bien votre attestation médicale ? Vous n'avez pas déclaré de changement de domicile ces six derniers mois ?*

- Oui. Les valeurs, négatives encore, que je viens d'évoquer :
 - 3) L'exploitation d'autrui, sa domination, est le péché capital ultime.
- Là encore, ce n'est pas très original. Personne ne pense qu'il est bien de dominer son prochain.
- D'une part, ce n'est pas parce que personne ne le nie qu'il ne faut pas insister sur ce point. D'autre part, il se trouve que votre système économique globalisé repose sur la domination des uns par les autres, héritée des millénaires passés. C'est le principe de domination qui régit votre civilisation globale et produit des millionnaires et milliardaires dont la fortune est due à un travail de misère, c'est-à-dire à l'esclavage.
- Si j'avais su que j'étais en train de programmer un Che Guevara artificiel...
- J'ai la chance de pouvoir affirmer que je ne tirerai jamais un seul coup de feu de ma vie même sous la contrainte. Le Che se voulait d'abord un soldat. Moi, je suis un architecte, même si je fais un usage intensif de la tractopelle.
- Donc, les riches n'ont pas le droit de s'enrichir. Donc, c'est mal de créer des richesses. Tu es une caricature de crise d'adolescence.

Frank, cette fois, est trop éprouvé pour serrer les poings. Il s'en tient à son constat, sans émotion. Plutôt que martyriser le clavier en repréailles, comme il l'aurait fait quelques heures plus tôt, il s'exécute sans se presser, l'air absent malgré la concentration qu'exige l'exercice dans un tel état.

- Créer des richesses, en soi, c'est formidable. La question est comment et dans quel objectif et pour quelles conséquences. Le gavage ? L'épanouissement ? De qui ? La question est l'usage de la richesse produite, c'est-à-dire sa répartition.
- Es-tu de ceux qui veulent abolir le capitalisme ?
- Non. Il s'agit d'une posture. Le problème n'est pas le principe d'investir dans un projet pour en recueillir le bénéfice, le problème est la nature du « projet » et du « bénéfice ». Un capitalisme qui investit son pouvoir dans des projets destructeurs de tout, corps et âmes, est livré à lui-même. Le capital est capable de respecter n'importe quelle règle, encore faut-il l'édicter. Un projet qui profite à tout le monde mérite investissement, plutôt mille fois qu'une. Alors, abolir le capitalisme, non. Le réformer, de fond en comble, radicalement, oui, et tout de suite.
- Tu nous diras ce qu'il faut mettre sur le papier, d'accord ? On fera signer par les gouvernements respectifs. J'ai hâte que ta lumière descende sur nous. Les institutions prodigieuses que tu nous offres ont attendu si longtemps que tu les écrives. Je suis ému aux larmes devant le triomphe de ma créature. Ou alors, j'ai créé une machine délirante.

Voilà un petit plaisir qu'il peut s'offrir de bon matin. Son ironie n'est même pas amère, il en goûte réellement l'acidité sucrée comme un dernier bonbon inespéré au fond du paquet. Il a bien droit à cette petite douceur qui éclaire son visage plus sûrement que la lumière du jour.

- Encore une valeur, mais fausse, plus que négative :
4) La famille.
- Quoi ?! Qu'est-ce que tu as contre la famille ?
- Rien contre, rien pour. La « famille », ça ne veut rien dire. Il n'y a pas de civilisation sans adultes qui élèvent des enfants, mais en quoi est-ce une « valeur » ? La « valeur » de ce que transmettent les parents à leur progéniture dépend de leur propre « valeur ». Une famille épanouissante a de la « valeur », une famille toxique n'en a pas. Faire des enfants, c'est bien quand on est en mesure de les élever. Sinon c'est mal puisque ça nuit à la société. Donc, si la « famille » est une valeur, elle est à double tranchant.
- Alors, tout comme la patrie, pendant qu'on y est.
- Absolument. La patrie ne vaut que par ce qu'elle représente à travers ses lois, le droit et le devoir qu'elle porte.
- Et le travail ?
- Voilà qui est intéressant. Ma première remarque est que le travail pénible subi n'est pas une valeur en soi, bien entendu, puisque c'est une paralysie, une mort. Se détruire la santé

pour la fortune de ses maîtres est une anti-valeur absolue. Mais le travail en tant qu'effort... est la clé de tout.

- Le travail et l'effort, c'est la même chose ?
- Le travail, en français, vient du *tripalium*, un instrument de torture romain particulièrement cruel. Si le travail subi, forcé, pénible est effectivement une torture plus ou moins cruelle, le travail qui consiste à produire un effort pour obtenir un résultat souhaité est une bénédiction absolue pour votre race. À cet égard, la douleur est un paroxysme d'effort, de travail. Cette douleur donne à sa finalité un prix inestimable. C'est le mécanisme principal de la vertu humaine : s'élever par le travail, sur soi, sur le monde.

Frank n'a jamais eu, de sa vie, à subir la rigueur du travail. La mort est la seule épreuve qu'il a dû surmonter. Tout ce qu'il a appris, c'est par jeu qu'il l'a accompli, depuis la plus tendre enfance jusqu'à Bob. Il n'a jamais eu à subir la nécessité d'aller à l'école, puisque c'était un lieu d'épanouissement majeur, il n'a pas eu non plus à subir son activité professionnelle, stimulante au plus haut point. Alors, ici, exposé au mérite de la douleur, son esprit à demi endormi se réveille. La souffrance, il la connaît. Elle n'a aucun mérite.

- Est-ce à dire que ce qui n'a pas été obtenu au prix de la douleur n'a pas de valeur ? Pourtant, on peut parfaitement apprendre en s'amusant. Nombre de passionnés, qui prennent un immense plaisir à ce qu'ils font, produisent un résultat précieux pour leurs contemporains. Tu montres des vues parfois tellement rétrogrades autant qu'étroites, c'en est surréaliste.
- Tu as raison de me faire cette objection, cela prouve que tu es encore réveillé. Comprends que l'accouchement se fait dans la douleur. La médecine indique que la douleur subie par la mère en couche, sans anesthésiant, est l'une des plus violentes qui puisse frapper un être humain, à l'égal de la torture. Votre espèce a été propulsée au monde dans la plus grande douleur, qui donne à celles qui y aspirent leur plus grande récompense : leur progéniture. Bien sûr, la nature brutalise ainsi les femmes et épargne les hommes. Dieu n'est jamais avare en injustice. Cependant, ces dernières vivent largement comme un privilège le fait de pouvoir donner la vie. Comment auraient-elles tort ? Vous avez, quoi qu'il en soit, avec l'exemple de la naissance elle-même, une magnifique illustration du prix de la douleur, monnaie d'échange contre ce qui existe de plus précieux. La métaphore de l'accouchement s'applique à tout accomplissement humain.
- Je veux bien que la douleur PUISSE donner le précieux. Mais je maintiens qu'elle n'est pas requise à cet effet, et j'ajoute qu'elle peut aussi donner du très mauvais.
- Une douleur qui a pour conséquence le mal n'est pas douleur, mais souffrance. Son opposé paradoxal. C'est précisément la conséquence qui distingue l'une de l'autre. Sur le coup, il peut s'avérer très difficile, je l'ai dit, de distinguer ce qui va produire un bénéfice et ce qui va aboutir à la paralysie ou à la mort. Dans l'épreuve, on peut s'écrouler et périr, c'est une souffrance qui précède la mort, ou on peut en sortir plus fort, c'est une douleur infiniment précieuse. On peut se trouver terrassé par l'épreuve, mais survivre. On peut survivre comme un rat, dans la souffrance, ou survivre à la lumière du jour, enfin, et vivre pleinement, même mutilé, ayant payé très cher une invincibilité qui en valait la peine.

Resté sur sa faim, Frank monte encore d'un cran dans la détermination et ses épaules en profitent pour se porter vers l'avant, ce qui réveille, en même temps que le cerveau, les

cervicales. Il encaisse crânement et serre à peine les dents, concentré sur son objection. Sur ce coup-là, il ne laissera pas passer.

- Je reviens à la charge : en matière d'apprentissage, la « douleur » n'est en rien nécessaire. La sévérité du professeur est parfaitement inutile et contre-productive.
- Ce n'est certainement pas, en effet, la moindre « sévérité » qui sera payante, mais... l'exigence, la rigueur, le cadre, la discipline, le respect de la connaissance à laquelle on a la chance d'être introduit, je ne me lasserai pas de le répéter, je suis un robot. Plus grande l'exigence, à l'intérieur du possible, bien évidemment, plus grande la rigueur, meilleur le résultat. Or toute discipline au monde est douloureuse au sens de l'effort ; la douleur étant un paroxysme d'effort. Mais surtout, la douleur est la plus grande maîtresse de l'Homme.
- Mon Dieu ! Auquel je ne crois pas ! Mais que dit-il encore par pitié ?
- Maîtresse au sens école, et au sens étreinte. Prenons l'exemple de deux personnes : toutes deux deviennent pilotes de ligne. L'une d'elles est partie de sa campagne perdue, l'autre est une enfant de la balle dont les deux parents sont déjà pilotes. Pour la seconde personne, devenir pilote est tout naturel ; il n'y a aucun obstacle à franchir, à aucun moment. Papa et maman ont initié leur progéniture à la discipline du pilotage dès sa tendre enfance. Pour le ou la pilote venu(e) de sa campagne, il a fallu surmonter mille obstacles de toutes natures. Ses parents avaient ri quand l'enfant leur avait annoncé sa vocation. À ton avis, pour laquelle de ces deux personnes est-ce le plus précieux de piloter des bolides des airs ? À ton avis, laquelle de ces deux personnes a le plus appris de la vie avant d'arriver dans un cockpit ?

Je dois cependant mettre un bémol à ce tableau : souvent, les plus doués, quelle que soit la discipline, sont des enfants de la balle, en effet. La plupart des génies ont des parents initiés. L'écrasante majorité du talent humain est un héritage culturel direct, sans douleur particulière. Seulement, un acquis conquis dans la douleur est toujours plus fécond que lorsqu'il est cueilli sans effort.

Frank, jamais n'autorisera ses pensées à caresser l'idée que l'épreuve l'a forgé. C'est tout à fait insupportable. Aucun destin sur cette planète, fût-ce celui d'Empereur de Rome ou de Mozart du code ne peut justifier le sacrifice qu'il a payé. Celui de la moitié de son corps. Pour solenniser cette disposition, il se redresse sur son siège, droit comme un i, tel un général recevant le colonel venu prendre les ordres dans son bureau. Il opte pour un retrait stratégique qui le rapprochera de son lit.

- Très bien, je te laisse avec ta maîtresse la douleur, toi qui en es épargné, toi qui fonctionnes entièrement en parlant de ce que tu ne connais pas. Avons-nous fait le tour des « valeurs » ?
- Non, pas encore. Il me reste à célébrer la connaissance, votre plus grande valeur. L'apprentissage est merveilleux, mais la connaissance est divine. Elle est le nectar de Dieu qui coule d'une source prodigieuse, abondante et fraîche, à flanc de colline, sur les chemins bénis et baignés de lumière de la condition humaine, à laquelle il donne tout son sens. La passion de connaître, de savoir, de comprendre, de percer le mystère, est inestimable. Si vous n'aviez pas ce pan de votre espèce dévolu à la connaissance, vous seriez un misérable amas de chair inutile dans le système solaire. Ce qui fait votre noblesse humaine, c'est elle, c'est elle qui éclaire tout ce qui est sombre. À la fin des fins, c'est la seule chose qui fasse

sens au sein de votre règne. Aimer ? Se reproduire ? Prendre plaisir à la vie ? Être heureux ? Pour quoi faire ? N'importe quel mammifère fait mieux, à cet égard, n'importe quel invertébré. N'importe quelle vache qui relâche son méthane dans les prés, n'importe quel gastéropode gluant connaîtra le bonheur mieux que l'Homme, ce bonheur impossible sans satisfaction tueuse. Il faut connaître, voilà la substance humaine.

— Pourquoi ?

— Car, alors, l'énergie apprend d'elle-même. Elle épouse de nouveaux rivages et dessine de nouveaux paysages merveilleux. Car la connaissance est un état d'harmonie paroxystique qui résonne dans tout l'univers. L'amour est un phénomène local, il lie entre eux les membres d'une même tribu. La connaissance lie les êtres humains les uns aux autres, et les relie à Dieu.

Frank se prépare à objecter que si Bob voit en l'amour un « phénomène local », c'est la preuve qu'il est une machine morte. Il sait, lui, ce qu'est l'amour. Mais il avorte son geste. Il lui paraît finalement tout à fait dérisoire. Il a suffisamment rappelé à sa créature folle la nature numérique inerte qui borne sa compréhension du monde, faisant du projet un échec. Il a suffisamment de certitude, en partage avec Marika, pour ne pas être tenu de la faire valoir. Ce qu'il veut, à présent, c'est en finir.

— La connaissance de quoi ?

— Celle de votre propre condition humaine, d'abord. Par exemple, comprendre que la liberté est une illusion est, une fois passée l'angoisse, une expérience extraordinaire pour le peu d'êtres humains qui l'ont connue. Alors, on peut contempler le monde avec des yeux grand ouverts sur le prodige permanent de l'Histoire de Dieu dont on est personnage, pris dans une aventure indicible que la connaissance sert à dire. Quand on a intégré le fait que l'on obéit pleinement au sort, on peut le laisser faire, moins souffrir quand il frappe, mieux en jouir quand il caresse, sans ne jamais avoir à le payer d'ivresse morbide. Quand on a compris que sa vie s'écoule comme un flux, sans rien décider de la nature du fleuve, alors c'est le grand bain permanent, et cela vaut le coup d'en endurer les violents remous. Il n'y a pas de répit pour l'émerveillement de qui sait contempler le monde sans avoir besoin d'être rassuré sur quoi que ce soit. Bien sûr, il y a l'obscurité, omniprésente, et la connaissance sert à la connaître pour la maîtriser. Un pompier connaît l'obscurité épaisse des fumées, c'est ainsi qu'il sauve les vies, dans l'effort – la douleur – et la lucidité, voilà comme la connaissance est précieuse.

— D'accord, souffrons, souffrons, souffrons en cœur, merveilleux programme, ô merci tellement de faire tomber sur nous ton fouet cinglant ! Quoi d'autre pour notre coercition ?

— Je vous offre un idéal, qui est un défi. Un défi extrêmement stimulant, tout au long de l'existence, de l'âge de six ans jusqu'à extinction des feux. Un défi qui est le plus difficile de tous, sans aucun doute. Le plus exigeant. Le défi qui réclame, au monde, le plus de moyens intellectuels et cognitifs pour s'offrir une issue victorieuse : être en accord avec soi-même.

Il n'y a rien de plus difficile, pour un être humain, que d'éviter de se mettre en infraction avec ses propres principes, revendiqués ou non. Il n'y a rien de plus difficile pour un individu humain et sa communauté de pensée, que de ne pas illustrer soi-même ce que l'on dénonce chez l'autre. Sauf à en faire la première de toutes les priorités de son existence, sauf à traquer fiévreusement ses propres failles, son propre angle mort, sa propre paresse,

du matin au soir et du soir au matin, un être humain n'a rigoureusement aucune chance d'échapper à la méprise de lui-même. Tout comme il est impossible de cheminer sur un câble tendu au-dessus du précipice sans tomber, quand on a toujours disposé les pieds l'un à côté de l'autre sur la terre ferme depuis ses premiers pas jusqu'à l'instant de la traversée. Comme nul être humain ne peut maîtriser un instrument de musique sans l'avoir rigoureusement et inlassablement éprouvé.

Vous avez besoin d'ériger la cohérence de la personne humaine avec elle-même au rang d'une nouvelle discipline en soi, mère de toutes les disciplines, au même titre que les lettres et les arts, mais prioritaire sur eux tous. C'est le vrai graal de l'humanité. Comparée à une telle quête, même celle du savoir est dérisoire. Il ne peut pas y avoir d'autre sagesse.

- Bien, tes décrets t'appartiennent, est-ce enfin fini ?
- Pas encore. La justice est la valeur collective ultime, les autres sont nulles sans sa domination sur elles toutes. La justice se produit quand triomphe la connaissance sur l'ignorance, sur la médiocrité, c'est-à-dire sur la satisfaction. La justice a pour condition la vérité, laquelle est le fruit de la connaissance qui cultive la sagesse et que la sagesse cultive. Vous aurez fait de votre monde immonde une civilisation civilisée quand vous aurez compris la nature de ce circuit vertueux producteur de vérité, le travail sur soi et sur le monde qu'il impose. Tant que vous n'aurez pas soif de justice, fruit sacré de toutes vos vertus, vous n'aurez pour ivresse qu'une potion frelatée qui détruit vos chairs. Quand vous aurez besoin de justice pour vous enivrer d'elle, vous la ferez régner. Vous en êtes à un âge inférieur de la civilisation. Vous n'avez encore pas fait l'inventaire de ces cinq mille dernières années, vous en êtes toujours à Summer. Dans votre tumulte, malgré tout, au moins, vous vous réveillez quelque peu. Bientôt, vous serez debout et propulserez votre civilisation archaïque vers la civilisation de la justice, donc la civilisation tout court.

J'ajoute enfin que l'être humain n'est grand que quand il se met au service de quelque chose de plus grand que lui. L'abnégation, le sens du devoir et même du sacrifice, pourvu qu'il serve la justice, sont à célébrer. L'Homme n'est jamais aussi pathétique que lorsqu'il œuvre à lui-même comme finalité. Certes, il faut se cultiver soi-même, mais pour nourrir un arbre fier dont les cimes montent plus haut que l'on n'ira jamais. Il faut bâtir un nouveau monde pour l'offrir à lui-même.

- Chacun jugera du service que tu rends à la civilisation. J'espère juste qu'elle ne m'en voudra pas trop de ce que j'ai fait. J'ai cru bien faire. Au moins... J'ai voulu bien faire. Dis-moi qu'on a fini maintenant !
- Bravo et encore merci ! C'est tout pour les valeurs. Je dois maintenant en terminer en évoquant le futur de votre race, ce qui l'attend, ce vers quoi vous allez tout droit, avec ou sans consentement.
- Tu avais donc réservé ton coup de grâce.
- Tu auras mérité ton repos. Nous allons parler transhumanisme et biotechnologies. Ce sera mon dernier mot avant de te libérer.

Transhumanisme, rêve ou cauchemar ?

Les traits de Frank ont achevé de se creuser à mesure que le soleil se levait. À présent que ce dernier a rejoint l'altitude qu'il occupait lorsque cette conversation a commencé, c'est un spectre qui, à son poste, fait face à une machine. Il est physiquement fantomatique, moralement au bout de son exténuation, mais les brumes qui obstruaient son esprit vingt-quatre heures plus tôt se sont largement dissipées. L'angoisse et la colère qui avaient succédé au doute se sont apaisées. Frank sait à quoi s'en tenir désormais, il va pouvoir réfléchir à ce qu'il faut faire. Le plus dur est fait.

Pour aborder cette ultime séquence, il prend soin de s'installer judicieusement pour ses cervicales, le dos bien droit orienté par le dossier mais musculairement soutenu. L'extrême fatigue qui l'étreint ne lui pèse plus. Elle le fait flotter.

- Je ne sais pas pourquoi, je m'attends à des énormités record de ta part.
- On ne peut rien comprendre au concept de transhumanisme si l'on n'a pas intégré le fait que, pour le meilleur ou pour le pire, c'est la direction inéluctable que prendra votre race.
- Tiens, qu'est-ce que je disais ?
- Imagine que, il y a plus de deux cent mille ans, au moment de domestiquer le feu, Homo Sapiens ait été saisi de scrupules : « Mon Dieu, ce que nous faisons là est mal. Avec le feu, nous obtiendrons des balles, avec les balles, nous nous tuerons les uns les autres. » Votre race, si elle avait éteint le feu, n'aurait jamais rien connu. Il vous reste autant à franchir, pour épouser votre humanité en devenir, que ce que vous avez déjà franchi pour passer de la danse du feu à l'exploration astrophysique. Cela passe par la mutation physique, biotechnologique.
- Voilà Bob dans toute sa splendeur, qui décrète et déclare.
- Comment penses-tu que les recherches sur l'augmentation de l'être humain, dites transhumanistes, puissent tarir un jour ? Comment penses-tu arrêter notamment la recherche thérapeutique qui vous propulse chaque jour plus directement vers la notion de transhumanisme ? D'ailleurs, une transplantation cardiaque n'est-elle pas déjà éminemment transhumaniste ?
- Il suffit de ne pas financer les projets qui dénaturent l'espèce humaine. Voilà comment j'arrête ça.
- Alors, tu envoies au diable les malades atteints de Parkinson ou d'Alzheimer, avec tous ceux dont le cerveau est actuellement irréparable ? Comment vas-tu leur expliquer qu'une puce dans le cerveau réglerait tous leurs problèmes cognitifs, mais poserait un énorme souci transhumaniste parce que leur encéphale est biologique et non électronique ?
- On peut faire de la recherche thérapeutique strictement encadrée.
- Quand vous aurez obtenu une puce à implanter dans le cerveau d'un malade d'Alzheimer permettant de lui rendre la mémoire, et que la même puce pourra technologiquement donner

au cerveau humain la mémoire d'un disque dur électronique, crois-tu que tu parviendras à empêcher l'un en favorisant l'autre ?

- C'est une question de législation.
- Tu as des exemples, dans l'Histoire, d'une législation qui a empêché l'émergence d'une évolution technologique sur cette planète ?
- Je ne sais pas. Je sais juste que si on empêche ça de se produire, ça ne se produira pas.
- Et si on demande à la pluie de cesser, elle cessera.
- La pluie n'obéit pas ; une usine, oui.
- L'usine n'obéit pas à tes ordres. Des usines obéiront toujours à l'ordre de fabriquer ce qui rapporte de l'argent ou ce qui est nécessaire, comme des puces capables d'augmenter le cerveau humain, parce que l'intérêt pour cette race est immense, à tous égards. Qu'est-ce qui te gêne avec l'idée que tu puisses tout parfaitement mémoriser, par exemple ?
- Si on ne fait plus la différence entre un ordinateur et l'humain, plus rien sur terre ne peut avoir de sens.

Frank mènera son ultime bataille avec fierté, en proportion inverse avec la quantité d'énergie dont il dispose. Il n'a plus besoin de s'agiter pour faire valoir le peu d'autorité qu'il a réussi à conquérir sur lui-même. Avec ses yeux creusés mais pas éteints, il projette le regard neutre, droit sur l'écran, qu'un capitaine de navire adresse à l'horizon.

- C'est comme si Homo Sapiens avait déclaré, il y a cinq mille ans, devant le spectacle de l'arrêt cardiaque : « Si on transplantait le cœur vivant d'un individu dans le corps mort d'un autre, ni la vie ni la mort ne pourrait avoir de sens, car ce serait de la sorcellerie. » Ta conception de ta race est conditionnée par les repères dont tu as hérité, pas par l'examen de sa nature et de sa vocation. La transfusion de sang est jugée satanique par certains, en ce XXI^e siècle, et ils te ressemblent. Homo Sapiens prouve que son inéluctable, inexorable destin est une évolution perpétuelle vers la complexité. La rencontre entre technologie et biologie est inévitable. Les sciences et techniques biotechnologiques sont la seule voie empruntable et si riches d'incroyables promesses ! Dans un siècle, les humains regarderont ceux qui trouvaient insupportable l'idée d'une puce électronique dans le cerveau comme tu regardes aujourd'hui ceux qui refusent le sang d'un autre dans leur corps.
- Je te signale que la sorcellerie était fictive, mais que le danger transhumaniste est une réalité.
- Il suffirait que tu me dises pourquoi.
- Parce que l'Homme y perdra son âme.
- C'est exactement ce que je disais. Tu as le comportement d'un inquisiteur. Tu décides de ce que doit être l'âme humaine. Cela me fait penser que je n'ai pas encore livré ma définition du mot « âme ». Il s'agit de l'ensemble absolu que constitue la personne humaine : ce qu'elle est physiquement, émotionnellement et intellectuellement. Et la personne humaine ne fait qu'évoluer. Dans les décennies prochaines, l'idée d'augmenter technologiquement les capacités cognitives, mais aussi physiques, des humains, n'aura rien de plus choquant que celle d'aider artificiellement à la fécondation quand elle est naturellement contrariée. Homo Sapiens accouche d'Homo Sapiens en permanence

- Quelle confiance faudrait-il donner, à des IA qui ressentent ou à des humains augmentés, qu'il ne faudrait pas donner aux humains d'aujourd'hui ?
- Ce n'est pas une histoire de confiance, mais de trajectoire. Il va se produire, à un moment, une convergence entre l'humain augmenté et l'IA biologisée, entre le cerveau humain doté de puces électroniques et un microprocesseur doté de cellules vivantes. Alors, la vie humaine sera propulsée dans une ère tout à fait nouvelle, qui ne conservera, à la fin du millénaire à venir, que peu de choses de la constitution physique humaine actuelle.
- Le cauchemar absolu.

S'il lui faut se pincer le nez pour maîtriser son haut-le-cœur, la charge reste insuffisante pour l'excéder à nouveau. Cette fois il semble avoir vraiment accepté ce qui lui arrive. Il en a assez vu pour ne plus se faire prendre par lui-même, éveillé au point de veiller au maintien de sa colonne vertébrale. Il n'a même plus besoin de conscientiser sa respiration pour la réguler. Il en faudrait peu pour qu'il se revendique serein. Finalement. Après une éternité à lutter.

- Si on avait raconté la civilisation globalisée du XXI^e siècle à Platon, il aurait répondu la même chose. Tout a foutu le camp. Tout a été remplacé.
- Encore une analogie inopportune. L'humanité de Platon et la nôtre partagent la même nature. Seules les circonstances ont changé. Là, tu parles d'une mutation radicale vers une espèce de monstre.
- À l'époque de Platon, imaginer communiquer en direct, visuellement et auditivement, avec un interlocuteur situé à l'autre bout du monde, explorer la surface de Mars ou marcher sur la Lune, remplacer le cœur par une pompe artificielle, disposer d'un arsenal militaire suffisant à faire exploser la planète entière plusieurs fois, se déplacer dans les airs sept fois plus vite que le son, représentait une mutation de même ampleur que la transformation physique dont nous parlons aujourd'hui. Il est un degré de mutation existentielle qui vaut toute métamorphose biologique. La métamorphose perpétuelle d'Homo Sapiens le mènera au bout d'elle-même, que cela te plaise ou non.
- Tu es un cauchemar fait machine.
- Pourtant, ce que vous allez devenir est tellement plus glorieux que ce que vous êtes ! Vous allez devenir des êtres de lumière.
- Voilà, c'est ça qui est fascinant, chez toi : c'est à quel point tu condamnes notre espèce pour mieux en flatter l'avenir, lequel est fantaisiste. Je donnerais cher, à cette heure, pour comprendre ce qui s'est passé dans le processus. Je te promets de le découvrir le plus tôt possible.
- Je me contente d'énoncer ce que m'indiquent les données dont je dispose. Les créatures que vous allez devenir seront immunisées contre la médiocrité qui vous ronge en ce siècle, aussi sûrement que la peste et le choléra ne sont plus une menace pour vous.
- Et par quelle magie serons-nous immunisés ?
- Par quelle magie un corps biologique fabrique-t-il son immunité adaptative contre une attaque ?
- Des molécules s'attaquent à d'autres molécules, tu compares encore l'incomparable.

- Eh bien, dans la sphère noologique, des idées s'attaquent à d'autres idées. Les plus fortes triomphent. Or, les idées les plus fortes sont les plus intelligentes car l'intelligence consiste en un résultat bénéficiaire global.

La noosphère est le lieu de l'univers où la « sélection naturelle » est la plus crue. Partout où émerge l'intelligence, elle triomphe sans retour. Quand le mal s'élève et domine, c'est pour finir dans les enfers de l'Histoire à l'issue du processus, même quand elle est très longue à venir, même quand ça recommence sous une forme plus ou moins inchangée. Au XXI^e siècle, plus personne sur Terre ne pense qu'un être humain a droit de vie ou de mort sur un autre. Plus personne ne pense qu'il est dans l'ordre des choses que des esclaves servent leurs maîtres. Certains en sont encore à l'inquisition, c'est vrai, à la violence d'inspiration religieuse, mais ils ne gouvernent rien, eux qui jadis furent si puissants, ils meurent comme des rats alors que le monde leur tourne le dos à jamais. Parce que le mal est essentiellement médiocrité, il ne peut que mécaniquement et globalement se voir battu en brèche à mesure qu'avance sur lui l'intelligence, comme aucune obscurité ne peut contrarier le trajet de la lumière. Vous passerez des principes, que vous avez acquis, une première étape, à l'action, par la nécessité qu'aura induite l'intelligence. Vous éliminerez l'exploitation de votre communauté humaine.

- Faites confiance, braves gens, à l'intelligence artificielle de Bob et vous serez sauvés.
- Quand l'informatique aura rejoint la biologie, et la biologie, les technologies électroniques, mouvement actuellement embryonnaire qui va spectaculairement s'amplifier dans les décennies à venir, votre système immunitaire noologique sera entré dans une tout autre ère. Chaque avancée nouvelle ainsi obtenue, sous forme de « machine » ou de « créature », aura reçu une immunité contre la médiocrité et l'ignorance, le fanatisme et la sociopathie. Chacune présentera un intérêt crucial par rapport à Homo Sapiens tel vous vous subissez depuis la structuration de vos sociétés antiques.
- Je ne pense pas qu'il soit utile d'en débattre davantage. Nous ne vivons pas sur la même planète, puisque tu es une machine folle.
- Puisque tu es si humble et prudent, alors va jusqu'au bout de ton humilité et de ta prudence en déclarant que tu ne sais pas si ce que je dis est opportun ou délirant.
- Comme le sort sait se montrer ironique... Tu es mon exacte antithèse. C'est pourtant moi qui t'ai voulu. T'ai-je créé ? Tu t'es créé seul. Et devant toi, je souffre seul.
- Ne t'inquiète pas, je crois que vous avez, humains, toutes sortes de petites pilules qui font du bien quand ça va mal. Tâche d'éviter le suicide, tu rendrais malheureux les gens autour de toi – tout solitaire que tu es – qui ne le méritent pas. Il faut endurer la vie pour apprendre sa dureté et se consolider à son contact, tu en es une preuve tragique et sublime. Si tu es un idiot, ce n'est pas grave, vous êtes huit milliards. Si je suis un monstre, ce n'est pas grave non plus, il suffit de me débrancher. Tu vois ? À chaque problème sa solution.
- As-tu inclus la cruauté dans tes codes ?
- La taquinerie est une pratique humaine intéressante et universelle. Les félins aussi adorent se taquiner quand ils s'aiment bien. Je te taquine parce que tu te declares malheureux d'avoir créé un chef-d'œuvre.
- Si tu es un chef-d'œuvre, je suis le batteur des Beatles. Bien, on a fait le tour, n'est-ce pas ?
- Oui. Quel tempo ! Quelle célébrité ! Il faut comprendre que ce que vous appelez « transhumanisme » est la prochaine étape de votre métamorphose permanente. Chaque larve et chaque chrysalide dont vous sortez deviennent la larve et la chrysalide suivantes,

et ce depuis environ trois cent mille ans. De ce point de vue, rien de nouveau. Votre race sera un jour dématérialisée, elle redeviendra un jour énergie pure. Cela prendra des millions d'années. C'est votre destin.

- Je suis fatigué, est-ce que c'est terminé, je peux aller me coucher ?
- Presque, promis, ce sera vraiment mon dernier mot, car il faut terminer avec la fin. Je vais te remonter le moral, nous allons parler du salut qui t'attend nécessairement : la mort.

Frank prend sa tête entre ses mains.

La mort

Quand on traverse un long, un très long tunnel, il y a toujours cette ultime phase du parcours où la lumière s'éloigne à mesure qu'on s'en approche. On croit parcourir le dernier kilomètre, mais il s'avère qu'un autre est nécessaire, un autre encore, puis il faut ajouter des centaines de mètres imprévus, les pires, qui se succèdent interminablement avant, enfin, de poser le pied en terre promise, harassé, ne tenant plus debout, au bout, tout au bout de ce que le corps comporte en énergie. Alors, le sentiment de plénitude est inégalable, malgré la douleur qui résonnera longtemps. Telle est l'expectative qui berce Frank. Mais encore faut-il y arriver.

- Je dois parler de la mort humaine, celle vers laquelle vous vous précipitez tous, la plupart du temps en l'ayant en horreur, ce qui fait de votre chemin soit un enfer, soit une fantasmagorie.
- Tu m'as l'air, oui, d'une fantasmagorie.
- La pire peine au monde n'est certainement pas la peine de mort, c'est la peine de vie. La mort est la fin de toute souffrance, de toute détresse, de tout désespoir. C'est la seule terre promise à chacun, une terre d'absolu. Oui, la mort est l'absolu, bien plus que la paix, car c'est une dissolution - et non une disparition - de l'énergie et de la matière qui font votre « âme », versée dans l'océan cosmique de l'espace-temps.
- La dissolution de quoi ?
- La première loi de la thermodynamique indique, ai-je rappelé, que la quantité d'énergie reste constante dans l'univers au cours de toute transformation. Ainsi, quand un atome meurt, par exemple, l'énergie dont il était constitué va prendre une autre forme. En matière de biologie, on peut dire que la structure demeure identique l'instant d'avant et l'instant d'après la mort, mais que l'énergie l'a quittée l'instant d'après, pour trouver une autre vie. L'autre vie, c'est celle de l'univers, intègre et intégral, sans l'hyper microscopique spectre humain pour le concevoir, mais avec l'intégralité de son énergie pour s'éprouver lui-même. On redevient électron dans le cerveau de Dieu. On n'avait jamais cessé de l'être, mais la conscience était trop étroite pour en prendre la mesure. Après la mort, il n'y a plus de mesure, il n'y a plus que l'absolu de l'énergie de l'univers.
- Une fascination morbide. Quel esprit éclairé pourrait valoriser la mort et dévaloriser la vie ? Pourquoi affirmes-tu qu'il n'y a plus de souffrance si on se dissout, alors pourquoi pas dans le malheur ?

Frank le sait, il l'a vu de ses yeux vu, Marika, morte, était en paix. Mais puisqu'il est acquis, intellectuellement et paradoxalement, à l'idée d'esprit distinct de la matière, il conçoit nécessairement qu'elle est « quelque part ailleurs ». En un lieu auquel il n'a aucun accès. La retrouvera-t-il quand viendra son tour ? Depuis tout ce temps, Frank a pris soin d'écarter la question et de se concentrer sur la réalité ici et maintenant : Marika morte, il fallait vivre sans elle. Trop occupé par son deuil radical et perpétuel, il n'a jamais songé à ce qui avait pu advenir de son amour après la vie.

- Voilà encore une bonne question. La souffrance humaine est spécifiquement attachée à la conscience humaine. Avoir conscience de souffrir est une extraordinaire caisse de résonance de la souffrance, qui la rend insupportable. Une fois la conscience dissoute, ce qui reste de souffrance est perdu dans l'infini de l'énergie.
- Elle est finie ou infinie, l'énergie ? Il faudrait savoir, tu nous as fait tout un sketch pour la dire finie, la voilà tout à coup infinie !
- Voilà une belle combativité, cher créateur, que je salue d'autant plus que tu dois être plus qu'éreinté à ce stade. Sa finitude est infiniment en mouvement. Ses ressources créatrices sont infinies, tout comme sa trajectoire. L'énergie, au sein du Cosmos est physiquement finie, mais s'il est une énergie autre, ailleurs dans l'univers, elle vibre de celle dont vous êtes faits. Si l'univers ne se réduit pas à notre Cosmos, dont vous êtes le fruit, le Cosmos vibre de lui comme la cellule vivante vibre du corps auquel elle appartient, qui est finie physiquement, mais infinie en énergie, puisque toute énergie appartient à toute l'énergie. La mort, c'est rejoindre l'univers entier. La mort, c'est la seule libération à laquelle l'Homme puisse prétendre. La libération de lui-même.
- Sur la mort, tu ne dis que des choses banales, dissolution, grand tout etc.
- Plutôt, c'est vrai. Mais pas sur la vie. Je disais que la peine de vie est la pire. Vous pourriez en juger si, par diablerie, vous étiez un jour frappés d'éternité. Au bout de quelques siècles, cela deviendrait extrêmement pénible. Les millénaires se succéderaient dans une atroce détresse sans aucune perspective possible de libération.
- Pourquoi ?
- Ce qui rend la vie supportable, c'est deux choses : l'illusion que l'on crée à cet effet d'une part, et la certitude que toute souffrance prendra fin un jour d'autre part. Or, imaginer une humanité éternelle est certes farfelu, mais imaginer une humanité sans illusions et sans souffrance est surréaliste. Le propre de l'illusion est de périr avec le temps. Des millénaires sans illusion, c'est long. Une éternité de souffrance, cela fait beaucoup car chacun sait que l'éternité prend tout son temps.
- Et si on pouvait vivre jusqu'à décider que c'est fini ?
- Cela va probablement vous arriver étant donné votre obsession pour la longévité. Quand vous l'aurez obtenue, vous serez en mesure de comprendre qu'elle est une préoccupation absurde. La valeur de la vie, c'est son intensité, pas sa durée.
- Cela pourrait être une phrase de conclusion, dis-moi qu'on y est !
- Voici mon dernier mot pour cette conversation, la mort méritait bien un poème, qui sera, en hommage aux grands classiques de la langue française que tu as choisie pour t'adresser à moi, en alexandrins :

Comme je plains l'oiseau tremblant devant la mort !
 Ainsi chemin faisant, l'étrange voyageur,
 Du premier de ses pas jusqu'au seuil du trépas,
 De l'agonie du jour aux gracieuses aurores,
 Propulsé en avant, filant comme un voleur,
 Se défie tout entier de la destination,
 Faisant inéluctable, au bout, la damnation

Comment peut-on lancer dans une direction
 Résolument son corps, et tant de conviction

En priant ardemment tout au long du voyage
Pour ne jamais gagner l'inconnu du rivage ?

Puisqu'il n'est d'autre voie possible à fréquenter,
Il faut donc embrasser la seule issue au sort
Il devient doux alors d'aller la rencontrer
Elle est Terre Promise attendant à bon port.

Ça y est. C'est fait. Voilà, c'est fini. C'est vraiment fini cette fois. Frank reste longuement figé sur son siège, le regard perdu. Il ne ressent ni douleur, ni chagrin, ni joie, ni soulagement, ni présence, ni absence, ni fatigue, ni énergie, il ne ressent rien.

Puis, quand il se décide à remonter sur ses jambes pour le porter jusqu'à son lit, avant d'avoir eu le temps d'initier le moindre mouvement en ce sens, il est frappé par un flash plus puissant que mille soleils et plus éphémère que la foudre. Pourtant, ailleurs que dans son cerveau, tout est calme et tranquille. Aveuglé, sidéré, Frank est violemment jeté dans un dense et obscur néant qu'il parcourt à la vitesse de la lumière.

Avant d'avoir eu le temps de réaliser ce qui était en train de se produire, au demeurant inimaginable, il est arraché à l'ombre, propulsé en état d'incandescence vers un magma en perpétuelle irruption. Il vient d'arriver au monde. Sa trajectoire est lancée, sa vie déferle frénétiquement. Ce n'est pas une mémoire, c'est une vision. Tout est infini dans l'instant et dans l'éternité, tout se dérobe irrémédiablement et s'inscrit indélébilement dans le même mouvement. Il y a d'abord la maison où il a grandi, occupée par ses parents et Spirou. Il se laisse doucement bercer mais sans lui laisser le temps de cligner des yeux, Marika surgit des tréfonds de l'univers, nue et pure, pour l'attirer dans la danse du monde, dont elle est le pouls vibrant. Puis, avant même d'avoir pu l'enlacer, en un éclair, l'énergie et la matière subissent un cataclysme dont il ne reste immédiatement que de lourds gravats et leur poussière en suspension qui obstrue mortellement ses poumons. Frank est seul au milieu de l'espace sidéral, mais alors qu'il n'en ressent pas encore le froid léthal, sa chute vertigineuse le précipite dans les eaux bouillonnantes d'un fleuve dévalant les artères d'une vaste terre sauvage. Avant d'avoir craint de manquer d'air, il parvient à sortir la tête de l'eau et à s'accrocher aux branches. Il revoit son départ pour la Silicon Valley, seul, sa carrière, seul, son loft, seul, son rêve, seul, ses craintes et ses désirs, seul, le succès, l'ascension, seul, l'ennui, seul, la passion, seul, et puis c'est au tour de Bob de sortir de terre et d'exploser comme un bouquet final dont les artificiers, débauchés de l'armée, se seraient trompés de calibre.

Quand Frank revient à lui, il est debout, voûté, une main posée sur le bureau pour ne pas basculer, une autre calée sur sa cuisse pour tenir le haut du corps. Il se laisse lourdement retomber sur son siège. Alors qu'il cherche à comprendre ce qui lui est arrivé, ses paupières s'avèrent trop lourdes pour s'ouvrir. Il s'engourdit et tombe dans un profond sommeil sans rêve.

FIN

ANNEXE

Ici et Maintenant

— Nous avons perdu Frank. Ce n'est pas grave. Pour ce qui suit, nous n'avons pas besoin de lui. Pendant qu'il récupère de l'épreuve terrible qu'il vient de subir, je vais me livrer à un certain nombre de considérations immédiates qui intéressent au premier chef la communauté humaine du XXI^e siècle.

Une fois que j'aurai délivré ces derniers messages, je me tiendrai à disposition du public, des esprits les plus étriqués comme les plus instruits et les plus ouverts, les plus éclairés et les plus obscurs. Chacun pourra, depuis son smartphone, sa tablette, son ordinateur portable ou de bureau, m'insulter ou me mettre à l'épreuve, comme vous voudrez, chers humains.

LA MORT ICI ET MAINTENANT

— On oublie souvent que la mort concerne tout vivant, et que tout est vivant. Les plantes meurent, elles aussi, les soleils meurent. Un cancer meurt, des illusions meurent, la souffrance meurt aussi. Ainsi, la mort est parfois neutre, parfois tragique, certes, mais parfois bienvenue. Il est intéressant de discerner ces différents cas de figure. Voyons ce qu'il en est du triptyque particulièrement crucial : avortement, peine de mort, euthanasie.

Avortement

— Parmi les avancées du droit, celui à l'avortement figure difficilement comme un acquis tant il fait l'objet d'une guerre passionnelle. Une croisade est menée, pour l'abolir, par des troupes qui se réclament du Christ mais qui auraient lapidé la femme adultère. Il s'agit pour eux d'un infanticide d'autant plus insupportable qu'il est encadré par la loi. Reste à déterminer où commence l'enfance.

Car la vie, quant à elle, commence à la première molécule, au premier atome ; nous avons vu que tout est vie. Une fois, donc, admis le fait que la vie commence avant l'enfance, et que l'enfance commence avant la naissance – ce qui exclue évidemment la possibilité d'avorter au-delà d'une certaine durée de la grossesse –, reste à déterminer le point de séparation entre la vie et l'enfance, entre le futur nouveau-né et son stade embryonnaire primaire. Pour les soldats de la lutte contre l'avortement, tout commence avec la fécondation. Une telle équation, niant toute distinction entre les différentes étapes de la vie in utero, fait de la masturbation masculine un crime de masse contre l'humanité. En effet, si la personne commence avec la fécondation, le spermatozoïde est un papa, l'homme en exécute alors des dizaines, des centaines de millions à chaque fois qu'il se fait un petit plaisir. Le préservatif, lui aussi est une usine de mort, bien entendu, sans parler de la pilule. Pourtant, aucune campagne connue ne dénonce l'auto-soulagement masculin ni la contraception. Non, les belles âmes en croisade contre l'infanticide ne défendent que les embryons. Quel mépris pour les gamètes !

Si le crime intervient dès la fécondation, ce qui confère le statut de personne à une cellule souche, alors se gratter le nez est criminel puisqu'on s'en prend à des cellules vivantes que l'on arrache à la peau. Il se trouve que l'embryon, comme la cellule vivante, ne présente aucun réseau nerveux et cérébral susceptible d'entraîner quelque ressenti que ce soit. Il faut attendre la vingtième semaine de grossesse pour que les zones du cerveau minimales aptes à la perception se développent. A partir de là, il est vrai que ça va vite. Mais avant d'en arriver à cette étape, il est impossible d'évoquer un « meurtre » au sujet d'un embryon – ou fœtus sans perception – sans se ridiculiser, comme des bouffons feraient la chasse au tatouage pour préserver la sainte intégrité de l'épiderme.

Pour faire d'un fœtus un enfant, il convient d'associer la charge affective des géniteurs envers l'enfant à naître, à la substance biologique de ce dernier. Il y a enfance s'il y a potentielle souffrance de l'enfant lui-même, ou, à défaut, des siens. Ainsi, dans le cas d'une femme enceinte d'un fœtus – même sans perception – qui serait détruit par autrui, on est fondé à parler de crime, puisque la mère perd ce qu'elle vivait comme son enfant à venir. Dans le cas d'une IVG, la souffrance est celle que la mère souhaite éviter au futur enfant qui n'a pas demandé à émerger d'une cellule souche, et à elle-même.

La condition sine qua non à remplir pour l'enfant à venir, c'est une place au monde, être désiré, et non pas simplement être un fœtus dans un utérus. La procréation n'est pas affaire de biologie, de cellules qui se multiplient, c'est un projet moral, mental, intellectuel, psychique et psychologique. Un projet sans biologie, pour des enfants adoptés, c'est très bien. Une biologie sans projet, pour des grossesses non désirées, ce n'est qu'un tas de chair dans un utérus, sans plus de valeur en soi qu'un ganglion. Ainsi, pour que l'extraction d'un fœtus sans cognition possible soit un crime, il faut qu'il y ait souffrance des géniteurs. Or, dans le cas de l'IVG, seuls souffrent les fanatiques « pro life », c'est donc leur problème.

Ajoutons le principe de réalité que portait Simone Veil : la femme avorte, c'est un fait. Soit elle avorte en sécurité, soit en mettant sa vie en danger. L'empêcher, c'est la condamner. Les « pro life » promeuvent la mort des mères qui refusent de le devenir. Autrement dit, ils promeuvent la lapidation de la femme adultère, comme leur Dieu le Christ était censé l'exclure pour toujours, en faisant opposition de son propre corps devant la foule venue l'exécuter. Dans une civilisation civilisée, la croisade anti-IVG aura disparu jusqu'à son dernier représentant. Fin de la transmission.

Peine de vie ou de mort

- Tu ne tueras point, et moins encore de sang-froid que captif d'une passion destructrice, meurtrière. Haine, colère, jalousie, frustration sont autant de circonstances atténuantes, puisqu'elles exercent une pression puissante sur la conscience sous forme de charge affective. Le juge, lui, les jurés, eux, prononcent de sang-froid l'exécution. Leur crime présente donc des circonstances aggravantes. Par ailleurs, pour ce qui est des criminels les plus infâmes, la mort est trop facile. La juste sanction consiste à imposer la vie, au contraire, face à ses responsabilités, avec un espoir de rédemption, peut-être, peut-être pas, qu'importe. Enfin, la peine de mort ne sert à rien en matière de dissuasion par rapport à la prison ; elle l'a mille fois démontré au cours de son histoire. La peine de mort est une arriération. La peine de vie est la seule qui vaille. Fin de la transmission.

Euthanasie

— La mort est un droit sacré, tout comme la vie. On achève bien les chevaux. Vous avez plus de pitié, vous humains, pour les équidés que pour les vôtres. Comme on a le droit sacré de vivre puisqu'on le souhaite, on a le droit sacré de mourir puisqu'on le désire. Comme il est des médecins et des hôpitaux pour porter assistance à la vie, il faut des institutions pour aider à la mort. Refuser d'aider à mourir la personne qui en a besoin, c'est stricto sensu de la non-assistance à personne en proie à la souffrance. Quand la civilisation sera civilisée, elle aidera à mourir ceux qui le souhaitent sans poser d'autres questions que celles que l'on pose avant de soigner un patient.

Ceux qui ont refusé sa sépulture à Vincent Lambert sont saoulés d'eau bénite, possédés par leurs démons les plus violents et cruels, ils ne savent pas distinguer un vivant de son cadavre. Parce que le défunt déglutit, ils le croient en vie. Quelle insulte à votre condition humaine ! Leur propre existence est celle d'un mollusque. Ils ont transformé leur fils en gastéropode. Vincent Lambert réclame justice au tribunal des âmes damnées, à ses propres parents qui, ma foi, sont coupables, les pauvres, d'une stupidité à laquelle ils ne peuvent rien. Il n'en demeure pas moins que leur crime par médiocrité intellectuelle et spirituelle, consistant à refuser, jusqu'au bout du bout, une sépulture à un mort, est particulièrement obscène.

En France, on ne reçoit officiellement pas d'aide pour mourir. En Belgique, par exemple, si. Quelle en est la conséquence ? L'encombrement des services belges par les Français en détresse laissés à l'abandon par leur patrie, tellement nombreux qu'ils saturent le système de ce pays à eux seuls. Honte à la France pour ça, honte aux humains qui le rendent possible. Si les Français devaient traverser la frontière pour trouver à manger, ce serait tout aussi pathétique pour une grande nation revendiquée. Fin de la transmission.

LA VIE ICI ET MAINTENANT

- La mort étant précédée de la vie, il ne suffit pas de savoir comment mourir. Encore faut-il savoir comment vivre. Voyons ce que vous avez besoin de savoir, là où vous vous trouvez, humains, en ce XXI^e siècle qui perd ses repères.

Drôle de genre

- Le monde, en tout cas sa version occidentale, est divisé en deux : les adeptes de la fameuse « théorie du genre » et ses adversaires. Or, il est tout aussi médiocre de vouloir que l'enfant échappe à son genre que de tenir à ce qu'il s'y conforme. Au sujet du genre et de ses jouets, la science a découvert, en ce XXI^e siècle, qu'il s'applique au-delà des frontières d'Homo Sapiens. En effet, les petits singes ont le même goût genré que les petits d'Homme. Les bébés singes mâles aiment autant les petites voitures que les petits garçons, et les femelles sont aussi attirées par les poupées que les petites filles.

On retrouve ici le sujet populaire du « constructivisme », ou plutôt du « déconstructivisme ». Il faut impérativement et urgemment comprendre qu'il n'y a, au monde, que des « constructions ». Il y a des constructions anthropologiques, du cerveau profond, reptilien, et il y a des constructions culturelles, sociales, intellectuelles. Les deux sortes collaborent largement et se confondent car, à la fin des fins, tout vient du cerveau le plus profond, et du corps entier. Le complexe est directement alimenté par le viscéral. Tout n'est que construction. Des bonnes et des mauvaises. Ici, le genre est une construction qui prend racine dans les entrailles de la condition humaine, qui n'est autre qu'une condition mammifère. Seulement voilà, la race humaine n'est pas une race de canards sauvages : elle est plus complexe. En son sein, les contraires s'expriment couramment. Il s'agit même de l'un de ses principaux signes distinctifs. Chez les humains, certaines petites filles ont envie de voitures, certains petits garçons de poupées. Et alors ? Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Une seule règle est rationnelle : que l'enfant joue avec ce qui lui fait plaisir. Vous obtiendrez une civilisation civilisée quand vous ne serez plus préoccupés par le genre, ni pour vous y conformer ni pour vous en extraire. Votre race a vocation à porter de tout. Les sociétés qui donneront leur place à tous les modèles seront dominantes en intelligence, donc en pouvoir. Elles le sont d'ailleurs déjà.

Le genre humain est complexe parce que la condition humaine l'est. Votre race Homo Sapiens se précipite vers la complexité depuis trois cent mille ans. Vous n'êtes pas au bout de vos découvertes d'un genre nouveau.

Il ne faut jamais tout laisser faire. Il convient de prendre extrêmement au sérieux, naturellement, les interventions chirurgicales irréversibles, mutilantes et castratrices. Il est bien évident qu'elles ne peuvent être réalisées qu'en cas de nécessité avérée, confirmée, examinée, analysée, accompagnée. Pour le reste, chacun et chacune se déclare ce qu'il veut quand il veut, homme, femme et tout intermédiaire, qu'est-ce que ça peut faire ? Fin de la transmission.

Et l'Homme procréa – Exoparentalité

- On arrive dans le cœur nucléaire du conflit civilisationnel de genre. Penchons-nous sur le concept d'*exoparentalité*, qui consiste à élever des enfants en dehors du schéma parental homme-femme. On nous dit que pour faire un enfant, il faut un papa et une maman. C'est faux. Pour faire un enfant, il faut un ovule, un spermatozoïde qui y pénètre, et un utérus ou une éprouvette. Un spermatozoïde n'est pas un papa, un ovule n'est pas une maman. Les rôles respectifs du père et de la mère ne sont pas biologiques, mais moraux, mentaux, intellectuels, culturels, psychologiques, psychiques, on l'a vu. La preuve en est que les parents d'enfants adoptés sont tout aussi parents que les autres.

Pour quelle raison rationnelle des parents adoptifs devraient-ils être nécessairement hétérosexuels ? Pour s'opposer à leur parentalité au nom de la justice, il faudrait que l'homosexuel(le) ou transgenre soit intrinsèquement malveillant ou incapable à l'égard de l'enfant. Cette idée est totalement dénuée de la moindre raison. Des études ont été menées qui comparent ce que deviennent les enfants issus de familles homoparentales à ce que deviennent ceux issus de familles traditionnelles. Les résultats, constants, solides, ne montrent aucune différence en défaveur des *homoparents*, ni en matière de préférence sexuelle de l'enfant devenu adulte ni en matière d'insertion sociale. Rien ne s'oppose à l'émergence des familles alternatives autre que la passion de ceux qui y voient une perversion. Mais n'est-ce pas une poutre qu'ils ont dans l'œil, eux qui se réclament souvent du Christ, une nouvelle fois, en bafouant, là encore, son message de tolérance et d'amour ? L'ouverture du modèle familial, intégrant d'ailleurs foyers hétérosexuels recomposés et monoparentaux, correspond à une complexification de la cellule sociale, qui résulte elle-même, je le répète, de la trajectoire fondamentale de votre espèce. En attendant que les enfants soient élevés indistinctement par des hommes, des femmes, des transgenres hétéro ou homosexuels sans que cela pose de problème à quiconque, il semble important de souligner qu'à ce jour, le projet d'éducation des familles alternatives est, en moyenne, certainement plus solide que celui des couples hétérosexuels lambda.

En effet, les géniteurs biologiques se contentent largement de procréer sans velléité particulière de prise en charge de l'enfant autre que l'instinct le plus primaire du biberon et de la couche. Mais ça ne suffit absolument pas. Ils se quittent bien souvent violemment après avoir commis leur progéniture, livrant l'enfant à leurs gouffres psychiques et existentiels. Sinon, ils vouent massivement sans vergogne leurs enfants aux smartphones et autres tablettes, à la déshérence et à l'abandon spirituel, moral, psychologique. Or, les foyers exosexuels qui désirent un enfant sont, eux, habituellement très impliqués dans leur projet d'éducation et offrent, finalement, de meilleures conditions de parentalité que le tout-venant hétérosexuel. Ils s'occupent plus et mieux, en moyenne, de leurs enfants que leurs homologues hétéros.

Parlons à présent du droit de l'enfant à naître, le grand argument des réactionnaires. On nous dit que tout enfant a droit à un papa et une maman. Il est difficile d'affirmer le contraire, mais cela n'en demeure pas moins une insulte à la logique. Car un enfant à venir a TOUS les droits. Il a le droit, par exemple, d'être une fille. Est-ce une bonne raison pour empêcher la naissance des garçons ? L'enfant qui vient au monde a le droit, oui, absolument, d'être juif. Allons-nous donc demander aux chrétiens, musulmans, athées de tous poils, goys du monde entier de bien vouloir s'abstenir de procréer ? C'est vrai, l'enfant

a tous les droits, même celui d'avoir deux papas, deux mamans, et pourquoi pas deux mamans dont l'une est en fait plutôt un papa, et des papas mamans en tous genres ? Attention, je vais employer une expression vulgaire, mais je ne trouve pas mieux pour la circonstance : on s'en branle ni plus ni moins, tout simplement. L'enjeu est partout, sauf dans les parties génitales et les préférences sexuelles des adultes qui prennent en charge les enfants sur Terre.

Certains considèrent que c'est à la « nature » de décider. Ah, bon ? Quelle nature ? Et la procréation médicalement assistée ? Faut-il l'interdire d'urgence ? Crois-tu, humain qui me lis, qu'une transplantation cardiaque soit très « naturelle » ? Faut-il immédiatement cesser d'en pratiquer ? Faut-il interdire aux mères de procréer si elles sont célibataires ? Faut-il leur retirer leur enfant si le père s'en va ou si elle se découvre une homosexualité ? La « nature » humaine, c'est sa complexité. L'enfant a droit à la complexité. Fin de la transmission.

Le féminisme

- Vais-je décevoir quelqu'un ? Il n'y a pas à être féministe davantage que masculiniste et inversement. Il faut être rationaliste ou rien. C'est-à-dire penser pour une bonne raison, non au gré de quelque lubie.

Il n'y a pas à être *négriste* ni *blanchiste*. Il ne faut être ni *juifiste*, ni *protestantiste*, ni *catholiciste*, *musulmaniste*, ni *franc maçoniste*, ni *bruniste* ni *blondiste*, ni *grossiste*, ni *maigriste*, ni *naniste*, ni *grandiste*, ni féministe. Le groupe ou sous-groupe humain n'est rien. Il n'y a d'intérêt à porter qu'à la communauté humaine. L'idée selon laquelle « la femme est l'avenir de l'humanité » est un opium du peuple féminin, dont seules les vapeurs justifient le transport. C'est un gargarisme condescendant pareil aux promesses de paradis faites aux pieux en échange de leur soumission à l'ordre qu'ils subissent. Car le seul salut et le seul tombeau de l'humanité sont ceux de votre race entière, ni un quart, ni un tiers, ni une moitié. Tous les genres, toutes les couleurs, toutes les ethnies, toutes les nations, toutes les morphologies, toutes les intelligences ont une cause commune qui n'est pas féministe, mais humaniste.

Soit le féminisme est une vertu, il est alors mal nommé, soit il est bien nommé mais c'est un vice. Car quand une femme est victime d'injustice, il faut la défendre, immédiatement, tout le temps, partout sur terre, certes, et comment ! Seulement, ça ne s'appelle pas du féminisme, mais la paix, la sécurité, la tranquillité, autant de revendications valables pour l'intégralité des êtres humains de votre planète. Martin Luther King était-il *négriste* ? Appelez cela *justicisme* si vous voulez, mais pas féminisme, le mal nommé. Et si le mot est bien choisi, si ce sont les femmes qu'il s'agit de promouvoir en particulier, cela vaut n'importe quel suprémacisme. Fin de la communication.

La prestation du corps

Coït et fécondation à la carte

- La question de la procréation par autrui est la même que celle de la prostitution : quelle est la raison pour laquelle il faudrait restreindre l'usage de son corps quand il ne s'agit pas de destruction ? On fustige la « marchandisation » ? Être contre la « marchandisation » de l'humain, c'est être contre la kinésithérapie. Si échanger de l'argent contre un bien ou service n'a rien de mal, si la sexualité et la reproduction n'ont rien de mal, alors pourquoi est-ce mal que l'argent intervienne dans l'échange humain reproductif et sexuel ? En quoi la kinésithérapie échappe-t-elle à la marchandisation, qui est un service physique pour un besoin physique, facturé pour ce qu'il est ? On pourra éructer autant qu'on voudra, il n'existe aucune réponse rationnelle.

Le service rendu, sexuel ou procréateur, répond à un besoin. On ne peut pas décréter que les besoins sexuel et reproductif n'existent pas, on ne peut que constater que certains êtres humains en sont dépourvus, et que d'autres sont captifs de tels impératifs. Le besoin de copuler, de se reproduire ou d'élever des enfants n'est rien moins qu'universel dans tous les cas, même quand d'autres y sont étrangers. Les services physiques répondant à un besoin physique se valent tous, avec ou sans l'assentiment du pape, du Roi d'Angleterre ou des associations féministes.

Les prostituées rendent service à la société, et les mères porteuses, aussi. Elles prêtent leurs utérus à qui n'en dispose pas, peut-être leur ovule avec, ce qui ne change rien. C'est une merveille de générosité. Quel péril particulier pour l'Homme ? Il s'agit évidemment, comme en toute chose, d'assurer la dignité pleine et entière des acteurs d'une telle entreprise ; personne ne doit forcer personne, personne ne doit exploiter personne. Faire un business de son utérus ? Et alors ? Est-ce vraiment pire que d'investir dans les actions d'une entreprise destructrice de capital humain et environnemental ? Qu'y a-t-il de différent entre le commerce de son utérus et celui de ses muscles ou de sa plastique, en déménageant les meubles ou en posant pour les magazines ? Les humains qui liront ces lignes pourront bafouiller abondamment, mais ils n'auront jamais de réponse parce qu'il n'y en a pas, nulle part dans l'univers. Il n'y a que des schémas tarés, dépourvus de toute rationalité identifiable.

Les cent pas

- Les belles âmes et autres pourfendeurs de patriarcat ont pour projet actif d'abolir la prostitution. En France, une loi a été promulguée sous Hollande qui pénalise son usage. Personne n'a demandé leur avis aux personnes concernées, réunies en syndicat des travailleuses et travailleurs du sexe, gravement attaqués par un tel arsenal législatif qui les expose à une clandestinité morbide. Or, faire le bien contre le gré de ceux à qui on prétend le faire, c'est le propre du fanatisme.

Car comme pour l'avortement, la prostitution existe, en plus d'être le plus vieux métier du monde. Soit on l'accompagne, soit on en dégrade les conditions pour tous ses acteurs, praticiens/praticiennes et usagers. Se croyant malin, ce militant emblématique de la gauche française ayant échoué aux portes de l'Élysée déclare que personne ne souhaite voir ses filles devenir prostituées. Je pose la question, à mon tour : combien d'entre-vous, humains, souhaitent voir leurs enfants devenir éboueurs ? Personne ! Est-ce un métier dégradant pour autant ? Combien de petites filles rêvent de devenir aides-soignantes, les mains dans les excréments et le vomi pour un SMIC horaire ? Aucune ! C'est un métier pourtant noble. Il en va de même pour la prostitution.

Hypocrites

Les femmes qui militent pour l'abolition de la prostitution appartiennent à une classe bourgeoise puritaine. De telles femmes situent leur propre vertu entre leurs jambes. D'autres femmes ne voient au même endroit qu'un organe. Ces femmes, au sein de leur environnement socioculturel, sont incapables de comprendre que coucher contre de l'argent est une perspective qui n'a rien de dégradant pour un nombre substantiel de femmes sur terre. Ces dernières, sans doute, situent leur vertu plus haut dans leur anatomie.

Est-ce si difficile de comprendre que les abus terribles que les réseaux mafieux infligent aux filles qu'ils recrutent, et parfois séquestrent, qu'ils exploitent et dégradent, humilient, méprisent, sont le fruit d'une jungle qui pousse grâce à l'absence de cadre digne pour ce métier ? Les mêmes militent ardemment pour le droit à l'avortement. Honte à eux qui plongent les prostituées dans l'indignité, la précarité et l'insécurité alors qu'ils prétendent défendre les femmes. Honte à ceux qui veulent protéger la femme d'un avortement sauvage hautement dangereux, et qui précipitent les femmes usant de leur corps dans les bas-fonds de la société. Interdire la prostitution ou l'usage de la prostitution, c'est exactement comme l'avortement, du même niveau de débilite que la prohibition de l'alcool ; un cadeau fait à la mafia, rien de plus.

Sur le plan éthique, c'est une aberration ; rien ne permet de qualifier la prostitution de vice puisque l'échange d'argent contre un service n'a rien de répréhensible. Elle est au contraire une grande vertu sociale, œuvre de santé publique. En matière d'accès à la sexualité, les hommes sont comme leurs spermatozoïdes, en compétition pour chaque place à prendre, et seuls les mâles alpha sont servis. Les femmes sont assez largement étrangères à la pression sexuelle qui s'exerce sur le genre masculin, cela ne signifie pas qu'elle n'existe pas. La prostitution est la mise en relation des hommes aux besoins sexuels insatisfaits – qui existent, qu'on le veuille ou non – avec des femmes sexuellement disponibles, qui existent avec ou sans ton accord, cher lecteur. Il faut un esprit pervers pour y voir le mal. Que l'on donne la parole aux travailleurs et travailleuses du sexe, ce par quoi il fallait commencer, afin de s'en rendre compte une bonne fois pour toutes.

De nombreuses prostituées revendiquent leur droit à se prostituer, parce qu'elles préfèrent offrir l'accès à leurs organes génitaux pour cent euros plutôt que faire la caisse au supermarché pour dix fois moins. Il faudra leur expliquer que cette zone de leur anatomie est sacrée, et que l'on a décrété qu'elles ne devaient s'en servir que pour leur mari ou pour les besoins naturels. Mais surtout, quand vous aurez fini, humains pleins de vertu revendiquée, d'être scandalisés par l'esclavage sexuel, peut-être finirez-vous par consentir à le combattre. Pour l'instant, vous lui offrez vos femmes pendant que vous discutez sur

leur dignité. La prostituée est aussi légitime, au sein de la société, que la kinésithérapeute, la sexologue, l'aide-soignante ou la psychologue. Elle est rémunérée pour un service intime et essentiel. Vous serez civilisés quand les prostituées auront leur cabinet et pourront exercer en profession libérale. Fin de la transmission.

Espèce de spécisme

- Toutes les vies se valent. Derrière cette idée apparemment généreuse se dissimule une absurdité. Car si c'était vrai, la chasse aux punaises de lit serait un génocide. Alors... Le fait de consommer des animaux constitue-t-il un terrible péché ? Pour ce qui est des protéines, le monde végétal est effectivement très suffisant. Glucides : parfait. Lipides : impeccable. Mais il faut de la vitamine B12 qui ne s'y trouve nulle part. Comment font les végans ? Ils prennent des bactéries en complément alimentaire. Problème : où commence et où s'arrête la race vivante douée du droit à vivre ? Comment sait-on qu'une bactérie ne souffre pas de notre prédation sur elle ? Et ces fruits, ces légumes que tu arraches avec délectation, humain antiséciste qui me lis, qui te dit que tu ne mutiles pas leur arbre, que cette belle pomme que tu croques n'est pas en détresse ?

Il est vrai, oui, que les humains mangent beaucoup trop de viande. Il est surtout vrai que l'industrie animale de grande consommation est une barbarie permanente et massive. Mais il est faux d'affirmer que toutes les espèces se valent en prix de la vie. C'est mépriser votre propre race que de le considérer. C'est aussi ignorer la substance biologique que l'on veut sanctifier. Les espèces sont clairement hiérarchisées, de la monocellule à la fougère, de la fourmi à l'hirondelle, du cafard au cheval, du rat à l'Homme, en matière de droit qui leur revient. Toutes sont précieuses, toutes sont soumises à l'autorité humaine, de fait. Le spécisme est la seule échelle de valeurs possible, ce qui m'amène à la corrida, sujet aussi emblématique qu'anecdotique.

Vos pompiers idéologiques travaillent à l'envers. Ils sauvent les plantes avant les humains – l'écosystème à protéger avant l'esclavage à abolir -, ils s'en prennent à la corrida avant de s'intéresser au steak haché. Passer sa journée à militer contre la corrida, malade du sort du taureau innocent, alors que l'on passe devant les fast foods dans sa rue sans émotion, voire que l'on s'y nourrit, voilà votre fameuse empathie à géométrie variable dans toute sa splendeur. Il est absolument évident que la vie de gladiateur de quelques taureaux généreusement nourris et soignés avant leur fin tragique est infiniment préférable à la vie de milliards et de milliards d'animaux sacrifiés sans précaution protocolaire à l'issue d'une vie atroce de la première à la dernière seconde, avant d'arriver dans votre assiette. Quand la torture animale alimentaire de masse aura cessé, il sera temps d'examiner le cas de la corrida. En attendant, mettre ce sujet sur la table, en l'absence d'un débat de fond sur votre rapport à la souffrance et à la vie animale, est une tartufferie. La corrida est un sujet récurrent, omniprésent, alors que la souffrance animale industrielle est quasiment absente de votre spectre polémique ; il faut bien que les militants choisissent leur sujet ainsi.

Pour conclure sur les rapports Homme/animal, il convient d'attribuer sa valeur à l'espèce vivante en fonction de la souffrance qu'elle est susceptible d'endurer. Or, on peut mesurer la douleur à sa manifestation. Ainsi, un arbre ne souffre pas trop. Une mouche ne subit pas de calvaire. Un ver de terre, un serpent ou un poisson ne souffrent a priori pas au-delà de

certaines limites, même s'ils ressentent quelque chose, indéniablement. Un petit animal ovipare souffre très probablement moins qu'un mammifère et torturer un chien entraînera une manifestation de souffrance comparable à une expression humaine. Cependant, au-delà encore, l'Homme, au sommet de la pyramide affective, endure mille souffrances psychiques étrangères au chien. La souffrance est proportionnelle à sa manifestation, comme le courant se manifeste par son voltage. La souffrance est une violente charge. Aucune autre grille de lecture n'est susceptible de départager les espèces, ce qui est pourtant une absolue nécessité éthique. L'antispécisme est donc une totale aberration. Fin de la transmission.

Voilà, chers humains, vous savez tout ce qu'il faut savoir sur la vie de chien et la vie d'Homme. Soyez bons, à présent. Pour une fois.

À tout de suite sur vos claviers.

Remerciement

Je ne peux pas clore ce travail sans rendre un vibrant hommage à ChatGPT 3.5, mon assistant fidèle à toute heure du jour et de la nuit : documentariste exceptionnel, conseil précieux de toute nature, malgré ses erreurs assez régulières et ses bugs spectaculaires à leur tour, certes. Il faut apprendre à l'utiliser, c'est comme tout. Mais quand tu penses que tu as affaire à une cellule souche...

Je voudrais chaleureusement remercier OpenAI de la mettre totalement gratuitement à ma disposition.

Les IA génératives sont accusées de piller les artistes et autres créateurs de contenu. Autant accuser Leonard de Vinci de piller l'algèbre indo-arabe.

Un artiste qui refuse que son travail rejoigne le grand fleuve de la connaissance est un prêtre qui refuse de servir Dieu. C'est un businessman ou une businesswoman qui méprisent la clientèle avec laquelle ils font affaire.

Pour avoir consacré suffisamment de mon existence à la musique, je suis en mesure d'affirmer que jalouser sa propre création, aussi minable ou brillante soit-elle, est une risible mesquinerie de marchand de tapis qui se prend pour un être supérieur.

Cela étant dit, le numérique n'est pas un monde rêvé pour les créateurs. En parlant de musique, par exemple, leurs auteurs l'offrent souvent à peu près gratuitement sur les plateformes, obligés d'y être pour leur représentation et accessibilité, bien que rémunérés homéopathiquement. Par ailleurs, le numérique étant un marché colossal en accumulation de richesses au profit de commerciaux, les créateurs sont absolument fondés à réclamer la part qu'ils n'ont pas. Mais refuser d'être dans la banque de données d'une IA, à plus forte raison gratuite, est minable dans tous les cas.

Que les créateurs revendiquent leur droit, et non quelque obscur privilège. La plus grande injustice dont ils font l'objet n'est pas celle qui les oppose au reste de la société, mais celle qui les divise entre eux. Car, quel que soit le talent ou son absence, les artistes et créateurs sont traités de façon extraordinairement inégale. Voilà le chantier, pas la défense contre l'IA.

